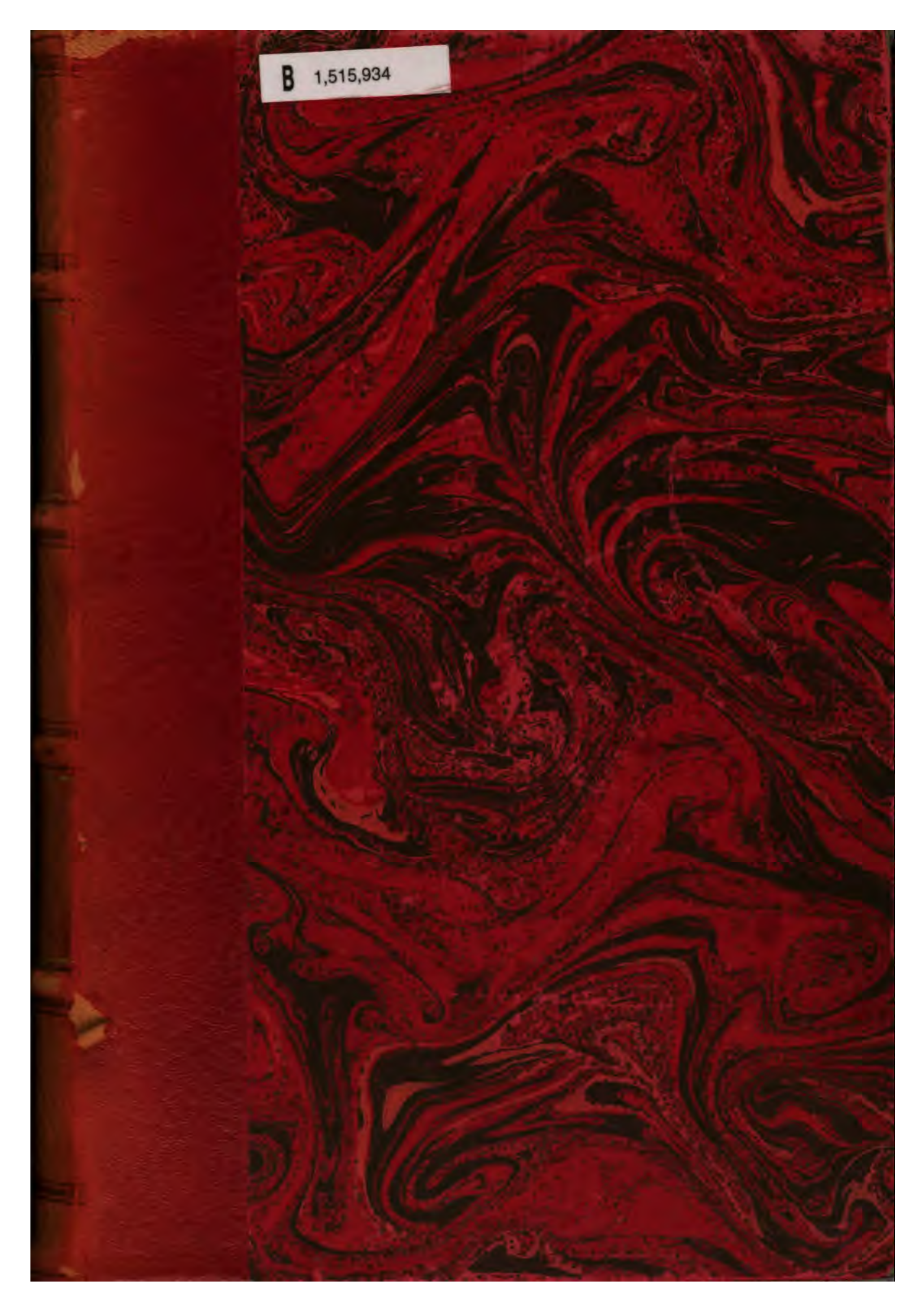
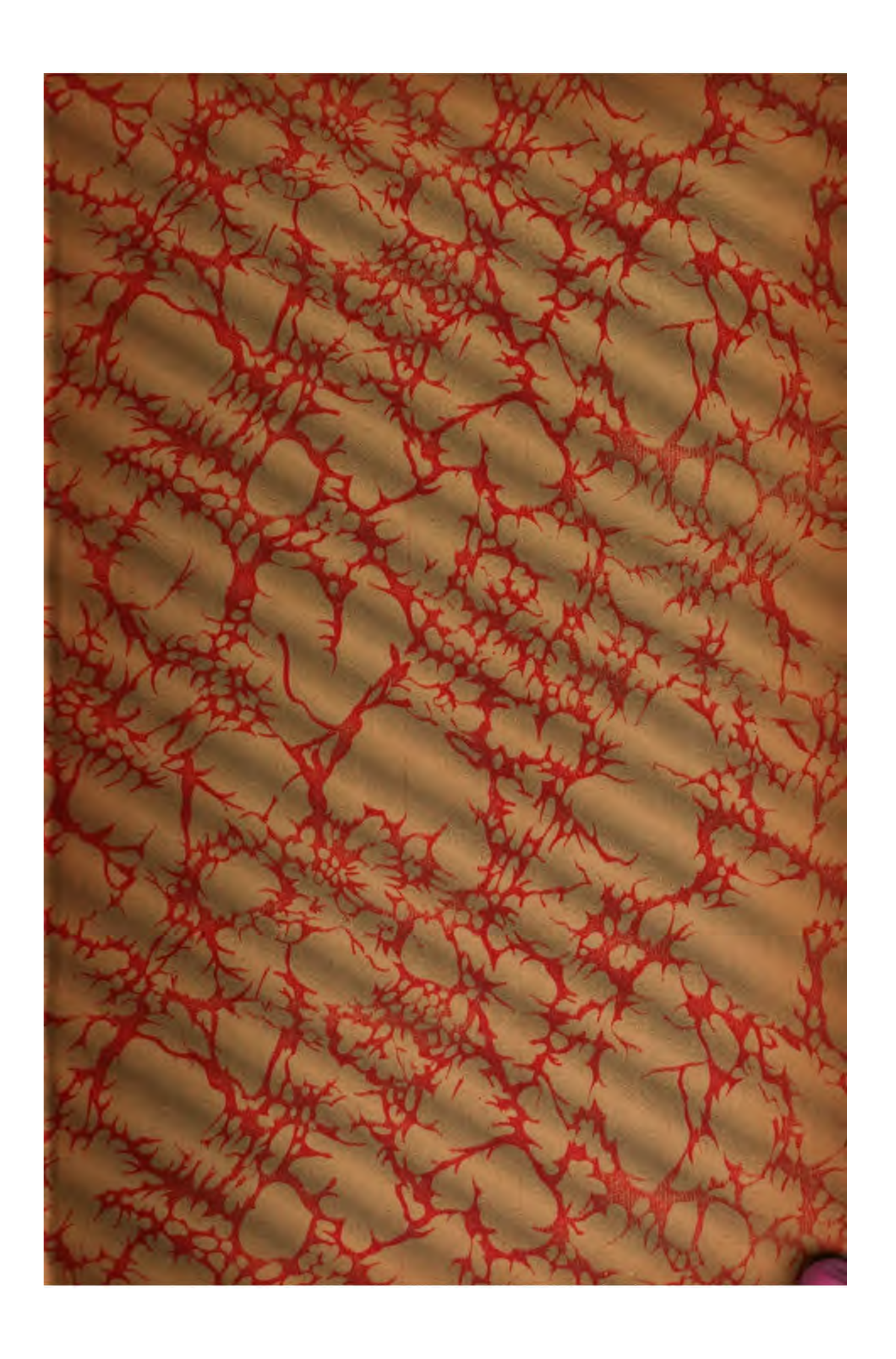

B 1,515,934



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



VERS ET PROSE

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

(QUATRIÈME ANNÉE)

POÈMES ET PROSE DE
ANDRÉ SUARÈS
HUGUES REBELL, JEAN MORÉAS, ANDRÉ SALMON

SAINT-JEAN-AUX-BOIS, COUCY-LE-CHATEAU ET JOUY-EN-JOSAS

PAR
PAUL FORT

SONNET DE
STÉPHANE MALLARMÉ
(HORS TEXTE. — COMPOSITION DE ROUVEYRE
LETTRES ET BOIS DE P.-E. VIBERT).

LES AVENTURES DE BÉCOT ET DE FALOURDIN

ROMAN PAR
PAUL LECLERCQ

LA DAME DANS LA NUIT. — LA FEMME AU VOILE
(HORS TEXTE. — PAR HENRI BOUILLON).

POÈMES ET PROSES DE
THOMAS BRAUN, STEVENSON, T. DE VISAN, SOPHUS CLAUSSEN
JOHN-ANTOINE NAU, MARGUERITE BURNAT-PROVINS
LOUIS MANDIN
MAURICE GAUCHEZ : *Étude sur* ANDRÉ FONTAINAS

TOME XIII **MARS-AVRIL-MAI 1908**

POÈMES (*)

GRIHAPATNI

ENTRÉE SOLENNELLE DE L'ANNÉE

Tu es ma femme.

O suave attendrissement de l'accueil ! Comme la porte s'ouvre devant la nouvelle épouse, le seuil du cœur, pour la recevoir, s'illumine comme un regard, s'offre et s'abaisse comme une main. Livre-toi, laisse la pente te porter jusqu'à la vie nuptiale.

Viens, tu es ma femme.

Tu dormiras entre mes bras. Je prendrai tes pieds d'enfant entre mes pieds, et tes genoux entre mes jambes dures. Ton foie collera à mon cœur, et ton cœur à mon foie. Et le double arbre du sang, noir et rouge, à travers la peau, emmêlera ses branches. Et je serai par le milieu du corps ta vivante racine. A présent, nous formons le couple.

Tu seras à ta place, en ton lieu. Tu fermeras les

* Ces deux poèmes font partie d'un livre : BOUCLIER DU ZODIAQUE, qui paraît cette semaine à *l'Occident*, 17, rue Éblé.

yeux dans l'abandon total qui se confie. Tu songeras contre ma poitrine. Je sentirai ton souffle sur ma gorge ; et j'appuierai mon menton sur ta tête, et je te maintiendrai ainsi, comme le moissonneur lie une gerbe contre la terre. Car je suis ton maître et tu es ma substance. Mon bras qui te fait mal, si je n'y pense, te cerclera le dos comme une douve d'amour, et tu seras serrée contre la muraille de mon souci, désormais ! contre mon cœur d'homme qui protège.

Et dans les ténèbres, tu tiendras la main sur mon flanc, comme celle qui prête serment sur la chair, et qui atteste son droit : et mon cœur sera là, dans sa simarre rouge, ton juge et ton témoin.

Tu ne seras plus seule comme une graine qu'on mange, perdue dans la forêt des villes, où tout est dents, morsure et carie. Je voudrai pour toi, et je saurai pour toi.

Et tu seras celle qui aime, et que sa chaîne délivre. Or, tandis que tu dormiras, je veillerai. N'étant pas vu, je baiserai avec douceur la paille de tes cheveux, mûrissant sous ma bouche ; et je considérerai ton âme dans ton sommeil. Et tu ne connaîtras jamais toute ma douceur.

Car je suis l'homme, et tu es mon enfant. Tu es ma femme. Entre. Mais sois belle. Entre.

NORD

TOURMENTE DE L'ÉQUINOXE

Tu pleures. Et je suis cause de tes larmes. Je ne me défends plus. Quand je n'y serais pour rien, tu pleures et ta peine m'accuse. Mon crime, c'est ton chagrin. Fussé-je encore plus innocent, ta douleur me convainc et ton angoisse me rend coupable. O Dieu, tu as peur de moi ! et se peut-il que ma bouche t'épouvante, ces lèvres qui pour toi étaient pleines de baisers ?

Voici le temps où l'herbe perce, comme le premier duvet à la joue. La vie bourgeonne de désirs ; et chaque souvenir, aux branches de la mémoire, rougeoie comme une petite plaie sanguinolente. Je ne puis te voir pleurer. Je ne puis te voir pleurer ! O mon amour, rappelle-toi. Qu'il te souvienne de ma fuite, d'abord, loin de tes yeux ; et plus tard de ma victoire humble, quand j'ai paru, sur ta prière : alors tu fus complice. Et maintenant tu ne veux pas l'être de tes douleurs ! Sur moi seul, tu les rejettes toutes.

Je fais sentir ma présence, et trop, peut-être. Mais je suis absent de ma propre joie, et tu l'ignores. Comme je pèse à tous, faut-il aussi, d'une volonté trop lourde, et qui me courbe le premier, hélas, que je te pèse ? C'est toi seule, pourtant, qui me rends à moi-même et me parles de moi.

Je t'ai aimée pour ton sourire, et je n'ai que tes larmes. Et tu crois, tu dis que je les fais couler. Ton ennui me fait horreur. Si j'en suis déchiré, c'est en toi, qu'il déchire. Car tes larmes, c'est ton amour, je le sais.

Sourire d'or, pourquoi m'as-tu trompé ? Que me voulais-tu, si je devais t'éteindre ? J'aimais ta joie plus que toi-même. Ta douleur, à présent, me dévore. Mais j'ai pitié. En sa compassion mon cœur s'épuise : ainsi, comme l'oiseau, le cou tranché, saigne jusqu'à la dernière goutte de sang jaune, je me vide, en vain, de toute indulgence à moi-même.

Faut-il, pour tous les amants, qu'une heure sonne où ils murmurent, dans les sanglots : « Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre ? » Et les époux ne sont que des amants moins vrais.

Ha, c'est qu'une heure vient où l'homme se dit : « Je ne suis pas fait pour moi-même. » O femme, la joie n'est pas en ceux qui aiment : mais la grande, la suprême misère d'amour. Car l'amour de toutes parts affronte la mort.

Pardonnons-nous, du moins, le rêve du bonheur, dans la souffrance.

Le jour point. La lune est une orange qui brûle, unique sur la feuille du ciel bleu. Et rapidement, elle se retire dans la profondeur claire. Rouge et mûre, elle a brillé toute la nuit, fruit de mars. Et maintenant que l'aube blanche révèle la terreur, comme un drap mouillé un grand corps endormi, il va pleuvoir.

Viens sur mon cœur. Laisse-moi caresser la moisson solaire de l'or, sur ta tête bien-aimée.

Tu pleures : c'est que tu aimes. Va, je le sais. O amour, ô divin meurtrier, toi qui tues, mais qui, même en tuant, révèles seul la beauté de la vie, ne te blasphèmes pourtant pas, dans la douleur, sur les lèvres des amants.

ANDRÉ SUARÈS

SAINT-JEAN-AUX-BOIS

à Remy de Gourmont.

Féodal est un bourg ayant une grand'place toute ronde et faite pour le tournoi, que bordent dans leur harmonieuse mélancolie nos grises maisons du Valois. Doucement la rangée des maisons villageoises accueille une belle église gothique au porche bas, aux verrières qui s'élancent d'un souple bond de jet d'eau coloré jusqu'aux ardoises fines et fuyantes (elles vont au ciel) des toits en croix, que sans clocher dominent la Croix et le coq doré sur une lance.

Féodal est un bourg embrassé de fossés où passe le ru chanteur qu'animent les battoirs, en cadence levés, baissés dans l'air sonore par des bras vertueux et nus qu'il fait bon voir. Le rire des laveuses au chant du ru s'accorde. Les géraniums, les marguerites, les boutons d'or, en leur éclat frileux nuancé par le vent, le disputent dans l'herbe aux linges tendus aux cordes, — aux jaunes, aux blancs, aux rouges mouchoirs, aux bas mouvants.

Chantez, laveuses, claquez, mouchoirs ! Vous ne troublerez pas, c'est moi qui vous le dis, le somme dix fois séculaire du pont-levis, au seuil de ce village où l'école bourdonne, où l'herbe pousse, où l'heure sonne, où la poule glousse et fait ombre la fourmi, vous ne troublerez pas le rêve du pont-levis : sa porte crénelée en sommeillant s'appuie aux bourrelets de fer de deux tours effilées, portant chapeau pointu et couleur de vieux puits.

J'ait fait l'acquisition d'un petit village français à l'époque où commence à chanter le chardonneret, Saint-Jean-aux-Bois, qui me plaît tout à fait. Il est retrait, il est secret, se cache au cœur d'une forêt, et ne me coûta guère, pourtant, que « trois cinquante » le premier jour, puis tous les jours autant, payés jusqu'à ce jour à l'hôtellerie touchante de cette chère madame Contant : demain madame Contant retouchera sa rente et cela peut durer jusqu'à la fin des temps.

Sans trouble, par nature, aux fantômes qui glissent dans la chambre où je rêve et qui s'ouvre à tous vents, pressentant le poète elle monnoye mes vices, ne faisant que sourire et toucher en comptant. Depuis lors, c'est chez elle qu'un jour l'un, un soir l'autre, j'invite à boire les rois de France, moi bon hôte, les rois valois s'entend, fleurs de discrétion, voire leurs prédécesseurs capétiens charmants. D'autres rois je n'ai cure, je n'en fais pas question.

La forêt de Compiègne est bien délicieuse et l'on y a mille agréments à regarder les vents frais et bleus du printemps friser comme une écume les futaies tapageuses. Feuilles nouvelles ! feuilles toutes belles ! plus que l'émeraude trans-

parentes ! C'est d'elles que s'entoure au printemps mon féodal petit Saint-Jean.

J'y reçois à ma guise, au gré de mon caprice, et presque toujours dans l'intimité, Philippe de Valois, Charles VII, Louis X, tour à tour les autres sans les compter. — Il me revient qu'un soir, en ayant à ma table invité quatre, par passion, ils eurent pour mon oreille savante de détestables, mais si délicieuses confusions, mêlant dans leurs devis, tout en buvant chopine, Taillebourg, Agnadel, Azincourt et Bouvines.

Feuilles nouvelles, feuilles toutes belles, plus que l'émeraude transparentes ! C'est d'elles que s'entoure au printemps mon féodal petit Saint Jean.

Mais ce que j'aime en lui, surtout, c'est l'abandon discret et journalier qu'en font ses habitants. Dès la pique de l'aube je me lève et déjà, les bûcherons sont au cœur mystérieux des bois, les femmes, cependant si terribles caquettes, ne bruissent qu'aux lavoirs sur le ru des Planchettes, bientôt l'Ecole avale galopins et fillettes, ce ne sont que lointains murmures, petits fredons ; et seul, courant Saint-Jean dans mes vieux habits noirs, je reste avec les poules, les oies et les canards, dont le parler ne fait qu'ajouter au silence.

Les mains aux poches, l'œil gai sous mon chapeau Rembrandt, mais l'esprit attentif aux bruits de la lumière, je me recueille, j'écoute, je penche un peu le front, j'entends vieillir le presbytère, le jeu d'or du cadran solaire, le gazon fin entre les pierres de l'église et de la grand'place, puis, sans que j'aille en brusquer l'air, j'entends renaître en moi de vieux doux airs de danse pour ces tilleuls qui font une ronde si lasse, autour du banc où je m'asseois, attendant un roi de ma race.

Tout juste, sur le pont-levis, il en pointe un. (Une vieille connaissance à moi, Louis le Hutin.) Il vient armé, heaumé, seul à son habitude. Entouré de mes oies comme d'un blanc régiment, je m'empresse ! j'accours ! voici de la pratique ! Mes deux mains sont tendues... Louis jette en l'air la bride... pouf ! un guerrier pesant me tombe dans les bras, du haut de son palefroi, beau cygne domestique, et nous roulons gaiement sur la terre de France au milieu de mes oies qui font des révérences. Or, tandis que l'on roule, il me va discutant : « Marguerite, mon cher, fut une âme angélique, et Buridan un sa... » ; il tousse, moi je pète et je finis : « cripant ! »

Contre une borne assis tout à coup l'on s'arrête, le ciel bleu sur nos fronts, aux mains deux pâquerettes. Mes bons amis du cœur, faites-en donc autant.

Bref, nous nous relevons enchantés l'un de l'autre et n'accusant personne de notre chute. La faute en fût-elle au Grand Turc, à saint Jean ou saint Jude, au trop courtois montrer d'une amitié trop rude, au zéphyr qui passait, à la bride, aux cailloux, ftt ! ftt ! ftt ! c'est bien tout équipollent pour nous ; puis qu'est-ce qu'une chute ? un rêve, a dit l'Apôtre. Que chacun s'époussète à l'entour des genoux, d'un sommaire petit geste, avec sa pâquerette et voilà qui va bien. Le printemps est si doux.

« Çà, mon cygne ? » dit le roi. — « Cher seigneur, laissez faire : votre auguste monture, dans le ru des Planchettes, avec mes oies républicaines joue à pirouettes, à cou fourré sous l'eau, à la queue qui frétille. Foi de vieux jacobin, sire, il est en famille. Les cygnes et les oies depuis 89... » — « Un gage! me dit le roi, je n'aime point le neuf. Je veux que le jeu d'oie s'arrête à 63. » Le bras rouillé du sire à mon bras poussiéreux, par le bourg j'entreprends, à seule fin de lui plaire, le tour du propriétaire.

« Vous n'aimez point le neuf? » — « Ah ! mon fils, je l'abhorre, combien que j'aime à rire. » — « Da, sans nulle vergogne, vous me viendrez humer au piot d'un vieux Bourgogne, l'honneur de ce bouchon que vous voyez d'ici. Quand t'en as bu, ris donc ! comme dit la chanson. » — « Un gage ! s'écrie le roi. Grands saints du paradis, je vous prends à témoin que l'on triche en mon jeu. Bien que cet Enguerrand d'enfer le prétendît, je n'ai jamais été cocu : retiens ceci. » — « Hé, vous n'avez régné que deux ans, prince heureux. » — « Je ne suis pas cocu ! pas cocu ! tête bleu ! » — « Monseigneur, nous allons passer devant l'Ecole, et sa fenêtre ouverte ne l'est pour ces paroles. Le chant seul du coucou donne à rire aux marmots.

» Entendez-vous l'Histoire de France que fredonnent les lèvres barbouillées de ces petits bandits? — *Louis IX saint Louis... Louis IX... Louis XI, ah non ! Louis X* — et le maître d'école, sans doute un érudit, vous pourrait bien confondre. Tous ont dressé le cou ! Chut, seigneur, passons vite. Nous ne sommes pas coucous. » — « Un gage ! encore un gage ! tu me devras trois piots pour ton 89, Buridan, et ce mot. »

A mon roi je tendis une main qu'il me serra. Le long d'un très vieux mur courait un très vieux rat. Je me mis à trembler comme tremble un vieux tremble. « Heu, voilà du nouveau, sire, que vous en semble ? J'aurais mieux fait, je crois, de rester dans ma chambre. »

Le rat piquait sur nous.

Point nous ne l'attendîmes et tout courant, de peur d'en être les victimes, escortés de la foule de nos admirateurs, oies pleines d'ironie, canards inquisiteurs, et poules, ah ! mon Dieu, tout l'empire des poules, jacassantes volailles mêlées d'agitateurs qui semblaient disputer (comme issues d'une fable) de notre condition humaine et misérable, nous vînmes confronter le Présent au Passé, le front contre l'église qui ne fut point cassée.

Que leur tristesse est grande, que leur trouble est profond, aux amoureux des vieux portails, des vieux donjons, aux voyageurs des ruines, dons Quichotte inlassés, qui, partis dans un rêve de pierre, soudain s'arrêtent, bosse au front, l'archéologie dedans la tête ! Le doigt confidentiel et pourtant sans réplique : « Sire, voici l'église, avouai-je, elle est gothique. »

— « Et me plaît fort. Je l'ai hantée dans ma jeunesse, me dit le roi menteur comme l'est tout bon roi. Les morts n'ont plus besoin de se rendre à la messe. Oui, mais quel fier clocher ! » grogna-t-il en son heaume. Cela pour me flatter sans

doute, le roi benoît. De clocher, je le jure, il n'y en avait pas, et même en espérance, le plus léger atome et surtout contre un mur où font pipi les chats.

Qu'importe ! sait-on bien le pouvoir des fantômes ?

Je reculai d'un pas, de deux pas, de dix pas, et m'arrêtant je reluquai le doux fin toit, ainsi qu'un troubadour balançant mon corps frêle, les deux mains en cornets sur mes yeux. Rien, ma foi. Mais le coq sur sa lance avait un beau trépas. Les flèches du couchant plantées sous ses deux ailes, tout le sang de son cœur ornait sa gorge d'or. « Coq toujours enfléché qui jamais ne cherra ! » me dit le roi Hutin en m'étreignant le bras, et son heaume, son heaume écrasait mon oreille. Tout l'air semblait rempli d'un choc d'armes sonore. Je souris vers le toit quitté des tourterelles, couillon de ne pouvoir m'envoler avec elles.

Le puits, bouché par les modernes, il en rit fort. « Ne boit-on que du vin, céans, monsieur Paul Fort ? » et d'un long doigt de fer au bout d'un bras fatal, il m'indiquait certain bouchon peu fantômal. Nous nous en approchâmes; pourtant il s'arrêta. Pique enfoncée en terre, et haussant comme un if son corps dans une armure pinçant bien l'escogriffe : « Là, j'ai servi deux cerfs devant ma doulce un jour, gronda-t-il. Souvenirs, vous êtes tout doulour ! O large épée sanglante ! Premiers temps des amours ! C'étaient deux cerfs dix cors jeunement. Belles bêtes. » Il me montrait l'endroit tout chargé d'un honnête et vaporeux fumier que grattaient des poulettes.

Je saluai ce brave de mon chapeau Rembrandt. Son armure s'étreignit mélancoliquement. Un voile sur nos yeux en mit un dans les cieux, et nos ombres peignaient la terre en s'allongeant. Nous convînmes ensemble qu'il fallait boire un peu.

« Hé ! madame Contant, je vous présente un brave... Le mutisme, seigneur, ne nous met point d'entraves. Pourvu qu'on paie, madame Contant ne répond pas. Entrez vite dans ma chambre. Après vous. » — « Après toi. » — « Voici le crépuscule et voici mon repas. Dans ces piots, mon Bourgogne. Une aile d'omelette, seigneur ? un quartier de salade ? une cuissette de porc ? Vous résistez ? Vous êtes trop aimable. Buvons donc joyeusement de ce vin détestable. »

Il en but tant, le pauvre sire, qu'il tomba. Son heaume dévissé laissait voir ses yeux las, même il servait de jouet à mon chat sous la table. Une étoile nageait au ciel pur comme rôde un cyprin d'or captif dans une eau d'émeraude, et le cygne fantastique (hauteur, deux mètres onze) frappa sur mes carreaux avec son bec de bronze.

Rare, occulte puissance de ce bec indiscret ! La fenêtre s'ouvrit brusquement au vent frais. Ma dolente victime à ce bruit s'éveilla, fort dispose et, ma foi, complète en son armure, car son heaume *fée* d'un bond la recoiffa. Louis ne dit rien au choc, ce grognon de nature, en cela tel un clown drapé dans sa vertu, qui, sur son crâne offert au vent de l'aventure, reçoit en philosophe un gai bonnet pointu.

Je revissai mon roi. Bon. Ni vu ni connu. D'un léger petit saut il fut sur sa monture. D'un saut non moins discret, moi-même, je fus hors. Pour de tels sauts mon rez-de-chaussée est un trésor.

Piéton, j'accompagnai jusqu'au bout du village un roi qui cependant m'était chu des nuages. « Ton Bourgogne est, mon fils, d'une peu noble extrace : est-il trop jeune? est-il trop vieux ? Un vin sans race. Mais, cher enfant, il suffit bien pour consoler. Entre nous, pour chasser....., j'ai failli me saouler. » Je compris l'allusion fine et presque distraite, à la douleur cachée sous la phrase incomplète, et murmurai très bas : « Votre aimable conquête, l'angélique Margot, vous l'avez étranglée?» Il me fixa des trous de son casque et dit: « Niais! » puis, son bras déchirant l'espace : « Je l'aimais. » — « Ah! doux sire, votre amour, que je tiens pour certain, ne fait pas que la belle ne fût un brin putain. » Il gémit sourdement, et s'éloigna très digne, la pique à l'étrier, au balan de son cygne.

Le soleil, ravivant sous bois ses derniers feux, auréola longtemps l'armure de ce preux, et ses rayons sur lui passant comme une épée, de son ordre cent fois le firent chevalier. Ainsi Nature est tendre aux pauvres amoureux. Celui-ci, sa grande ombre traînait sur les halliers. Son poing gauche au cuissard, et tenant droit les rênes, je le vis diminuer dans la nuit des vieux chênes. Un triangle de feu brillait comme un vitrail entre son bras et le jet hautain de sa taille. Supérieur au destin, supérieur au malheur, tel un brave portant l'enfer contre son cœur, il disparut laissant sur lui, fier et sauvage, la forêt refermer ses portes de feuillages.

« Sacré Hutin, me dis-je alors, sacré Hutin ! »

Le coude au parapet, sur le ru des Planchettes, je songeais à l'amour qu'inspirent les rainettes aux étoiles du soir, amour si clandestin, — oh ! que de jalousies dans ce flot argentin! — lorsqu'un bon coup de vent me fit tourner la tête... Au large des bois noirs, sur la cime des hêtres, je vis glisser mon royal hôte sur sa bête qui, soudain, développant ses ailes, l'emporta, d'un vol majestueux, tranquille, sans ébats, vers la contrée céleste où règne l'innocence de l'éther et que Dieu, dans sa haute prudence, craignant l'humain génie, réserve à ses élus, aux seuls déshérités de la vie, aux vaincus, aux derniers qui seront les premiers — aux cocus!

Mais j'étais bien tranquille. Sous son arme de fer, mon pauvre roi Hutin emportait son enfer.

« O que la nuit est belle ! que mon cœur est puissant! m'écriai-je en faisant trois pas de contredanse et battant haut des mains vers mon bleu ciel de France, ah ! quel enivrement! quelle joie! quel peu d'ennui! Tout l'éther est piqué de fleurs de lys, ô nuit !... De fleurs de lys? pensai-je en me grattant la tête. Oui, qu'est-ce que j'en pense? Bah! l'image est honnête, mais ce pont me paraît un tantinet glissant. C'est bien. Montrons-lui vite que je suis un passant. Au clair de lune allons cueillir des anémones.

» Bon vouloir, soutiens-moi! Vertu, fais-moi l'aumône! Le monde est ce qu'il est, vaut juste ce

qu'il vaut. Le croissant de la lune tourne sur un pivot. Flageolé-je ? Peut-être bien. Comme il fait sombre. Plutôt, comme il fait clair. Non, comme il y a du vent. O poussière, le vent arrache-t-il les ombres ? O poussière de lune, je suis ton poursuivant. — Nom d'une brique de *cré* Hutin ! — Croissant de lune, girouette vagabonde, tourne sur ton pivent. Me faut-il en vouloir à quelqu'un, à quelqu'une? Mais qu'as-tu fait, Bourgogne, de ma dignité brune ? Serais-je, étant en Chine, l'ibis du paravent ?

» J'y songe, tout à l'heure, tandis que nous passions, l'anémone dormait... Chut... Rentrons nos passions. » Ah bien oui ! que trouvai-je en rentrant, dans mon lit? Je vous le donne en mille. — Le roi saint Louis.

Aussi bien j'aurais pu le donner en dix mille.

Feuilles nouvelles ! feuilles toutes belles ! sous la lune milliers d'opales... C'est d'elles que s'entoure au printemps mon petit Saint-Jean féodal.

COUCY-LE-CHATEAU

à Albert Mockel

I

L'Arrivée

« Je verrai, me disais-je, de beaux nuages ronds, en traversant la ville ouverte au bleu du ciel, naître les uns des autres comme des bulles de savon, sur un toit dont le faîte aligne des tourterelles.

« A droite, me disais-je, dans le calme de l'air, un beffroi gorge-de-pigeon roucoulera l'heure ; à gauche, le donjon avec ses doigts de fleurs posera sur son front sa couronne à créneaux. »

J'arrive. C'est bien cela. Beffroi, donjon, nuages, rien n'y manque. Hé ! voilà, me dis-je, Coucy-le-Château, et ce toit dont le faîte aligne des tourterelles, par un gentil hasard, abrite mon hôtel.

Je vois la « Pomme d'Or » figurée sur l'enseigne avec une queue tortillée (fort bel ouvrage) au-dessus du noir porche, sous lequel la bedaine toute blanche de mon hôte recule à mon passage.

Pantalon, tablier, manches et bonnet blancs, mains rouges, face rose de franc Roger Bontemps, à la ceinture obèse le couteau dont on tranche les tours de Coucy-le-Gâteau chaque dimanche.

voilà bien ce que j'aperçois, pour me ravir, de l'honoré *Monsieur-Champion-pour-vous-servir*. — Mes valises ont fui mes mains déshéritées! Mon parapluie s'envole! Tout va-t-il m'être ôté?

A mon tour je recule, et riant d'un bon rire (le mien) je dis : « Madame vient avec la voiture. Elle n'aime pas les raidillons » et nous rions — nous rions, nous rions, moi et monsieur Champion.

Il suffit. Je tourne le dos. Je suis tranquille. En vrai flâneur français je m'en vais par la ville me montrer aux tilleuls, aux flacons du coiffeur, à l'écusson doré du notaire, à des fleurs,

pensées et giroflées amies des volets bleus, aux pavés caressés d'un mouron jeune encore, à la fontaine, à sa coquille au ventre creux, aux poules, au beffroi qui roucoule, au décor.

Cinq, six, sept, huit enfants me suivent très curieux du long nez éclairant la cape au noir velours « de ce monsieur tombé de la lune en plein jour, avec des yeux de merlan frit! » dit l'un d'entre eux.

J'achète à l'épicier et leur jette un œuf rouge. Me voici populaire. Un nuage poudreux, m'enveloppant bientôt, me donne l'air d'un dieu, souriant de l'Olympe à des peuples qui bougent.

Des trop brusques fortunes, ô le triste retour! Quelle révolution m'éclate dans les jambes! On en veut, des œufs rouges, on en voudrait toujours. — J'achète et jette. — Un œuf d'une taille géante

vient écraser, morbleu! le chapeau des grands jours de Suzon qui, pourtant, avait fait le grand jour. Je saute en sa voiture et nous disparaissons dans une nuée d'or au bruit des ovations.

Tout Coucy retentit du bravo des pavés ; une affolée volaille annonce notre arrivée, et sur la Place Haute, pour mieux nous contempler, les nuages gravissent les toits en escalier.

« Regarde bien, Suzon! Au détour de la place, tu verras apparaître un homme aux yeux voraces, qui nous tendra de loin son quadruple menton, puis le refermera comme un accordéon

à mesure, ô Suzon! que notre couple auguste dilatera ses yeux qui nous verront grandir. S'il ne t'embrasse pas, prends garde, c'est tout juste. Déjà ses bras sont la corbeille de son sourire.

Dans sa pure blancheur, voici monsieur Champion, l'arme au ventre. Le dernier des sires de Coucy ?... Madame son épouse nous sourit près de lui, jolie Picarde, hum, hum, je le sais bien, Suzon. »

Pour la demie d'onze heures, quel joyeux carillon! Les casseroles chantent dans l'ombre des cuisines. Beau Dimanche de Pâques! plus belle heure où l'on dîne, quand la ville s'évente de ses vols de pigeons!

II

Pâques sur les remparts

Non, ce n'est pas sans peine, ce n'est pas sans

soupirs que l'hiver au printemps dut céder son empire, ses guérets vaporeux, ses bois sombres et roux. En les quittant, l'hiver a des regards si doux !

Il parle encore avec la voix de ses zéphirs, il parle avec la voix contenue de ses zéphirs, tout doucement sous son manteau crépusculaire, à la feuille dorée qui tremble sur la terre.

Les giboulées d'Avril ont épuisé leurs traits, sans pouvoir de son rêve écarter ce rêveur. La flèche musicale de Pâques entre en son cœur. Fuyant alors, il brise des arbres qu'il aimait.

Les carreaux de la foudre à son poing, le beau Pâques danse sur les murailles et devant l'arc-en-ciel, en éclairant l'immense couronne d'aubépines que tresse autour de lui le cirque de collines.

Joyeuse fête aussi pour les tours des remparts. Aucune qui n'agite ses folies de muguets. Cependant ces clochettes ne font de tintamarre que pour une catherinette et pour moi qui m'assieds.

Mais quel gaillard tirant la corde fait toucher à la robe d'une cloche le dôme de l'azur ? C'est le ciel qui résonne? C'est toute la nature qui répond par échos maintenant au clocher.

Tout à coup je me lève, et regarde en l'abîme. Réflexe mouvement d'une folle pensée ! L'heure est si folle, j'ai peur que les routes en lacets ne volent pour monter plus vite vers la ville.

Je ne me trompe guère et ma foi tout s'en mêle. Ne sont-ce pas des routes ces rubans dans le ciel ? Suivez vos routes aériennes, oiseaux fidèles Evohé, Pâques, c'est le retour des hirondelles !

Le miroir du soleil à la main, le beau Pâques, entouré d'hirondelles, danse sur les bastions, et l'herbe soudain verte ébranle sa procession, qui tourne autour des murs jusques à la Noël.

Murailles éventées, orgues pleins de frissons, voici les neuves pousses des lierres éternels qui montent vers l'azur, douces comme les sons que sur vous les jeunes vents tirent des feuilles vieilles.

III

Retour de promenade

Face au château lointain je descends la colline dont les pentes abruptes s'évasent vers des prés qui, tout tremblants, remontent jusqu'aux murs de la ville, sous la pluie rouge et or d'un ciel bas et cuivré.

L'herbe a la fièvre. Il tonne. C'est d'un sombre délire qu'est pris le vent du nord pliant les peupliers. Des ruisseaux font crier les chemins de gravier. La tempête s'éclaire : un pays se déchire.

Que le temps est changé ! Mignonne, voici l'avril, le véritable avril de France tumultueux. Heureusement je t'ai laissée, fille fragile, dans la chambre aux solives noires, près d'un bon feu,

lisant *la Folle du Val des Loups*. Moi je barbote. Mon parapluie ouvert qui, Dieu bon, se défroque,

une ! deux ! je veux franchir la flaque et j'y fais : floc ! d'un pied mariant l'eau froide au fond de ma culotte.

« Dantesque, romantique et trop heureux poète, connais, toi qui dois tout connaître, la tempête. Mais de ton parapluie referme la corolle. Les fleurs, par ce temps-ci, ne vont pas à l'école. »

Voix de ma conscience, faut-il vous écouter ? Oui. Je te roule, étoffe inapte à m'abriter. Sur la nue brusquement ardoisée un éclair se dessine comme à la craie. « Au nom du père... »

Je ne roule plus rien, c'est moi seulement qui roule. Ainsi soit-il, pour ma culotte déchirée « En avril n'ôte pas un fil », je le saurai. Debout ! le château brûle sous le ciel qui s'écroule.

O combat du soleil et des nues embusqués ! Je vois un duel furieux de rayons et d'éclairs. Parmi les scolopendres et les fleurs de muguet, toute la ruine tremble du grand frisson des lierres.

Mais à l'assaut Phébus a repris possession de ses cinq tours où flotte l'azur de sa bannière. Ses flèches d'or, à flots, sortent des meurtrières et vont trouer les nues jusque dans l'horizon.

Ciel pur, que j'aime à voir, sous de bleues gouttelettes, frémir d'aise un buisson où chante une fauvette. A présent tout le ciel est en myosotis. — Qu'il s'en passe de choses au pays de Coucy !

IV

Au Château

Vivat ! il n'est pas mort, le sire de Coucy ! — Tout ornée en ses plis des papillons du jour, sa bannière est l'azur flottant sur les cinq tours, l'azur vif du printemps, cher aux cœurs sans soucis.

Vraiment il n'est pas mort, le noble sire. Il vit ! Je l'ai vu ce matin bander l'arc de l'aurore vers la fuyante armée des ombres de la nuit, quand leurs dos noirs au fond du val grouillaient encore.

Ah ! vraiment il vit bien, le cher seigneur, il vit, souriant à l'assaut fleuri des aubépines. Ce n'est pas lui qui refuserait le pont-levis au lièvre qu'un chasseur poursuit dans les ruines.

Le soleil aux créneaux fait rayonner ses piques. Il réveille en son fief l'armée des marguerites. Le soleil du printemps est le seigneur d'ici — « ne roy, ne prince, ne comte » — mais sire de Coucy.

Dès l'aurore c'est fête au castel ivre d'air, honneur d'un mont, hélas ! dont Bacchus s'est dépris, qui voit sous lui Coucy-la-Ville et des prés verts jusqu'où les yeux du diable verraient une perdrix.

Fête pour les humains et pour les volatiles ! D'humains nous sommes peu : Suzon et moi, c'est

tout; mais deux vrais, mais deux bons, sensuels et subtils. De volatiles fêtant la fête il y a beaucoup.

Permission à tous de trouver le bonheur et la joie dans les ruines — sans en changer les pierres, de peur d'être fouettés par la grande bannière que le seigneur furieux peindrait en gris de fer.

Mais que deux bourdons veuillent isoler leur amour dans une meurtrière: libre en est le passage; ou ce papillon jaune palpiter sur la tour du donjon belle et tiède: à lui donc l'avantage.

Un grand seigneur de France est maître en son château. (Ce n'est pas moi, ce n'est pas vous, c'est le soleil.) Le soleil du printemps est le seigneur d'ici — « ne roy, ne prince, ne comte » — mais sire de Coucy.

O tournois des corbeaux, carrousels des corneilles, jeux fuyards des oiseaux, faut-il que je vous aime! couché dans ce fossé, mes yeux vers le donjon, je suis depuis deux heures vos azurés plongeons.

Irai-je, moi, compter les millions de fleurettes (à vue de nez) formant la garde de monseigneur? Suzon qui me revient, plus compteuse qu'un conteur : « Voici mes prisonniers : cent douze violettes. »

Doux est l'air et si douce l'histoire du logis! Certain Raoul, ici, de son cœur fit présent, à qui donc? à sa doulce. Le mari complaisant fit manger à la doulce le cœur de son amant.

Les sires d'autrefois portaient: *Fascé de vair et de gueules*. Pour supports: *deux lions d'or*. Au cimier: *un lion issu du même*. — Or voici que, premier, notre gai souverain, messire le soleil,

porte un écu vivant! « *Sur champ de vert gazon*, Paul Fort couché près d'une amoureuse Suzon mêle distraitement cent douze violettes à sa barbe, et Suzon rêve sous sa voilette. »

A chacun ses hantises. Enguerrand de Coucy, le second, revoyait ceux qu'il avait occis. Suzon dans la senteur de l'herbe nouvelette évoque notre amour au temps de l'amourette.

Et moi — moi je respire. Je hume la nature comme un faon respirant sa mère... O gué, ma mie! groupe tes violettes (il est onze heures et demie); va, telle une châtelaine en quête d'aventure,

jusqu'à la « Pomme d'Or » où d'ailleurs je te suis. Je crois que le soleil m'a pompé la raison. Bah! laissons-lui ce fief. — Plus vite, ma Suzon! — Prends bien garde à la morte planche du pont-levis.

Soudain, voix de l'hôtesse ravie qu'on se dépêche : Comment vous portez-vous, monsieur? — Couci-couci. Pardieu, « je ne suis roy, ne prince, ne comte aussy », mais je vendrais mon âme pour un verre d'eau fraîche.

JOUY-EN-JOSAS

à Touny-Leris.

C'est dans la pâleur douce de ces myosotis formant deux voies lactées aux rives de la Bièvre, que je ne vous vois plus, ma pauvre Amaryllis, qui soulevez ainsi mon poignet lourd de fièvre.

Ni muse, ni bergère, vous êtes ma merveilleuse Amaryllis ! hélas, je connais notre histoire. Je suis las près de votre robe directoire. O fleurettes de votre mise trop précieuse !

Et vous m'aimez, ah ! vous m'aimez ? Les roseaux plient noyant leur front d'argent dans l'eau verte à leur ombre, cette eau vivace et bleue — ainsi que votre robe, pleine de fleurs à faire se noyer Ophélie.

Mais c'est moi qui me noie au tulle de votre robe, sous votre glauque ombrelle, comme un roseau dans l'onde. — Chutes fraîches de cristal ! rire enfant de la Bièvre ! — Ah ! laissez retomber mon poignet lourd de fièvre.

... Un roseau maintenant aux plis de votre robe ?... Etais-je en l'autre monde un frêle muscadin ?... Sous le globe de l'Azur une hirondelle éteint de la mouche aquatique l'étincelle qui rôde.

A travers le blanc tulle que verdit votre ombrelle je vois la haie d'émeraude de ce petit jardin, piquée de roses, et leurs feuillages comme des ailes au cou de séraphins pris aux rayons du ciel.

Les fleurettes artificielles ont disparu. Leurs fines taches solaires ne troublent plus ma vue. Ce que je vois, c'est toutes les roses en nuage, ce sont toutes les roses ailées de bleus feuillages,

ce sont les séraphins à voix douce qui chantent, plus fin, plus doux qu'un pas appuyé sur la mousse, qui devant nous enchantent l'autre rive de Bièvre. Ah ! pourquoi bercez-vous ce poignet lourd de fièvre ?

Je ne vous aime plus. Je meurs en vous aimant. Que sais-je ? Et tous ces toits de Jouy-en-Josas, sur ce jardin de roses, que peuvent-ils pour moi ? Le soleil sur les toits d'ardoises met sa rosace.

Est-ce le paradis, cela ? Te verrais-tu, ma belle, vous verriez-vous, Amaryllis ! Amaryllis ! m'offrant sur l'autre rive aimable, qui est le ciel, à genoux le plus frais et embaumé des lys ?

Sombre, ma vue est sombre. Le monde n'est qu'une tache. — Jouissez de vos roses, joli Jouy-en-Josas. — O nuit!... et par l'esprit tout est brillant. J'ai peur de tout ce qui n'est pas ta robe qui me cache.

Adieu toute la vie, adieu ses vains espoirs. Ma pauvre Amaryllis, connais-tu mon histoire? Ecoute-moi sans rire: Mon âme était sérieuse; et baisse ton ombrelle, tu n'abriterais plus rien.

Vous me poussez du coude? Le jour tombe. C'est bien. Les roses de la haie aboient comme des chiens. — Que d'étoiles filantes jouent un rôle fugace! — Mon revolver. Je meurs à Jouy-en-Josas.

Non pas pour vous! Pour moi!... Tu m'arrêtes? Je t'aime. La lune est rose au clair de lune? Je la vois blême. Rose, dis-tu? — Amaryllis, quelle est ta force! Mais ramasse dans l'herbe ma canne trois fois torse.

PAUL FORT

POÈME EN PROSE

J'évoque le Paradis où je voudrais aller.

On y entend chanter les vers de tous les grands poètes, on y entend les paroles de tous les sages.

Là, les âmes étalent leurs rouages de passion ; là s'épanouissent toutes les fleurs ; là se célèbre, sous les lourds ombrages et parmi les claires feuillées, un carnaval de chants et de couleurs où figurent des oiseaux pourpre, vert ou azur.

Là, se découvre le monde de la Mer et le monde de la Forêt.

On voit l'avalanche se précipiter et entraîner tout dans la montagne ; on voit les orages et les fêtes de l'Océan et les campagnes endormies, et l'agitation immense des cités.

Là, toutes les formes s'harmonisent aux yeux ; là toutes les voix se fondent en une seule qui monte et s'épand comme un hymne de triomphe.

Et puis de mon paradis on ne distingue pas la vie de la mort ; on ne distingue pas le bien du mal.

HUGUES REBELL.

LA ROUTE [1]

Je marche sous les feux de l'été que de fortes rangées d'arbres ont peine à briser.

Je prends mon plaisir dans la vue de la plaine si claire étendue, d'un chien gambadant, de quelque âne qui broute à côté dans un champ.

Mais c'est trop près de Paris !...

Son des cloches, paix bucolique,
Coucous qui chantiez ce beau soir,
Lorsque je vins mélancolique
Au bord de l'Aveyron m'asseoir ;

Matin levant, pas de la porte
Où s'assied un vieillard rasé,
Libre fumée agile et forte,
Honneur du foyer embrasé ;

O graves vaches accroupies !
Qui songiez aux rayons couchants
Brebis laineuses, vols de pies,
Blanc et noir sur le vert des champs ;

Sombre causse plein de genièvres
Où, dans l'orage et dans le vent,

1. Extrait de : *Esquisses et Souvenirs*, ouvrage qui paraîtra très prochainement à la librairie du *Mercure de France*.

J'admirai le meneur de chèvres
Debout dans son manteau mouvant;

Et toi, forêt qui me sus faire
Oublier la Parque et les maux
Au bruissement du mystère
Qui tombait de tes longs rameaux;

Adieu vous tous, ombre et lumière,
Souffles, fantômes que j'aimais :
Roses de la saison dernière,
Vous ne me reviendrez jamais.

Chaux, brique, tuile, ardoise, paille, odeur de fumier, de corne brûlée, coup de marteau de la maréchalerie : je rencontre les premières maisons du village de X...

Je dîne devant la porte d'une auberge.

Sur la route, des enfants courent, montés sur des échasses, en soulevant la poussière. Un petit chien blanc taché de brun les poursuit en aboyant, puis il revient sur ses pas, lève la patte et pisse contre les caisses de fusains.

L'ombre remuée des arbres fait miroiter le soleil sur le sol.

J'entends sonner les colliers de trois chevaux attelés à un bazar ambulant. Ce sont des bêtes solides, aux oreilles gantées de coutil.

Mais voici le dòs de deux jeunes filles, attablées

devant moi avec leur père, dont je n'ai rien à dire, et leur mère qui est jeune encore, grasse et lourde.

Ce sont des dos pointus, fourrés de robes à carreaux criards, que ceux de mes voisines.

Aristote dit, je crois, que les meilleures tragédies roulent sur des sujets empruntés à l'histoire d'un petit nombre de familles, comme par exemple sur Alcméon, Œdipe, Oreste ou Thyeste et Télèphe.

Voyez pourtant : notre Henry Becque aurait sans doute formé avec la Parque obscure de cette famille de bourgeois une forte tragédie en prose.

Je me souviens d'avoir vu un portrait de Becque jeune. Il est cambré, il a les bras croisés sur sa poitrine ; sous une courte moustache, ses lèvres pincent ; son regard, bien lancé, défie, quoi ? l'objectif.

Homme de talent, cher Henry Becque, pauvre lutteur, les photographies et les propres figures de ceux qui, sans lutte comme sans mérite, l'emportent dans ce monde, sont autrement faites !

On a beaucoup écrit sur le talent de Becque. Le travail que M. Paul Souday fit publier là-dessus mêle l'utile au doux.

La vie a trahi Henry Becque ; je crains que la mort ne se moque de lui.

On se représente bien Homère aveugle et sans toit. Dante pouvait se permettre le bannissement et l'enfer de la rancune. Je goûte assez le naufrage de Camoëns, la disgrâce de Racine et les savates du vieux Corneille. Je n'eusse point vu d'inconvénient à la hart de Villon, pas plus que je n'en vois à la guillotine d'André Chénier. Le Tasse même supporte sa démence et sa prison.

Mais comment voulez-vous que la postérité compense suffisamment les torts des contemporains envers un auteur de drames bourgeois, fût-il celui des *Corbeaux?*

J'ai rencontré naguère un romancier, le plus admirable qui soit. Voilà dix ans qu'il vit loin de nos bassesses, dans la retraite de la forêt. J'ai regardé ses yeux et j'y ai démêlé trop d'extase pour le croire sans inquiétude.

Hélas ! mon cher monsieur, fallait-il que vous vous retirassiez du monde pour écrire des romans ?

O fille de la maison, pâle demoiselle ! voici le prix de mon dîner. Adieu.

... Les branchages des tilleuls centenaires forment voûte, et dans l'avenue large et courte, l'ombre y est complète.

C'est une bien digne ombre, non pas joueuse comme celle des jeunes taillis.

Quant à l'ombre que font les peupliers, je la compare volontiers à une trop belle femme, Didon ou Nausicaa.

A droite, à gauche de l'avenue, aux deux bouts, le jour éclate et brûle, probablement.

Si la vie était de faire les cent pas à l'ombre et de se moquer de la canicule !

Je m'en vais en sifflant, cette chanson d'autrefois, par exemple :

Son mari en devint jaloux,
Qui la battait trois fois par jour.
(Cheminez fillettes,
Cheminez toujours.)

Qui la battait trois fois par jour.
— Ami, pourquoi me battez-vous ?
(Cheminez, fillettes,
Cheminez toujours.)

— Ami, pourquoi me battez-vous ?
Ne couchai-je pas avec vous ?
(Cheminez, fillettes,
Cheminez toujours.)

Ne couchai-je pas avec vous,
Et le jour avec mes amours ?
(Cheminez, fillettes,
Cheminez toujours.)

Il y a dans ma vie deux matinées, un peu pluvieuses, comme je les aime.

L'une, c'était à Aulnay, surnommé également la Vallée-aux-Loups :

Je me tenais à la fenêtre d'une salle basse devant un vieux mur de clôture, crevassé, couronné de lierre.

Quelle adorable moisissure j'aspirai là !

L'autre matinée, c'était à Antony, dans un jardin nouvellement planté :

Je me balançais sur une escarpolette.

Elle allait de travers.

Il y a dans ma vie bien d'autres matinées ; il y a des souvenirs plus lointains, plus beaux et plus tristes :

Je vous revois toujours, immobiles cyprès,
Dans la lumière dure,
Découpés sur l'azur, au bord des flots, auprès
D'une blanche clôture.

Je garde aussi les morts ! elle a votre couleur,
Mon âme, sombre abîme.
Mais je m'élance hors la Parque et le malheur,
Pareil à votre cime.

... Un témoin des derniers jours de Becque m'en a conté la tragique histoire, dans la pénombre d'une très antique allée de marronniers, près d'un étang morne et peut-être pestilentiel.

JEAN MORÉAS.

POÈMES

A JEAN MORÉAS
EN LUI ADRESSANT « LES FÉERIES »

Ceux d'entre nous de qui le souvenir est lourd
Disent : « Hugo jadis me taquina l'oreille
Comme Napoléon pour flatter un tambour
Imberbe et valeureux. » Et d'autres s'émerveillent,
Plus jeunes, d'avoir eu l'adorable faveur,
Un soir de temps affreux, d'offrir leur main virile
A Verlaine malade et traînant par la ville
Son génie infini et sa vaste douleur.
Plus tard je connaîtrai le sort des vieux poètes
Que l'espoir de la palme, hélas ! ne soutient plus.
Je serai las, brisé, doigts gourds, bouche muette
Et cependant glorieux de vous avoir connu.

1er mai 1907.

JEUX

Les bourreaux défaillant aux gestes des victimes
Elaborent des jeux périlleux et pervers
Et pour que l'innocence ait la saveur du crime
Les plus hardis dont l'âme allègre vogue vers

Les quais pétris de lave où les amours du monde
Prodiguent les trésors des vierges cargaisons
En des rythmes qui sont la meule de la ronde
Effrontément allient l'extase à la raison.

Si je me mêle aux joies de cette heure attendue,
Comme un nègre danseur agitant des grisgris
Couleur du sable des plaines d'azur mordues,

Ce n'est que pour réduire un inconstant esprit
Et sur mon ventre plat et mes bras amaigris
Secouer des colliers faits de bagues perdues.

LA BARQUE

Pour la fête de sa marraine
Il avait fait le beau projet
De parer la barque d'ébène
Selon les goûts les plus secrets
Qui font sa joie et font sa peine.

Sur le canal où dans l'eau dansent
Cent flammes rouges à l'envers
Elle plongea ses yeux de fer
Les mariant au pur silence
Des feux que l'ombre fertilise.

Mais son amant et son filleul
Ne la trouva que peu surprise
Qu'il eût, par ruse ou par méprise,
Recouvert l'esquif d'un linceul

Lamé d'effigies méritoires,
Diverses et se ressemblant,
Reprises au deuil des mémoires
Pour un unique châtiment.

LA FIN DU BAL

Qu'on souffle les flambeaux et qu'on voile les lustres.
O nuit contemple-les tes convives hagards :
L'effroi du jour futur affilge leurs regards
Et le remords étreint des consciences illustres.

Or du fief de folie et de crime et d'erreur
Il reste à dévorer une part belle encore,
Dans vos lits blasonnés, Lucrèce, Eléonore
Et vous Laura pour qui le beau Prince Chasseur

Ravit du bois des fées la louve au froid pelage,
Reprenez ces trésors que l'orgueil nous ménage
Quand Celle dont l'orgie en vain guetta le viol

La vierge aux yeux noyés du sang des primevères,
Une grenade aux doigts et l'escarboucle au col
Descendra pour ma perte au jardin centenaire.

PASTORALE

Le petit berger vagabond
Qui libéra de ses souffrances
Le Centaure empêché du bond
N'attendit pas sa récompense.

Au bois magique d'Artemis
Choisi pour enseigner sa troupe,
Le Centaure le prit en croupe,
L'emportant comme on cueille un lys.

Et les autres pasteurs s'étonnent
D'un chant multiple et monotone
Par quoi naît mieux qu'en leur pipeaux

La joie saltante des troupeaux
A l'heure où le croissant révèle
Un pied nu qui foule des ailes.

OMBRES

Gardienne des pâtis qu'abrégèrent nos rêves,
Avec ta gorge ouverte où saigne mon baiser
Viens étouffer mes cris si je me suis grisé
De ces vins oubliés que le mendiant achève.

Sainte ! je t'ai trop vue en divers appareils
Consacrer ma douleur sans entr'ouvrir les lèvres
Et je n'attends de toi, pour expliquer mes fièvres,
Que tes rouges valets sonnant de noirs réveils.

Nourrice de mon verbe, ô Maîtresse, ô Servante,
Rends à sa destinée un monde virginal
Qu'enchante le remords d'une ivresse écumante,

Mais tu fuis ayant peur de notre nuit, fanal,
Et voici que la garce au rire qui tenaille
Roule, la pipe au bec, l'ombre d'une futaille.

ANDRÉ SALMON

LES AVENTURES DE BÉCOT ET DE FALOURDIN

SECONDE PARTIE (*)

CHAPITRE PREMIER

OU L'ON VERRA L'ILE DIVISÉE ENTRE DEUX PARTIS, ET DE L'INCONVÉNIENT QU'IL Y A A SUBIR UN ORAGE

Leur premier émoi passé, lorsqu'ils virent que l'île, obéissant à l'effort du Géant, avançait sur l'eau et voguait tel un immense bateau vers d'autres ciels, les insulaires se divisèrent en deux camps.

Ils n'étaient pas, en effet, sans prévoir tant au point de vue de leurs mœurs qu'au point de vue de leurs récoltes et de leurs biens tous les changements que pouvait leur occasionner une continuelle variation géographique ni les perturbations qu'elle ne manquerait pas de créer.

Et si les optimistes, qui ne doutaient point que Bécot les conduisait vers des mers attiédies par un éternel printemps, embaumé et fleuri comme un verger de mai, promettaient aux

* Voir la Première Partie dans le Tome XII de « Vers et Prose ».

paysans d'abondantes récoltes de carottes grosses comme des maisons et de poireaux barbus comme des patriarches, les pessimistes, au contraire, prévoyant qu'il les emmenait vers des régions boréales et glacées, terrorisaient ces pauvres gens aux yeux desquels ils faisaient apparaître le spectre de la famine et auxquels ils faisaient accroire que le froid, la neige et les frimas transformeraient peu à peu leurs toutous paisibles en de farouches ours blancs.

En réalité ces beaux parleurs étaient tout aussi ignorants les uns que les autres. Mais pourvu qu'ils parlassent, ils auraient aussi bien prêchés chacun dans l'autre sens à condition, pourtant, de se pouvoir mettre la main sur le cœur pour affirmer leur sincérité. C'étaient simplement des bavards, mais comme ils étaient aussi nombreux dans les deux camps, leurs paroles se neutralisaient, de sorte qu'ils auraient pu, également, être muets.

L'agitation, pourtant, était continuelle car, en dehors de ces optimistes et de ces pessimistes bruyants, il y avait aussi des groupes plus modérés dont les uns, sans savoir au juste pourquoi, se réjouissaient d'un changement de climat quel qu'il fût, pourvu que le climat changeât, et dont les autres, bourrés de principes, se basant sur la tradition, n'admettaient point, par exemple, que la nèfle ou le clou de girofle poussassent à une autre époque que celle à laquelle ils avaient poussés jusqu'ici.

Il ne se passait pas de jour qu'il n'y eût, dans les cabarets, quelque bagarre de laquelle les partisans des deux factions sortaient avec des yeux pochés, des dents cassées et des nez rouges, mais tandis que les gens de l'île se chamaillaient à qui mieux mieux, Bécot, ignorant d'ailleurs les événements

qui se déroulaient à ses pieds, continuait à faire avancer d'un geste sûr et régulier son îlot entre ses deux rames.

Après une longue période, chaude et ensoleillée, pendant laquelle souffla seulement la brise caressante et légère que faisait l'île en avançant, un jour pourtant de gros nuages s'accumulèrent dans le ciel bleu, un vent violent agita les branches, souleva des tourbillons de poussière et de feuilles et tandis que de larges gouttes d'eau mouchetaient le sol surchauffé, le tonnerre sourdement gronda dans le lointain.

C'était un orage qui venait.

Le vent, bientôt, redoubla de force, brisant les arbres courbés par sa course furieuse. Et tandis que la grêle se mêlait à la pluie, que de formidables coups de tonnerre succédaient aux zigzags des éclairs, les vagues peu à peu devenaient plus grosses et les gens de l'île virent avec effroi que leur terre, livrée telle une barque à la colère des éléments, dansait étrangement sur les flots.

De folles rafales mêlaient leurs sifflements aux roulements de la foudre, la mer se gonflait en montagnes, se creusait en abîmes, animant l'île d'un mouvement de tangage qui tantôt soulevait l'une de ses extrémités vers le ciel et tantôt la faisait replonger dans les flots. De sorte que les habitants qui se tenaient à l'une des pointes de l'îlot semblaient, malgré leurs visages verts, leurs jambes vacillantes et leurs faces contractées jouer à quelque diabolique jeu de bascule avec ceux qui se trouvaient sur la pointe opposée et qui, pour ne point rouler les uns sur les autres, étaient obligés de s'accrocher au sol, de se cramponner aux murailles ou bien de se tenir à quatre pattes.

La nuit fut encore plus épouvantable que n'avait été ce

long jour, mais lorsque vint la clarté du matin, peu à peu les rafales cessèrent, le bruit du tonnerre s'éloigna, s'éteignit dans le lointain...

Alors un clair soleil brilla sur la mer calmée cependant qu'une brise légère, imprégnée de l'odeur délicieuse des verdures, faisait frémir mystérieusement le feuillage des grands arbres où chantaient des oiseaux.

CHAPITRE DEUXIÈME

DE LA CURIEUSE INFLUENCE DE LA TEMPÉRATURE

Cependant cet orage violent, qui avait si désagréablement secoué les insulaires, n'avait pas été sans remuer aussi leurs esprits. Et la haine qui animait à présent chacun d'entre eux contre Bécot rallia alors tous les partis.

Ils se révoltaient de ce que le despotisme d'un seul entravât la liberté de tous les autres. Et ceux qui avaient prononcé autrefois le grand mot d'Autorité commençaient à trouver qu'elle n'avait de raison d'être qu'autant qu'elle était compatible avec leurs propres intérêts et comprenaient qu'ils n'avaient fait que jongler, jusqu'ici, avec des mots sonores et creux, un peu comme ces histrions qui jonglent avec des coutelas dont les lames brillent, mais ne coupent pas.

Bécot était devenu l'ennemi commun contre lequel il fallait agir, se coaliser. Et les deux partis qui autrefois divisaient l'île se subdivisèrent, alors, en une multitude de factions qui

toutes étaient d'accord sur le même point, mais qui pourtant n'en ergotaient pas moins sur le moyen à employer pour se débarrasser du tyran.

Sa taille, bien entendu, rendait tout exil impossible, on ne pouvait songer à la prison, et la plupart d'entre eux répugnaient à l'assassinat.

Mais pour violentes que furent tout d'abord ces discussions, au fur et à mesure que Bécot ramait et faisait avancer l'île, ces débats devenaient peu à peu moins âpres, moins acharnés, car le changement de latitude augmentait chaque jour la chaleur et si leurs mains, qui d'abord s'étaient tendues vers lui le poing fermé, n'étaient plus guère propres qu'à soutenir un éventail léger fait d'une feuille de lotus, les coalisés, engourdis par l'atmosphère, jugeaient aussi que leurs corps étaient beaucoup mieux étendus que debout.

Et leur paresse devint bientôt si opiniâtre qu'ils ne pensaient plus à autre chose qu'à sommeiller, qu'à ronfler ou bien à se vautrer parmi des étoffes chatoyantes et parfumées, sans s'inquiéter de ce qu'il leur pouvait arriver.

Le soleil qui brillait dans un ciel éternellement bleu n'avait pas été, d'ailleurs, sans faire pousser de savoureuses pastèques oblongues et vertes, de rafraîchissantes goyaves et des citrons dont le zeste frais embaumait la main qui les pelait, mais il avait tari, pourtant, l'énergie des habitants de l'île qui vivaient dans la mollesse et les yeux à demi clos en écoutant le vol bourdonnant de lourdes mouches ou le bruit de longs chapelets d'ambre frais que maniaient leurs doigts engourdis.

Les plus clairvoyants d'entre eux sentaient leurs habitudes et leurs mentalités varier avec l'atmosphère et des faits que la

veille encore on qualifiait de délits leur semblaient des actes licites, ce qui peu à peu ébranlait la foi qu'ils avaient en la justice.

Assis sur un rocher, les pieds arc-boutés, pliant son corps en avant et le redressant d'un geste brusque, Bécot, armé de ses avirons formidables, une joue gonflée par l'effort, ébouriffé, conduisait l'île étroite et longue, comme les rameurs, qu'il avait observés si souvent dans le petit port, conduisaient leurs canots fragiles.

Tantôt il enfonçait ses rames dans les flots, tantôt elles frôlaient leur surface lisse et soyeuse où se jouaient les reflets du jour et tantôt les soulevant légèrement sur les énormes tolets qu'il avait disposés sur chaque rive, tel un marinier insouciant, il laissait en sifflotant voguer son île au fil de l'eau dans laquelle apparaissaient parfois, comme des fleurs ou comme des clartés, le corps transparent de merveilleuses méduses.

CHAPITRE TROISIÈME

DE LA CONSPIRATION QUE LES INSULAIRES TRAMÈRENT CONTRE BÉCOT ET DE CE QUI ADVINT

Le cap tourné vers une étoile plus brillante que toutes les autres qui scintillait chaque soir au même point du firmament, l'île traversa des mers attiédies dont le calme flot battait d'incultes bancs de sable, d'âpres rochers et des îlots où le vif éclat du corail se mêlait aux pâleurs de la flore souriante.

Bientôt, pourtant, un souffle de vent passa sur la mer, les journées et les nuits devinrent moins torrides, l'île peu à peu s'écarta du courant chaud sur lequel longtemps elle avait navigué et les insulaires, engourdis et somnolents, se sentirent pénétrés d'une bienfaisance fraîcheur.

Leurs esprits et leur haine, ranimés comme l'est une braise presque éteinte par un puissant soufflet de forge, se réveillèrent soudain et si les rayons d'un soleil trop brûlant avaient un instant tari leurs énergies ainsi que les ruisseaux qui murmuraient dans les bois, la caresse d'une brise tempérée, les identifiant à leur sol, fit — alors que leur vigueur renaissait — chanter les sources fraîches au milieu des verdures.

Les partis se reformèrent, les assemblées reprirent où l'on envisagea le moyen à employer pour reconquérir l'île qui obéissait aux volontés d'un seul et, brandissant leurs poings vengeurs, c'est aux cris cent fois répétés de « liberté », « liberté » ou de « mort au tyran » que chaque nuit les insulaires se séparaient.

L'agitation était à son comble, les esprits s'exaltaient qui voulaient secouer le joug. On apercevait, drapés de longs manteaux, dans l'ombre de ruelles équivoques des silhouettes de conspirateurs qui étaient restés maigres pour conserver la tradition et l'on croisait sur les trottoirs des gens graves et importants qui marchaient le ventre en avant avec l'allure héroïque de quelqu'un qui va accomplir un exploit.

Un jour, pourtant, après bien des discours violents et enflammés il fut décidé que pour empêcher Bécot de les promener selon son caprice à travers des mers tantôt torrides et tantôt glacées, on scierait à la hauteur de ses chevilles les deux pieds au moyen desquels il s'arc-boutait pour dévelop-

per son effort. Les insulaires pensaient, en effet, qu'en retounant comme une simple peau de gant le principe d'un physicien célèbre — qu'au surplus ils ignoraient — qui réclamait un point d'appui pour soulever l'Univers, ils abattraient ou réfréneraient la fougue du tyran en réduisant ses jambes à l'état de moignons ballants et misérables.

Les deux pieds, énormes, calleux, poilus et forts gênants pour l'un des sens dont Bécot encombrait plusieurs champs en même temps que tout un village, furent donc considérés par tous comme un fléau contre lequel il leur fallait lutter.

Alors dans l'ombre des forges on vit briller des flammes vives devant lesquelles passaient et repassaient des silhouettes de gnomes étranges, l'air retentif du bruit des marteaux frappant les enclumes et l'on entendit haleter des soufflets. Car ainsi que l'on peut le supposer cette entreprise nécessitait la confection d'une scie aux dents énormes et puissantes dont les dimensions étaient aux habitants de l'île ce qu'est celle d'une faux luisante et aiguisée comparativement aux corps menus des sauterelles vivant parmi les herbes d'une verte prairie.

Lorsque celle-ci fut terminée et que l'on se fut assuré que quelques centaines de bras placés à chacune des extrémités de cette lame pourraient la manœuvrer sans à-coup, les insulaires, afin d'atteindre commodément aux chevilles du géant, disposèrent, alors, autour de chacune de ses jambes, comme autour d'une tour que l'on veut abattre, des échafaudages compliqués de poutres, de planches et de madriers.

Pendant de longues semaines la foule se pressa autour de ces travaux. Chacun y voulait collaborer dans la mesure de

ses aptitudes ou de ses forces et le bruit des chants se mêlait aux chocs clairs des outils, car le travail avait fait éclore une joie nouvelle et du matin jusqu'au soir, sur les échelles et sur les plates-formes, dans un enchevêtrement d'ombre et de soleil c'était un va-et-vient incessant d'ouvriers actifs et affairés.

Mais Bécot dont un gros orteil et la plante du pied n'avaient pas manqué d'être désagréablement chatouillés par tant de travailleurs acharnés qui grimpaient contre sa peau comme au mur d'une forteresse, ne doutant pas qu'il ne fût devenu la proie d'une bande de parasites, déposa ses avirons, renifla, soupira, grogna, se gratta, et sans plus s'inquiéter qu'il saisissait entre son pouce et son index, comme autant de pous, de cancrelas et de punaises, les corps grassouillets de vénérables magistrats ou de notaires ventrus l'un après l'autre, avec un bruit sec, il les écrasa, tandis que négligeamment, en soufflant, il dispersa comme de la plume le reste des assaillants dont la plupart furent précipités au fond de l'eau.

Puis sans se douter du danger auquel il venait d'échapper, il releva ses avirons et son toquet posé sur l'oreille il reprit sa route en sifflotant.

CHAPITRE QUATRIÈME

DE CE QUE PEUT ÊTRE UNE VOILE ET DE CE QUE FUT CELLE DE BÉCOT

Bécot, pourtant, voyant tous les cadavres qui flottaient sur

l'eau, s'enquit de ce qui s'était passé. Et ce n'est pas sans un vif étonnement qu'il apprit de la bouche même de ses ennemis qui grouillaient encore à ses pieds en lui montrant le poing, les fureurs dont il avait été l'objet, ni sans orgueil qu'il constata la puissance extraordinaire de son souffle.

Cependant qu'il ramait, comme nulle terre n'apparaissait à l'horizon, il songeait parfois avec mélancolie à tout l'effort qu'il lui faudrait faire encore pour atteindre au pays dont il avait rêvé. Mais puisqu'il pouvait être sa propre brise, pourquoi, pour reposer ses bras de leur fatigue, ne se laisserait-il pas mollement tirer sur l'eau par la blancheur d'une voile ?

Bécot agrémentait cette idée éminemment pratique d'ornements philosophiques, bizarres ou poétiques, qui la fortifiaient dans son esprit.

— Une voile, se disait-il, c'est le destin.

— Une voile, c'est l'idéal que l'on poursuit.

— Une voile, soupirait-il, c'est la chimère qui vous emporte. Une voile, c'est l'aventure ; une voile, c'est l'imprévu ; une voile, c'est l'espérance et la foi qui vous guide.

Bref l'ingénieux Bécot, rêvant d'une voile blanche comme l'aile d'un cygne qu'il verrait flotter devant lui, résolut sans plus tarder de s'en confectionner une. Seulement le mal voulait qu'il ne possédât pas la moindre aune de toile.

Il fit donc ses diligences pour en trouver, mais de toutes les boutiques, de toutes les caves et de tous les greniers qu'il pilla, il tira moins de pièces de lin, de cotonnade, de jaconas, de drap, de mérinos, de tartan, de crêpe, de coutil, de sparadrap, de percale, de calicot, de cretonne, de peluche, de panne ou de baudruche qu'il n'en fallait pour réaliser son ambitieuse entreprise, aussi dut-il ajouter à ce stock pourtant

varié les étoffes et les tissus des vêtements les plus intimes de la plupart des habitants de l'île que Bécot dépouillait sournoisement pendant leur sommeil et qui se réveillaient effarés, sans pantalon, sans caleçon et sans chemise.

La voile que Bécot se confectionna à grand'peine en cousant entre eux, au moyen d'un énorme lardoire que ses doigts maladroits manœuvraient comme une petite aiguille, ces tissus aussi divers par la couleur que par le genre ou la dimension, ne fut pas, bien entendu, aussi immaculée qu'il l'avait désirée. Elle rappelait beaucoup plus la tunique bariolée d'un arlequin que la blancheur éclatante d'un cygne ou d'une aube de neige. Néanmoins il s'en consolait et en se tapant avec insouciance derrière l'oreille et en faisant une grimace, il se disait que la réalité ne répond jamais à l'idéal que l'on se crée, et, telle qu'elle fut, il disposa cette voile entre les arbres qu'il avait dénudés en manière de mâts de façon à former un gréement analogue à celui des bateaux dont les insulaires se servaient pour aller à la pêche.

Alors Bécot fit flotter devant lui cette voilure bizarre et chamarée. Tantôt il la voyait prendre mollement le vent, tantôt il l'entendait claquer capricieusement dans la brise, mais aussitôt que celle-ci fléchissait, il gonflait ses joues et de même que d'autres soufflent sur un potage, Bécot, rouge comme s'il allait éclater, soufflait à pleins poumons sur cette voilure qui le menait vers son destin.

A son action l'île glissait sur le flot calme entre deux longs sillages. Et soit que la paresse de l'ingénieux Bécot se fût communiquée aux troupes de ramiers qui sillonnaient le ciel et qui préféraient, sans doute, émigrer confortablement tout en restant posés sur des branches et dans des arbres, soit que la

curiosité seule les attirât vers ses feuillages, toujours est-il que cette terre mouvante qui traversait des mers silencieuses, fut bientôt pleine d'oiseaux de toutes les espèces et de toutes les couleurs qui pépiaient, chantaient, criaient, roucoulaient, jacassaient, et dont les fulgurants plumages se détachant sur les verdures sombres éclataient joyeusement parmi les poudroiements dorés du grand soleil.

CHAPITRE CINQUIÈME

DE QUELLE FAÇON BÉCOT PÊCHA UNE DAME-JEANNE VENTRUE QUI CONTENAIT UN DOCUMENT

Cependant Bécot voguait depuis de longs jours déjà sans rencontrer la moindre terre. Chaque matin ses yeux scrutaient anxieusement l'horizon, et aussitôt qu'il voyait au ras des flots une vapeur violette qui ressemblait dans le lointain à un rivage, son cœur se gonflait d'une espérance nouvelle. Mais ce n'était le plus souvent qu'un nuage qui peu à peu se dissipait dans l'azur, quelque rocher ou quelque minuscule îlot où allaient se poser les mouettes.

Alors une angoisse pénible lui serrait la gorge, il se sentait seul entre le ciel et l'eau et il désespérait de trouver jamais un être semblable à lui-même.

Un jour qu'il songeait avec mélancolie à la tristesse de son sort, Bécot aperçut au loin, cependant qu'il regardait un narval dont le corps luisant se jouait dans les flots, une forme

étrange qui se découpait tantôt sur le ciel et tantôt disparaissait au milieu des vagues.

Il mit le cap vers ce point mystérieux, dont la distance ne lui permettait pas encore de déterminer la nature, et au fur à mesure qu'il s'en approchait, Bécot croyait y distinguer les choses les plus différentes. Tantôt ce n'était qu'une épave qu'il avait devant lui, et tantôt la tête énorme d'un homme qui nageait.

L'île avançait lentement et le soleil qui se couchait disparaissait parmi des vapeurs violettes à l'horizon sans que Bécot ait pu définir la forme précise de cette silhouette qui se fondait déjà parmi l'ombre du soir.

La nuit parut fort longue au Géant, car ce n'est pas sans anxiété qu'il songeait à ce point mystérieux vers lequel il voguait et dans lequel son imagination avait cru distinguer tant de choses. Etait-ce une créature humaine qu'il avait devant lui et qui se débattait dans les flots, ou quelque épave dérisoire ?

Le soleil qui allait briller éclairerait-il un jour heureux, ou bien un jour semblable à la suite des autres ? Mais lorsque les étoiles une à une se furent éteintes dans le ciel et que le matin se fut levé, Bécot aperçut, non loin de l'île, une sorte de grosse bouteille qui flottait dans la mer.

Avec mille précautions, au moyen d'un aviron, Bécot attira vers le rivage ce mystérieux flacon qui glissait au contact de sa rame ou plongeait dans le flot, et lorsqu'il put enfin s'en emparer, il le saisit avec sa main et le souleva jusqu'à lui.

C'était une bouteille ventrue, elle avait la forme d'une de ces gourdes creusées dans une calebasse que le soleil a desséchée et son verre sombre, oxydé, irisé, rongé par le

temps, avait de si étranges reflets qu'elle semblait faite pour recéler quelque philtre ou quelque breuvage équivoque.

Bécot, en la soulevant, s'était aperçu qu'elle ne contenait aucun liquide, mais tandis qu'il la remuait, un son clair, cristallin, qui montait et s'amplifiait délicieusement comme la voix d'une sirène et s'éteignait mélancolique, se dégagea, tel un parfum, de cette étrange et sombre bouteille. Elle renfermait en effet un corps dur qui à son contact faisait vibrer sa paroi sonore.

Bécot voulut arracher le bouchon qui fermait son goulot. Il ne put y parvenir.

Alors, au moyen d'une pierre, il la brisa et tira de sa panse un long étui de métal verdi.

Il l'ouvrit.

Cet étui recélait lui-même un parchemin tout recroquevillé par l'humidité, sur lequel à grand peine Bécot put déchiffrer ces mots aux trois quarts effacés :

« Qui que tu sois, voyageur qui trouveras ce document, viens au secours d'un géant exilé au milieu d'un peuple nain...

Quelques phrases illisibles suivaient cet appel et au-dessous d'une enluminure représentant le firmament Bécot lut encore :

« Laisse les sept étoiles à gauche et mets le cap vers l'astre « vert. »

Et c'était signé :

« Falourdin »

Bécot, plein d'émotion, lut et relut ce document, mais malgré tous les efforts qu'il fit, il ne put parvenir à déchiffrer les mots effacés dont des lettres et des syllabes énigmatiques apparaissaient encore sur le parchemin jauni.

Et lorsque la nuit fut venue, il distingua dans le ciel les sept étoiles qui lui étaient désignées,et il vit étinceler, aussi, parmi les constellations, un astre étrange aux reflets verts.

CHAPITRE SIXIÈME

DE QUELLE FAÇON BÉCOT QUITTA SON ILE

Bécot, donc, vogua vers le point que lui désignait le document qu'il avait trouvé dans la dame-jeanne et tandis qu'il filait sur l'eau, comme il ne doutait plus, à présent, qu'un être semblable à lui-même n'existât au monde, il essayait de concevoir la structure et le visage du géant qui l'appelait à son secours. Mais il ne parvenait point, cependant, à s'en faire une image fort différente de la sienne si ce n'est, pourtant, moins avantageuse.

La conviction qu'il avait toujours conservé de rencontrer un jour un être pareil à lui était si forte qu'elle ne lui permettait pas d'envisager, bien que cet écrit aux trois quarts effacé parût assez ancien, que le mystérieux Falourdin pût être mort, déjà, depuis longtemps et sa foi restait entière de le retrouver bientôt et vivant.

D'ailleurs le cap tourné vers l'astre vert qui semblait cligner comme un œil au milieu du ciel, Bécot, après trois nuits et autant de journées, ne manqua pas d'apercevoir à l'horizon la vapeur rosée par laquelle se manifeste, sur les flots, un rivage aux yeux du navigateur.

Lorsqu'il s'en fut approché, il accosta et après qu'il eut amarré solidement son île il débarqua.

La terre sur laquelle se trouvait Bécot était sablonneuse et brûlée; elle ne décelait point la moindre trace de végétation, elle s'étendait à l'infini, sous un soleil implacable, comme une mer figée et Bécot n'eut point de peine à reconnaître qu'il avait mis le pied dans un désert.

Cependant que suivi de son ombre il errait sur ce rivage et se demandait mélancoliquement de quelle façon il pourrait traverser ces régions désolées pour arriver jusqu'à Falourdin, son attention fut attirée par une série de petits monticules de formes identiques qui s'élevaient comme autant de tas au milieu des sables. Il s'en approcha et déjà son imagination travaillait pour savoir quelle main mystérieuse avait pu faire ces amoncellements singuliers lorsque l'un de ces tas remua doucement, se souleva sur quatre pattes et Bécot aperçut la silhouette d'un animal bossu dont le corps et la double bosse, de la même couleur que le sol brûlé par le soleil, semblaient avoir été pétris avec le sable du désert.

L'exemple de ce bizarre animal ne tarda pas à être suivi par ses compagnons qui sommeillaient accroupis à ses côtés et bientôt Bécot fut entouré par un troupeau de chameaux qui le considéraient et le flairaient avec plus de curiosité que d'effroi.

Bécot ne doutant point que la Providence avait envoyé ces bêtes à sa rencontre pour l'aider à rejoindre Falourdin, résolut, sans plus attendre, en les utilisant, d'organiser une caravane afin de traverser les sables. Mais tandis qu'en mûrissant ce projet, il considérait la petite île qu'il allait peut-être abandonner pour toujours et qui le long du rivage se balançait

comme une barque sur ses amarres, son esprit fut assailli par mille souvenirs qui le plongèrent dans la mélancolie.

Il revoyait la cabane encombrée de pots et de cruches où s'étaient écoulées les premières années de son enfance, il revoyait la petite mare mystérieuse dans laquelle, à l'heure où le soleil se couche, en compagnie de Vire-Moutarde, il allait pêcher des sangsues ; il entendait, autour de la fontaine, le rire frais des filles sous les arbres printaniers, il revoyait un jardin fleuri de tournesols et c'étaient le petit Ali et la silhouette de Lidys, si blonde parmi ses ruches d'abeille qui apparaissaient à ses yeux.

Lidys !... Ce nom seul remplissait son souvenir comme celui de Falourdin remplissait, à présent, son espoir. Lidys ! c'était la seule tendresse qu'il ait jamais connue et par laquelle il se rattachait au reste des êtres.

Et tandis que le soir tombait sur le désert silencieux et que de lointaines étoiles s'allumaient dans le ciel, Bécot attendri résolut — bien que l'amitié seule survécût à l'amour qu'il avait eu — de ne point s'aventurer vers l'inconnu sans emporter, du moins, avec lui ce qui lui était cher du passé.

CHAPITRE SEPTIÈME

COMMENT BÉCOT ORGANISA UNE CARAVANE ET EMMENA LIDYS ET LE PETIT ALI

Donc, en compagnie de Lidys dont la tête un peu folle ne rêvait qu'aventures pourvu, cependant, qu'on ne la séparât

pas de son petit frère noir et qu'on lui laissât emporter mille fanfreluches et des colliers, Bécot résolut de traverser les solitudes qui le séparaient de Falourdin.

Il ne pouvait, au surplus, utiliser les bêtes paisibles que la Providence lui avait envoyées que pour porter des vivres et ses deux compagnons. En effet si ces chameaux ressemblaient, à côté du petit Ali, à des montagnes arides et sablonneuses, l'extrémité de leur plus haute bosse n'atteignait pas à la hauteur de son genou, de sorte qu'il ne pouvait songer à s'en servir pour lui-même.

Il lui était nécessaire, pourtant, en raison de son appétit de ne point s'aventurer sans d'abondantes provisions, car Bécot prévoyait que dans ces lieux incultes il ne pourrait point empaumer, tels des mouches, pour les manger crus et sans les plumer, des oiseaux qui passeraient à proximité de sa main, ainsi qu'il le faisait dans son île, aussi les préparatifs de cette expédition durèrent-ils plusieurs journées.

Lorsque les chameaux furent équipés, Bécot s'inquiéta, alors, de la disposition qu'il donnerait à sa caravane. S'il faisait marcher en tête un premier chameau suivi de deux autres pour porter la nourriture du premier que suivraient quatre autres bêtes pour transporter les vivres nécessaires aux deux seconds, et ainsi de suite jusqu'à l'infini, il se rendait compte — sans toutefois s'expliquer pourquoi — que plus sa caravane serait nombreuse plus de chameaux risqueraient de mourir de faim... D'un autre côté si chaque bête portait sa propre nourriture aucune d'elle ne pourrait, en plus, transporter avec ses bosses des voyageurs et des bagages. Et Bécot avait beau retourner en tous sens son toquet rouge sur sa grosse tête et s'éponger le front, il ne parvenait point à trouver une solution,

car il ignorait que la nature avait donné plusieurs estomacs à chacun de ces animaux pour leur permettre, justement, de ne point manger.

D'ailleurs, lorsqu'il eut constaté son impuissance à résoudre un problème en apparence aussi simple, Bécot plissa son front, loucha des deux yeux, fit une grimace, se tapa derrière l'oreille avec insouciance et résolut de partir au petit bonheur sans s'encombrer l'esprit de choses aussi compliquées.

Sur un chameau aux bosses velues de la couleur fauve et dorée du sable il fit monter Lidys et le petit Ali. Lidys s'installa entre les bosses, sur chacune desquelles elle percha un perroquet, et le petit Ali sur le cou de la bête. Et comme celle-ci portait, en outre, sur des coussins de soie précieuse, trois coffrets remplis de colliers, lorsqu'elle se leva et qu'elle se mit à avancer de son pas lent et régulier, le choc des pierreries remuées firent, dans le désert silencieux, comme un bruit frais d'eau vive.

Les autres bêtes suivirent à la débandade le premier chameau. Bécot, les deux mains derrière son dos, à grandes enjambées, marchait à côté du cortège.

Dans cet ordre la caravane gagna l'intérieur des sables.

Et lorsque les habitants de l'île surpris de ne plus voir leur Géant rôder sur le rivage voisin montèrent dans les arbres pour scruter l'espace, ils aperçurent, à l'horizon, dans un nuage de poussière comme un long troupeau que conduisait un berger gigantesque. C'était Bécot et sa caravane qui s'enfonçaient dans le désert.

CHAPITRE HUITIÈME

DE QUELLE FAÇON BÉCOT RENCONTRA LE FAMEUX FALOURDIN

Chaque matin la caravane se mettait en marche au petit jour. Les chameaux, à la queue leu leu, avançaient de leur pas lent et régulier et Bécot les joues gonflées, congestionné par la chaleur, les pieds alourdis par les sables, en s'épongeant le front, essoufflé, marchait à côté de leur file. Mais lorsque le soir tombait et que le disque du soleil, qui allait disparaître à l'horizon, allongeait derrière lui une ombre démesurée, le Géant donnait le signal du repos et la caravane campait au milieu du désert.

Et tandis que l'étoile mystérieuse vers laquelle elle se dirigeait s'allumait dans le ciel ; tandis que les chameaux se couchaient, que Lidys harassée par le mouvement de sa monture se reposait pelotonnée contre le petit nègre, Bécot s'étendait dans les sables, ramenait son toquet rouge sur ses yeux et les deux mains sous sa tête, les genoux hauts, il ne tardait pas à s'endormir d'un sommeil profond et réparateur.

Un bruit sourd qui sortait de ses narines et de sa bouche remplissait, alors, tout le désert et quelquefois ce ronflement était si formidable que le petit Ali, plein de terreur, allait sournoisement secouer l'oreille de Bécot qui dans un demi-sommeil se frottait les yeux, bâillait, s'agitait, allongeait ses membres mous, soupirait et se rendormait, enfin, d'une façon moins bruyante.

La caravane marcha pendant de longs jours au milieu de ces solitudes dont les sables, de tous côtés, s'étendaient à l'infini.

Lidys dont l'esprit frivole avait pris plaisir à ce changement d'existence bavarda, d'abord, joyeusement au cours des étapes, soit avec Bécot, soit avec le petit Ali, soit, enfin, lorsque tous étaient las de l'écouter, avec la brise qui passait. Mais cette marche monotone entre les deux bosses de sa monture avait fini par l'ennuyer et bientôt elle s'attrista et se lamenta cependant que perché sur le cou de la bête, le petit nègre boudait en silence.

Et tandis que les chameaux allaient patiemment devant eux. Bécot désespérait déjà d'atteindre aux confins du désert lorsqu'il aperçut au loin, parmi l'or des sables, les verdures des hautes herbes qui lui révélèrent des lieux moins torrides.

Comme le soir allait tomber et que le Géant prévoyait que la caravane ne pourrait, avant la nuit, rejoindre ces végétations, il la fit camper au milieu du désert et à grandes enjambées il s'avança seul pour reconnaître ces parages.

Il n'avait pas fait vingt pas que de blancs panaches de fumée qu'il vit s'élever des verdures lui prouvaient que ces lieux étaient habités et un sentiment d'allégresse remplaça dans son esprit le découragement qui l'avait envahi. Car à n'en pas douter ils touchait au but de son expédition et le pays nouveau qu'il avait devant lui était celui de Falourdin.

Cependant qu'il allait vers ces végétations d'un pas que la joie rendait léger, en dépit de la sueur qui perlait sur sa grosse face bouffie et congestionnée, son attention fut attirée par un craquement singulier qui paraissait, non loin de lui, s'élever du sol et qui ressemblait au bruit que ferait un rat ou quelque petit animal en trottant sur du sable sec.

Il s'arrêta pour écouter.

Comme il ne pouvait déterminer la nature de ce bruit il se baissa de façon à examiner le terrain de plus près et aperçut, alors, à côté de son pied, sous des fougères, un être minuscule qu'il prit tout d'abord pour quelque gerboise qui marchait sur ses pattes de derrière.

Bécot intrigué, s'agenouilla, retint sa respiration, retira son toquet rouge et, délicatement, il attrapa, comme un papillon, cette singulière bestiole. Lorsqu'il put la considérer de plus près, au fond de sa coiffure qui était pour elle comme une vasque large et profonde, qu'elle ne fut pas sa stupéfaction de s'apercevoir qu'elle était vêtue d'un petit costume de drap en tous points semblables à ceux que portaient les habitants de l'île.

Bécot, ne doutant point qu'il avait affaire à un autochtone de ce pays de nains au milieu desquels vivait le géant qu'il cherchait, se pencha vers cet être minuscule et très doucement, avec le ton protecteur et familier à la fois que l'on emploie pour interroger un enfant, il lui demanda si par hasard il ne connaissait point la demeure du géant Falourdin.

A ces mots le petit personnage posa un poing sur sa hanche, se campa, toisa Bécot avec mépris et de sa voix de fausset, simplement, lui répondit : « C'est moi. »

CHAPITRE NEUVIÈME

OU L'ON VOIT QUE LE RIRE PEUT SOUVENT N'ÊTRE QUE LE PRÉLUDE A DE GRAVES MÉDITATIONS

Après un instant d'ahurissement provoqué par ces paroles inattendues, un rire formidable, convulsif, effrayant ; un rire

inextinguible, un rire fou qui lui tiraillait les boyaux comme une colique et faisait grimacer son visage et pleurer ses yeux, secoua tout le corps de Bécot.

Campé au milieu des sables, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, se tapant d'une main sur la cuisse et portant, au fond de son toquet rouge, dans le creux de l'autre, le minuscule petit bonhomme, Bécot, dont l'ombre, au soleil couchant, s'étendait immense, frappait du pied, gloussait, pliait son corps en avant, le rejetait en arrière et semblait, comme un second soleil, éclairer tout ce qui l'entourait de sa trogne enluminée.

Lorsque cette convulsion se fut un peu calmée, son esprit redevint sérieux et silencieusement il contempla, au fond de sa coiffure, le minuscule Falourdin qui semblait le toiser avec des yeux méprisants. Alors Bécot se rendit à la réalité et tristement il comprit que le second lui-même qu'il avait cherché si longtemps n'avait été créé que par son imagination, de même que l'amour qu'il avait eu autrefois pour Lydis.

En jetant un regard autour de lui, il se rendit compte que les verdures qu'il avait pris pour de simples fougères et qui n'atteignaient pas son genou étaient une forêt profonde pour un peuple microscopique qui grouillait à ses pieds et aux yeux duquel ce Falourdin qu'il portait, telle une plume à l'extrémité de ses doigts apparaissait lui-même comme un géant à la taille démesurée. Car si la première chose qui s'offre au regard d'un être qui se contemple est son propre corps, pour bien comprendre ce qu'il est, il faut qu'il le compare avec tout ce qui l'environne.

Et c'est avec mélancolie que Bécot s'aperçut qu'il était un géant à côté d'un autre géant pourtant cent fois moins haut

que lui. Il se sentait seul, à présent, au milieu de l'Univers puisque l'être qu'il avait cherché si longtemps et en qui il avait espéré était encore plus différent de lui que ceux parmi lesquels, jusqu'ici, il avait vécu.

Et cependant s'il faisait abstraction de la forme extérieure que leur avait donné la nature, Bécot se sentait, pourtant, semblable à ce Falourdin justement parce qu'au milieu des leurs, chacun d'eux se trouvait être une exception.

... Mais à l'air méprisant avec lequel il le regardait, Bécot comprit que Falourdin ne s'apercevait point de la différence de leur taille.

PAUL LECLERCQ

(*La fin au prochain numéro.*)

Sonnet de Stéphane Mallarmé
Composition de Rouveyre
Lettres et bois de P.E. Vibert

SUPPLÉMENT AU TOME XIII DE "VERS ET PROSE"

MARS — AVRIL — MAI 19[illegible]

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.



POÈMES

LES MYRTILLIÈRES

Sur le chemin de Saint-Hubert
d'où l'on peut voir dans la bruyère
brouter quatre cents chèvres,
les myrtillières
venant de l'Ourthe et de Freyr
ont du jus sur les lèvres
et des fruits violets écrasés dans leurs rires.

Sous le soleil ardent
elles ont égrené la terre avec leurs dents.

Et parmi l'herbe et les fenasses
où crèvera plus tard la coque des châtaignes,
la terre, elles en ont démêlé la tignasse
avec leurs peignes.

Leurs paniers noirs et leurs seaux bleus
sont si pesants de graines rondes
que les filles blondes,
le col ouvert,
pour en porter un sont à deux
sur le chemin de Saint-Hubert...

DANS CETTE CAISSE DE HAVANES...

Dans cette caisse de havanes,
capitonnée de liège,
qu'une mince vitre protège,
la poudre de vos ailes fines,
jadis, hélas ! prises au piège
de mon filet en tarlatane,
a pâli sous la naphtaline...

Vous desséchez sur des épingles
dans la tristesse de ce cadre,
voiliers légers dont les escadres
que la brise de juillet cingle
s'en allaient conquérir au loin les moissons d'or !

A l'instant même où éclataient vos chrysalides,
vous preniez votre essor,
laqués de blanc, de bleu, de nacre jaune et rose,
Héros étincelants de ces métamorphoses
dignes d'un jeune Ovide !

Paons du jour palpitant sur des pierres brûlantes,
Grand Machaon que l'Août caniculaire dore,
Vulcain, dit l'Amiral, à festons tricolores,
Toi dont l'aile est verte au revers, charmante Aurore,
Soufré, ivre de thym, de mélisse et de menthe,
Pyrale du prunier, Argus bleu des luzernes,
Manteau Royal, farouche orgueil des bois d'Ardennes !

Et vous qu'attirait ma lanterne
loin du silence lourd des corbeilles nocturnes,
feutrés de poils et de peluches,
pareils, en votre bure, aux pénitents de Furnes,
Sphynx siffleur et pillard de ruches
avec une tête de mort sur ta cagoule,
Bombyx velu, petite nonne noire et blanche
dont les chenilles
en famille
processionnent sur les branches...,
Noctuelles du pin que la résine saoule,
Phalènes qui rôdant pendant les nuits obscures
parmi les abricots, les buis, les digitales
du jardin de la cure,
vous précipitiez plus vives que des balles
sur la lumière
dont vous faisiez sonner les verres...

Au premier choc,
vous tombiez mortes,
pauvres petites loques,
près des mites
qui vous imitent...
parfois, horreur ! vos ailes mi-brûlées
gardaient encor la force de voler...
Mais loin de retourner aux ombres coutumières
dans l'odeur des tilleuls, le silence des fruits,
et la tranquillité divine de la nuit,
vous aimiez mieux mourir dans la lumière
et, vous brisant à chaque meuble,

magnifiques aveugles,
crépitantes passer au cœur bleu de la flamme
tant qu'elle ait su carboniser votre âme !...

Ainsi font les pétrels, les courlis, les mouettes
et les poètes...

THOMAS BRAUN

A LA PAGAIE [1]

LA CRUE DE L'OISE

Le lendemain matin il n'était pas neuf heures que les deux canoës étaient installés sur une légère charrette de campagne à Etreux. Nous ne tardâmes pas à les suivre sur la route qui longe une riante vallée couverte de houblonnières et de peupliers. D'agréables villages étaient disséminés sur la pente de la colline : notamment Tupigny avec ses perches à houblon laissant pendre leurs guirlandes jusque dans la rue et ses maisons tapissées de vignes avec leurs raisins. Il y eut un faible enthousiasme sur notre passage ; les tisserands passaient leurs têtes aux fenêtres ; les enfants criaient, émerveillés à la vue des deux barquettes, et des piétons en blouse, de connaissance avec notre charretier, plaisantaient avec lui sur la nature de son chargement.

Nous essuyâmes une ou deux averses, mais légères et fuyantes. L'air était pur et doux parmi tous ces champs verts et toutes ces choses vertes qui poussaient. Rien qui indiquât l'automne, dans le temps. Et quand à Vadencourt, nous nous embarquâmes au bord d'une petite prairie, en face d'un moulin, le soleil perça les nuages et fit resplendir toutes les feuilles dans la vallée de l'Oise.

Les pluies qui tombaient depuis longtemps avaient gonflé la rivière. Sur tout le parcours de Vadencourt à Origny, elle courait avec une rapidité toujours croissante, puisant de nouvelles forces à chaque mille et se précipitant comme si elle sentait déjà la mer.

1. Voir les Tomes VI et VIII de « *Vers et Prose* ».

Jaune et tumultueuse, l'eau tournoyait en tourbillons irrités parmi les saules à demi submergés et battait les bords pierreux d'un clapotis furieux. Son corps suivait en serpentant sans cesse une vallée étroite et bien boisée. Tantôt la rivière s'approchait du pied de la colline, courait en glissant le long de sa base crayeuse, et nous laissait voir entre les arbres quelques champs de colza s'étendant à perte de vue. Tantôt elle longeait les murs des jardins derrière les maisons, où d'un rapide coup d'œil, nous pouvions, par la baie d'une porte, saisir la silhouette d'un prêtre qui se promenait, dans la lumière diaprée du soleil. Puis le feuillage formait un mur si épais devant nous qu'il semblait n'y avoir aucune issue ; ce n'était qu'un bouquet de saules dominés par des ormes et des peupliers, sous lesquels la rivière courait impétueuse et rapide, traversée par un martin-pêcheur qui passait comme un morceau de ciel bleu. Sur ces différentes manifestations de la nature le soleil répandait ses rayons clairs et catholiques. Sur la surface rapide de la rivière, les ombres se dessinaient aussi fermes que sur les prairies immobiles. La lumière scintillait en filets d'or entre les feuilles dansantes des peupliers et nous permettait de jouir de la vue des collines. Et pendant tout ce temps, la rivière ne s'arrêtait jamais dans sa course et ne reprenait jamais haleine ; et sur toute la longueur de la vallée les roseaux se dressaient, frissonnant de la tête aux pieds.

Il doit y avoir quelque mythe (mais s'il en existe un, je ne le connais pas) fondé sur le frissonnement des roseaux. Il n'y a guère de choses dans la nature qui frappent davantage l'œil de l'homme. C'est une pantomime si éloquente de la terreur ; et la vue d'un si grand nombre de créatures se réfugiant dans tous les creux du rivage comme dans un sanctuaire inviolable est suffisante pour répandre l'infection de la crainte dans un esprit faible. Peut-être n'est-ce qu'une question de froid ? et cela n'aurait rien d'étonnant, puisque les roseaux sont plongés dans l'eau jusqu'à la taille. Ou peut-être ne se sont-ils jamais accoutumés à la hâte et à la fureur du flux de la rivière ou au

miracle de son corps sans fin ? Pan jouait autrefois du chalumeau sur leurs ancêtres ; et ainsi par les mains de sa rivière, il continue à jouer sur ces récentes générations dans toute la vallée de l'Oise ; et il joue le même air, tout à la fois doux et perçant, pour nous dire ce qu'il y a de beau et de terrifiant dans le monde.

Le canoë était comme une feuille dans le courant qui le soulevait, le secouait et l'emportait en maître ; tel un centaure emportant une nymphe. Pour conserver quelque pouvoir sur la direction des canoës, il nous fallait beaucoup d'habileté et d'activité dans le maniement de la pagaie. La rivière avait une telle hâte d'atteindre la mer ! Toutes les gouttes d'eau couraient, prises d'une terreur panique, comme autant de gens dans une foule épouvantée. Mais y eut-il jamais une foule si nombreuse et si possédée d'une seule idée ? Tous les objets visibles passaient avec le rythme d'une danse ; la vue courait de la même course que la rivière. Les exigences de chaque moment tendaient nettement les cordes que notre être vibrait comme un instrument bien accordé et que le sang, secouant sa léthargie, trottait par tous les grands chemins et par tous les sentiers des veines et des artères, entrait dans le cœur et en sortait précipitamment, comme si la circulation n'était qu'un voyage de vacances et non le labeur quotidien de soixante-dix années. Les roseaux pouvaient incliner leur tête en guise d'avertissement, et par leurs gestes tremblants, nous dire que la rivière était aussi cruelle qu'elle était impétueuse et froide, et que la mort était aux aguets dans les tourbillons sous les saules. Mais les roseaux devaient rester où ils étaient et ceux qui restent immobiles sont toujours de timides conseillers. Pour nous, nous aurions pu crier à tue-tête. A vrai dire, si cette charmante et magnifique rivière était une invention de la mort, la vieille coquine grise s'était fameusement trompée à notre égard. En ce moment l'intensité de ma vie était décuplée. Je marquais des points contre la mort à chacun de mes coups de pagaie, à chaque tournant du cours d'eau. J'ai rarement tiré meilleur profit de ma vie.

Car à mon avis, nous pouvons considérer notre petite guerre particulière avec la mort tant soit peu sous ce jour. Si un homme sait que tôt ou tard il sera dévalisé dans un voyage, il prendra une bouteille de ce qu'il y a de meilleur dans chaque auberge et considérera toutes ses extravagances comme autant de gagné sur les voleurs ; et ce sera surtout autant de gagné, si au lieu de dépenser simplement, il fait un placement avantageux d'une partie de son argent, lorsqu'il n'y aura plus aucun risque de le perdre. De même chaque moment de vie intense, surtout quand cette vie est pleine de santé, est autant de gagné sur la mort, la voleuse en gros. Nous aurons d'autant moins dans nos poches, d'autant plus dans notre estomac, le jour où elle s'écriera : « Halte là. Votre bourse ! » Un rapide cours d'eau est un de ses artifices favoris, un de ces artifices qui est pour elle chaque année une source de grands revenus. Mais lorsque viendra pour elle et pour moi le moment de régler nos comptes, je lui sifflerai au nez, quand il sera question de ces heures passées sur l'Oise supérieure.

Au début de l'après-midi, le soleil resplendissant et la gaîté de la marche nous avaient plongés dans une sorte de douce ivresse. Nous ne pouvions plus nous contenir; nous ne pouvions plus contenir notre contentement. Les canoës étaient trop petits pour nous ; nous éprouvions le besoin d'en sortir pour nous dégourdir les jambes sur le rivage. Et nous nous étendîmes de tout notre long sur le gazon dans une verte prairie, nous fumâmes un tabac déifiant et proclamâmes le monde excellent. Ce fut la dernière bonne heure de la journée et je m'y arrête avec une extrême complaisance.

D'un côté de la vallée, tout en haut du sommet crayeux de la colline, un laboureur avec son attelage paraissait et disparaissait à intervalles réguliers. Chaque fois qu'il se montrait, sa silhouette se détachait immobile pendant quelques secondes sur le fond du ciel, tout à fait semblable, au dire de Cigarette, à un Burns de fantaisie qui viendrait retourner avec sa charrue la marguerite de la monta-

gne. C'était le seul être vivant que nous eussions en vue, à moins que nous ne dussions compter la rivière.

De l'autre côté de la vallée, un groupe de toits rouges et un beffroi se montraient parmi le feuillage. De là quelque sonneur de cloches inspiré emplissait l'après-midi de la musique d'un carillon. Il y avait quelque chose de très doux, de très captivant dans l'air qu'il jouait, et nous pensâmes que nous n'avions jamais entendu de cloches parler d'une manière si intelligente ou chanter d'une façon aussi mélodieuse. Ce fut sans doute sur quelque rythme semblable que les fileuses et les jeunes filles chantaient « Eloigne-toi, ô mort », dans l'Illyrie de Shakespeare. Il y a si souvent une note menaçante, quelque chose de beuglant et de métallique dans la voix des cloches, que nous avons, je crois, une impression bien plus pénible qu'agréable à les entendre. Mais tandis que ces cloches sonnaient dans le lointain, tantôt sur un ton haut, tantôt sur un ton grave, tantôt avec une cadence plaintive qui captivait l'oreille comme le refrain d'un chant populaire, elles étaient toujours modérées et mélodieuses, et semblaient être en harmonie avec l'esprit des endroits tranquilles et rustiques, comme le bruit d'une chute d'eau ou le babillage d'une colonie de corneilles au printemps. J'aurais bien demandé la bénédiction du sonneur de cloches, bon et grave vieillard qui tirait si doucement la corde, au rythme de ses méditations. J'aurais volontiers béni le prêtre, ou les héritiers, ou qui que ce soit en France qui s'occupe de ces sortes d'affaires, qui avaient légué ces harmonieuses vieilles cloches pour égayer l'après-midi, au lieu de tenir des réunions, de faire des quêtes, et d'avoir leurs noms imprimés à diverses reprises dans la feuille locale, pour monter un carillon de substituts d'airain tout flambant neufs fondus à Birmingham, qui bombarderaient leurs flancs à la provocation d'un sonneur de cloches tout flambant neuf et rempliraient les échos de la vallée de terreur et de vacarme.

A la fin les cloches se turent, et avec leur note le soleil se retira. Le spectacle était fini ; la vallée de l'Oise était retombée dans l'om-

bre et le silence. Nous nous mîmes à pagayer, le cœur joyeux, comme des gens qui, après avoir assisté jusqu'au bout à une noble représentation, retournent au travail. La rivière était plus dangereuse ici ; elle courait plus vite ; les tourbillons étaient plus soudains et plus violents. Pendant toute la descente nous avions eu des difficultés tout notre saoûl. Tantôt c'était un barrage que notre habileté nous permettait de franchir avec la rapidité d'une flèche ; tantôt c'en était un autre si peu profond et hérissé de tant de pieux qu'il nous fallait tirer les bateaux de l'eau et les porter au delà. Mais le principal genre d'obstacles avait pour cause les derniers grands vents. Tous les deux ou trois cents mètres, un arbre était tombé en travers de la rivière et en avait ordinairement entraîné plus d'un autre dans sa chute. Souvent il y avait un passage libre à l'extrémité et nous pouvions doubler ce promontoire de feuillage et entendre la succion et le bouillonnement de l'eau parmi les branches. Souvent aussi, quand l'arbre s'étendait d'une rive à l'autre, il y avait place pour, en se rasant, passer en dessous, canoë et tout. Quelquefois il était nécessaire de monter sur le tronc même et de faire passer les bateaux en les tirant ; et parfois aussi aux endroits où le courant était trop impétueux pour agir ainsi, il n'y avait rien à faire que d'atterrir et de transporter nos bateaux. Ceci fit une belle série d'accidents dans le trajet du jour et nous tint constamment en éveil.

Peu de temps après notre rembarquement comme j'étais en tête avec une longue avance, toujours plein d'un noble et joyeux enthousiasme pour le soleil, la rapidité de notre allure et les cloches d'église, la rivière fit un de ses sauts de lion à un brusque tournant, et j'aperçus un autre arbre tombé à une portée de pierre. En un clin d'œil j'eus baissé mon dossier et je visai un endroit où le tronc semblait assez élevé au-dessus de l'eau et où les branches ne paraissaient pas trop touffues pour me laisser glisser par-dessous. Quant un homme vient de vouer une éternelle confraternité à l'univers, il n'est pas en état de prendre de sang-froid de grandes détermina-

tions, et je n'avais pas été heureusement inspiré en prenant celle-ci, qui aurait pu être pour moi très importante. L'arbre m'accrocha par la poitrine, et pendant que je m'efforçais encore de me faire plus mince et de me frayer passage, la rivière coupa court à tout en m'enlevant mon bateau. *L'Aréthuse* pivota, dériva bâbord avant, s'inclina sur le flanc, rejeta tout ce qui restait encore de moi à bord, et ainsi désencombrée, fila vivement sous l'arbre, se redressa et s'en alla gaiement au fil de l'eau.

J'ignore combien de temps je mis à me hisser à force d'efforts sur l'arbre, auquel j'étais resté cramponné ; mais ce fut plus long que je ne l'aurais désiré. Mes pensées étaient d'un caractère grave et presque sombre ; mais je me cramponnais toujours à ma pagaie. Le courant m'entraînait par les talons aussi vite que je parvenais à soulever mes épaules hors de l'eau, et au poids, il me semblait avoir toute l'eau de l'Oise dans les poches de mon pantalon. Vous ne pourrez jamais savoir, tant que vous n'en aurez pas fait l'essai, avec quelle sourde violence une rivière tire sur un homme. La mort elle-même m'avait par les talons ; car c'était ici sa dernière embuscade, et il fallait à présent qu'elle prît part en personne à la lutte. Et toujours je tenais ma pagaie. A la fin, je me hissai péniblement jusqu'au ventre sur le tronc et je restai là loque mouillée, sans haleine, l'esprit partagé entre la mauvaise humeur et le sentiment de l'injustice du sort. Quelle triste figure j'ai dû faire aux yeux de Burns avec son attelage au sommet de la colline ! Mais la pagaie se trouvait toujours dans ma main. Sur ma tombe, si jamais j'en ai une, je veux que ces mots soient inscrits : « Il se cramponna à sa pagaie. »

La Cigarette venait de passer un instant auparavant ; il y avait en effet, comme j'aurais pu l'observer, si j'avais été un peu moins enthousiasmé de l'univers à ce moment, un passage libre autour du sommet de l'arbre, du côté le plus éloigné. Il m'avait offert ses services pour me tirer de là ; mais comme j'étais déjà sur les coudes, j'avais refusé et l'avais envoyé en aval à la poursuite de la vagabonde *Aré-*

tbuse. Le courant était trop rapide pour qu'un homme le remontât avec un seul canoë, à plus forte raison avec deux sur les bras. Je rampai donc le long du tronc jusqu'à la rive et je descendis à pied par les prairies qui bordent la rivière. J'avais tellement froid que mon cœur était endolori. Je me rendais bien compte par moi-même à présent de la raison pour laquelle les roseaux frissonnaient si tristement. J'aurais pu donner une leçon à n'importe lequel d'entre eux. A mon approche, la Cigarette fit facétieusement remarquer qu'il pensait que j'étais « en train de prendre de l'exercice » ; mais il acquit bientôt la certitude que c'était le froid qui me faisait claquer des dents. Je me frictionnai énergiquement avec une serviette et je mis des vêtements secs, que je tirai du sac en caoutchouc ; mais je ne fus plus le même homme pendant le reste du voyage. Cela me donnait des nausées de penser que je portais sur moi mes derniers vêtements secs. La lutte m'avait fatigué ; et peut-être, que je le susse ou non, étais-je quelque peu démoralisé ? L'élément dévorant de l'univers avait bondi sur moi dans cette verte vallée qu'animait un rapide cours d'eau. Les cloches étaient toutes très jolies à leur façon ; mais j'avais entendu quelques-unes des notes perfides de la musique de Pan. Est-ce que la traîtresse rivière voulait m'entraîner sous ses eaux par les talons, vraiment ? et paraître si belle tout le temps ? En somme, la bonne humeur de la nature n'était qu'à fleur de peau.

Il y avait encore un long trajet à faire en suivant les sinuosités du cours d'eau ; la nuit était tombée, et une cloche sonnait tardivement dans Origny-Sainte-Benoîte, quand nous arrivâmes.

ORIGNY-SAINTE-BENOITE

UN JOUR DE REPOS

Le lendemain était un Dimanche, et les cloches de l'église n'eurent

guère de repos. En vérité je ne me rappelle aucun autre endroit où l'on offre aux dévots un choix d'offices aussi varié. Et tandis que les cloches sonnaient joyeuses dans l'air ensoleillé, tous les chasseurs avec leurs chiens battaient les betteraves et le colza.

Dans la matinée un colporteur et sa femme descendirent la rue au pas, chantant sur un air très lent et très lamentable : « O France, mes amours. » Cela fit venir tout le monde à sa porte ; et lorsque notre hôtesse appela l'homme chez elle pour lui acheter les paroles, il n'en restait plus aucun exemplaire. Elle n'était ni la première, ni la seconde personne à avoir été empoignée par la chanson. Il y a quelque chose de fort pathétique dans l'amour que professent les Français depuis la guerre pour les chants patriotiques lugubres. J'ai observé un garde forestier natif d'Alsace, pendant que quelqu'un chantait *Les malheurs de la France* à un repas de baptême aux environs de Fontainebleau. Il se leva de table et prenant son fils à part, tout près de l'endroit où je me tenais : « Ecoute, écoute, dit-il, en posant la main sur l'épaule du petit garçon, et souviens-toi de ceci, mon fils. » L'instant d'après il était dehors dans le jardin et je pus l'entendre sangloter dans l'obscurité.

L'humiliation de ses armes et la perte de l'Alsace-Lorraine ont cruellement mis à l'épreuve l'endurance de ce peuple sensible ; et les Français ont encore le cœur bouillant de colère, non pas tant contre l'Allemagne que contre l'Empire. En quel autre pays verrez-vous un chant patriotique amener tout le monde dans la rue ? Mais l'affliction exalte l'amour : et nous ne sentirons jamais que nous sommes anglais, que le jour où nous aurons perdu les Indes. L'Amérique indépendante est encore le tourment de mon existence. Je ne puis songer sans horreur au fermier Georges (1) et l'ardeur de mes sentiments pour ma patrie n'est jamais plus vive que lorsque je vois la

1. Georges Washington, qui força l'Angleterre à reconnaître l'indépendance des Etats-Unis.

N. d. T.

bannière étoilée et que je me rappelle ce qu'aurait pu être notre empire.

Le petit livre du colporteur, que j'achetai, était un curieux mélange. Côte à côte avec les lestes et tapageuses inepties des cafés-concerts de Paris se trouvaient beaucoup de pièces pastorales qui, à mon avis, ne manquaient pas d'une certaine teinte de poésie et respiraient cette brave indépendance qui caractérise la classe pauvre en France. Vous pouviez y voir combien le bûcheron est fier de sa cognée, et combien le jardinier dédaigne d'avoir honte de sa bêche. Elle n'était pas très bien écrite, cette poésie du travail, mais le courage du sentiment rachetait ce qu'il y avait de faible et de verbeux dans l'expression. Les pièces guerrières et les patriotiques d'autre part, étaient, toutes sans exception, des productions larmoyantes et pusillanimes. Le poète avait passé par les Fourches Caudines ; il chantait pour une armée, visitant, les armes renversées, le tombeau de son antique renommée ; il ne chantait pas la victoire, mais la mort. Dans la collection du colporteur, il y avait un numéro intitulé *Conscrits Français* qui peut se ranger parmi les poésies lyriques les plus propres à dissuader de la guerre que l'on ait conservées. Tout homme dans un pareil état d'esprit serait dans l'impossibilité de se battre. Le conscrit le plus brave pâlirait si l'on entonnait un tel chant à ses côtés le matin de la bataille, et des régiments entiers jetteraient leurs armes, rien que d'en entendre l'air.

Si ce que dit Fletcher de Saltoun de l'influence des chants nationaux est vrai, il faut en conclure que la France était tombée bien bas. Mais du mal sortira le remède, et un peuple d'âme saine et courageuse se fatigue à la longue de geindre sur ses désastres. Déjà P... a écrit quelques viriles poésies militaires. Elles ne contiennent pas beaucoup peut-être de ces notes vibrantes qui nous font palpiter le cœur ; elles manquent d'élévation lyrique, et leur mouvement est lent ; mais elles sont écrites dans un esprit grave et stoïque, qui mènerait les soldats bien loin dans une bonne cause. On

sent qu'on confierait volontiers quelque chose à P... Ce sera un bonheur, s'il parvient à inoculer ses compatriotes au point qu'on puisse leur confier le soin de leur avenir. Et en attendant, ceci est un antidote à *Conscrits Français* et à beaucoup d'autres poésies lugubres.

Nous avions laissé nos bateaux pendant la nuit sous la garde d'un individu que nous appellerons *Carnaval.* Je n'ai pas bien saisi son nom, et peut-être ne fut-ce pas malheureux pour lui, vu que je ne suis pas à même de le faire passer avec honneur à la postérité ? Au cours de la journée, nous nous rendîmes en nous promenant à la remise de cet homme et nous y trouvâmes tout un petit rassemblement inspectant les canoës. Il y avait un gros monsieur très au courant des particularités de la rivière et brûlant de nous en faire part. Il s'y trouvait aussi un jeune homme fort élégant, vêtu de noir, sachant un peu d'anglais, qui mit aussitôt la conversation sur les régates d'Oxford et de Cambridge. Il y avait encore trois belles jeunes filles de quinze à vingt ans, et un vieillard en blouse, que le manque de dents gênait pour parler et qui avait un fort accent de terroir. Tout à fait l'élite d'Origny, je suppose.

La Cigarette avait quelques arrangements secrets à faire à ses agrès dans la remise ; je restai donc seul à faire la parade. Je trouvai que bon gré mal gré, j'avais aux yeux de ces gens beaucoup d'un héros. Les dangers de notre voyage faisaient éprouver aux jeunes filles de petits frissons, et j'aurais eu mauvaise grâce, je pense, à ne pas continuer la conversation sur le terrain que les dames avaient choisi. Ma mésaventure de la veille racontée d'un ton dégagé produisit une profonde impression.

C'était un nouvel Othello avec pas moins de trois Desdémones et quelques sénateurs sympathiques à l'arrière-plan. Jamais les canoës ne reçurent plus de flatteries, ni surtout de flatteries plus délicates.

— « On dirait un violon », s'écria l'une des jeunes filles extasiée.

— « Je vous remercie de l'expression, mademoiselle, répliquai-je,

d'autant plus qu'il est des gens qui prétendent que cela ressemble à un cercueil. »

— « Oh ! mais c'est réellement comme un violon. Cela a le fini d'un violon », continua-t-elle.

— « Et le poli d'un violon », ajouta un sénateur.

— « On n'a qu'à tendre les cordes », conclut un autre, « et alors teum-teumté-teum », fit-il, imitant le résultat avec entrain.

N'était-ce pas là une gracieuse petite ovation ? Où ce peuple trouve-t-il le secret de ses gentils propos? Je ne puis me l'imaginer, à moins que le secret ne soit tout bonnement qu'un sincère désir de plaire. Mais aussi en France il n'y a pas de honte à dire les choses nettement ; tandis qu'en Angleterre, parler comme un livre, c'est refuser de se résigner aux exigences de la société.

Le vieillard en blouse entra furtivement dans la remise et informa la Cigarette, assez mal à propos, qu'il était le père des trois jeunes filles et de quatre autres encore, un véritable exploit pour un Français.

— « Vous êtes bien heureux », répondit poliment la Cigarette.

Et le vieux monsieur, qui était apparemment arrivé à ses fins, s'esquiva.

Nous fûmes bientôt dans les meilleurs termes. Les jeunes filles ne parlaient de rien moins que de partir avec nous le lendemain matin, s'il vous plaît. Et plaisanterie à part, tout le monde désirait vivement savoir l'heure de notre départ. Or, quand on va péniblement se glisser d'un mauvais embarcadère dans son canoë, une foule, pour amie qu'elle soit, n'est guère à désirer. Aussi leur dîmes-nous que nous ne partirions pas avant midi, bien que nous fussions intérieurement décidés à nous en aller à dix heures au plus tard.

Vers le soir nous sortîmes de nouveau pour mettre quelques lettres à la poste. Il faisait frais et bon. A part un ou deux marmots qui nous suivaient comme ils auraient pu suivre une ménagerie, ce long village était absolument désert. Les collines et les cimes des

arbres s'élevaient de tous côtés dans l'air clair, et les cloches carillonnaient de nouveau pour un autre office.

Soudain nous aperçûmes les trois jeunes filles, debout avec une quatrième sœur, en face d'un magasin, sur le large trottoir de la grand'route. Nous avions bien ri avec elles peu auparavant, à coup sûr. Mais que voulait l'étiquette à Origny ? Si elles s'étaient trouvées dans un chemin de campagne, nous n'aurions naturellement pas hésité à leur parler ; mais ici, sous les yeux de toutes les commères, devions-nous même seulement les saluer ? Je consultai la Cigarette.

— « Regardez », dit-il.

Je regardai. Il y avait bien encore les quatre jeunes filles à la même place ; mais à présent, quatre dos étaient tournés vers nous, bien cambrés et conscients de ce qu'ils faisaient. Le caporal Modestie avait donné le mot d'ordre, et le piquet bien discipliné avait fait demi-tour comme un seul homme. Elles gardèrent cette formation tout le temps que nous fûmes en vue ; mais nous entendîmes leurs rires étouffés, tandis que celle des jeunes filles que nous n'avions pas rencontrée riait à gorge déployée et même regardait l'ennemi par-dessus l'épaule. Je me demande s'il n'y avait là que de la modestie, après tout, ou s'il ne fallait pas y voir une sorte de provocation campagnarde.

Comme nous retournions à l'auberge, nous vîmes flotter quelque chose dans le vaste champ du ciel, que dorait le soleil couchant, par-dessus les falaises crayeuses et les arbres qui les couronnent. C'était trop haut, trop grand et trop immobile, pour que ce fût un cerf-volant ; et comme c'était noir, ce ne pouvait pas être une étoile. En effet, quand bien même une étoile serait noire comme de l'encre et rugueuse comme une noix, le soleil baigne si abondamment le ciel de ses rayons qu'elle serait pour nous aussi étincelante qu'une source de lumière. Le village était parsemé de gens qui regardaient en l'air. Les enfants étaient en révolution tout le long de la rue et bien loin sur la route droite qui gravit la colline, où

nous pouvions encore les voir courir en groupes détachés. C'était un ballon, apprîmes-nous, qui avait quitté Saint-Quentin ce soir là, à cinq heures et demie. C'est avec le plus grand calme que la majorité des grandes personnes prenaient la chose. Mais nous étions Anglais et nous fûmes bientôt à courir au haut de la colline avec les plus rapides. Voyageurs nous aussi, quoique en petit, nous aurions voulu voir descendre ces autres voyageurs. Le spectacle était fini, lorsque nous atteignîmes le sommet de la colline. Le ciel avait perdu tout l'éclat de ses teintes dorées, et le ballon avait disparu. Où ? je me le demande ; enlevé dans le septième ciel ? ou descendu à terre sans accident, quelque part dans cette étendue bleue irrégulière, où la grand'route allait se plonger et se fondre à nos yeux ? Les aéronautes étaient probablement déjà à se chauffer devant une cheminée de ferme ; car on dit qu'il fait froid dans ces régions inhospitalières de l'air. La nuit tombait rapidement. Les arbres du bord de la route et les curieux désappointés, revenant à travers les prairies, se détachaient en noir sur la petite bande rouge du soleil couchant. L'autre côté présentait un spectacle plus gai. Nous descendîmes donc la colline, avec la pleine lune, de la couleur du melon, suspendue bien haut au-dessus de la vallée boisée, et derrière nous, les blanches falaises que teintait légèrement de rouge le feu des fours à chaux.

Les lampes étaient allumées et, tout le long de la rivière, dans Origny-Sainte-Benoîte, les ménagères préparaient la salade du souper.

ORIGNY-SAINTE-BENOITE

NOS COMPAGNONS DE TABLE

Malgré notre arrivée tardive au dîner, nos compagnons de table nous offrirent du vin mousseux. « Voilà comme nous sommes en

France », dit l'un d'entre eux. « Ceux qui s'asseyent à notre table sont nos amis. » Et les autres d'applaudir.

Ils étaient trois en tout ; trio bizarre que ces gens avec qui nous devions passer le dimanche.

Deux d'entre eux étaient des hôtes comme nous. Tous deux étaient du Nord. L'un vermeil et replet, la barbe et la chevelure épaisses et noires, l'intrépide chasseur de France qui revendiquait comme une prouesse la prise d'une alouette ou de tout autre menu gibier si petit qu'il fût. Pour un homme si grand, si bien portant, dont la chevelure n'avait rien à envier à celle de Samson, aux artères charriant des seaux de sang rouge, se vanter de ces exploits infinitésimaux produisait aux yeux de tous un sentiment de disproportion semblable à celui que produirait un marteau-pilon employé à casser des noisettes. L'autre était un homme tranquille et résigné, blond, lymphatique et triste, quelque peu l'air d'un Danois : « Tristes têtes de Danois ! » comme avait coutume de dire Gaston Lafenestre.

Je ne dois pas laisser passer ce nom sans un mot pour le meilleur de tous les bons garçons, maintenant descendu dans la tombe. Nous ne verrons plus jamais Gaston dans son costume de forêt — tout le monde l'appelait Gaston, non par manque de respect, mais par affection, — nous ne l'entendrons plus jamais réveiller les échos de Fontainebleau des sons du cor de chasse, jamais plus son bon sourire ne fera la paix parmi les artistes de toutes races et ne mettra l'Anglais à l'aise en France comme en son pays. Jamais plus les moutons, qui n'étaient pas plus doux que lui, ne poseront inconsciemment pour son laborieux crayon. Il mourut trop prématurément, au moment où, tel un jeune arbre qui pousse de frais bourgeons et donne ses premières fleurs, il commençait à produire des choses dignes de lui. Et cependant aucun de ceux qui l'ont connu ne pensera qu'il a vécu en vain. Je n'ai jamais connu un homme si petit, pour qui cependant j'ai éprouvé une si vive affection. J'ai la preuve que l

autres éprouvaient le même sentiment, quand je vois jusqu'à quel point ils avaient appris à le comprendre et à l'estimer. Elle fut grande, certes, l'influence qu'il exerça, tant qu'il se trouva parmi nous ; il avait un rire frais ; cela vous faisait du bien de le voir : et quelque tristesse qu'il ait pu avoir au cœur, il montrait toujours une physionomie pleine d'audace et d'entrain et prenait les pires coups de la fortune comme les averses du printemps. Mais à présent, sa mère est assise seule à la lisière de la forêt de Fontainebleau, où il cueillait des champignons au temps de sa jeunesse difficile et pauvre.

Beaucoup de ses tableaux trouvèrent acquéreurs de l'autre côté de la Manche, outre ceux qui lui furent volés, lorsqu'un lâche Yankee l'abandonna seul à Londres avec, pour toute ressource, quatre sous anglais dans sa poche et peut-être deux fois autant de mots d'anglais. Si parmi ceux qui liront ces lignes, il est quelqu'un qui ait une étude de moutons, à la manière de Jacques, signée de ce brave garçon, qu'il se dise que l'un des plus bienveillants et des plus honnêtes des hommes a contribué à décorer sa demeure. Il se peut qu'il y ait de meilleurs tableaux à l'académie de peinture ; mais parmi les générations de peintres, pas un n'eut meilleur cœur. Précieuse aux yeux du maître de l'humanité, nous disent les psaumes, est la mort de ses saints. Elle devait être bien précieuse, car elle coûte très cher, la mort, quand par un coup du sort, elle laisse une mère dans la désolation et fait descendre au tombeau avec César et les douze apôtres celui qui mettait la paix dans une société et veillait à l'y maintenir.

Il y a quelque chose qui manque parmi les chênes de Fontainebleau ; et quand on apporte le dessert à table, à Barbizon, tous les regards convergent vers la porte dans l'attente d'une figure disparue.

Le troisième de nos compagnons à Origny n'était rien moins que le mari de l'hôtesse ; pas l'hôte à proprement parler, puisqu'il travaillait lui-même dans une fabrique pendant le jour et qu'il ne

venait dans sa maison à lui que le soir, en qualité de pensionnaire ; un homme usé par une excitation perpétuelle, au point de n'avoir plus que la peau et les os, presque chauve, les traits anguleux, les yeux vifs et brillants. Samedi, en décrivant une aventure insignifiante advenue dans une chasse au canard, il cassa une assiette en mille pièces. Chaque fois qu'il faisait une remarque, il regardait tout autour de la table, le menton levé, une étincelle de lumière verte dans les yeux, en quête d'approbation. Son épouse paraissait de temps en temps à la porte de la salle, où elle surveillait le dîner, avec un « Henri, vous vous oubliez », ou un « Henri, vous pouvez assurément causer sans faire tant de bruit ». En vérité c'était là une chose que le brave garçon ne pouvait faire. A la chose la plus insignifiante ses yeux s'enflammaient, son poing massacrait la table et sa voix grondait, retentissante comme les roulements du tonnerre. Je n'ai jamais vu un homme pareil : un vrai feu d'artifice. Je crois qu'il avait le diable au corps. Il avait deux expressions favorites : « C'est logique » ou « c'est illogique », suivant les cas ; et cette autre, qu'il lança avec un certain air de bravade, comme on pourrait déployer une bannière, au commencement de plus d'une longue et ronflante histoire : « Je suis un prolétaire, vous voyez. » En vérité nous le voyions très bien. Dieu me garde de le rencontrer un fusil à la main dans les rues de Paris ! Ce sera un mauvais quart d'heure pour tout le monde.

Ses deux phrases représentaient très bien, pensai-je, ce qu'il y a de bon et de mauvais dans sa classe et jusqu'à un certain point dans son pays. C'est une excellente chose de dire ce que l'on est sans en rougir, bien qu'il soit d'un goût douteux de le répéter trop souvent dans une soirée. Je n'admirerais pas cela chez un duc, naturellement ; mais par le temps qui court, le trait est honorable chez un ouvrier. D'autre part, ce n'est pas du tout une excellente chose de s'appuyer sur la logique et sur notre logique en particulier ; car elle est généralement erronée. Nous ne savons jamais où nous

devons finir, une fois que nous commençons à suivre les mots et les docteurs. Il existe au cœur même de l'homme un fond de loyauté plus digne de confiance que tout syllogisme, et les yeux, comme les sympathies et les appétits, savent une ou deux choses qui n'ont pas encore été controversées. Des raisons, il y en a autant que de grains de sable dans le désert, et comme les coups de poing, elles servent impartialement tous les partis. Ce n'est pas à leurs preuves que les doctrines doivent leur maintien ou leur chute, et elles ne sont logiques qu'autant qu'elles sont intelligemment appliquées. Un habile controversiste, pas plus qu'un habile général, ne démontre la justice de sa cause. Mais la France est partie tout entière à la remorque de deux ou trois grands mots et il se passera quelque temps avant qu'elle ne reconnaisse que ce ne sont que des mots, quelque grands qu'ils soient; et une fois cela fait, peut-être trouvera-t-elle la logique moins divertissante.

Les détails de la journée de chasse firent les premiers frais de la conversation. Quand tous les chasseurs d'un village chassent *pro indiviso* sur le territoire du village, il est évident qu'il doit surgir bien des questions d'étiquette et de priorité.

— « Supposez » s'écriait l'hôte brandissant une assiette, « que voici un champ de betteraves. Bon ! Moi, je suis ici. J'avance, n'est-ce pas ? Eh bien ! sacristi ! » et le récit, devenant plus bruyant, de se précipiter en un feu roulant de jurons retentissants, pendant que l'orateur promène autour de la table ses regards fiévreux, en quête de sympathie, et que chacun, pour avoir la paix, incline la tête en signe d'assentiment.

L'homme du Nord au teint vermeil nous raconta quelques-unes de ses prouesses dans le maintien de l'ordre; notamment son aventure avec un marquis.

— « Marquis » dis-je, « un pas de plus et je vous brûle la cervelle. Vous avez commis une vilenie, marquis. »

Là-dessus, paraît-il, le marquis porta la main à sa casquette et se retira.

L'hôte applaudit bruyamment. « A la bonne heure », dit-il. « Il a fait tout ce qu'il pouvait faire. Il a admis qu'il avait tort. » Puis une avalanche de jurons. Lui non plus n'aimait pas les marquis, mais il avait en lui le sentiment de la justice, ce prolétaire qu'était notre hôte.

Des sujets de chasse la conversation passa insensiblement à une comparaison entre Paris et la province. Et le prolétaire de faire retentir la table comme un tambour sous une volée de coups de poing à la louange de Paris. « Qu'est-ce que c'est que Paris ? Paris, c'est la crème de la France. Il n'y a pas de Parisiens ; c'est tout le monde, c'est vous, c'est moi qui sommes les Parisiens. On a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de faire son chemin à Paris. » Et il traça un tableau animé de l'ouvrier, dans un réduit pas plus grand qu'une niche à chien, fabriquant des articles qui devaient se répandre dans le monde entier. « Eh bien ! quoi, c'est magnifique ça ! » s'écria-t-il.

L'homme du Nord à l'air triste intervint pour faire l'éloge de la vie du paysan ; il pensait Paris mauvais pour les hommes et les femmes. « La centralisation », disait-il...

Mais l'hôte lui coupa brutalement la parole. C'était tout ce qu'il y avait de plus logique, lui montra-t-il, tout ce qu'il y avait de plus magnifique. « Quel spectacle ! quel coup d'œil ! » Et les plats de danser sur la table sous une canonnade de coups.

Dans le dessein de faire la paix, je hasardai quelques mots à la louange de la liberté d'opinion en France. Je n'aurais guère pu tomber plus mal. Il y eut un silence soudain, et tous hochèrent la tête d'une façon significative. Ils ne goûtaient évidemment pas le sujet, et ils me donnèrent à entendre que le triste homme du Nord était un martyr de ses opinions. « Demandez-lui un peu », dirent-ils. « Oui, demandez-lui un peu. »

« Oui, monsieur », fit-il de son air calme, me répondant, bien que je n'eusse pas parlé. « J'ai bien peur qu'il n'y ait moins de liberté

d'opinion en France que vous vous l'imaginez. » Là-dessus, il baissa les yeux et sembla considérer le sujet comme épuisé.

Ceci excita vivement notre curiosité. Comment ou pourquoi, ou quand ce commis-voyageur lymphatique avait-il été martyrisé ? Nous conclûmes immédiatement que c'était à cause de quelque question religieuse et nous évoquâmes nos souvenirs de l'Inquisition, tirés principalement de l'horrible histoire de Poe et du sermon qu'on trouve dans Tristram Shandy, je crois.

Le lendemain nous eûmes l'occasion d'approfondir la question ; car levés de très bonne heure pour éviter toute démonstration de sympathie à notre départ, nous trouvâmes notre héros debout avant nous. Il déjeunait de vin blanc et d'oignons crus, afin sans doute de rester dans son rôle de martyr. Nous eûmes avec lui une longue conversation et, en dépit de sa réserve, nous découvrîmes ce que nous voulions. Mais voici quelque chose de vraiment curieux. Il semble possible que deux Ecossais et un Français discutent pendant une longue demi-heure et qu'ils aient, chacun selon sa nationalité, une idée différente en vue pendant tout ce temps. Ce ne fut que tout à fait à la fin que nous découvrîmes que son hérésie avait été une hérésie politique, ou qu'il soupçonna notre méprise. Les termes et l'esprit dans lesquels il parlait de ses croyances politiques étaient, à nos yeux, appropriés aux croyances religieuses. Et *vice versa.*

Rien ne saurait mieux caractériser les deux pays. La politique est la religion de la France ; « satanée religion », comme aurait dit Nanty Ewart ; tandis que nous, dans notre pays, nous réservons la majeure partie de notre acharnement pour toutes les divergences d'opinion sur un livre d'hymnes ou sur un mot hébreu, que peut-être aucun des adversaires ne saurait traduire. Et peut-être, cette conception fausse est-elle le type de beaucoup d'autres, qui peuvent n'être jamais redressées, non seulement entre gens de races différentes, mais entre gens de sexes différents.

Quant au martyre de notre ami, voici ce qu'il en était. Cet homme

était un Communiste ou peut-être seulement un communard, ce qui est chose bien différente. Cela lui avait fait perdre plus d'une situation. Je crois qu'il avait aussi essuyé un refus dans une demande en mariage ; mais peut-être avait-il une façon sentimentale de considérer les affaires qui me trompa. C'était, quoi qu'il en soit, une créature douce et paisible et j'espère que depuis lors il a obtenu une meilleure situation et épousé une femme plus digne de lui.

ROBERT-LOUIS STEVENSON

Traduit de l'anglais par Lucien Lemaire.

NOS MAINS

Nos mains se sont cherchées comme des yeux
A travers l'étendue,
Parmi la foule, en tous les lieux,
Et se sont enfin reconnues.

D'abord un peu tremblantes, un peu naïves,
Elles se sont promenées dans l'espace,
Ainsi que de pauvres regards,
Qui s'arrêtent un instant quelque part,
Qui s'arrêtent et qui passent.

Car les mains ont longtemps
Des yeux faibles d'enfants,
Des yeux tout clignotants de lumière,
Qui regardent sans voir, éperdûment,
Les ombres que projettent sur la vie
Le jeu des images infinies
Et des formes de l'univers.

Les mains sont entourées de choses qui palpitent
Au moindre attouchement de leurs doigts écartés ;
Elles frémissent de l'attente,
Et çà et là se précipitent
Vers tout ce qui les tente,
Toujours prêtes à palper, toujours folles à saisir,

Elles tâtonnent sur la terre,
Sans pouvoir assouvir
La faim immense de leur désir.

Alors insatisfaites,
Et lassées d'un poids trop lourd,
Esquissant un dernier geste d'amour,
Les mains retombent,
Et leurs prières se croisent dans la mort.

C'est que les mains sont faites pour la vie,
Pour se donner et pour servir ;
Elles hésitent pleines de caresses
Et supplient autour d'elles,
Jusqu'à ce qu'une autre main
Les rencontre et les prenne.

Avec des gestes ingénus,
Les nôtres s'appelaient en silence,
Du plus lointain de leur enfance :
Et voici qu'au seuil du printemps
Elles s'enviennent l'une dans l'autre,
Par-dessus la joie des roses,
Radieuses d'avoir heurté sur leur chemin
Cette main qu'il faut à nos mains.

Non pas crispées sur des poignées de haine,
Mais toutes chaudes de douceur,
Blotties dans l'amour de leurs chaînes,
Vivront nos mains comme des sœurs.

TANCRÈDE DE VISAN

DEUX POÈMES
DE SOPHUS CLAUSSEN

LE LONG DE LA MER

Le soleil se couche sur la plage déserte
Où l'herbe grise se hérisse parmi le sable sec.
Sur l'espace bleu un calme frais s'étend,
La grève fait silence sous la brise de terre.

La mer déferle, grande et muette,
— Un être vivant, dont les flots sans nombre
Pressés, refoulés par le même cœur profond
Recèlent un vouloir dans chaque battement.

La mer inquiétante, un monstre fabuleux,
Frappe de sa queue la plage sablonneuse.
Je marche avec Elle dans la tempête naissante
Et nos pas affermissent le sol fléchissant.

NOPCES ET FESTINS

Lorsque cette journée de baisers et de joie fut achevée
Le crépuscule dans une obscurité de pluie tombante

Enveloppa âme et sens, ardents et secs enfin ;
Voici le soir qui apporte avec lui du vin, de la musique encore.

Elle arrive au concert, accompagnée de sa cousine,
Vêtue de clair et chaude et vibrante comme le violon ;
Je vois son tendre regard dont l'éclat ne meurt pas
Et son orgueil nouveau, paré de nouveaux voiles.

Je puis plonger mes yeux hardiment dans les siens
Mais de sa robe je n'ose m'approcher.
(On sacrifie tout, mais on meurt pour un « plissé »).

Serrés dans la foule, elle me chuchote : « Ne me chiffonne pas,
Ne touche pas ces atours que je porte pour le monde
Mais prends ma main : ainsi tu me toucheras, moi. »

SOPHUS CLAUSSEN

Traduit du danois par Guy-Charles Cros.

LA DEMEURE DU POÈTE JEAN ROYÈRE

Jean Royère, dont la réputation n'est pas mince dans les milieux où évoluent de *vrais* lettrés, est victime de deux injustices contradictoires : Beaucoup de poètes ne veulent voir en lui qu'un disciple intransigeant et fanatique de Mallarmé, — le seul qui ait su découvrir dans le Sanctum Sanctorum du temple mallarméen, le tabernacle où reposaient les secrets esthétiques du Maître — et les confisquer à son profit. D'autres affirment qu'il a fait dévier les principes du grand Stéphane, si aimé et si admiré de nous tous, — ou qu'il en a tiré une étrange religion d'art qui n'eût paru à l'inoubliable auteur de l'*Après-Midi d'un Faune* qu'hérésie et impiété.

Je me permettrai, en toute modestie, d'affirmer que ces points de vue me paraissent assez faux : Pour moi, Jean Royère est un poète doué de façon admirable, un artiste des plus originaux, qui n'a cessé, depuis ses débuts dans la carrière des Lettres, de développer harmonieusement sa personnalité, sans emprunter rien d'essentiel à personne, — à moins qu'un rythmeur ne soit accusé de faire un emprunt quand il se permet de respirer la même atmosphère de poésie que ses contemporains et ses prédécesseurs directs.

D'ailleurs, on a le droit d'aller chercher ses canons d'art où l'on veut, lorsqu'on fait, après cela, œuvre personnelle.

Royère, certainement très semblable par le sens du Beau qui est en lui, et par le dédain des formules vieillottes, au merveilleux chantre de l'*Azur*, n'a eu qu'à rencontrer Mallarmé pour savoir com-

ment discipliner son génie qui serait, peut-être, devenu trouble à force de « luminosité », — comme telles vesprées tropicales.

Il a compris que l'ombre mallarméenne est plus divinement nuancée, plus poignante avec sa subtile diversité de reflets que l'éternelle quoique belle sauvagerie de plein soleil à jamais bleu et or, rouge et or, blond et or! Et ne croyez pas qu'il soit, pour cela, sottement *modéré* : c'est un « intense », un être superbement enragé de Beauté ; mais il a su, grâce — si vous voulez — à l'influence du Maître doux et mystérieux, agater, nacrer d'un orient tendre, chatoyant et moelleux, ses poèmes conçus dans une tonalité plus éclatante. Voilà tout ce que Jean Royère doit à Stéphane Mallarmé : une discipline d'art. C'est quelque chose. Mais nous autres, nous, les Romantiques attardés, tout juste symbolistes et anti-parnassiens, nous devons bien plus que cela aux grands poètes du Romantisme et du Post-Romantisme, à Hugo, à Gérard de Nerval, à Baudelaire — (ah ! surtout au dieu Baudelaire !) — à Verlaine, à Kahn, à Laforgue, à Vielé-Griffin ! (et pourquoi pas à Francis Jammes ?)

Royère ne m'apparaît jamais que comme un poète extrêmement différent de ceux de sa génération et de celles — même *plutôt* mallarméennes — qui l'ont précédé.

Si vous mettez à part sa ferme volonté de ne jamais tomber dans l'affreux « développement », de ne jamais écrire un vers qui n'éveille un long écho dans le cœur et dans l'esprit de ceux qui le lisent, il n'y a pas de « faiseur de beauté » moins systématique, moins buté que Jean Royère.

Tandis que tel barde contemporain n'occupe qu'un tout petit cottage au sommet d'une toute mince colline à faîte aigu, Jean Royère a, sur un large plateau qui regarde tous les abîmes et toutes les furieuses et calmes forêts, construit et superbement disposé pour loger sa poésie, c'est-à-dire lui-même, un étonnant palais d'opale et de perle, où la perle se mélancolise parfois d'un riche reflet de brun rubis automnal, où l'opale se diapre d'une tristesse attendrie d'ambre

rosé encore solaire, mais si délicieusement discret de ton, et veiné de mille irisations suavement, quiètement chaudes. Ce palais est ombragé de grandes végétations, comme équatoriales, et cependant la lumière le baigne, paisiblement, mystiquement sereine.

L'avenue qui le précède :

O quêteuse, voici l'avenue au front d'or...

est accueillante, amie, profonde et fourmillante de tièdes mystères comme un distique sicilien. Sous ces larges feuillages inondés, traversés de soleil amène, rôdent des formes pâles adorablement floues, d'amoureuses beautés vagues, des souvenirs d'antan incarnés en de longues et charmeuses dryades dont les lignes fuient, s'interrompent en une brume d'hyacinthe. Les affections disparues, tout le « perdu », le « never more » que comporte la vie cruelle, flottent là, sous les branches feuillues embellies de longues fleurs d'un rose et d'un bleu exquisement tristes, d'une tristesse réconfortante. En des clairières, sur un sol fluctuant et pénétré de joyeux rayons fauves, des blancheurs paissent, non l'herbe géante et fraîche et séveuse, mais les reflets du Ciel qui font luire les fortes tiges des graminées.

Berger du seul troupeau qui broute un peu d'azur,

Royère voit, au soir, les Mages amis descendre des nuées vers l'embaumée, l'enveloppante avenue et délaisser un instant les hautes frondaisons pour douer d'un charme plus intimement puissant les feuillées frêles,

Et filtrer de la lune au cœur des amandiers.

Et voici les doux marbres — dont les lignes se suavisent encore sous le vert crépuscule d'arbres tamisant une chryséenne cendre de lumière — qui indiquent leurs *lentes* poses :

Hiératiques en un bloc de lumière sculpté.

Mais, le jour revenu, la « plaine est fervente » au loin, entrevu sous le tulle des feuilles.

Les myrtes pâlissant la poitrine et les bras

de la Muse apparue, semblent vouloir s'efforcer d'être moins purs, eux si purement beaux, que la transportante maîtresse idéale... Une musique blanchement suggestive s'élève de l'encens des sous-bois, une musique dominée par l'albe chant de

La lyre qui frémit sous des doigts de clarté.

Et voici le blanc portique, fulgent, dont l'éclat se dilue sous une pâle onde d'émeraude, — car les vagues sylvaines montent, rondes et vastes, et moutonnent à une faible distance de ses piliers sveltement fuselés.

Et la demeure, elle-même, offre un large accès, — ouverte à tout ce qui chante ou se plaint dans l'immense Nature. Et les encens des bois, des parterres et des grandes et sauvages plaines fleuries s'y rassemblent en un complexe et alacre parfum. L'âme grisante de l'espace flotte entre ses murailles — souffles étranges des lointains,

Ou rumeurs, lourds émois des piliers et des dalles

avec le cruel et féerique

Passé qui multiplie au gré de ce dédale.....
L'imbroglio du souvenir désespéré.

Et comme le dit encore le poète :

Le cénacle s'y tient de ce qu'il a pleuré.

Elles ondent en cette excelse et spacieuse demeure, toutes les existences vécues par un homme et par tous les autres.

Entrons ! Voici l'instant de parler aux fantômes.

La douleur y pénètre — parbleu ! — ce que Royère exprime par un symbole magnifique :

Mais là-haut, par les champs que désertent les hommes
Plus d'un couple s'en va vers les forêts,en deuil
Fendre l'érable à vif pour de prochains cercueils.
Et le bruit sourd des coups qui s'enfonçent dans l'âme
Couvre les chères voix imperceptibles...

Et ce vers qui ne finit pas, — qui ne finira jamais, — ce vers de « never more », — encore de « never more », — nous fait au cœur une blessure horrible et délicieuse.

Mais, dans cette demeure immense, il n'y a pas que des salles gigantesques où passent les échos et les frissons de ce qui est sans bornes ; on y trouve de petites pièces, closes, intimes, éclairées par d'étranges glaces à propos desquelles le poète pourrait dire encore comme au début de son poème :

J'ai de cendres blêmi l'aurore...

car elles sont opalisées d'un cristal nuageux et presque cendré. Elles tamisent, toutefois encore, les images de l'Univers entier — mais cendrées, blondies aussi — combien mélancoliques !

Aube de rose éteint d'ivoire désuet
Crépuscules évanescents...
. . . .
La plaine, éternité de l'Etre en raccourci,
Cimetière de l'apparence...
. . . .
la grève
Livide
. . . .
Une Cyclade nue où feindre *un flot doré*
. . . .
L'arabesque des jours en un réseau d'années
. . . .

...tout l'oubli de la route au lever
De demain sur un astre impossible !
. . . .
Et l'Avenue à l'infini du Crépuscule
. . . .
Le visage vieilli de nos jeunes émois...
. . . .
Octobre, fine brume où tremble un regard d'or.

Et le contraste est bizarre et beau, de cette pièce, en apparence si fermée — (de cette forme si précieusement serrée et précise) — avec ces horizons où passent tous les nuages aux configurations infinies, où luisent tous les azurs changeants.

Mais le poète veut se plonger en pleine nature et, sans sortir de son domaine, errant sur les calmes pelouses ondantes qui meurent au bord de l'étang lointain, il contemple des puretés qui mettent le sol paisible au viride veloutis en rapport avec la fantasmagorie du Ciel, le

Cygne, cette candeur fugitive !...

le cygne nivéen plus floralement candide en la nuit tombante ... et les crépuscules évanescents, les planantes beautés du songe.

Trop liliale chair sculptée aux fins du rêve
...chair d'aurore voisine.

Combien délicieusement il se rappelle, tandis que la caresse la brise qui a frôlé de frêles pousses fragrantes, la magie du Passé dont délirent tous les poètes :

Avec ces souvenirs d'automne gris et las

et prépare l'idéalisation

De la feuille qui meurt, aux cendres condamnée

et combien cette dolente, cette élégiaque senteur des rousses, des fauves et roses feuilles condamnées, le grise d'évoquante tristesse !

« *Car, sans cesse, revient l'Automne dans nos âmes* », même après des journées où notre joie de vivre a communié avec l'Azur qui contient tous les fluides bonheurs futurs ou passés.

Et charmé, attendri, ému, tout imprégné de ce parfum d'heures défuntes, de ce parfum d'heures presque prochaines de renouveau rêveur, le poète rentre dans la demeure blanche qu'il n'éprouvera guère, du reste, le désir de quitter.

... Les bizarres et grandes fenêtres sont toujours là, devant lesquelles défilent — planent plutôt — toutes les formes du Rêve.

Et certain miroir « livide et nu » (livide et nu à certaines heures seulement) — et dont le poète affecte de parler avec indifférence, comme s'il s'agissait d'un vague étang voisin de ces fenêtres, me fait l'effet de contenir quelque chose comme les flots de l'Océan : tout simplement.

Crépusculaire aussi, cette blancheur d'oiseau
Dénie au clair-obscur le cauchemar ; *à peine*
Si la nuit tombe, faste et regret de carène
Sur le miroir livide et nu.....

La lente et longue solitude doit être adorable dans une pareille demeure. O solitude entre toutes peuplée ! dirai-je sans crainte de lâcher une bêtise... Qu'elles sont belles, les innombrables figures, les formes sans cesse changeantes, admirées au passage par le poète penché sur la Vie transformée en Vivante Beauté :

Fleur chaude de pollen qui se mue en printemps.

. . . .

De celle qui n'est pas *le signe a possédé*
Soudain mon cœur hanté d'un total vouloir-vivre...

Et il me semble qu'une demeure qui accueille tant de magnifiques

reflets — et les ors pâles d'un mysticisme si ésotériquement profond — et les musiques rythmées d'un vers nombreux comme les flots — et pourtant si discret, si effleurant, — tant de Passé, tant de Futur, tant d'admirable rêve — est la Demeure d'un Grand Poète.

JOHN-ANTOINE NAU

LE COQUEMAR

C'est Noël.

Il fait froid à vous geler le cœur, froid à tourner en perles dures les larmes des miséreux qui grelottent dehors, comme des arbres secs et la neige, de ses mains transies, a bordé les Flandres dans leur lit blanc.

Minuit approche. Des taches de feu dessinent les fenêtres basses et les coups de cloche vont frapper aux portes, appeler les gens. Par les rues immaculées du village, des ombres marchent en hésitant.

Dans la plus retirée des chaumières, Véronique est toute seule.

La semaine des Quatre-Temps, la mère Prudence s'en est allée vers la paix. Il a fallu fendre la glace à coups de pioche pour creuser la fosse au pied des peupliers.

Véronique regarde mourir la dernière braise dans l'âtre où le Coquemar ne fredonne plus, parce qu'il vient de se casser une jambe.

Il gît, à la renverse, près d'une vieille catoire, dans un coin.

Le vent parle comme un homme dans la cheminée et fait frémir le volant d'indienne violette autour du manteau.

Véronique écoute, qu'a-t-il dit ?

Il a dit : « Sors de ta maison, prends la voyette des clairs jusqu'au pont de Paluel, là tu attendras et tu verras, tu verras ! »

Véronique décroche sa mante et rabat le capuchon ; elle éteint le crésu, tourne deux fois la clef, suit l'ordre du vent sans comprendre.

Tout est gris-bleu. La neige épaisse s'écrase comme du sucre sous les pas. La plaine endolorie de décembre se tait, attentive aux derniers soupirs de l'année agonisante, l'eau triste des marais a de courts sanglots entre les joncs et la hulotte se plaint au creux d'un saule.

La fille avance, courbée sous la bise, ne sachant où elle va.

Près du pont de Paluel, elle s'arrête, les jambes pesantes, immobile et noire comme un gros corbeau.

Alors elle entend, au-dessus de sa tête, des ailes qui battent et qu'elle ne voit pas. Elle se sent soulevée, emportée, légère, comme une plume de pigeon, ses yeux sont fermés.

A la fois contente et terrifiée, quand elle les ouvre, elle est au Paradis, au beau milieu des archanges qui célèbrent la messe de minuit. Mais, à cette heure, là haut, il fait plein jour comme à midi, car, dans l'autre monde, il n'y a pas de nuit.

Mon Dieu que c'est beau !

Tout est si brillant que la paysanne, n'osant faire un mouvement, se met à trembler plus fort que la feuille du bouleau.

Et voici qu'un bras entoure son cou ; sur sa joue rouge elle sent le baiser de sa mère qui l'a aperçue du fond du ciel :

« Es-tu morte, Véronique, Seigneur Jésus ! »

« Non, ma mère, je ne sais comment je suis venue. J'étais dans notre cuisine à songer à vous quand le vent m'a appelée par la cheminée, il a dit : « Va jusqu'au pont de Paluel, là tu attendras et tu verras, tu verras ! alors de grands oiseaux m'ont emmenée. »

« Des oiseaux, ma fille, dis plutôt des anges que Dieu t'a envoyés. Remercions-le. »

Et les deux femmes prient, à genoux sur un nuage.

Véronique pense qu'elle aimerait visiter tout le Paradis et la chambre de la Vierge où est le berceau de l'Enfant.

Mais sa mère, lui tenant la main, la conduit à travers la foule des âmes, jusqu'à un pré fuyant à perte de vue dont l'herbe est plus drue et plus coloriée que celle de la terre.

Et qu'y a-t-il dans ce pré ?

Des centaines, des milliers de coquemars qui, sur leurs trois pieds, s'en vont à la file, parmi le trèfle et le plantain vers une belle ferme blanche au portail grand ouvert.

Il en est de toutes formes ; de grands, l'aspect bravache, le bec en l'air ; de courtauds à mine campagnarde et futée, de béats qui entr'ouvrent les lèvres comme pour fumer la pipe, de joyeux, dont le regard amusé perce entre deux paupières en coulisse, de méfiants qui ont un masque pincé.

Les uns ont de ces tailles épaisses qu'on voit sous la blouse empesée des jours de foire, d'autres s'élancent, le buste étranglé, comme des mantes religieuses et leurs coiffures se posent de toutes les façons.

Ils s'en vont en silence, sans se heurter, jusqu'à l'immense cuisine où les attendent des séraphins, les doigts tendus sur des harpes. Au fond, un feu de bois est préparé.

Quand toute la bande a pris place, alors qu'on entendrait bruire une mouche, les musiciens se prosternent et l'on voit entrer Notre-Dame avec, sur son bras droit, le Nouveau-Né. De la main gauche elle porte un coquemar d'or, plus éblouissant qu'un soleil et rempli d'eau divine.

Marie a une superbe figure brune. De fortes tresses noires sont roulées sur ses tempes, à la manière des femmes de son pays, sa tunique de laine jaune s'agrafe de lourds bijoux d'argent, ses pieds fins brillent de la poudre de diamant qui sable les allées du Paradis.

Elle s'approche du foyer, y dépose le précieux ustensile, et Jésus, en riant, glisse sous les bûches une petite flamme épanouie qu'il tenait, comme une fleur, entre ses doigts. Aussitôt, les ramilles, qui embaument l'encens, flambent avec un grand pétillement.

Véronique, suffoquée de curiosité, regarde de tous ses yeux. Prudence égrène son chapelet.

A ce moment, les mains longues des séraphins accordent les harpes, l'eau se met à bouillir et le coquemar de la Vierge commence à chanter, accompagné en sourdine par les cordes célestes.

Oh ! la suave, l'étonnante musique !

Pieusement, les humbles frères de cuivre suivent le chant miraculeux, qui célèbre des choses éternelles pleines de douceur.

Au rythme de la surnaturelle mélodie, ils ouvrent la bouche, se balancent lentement, et leurs figures disent qu'ils comprennent la voix inspirée.

Marie a fait un signe.

Le ton des harpes baisse jusqu'à l'imperceptible, le coquemar d'or achève la phrase commencée ; avec plus de violence, le feu jaillit du brasier et tous les autres reprennent le chant, s'enhardissent, enflent les notes du cantique qui fait vibrer la cuisine profonde tandis que l'Enfant sourit.

Les âmes écoutent près des fenêtres.

Quand ils se taisent, avec le dernier frisson des cordes, Jésus applaudit et Notre-Dame leur donne congé : « C'est bien maintenant, vous savez. Voici votre dernier jour parmi nous vous pouvez aller sur la terre. »

Tous en chœur, les coquemars entonnent le *Salve Regina*, puis s'inclinent et s'en vont. Un long moment, Véronique les voit traverser la prairie pour disparaître, on ne sait où.

Marie s'est approchée, elle bénit la mère et la fille, tend le Sauveur à Véronique et dit : « Embrasse-le. »

Véronique ouvre les bras, et, se sentant tout à coup une audace inouïe : « Madame la Vierge, demande-t-elle, donnez-le-moi ! »

La divine Mère laisse aller son fardeau que Véronique serre, contre son cœur, appuyant sur son épaule la lumineuse petite tête rousse, comme elle le fait avec le dernier de la Françoise, et l'Enfant, qui se blottit, ferme les yeux prêt à s'endormir.

Marie a vidé le vase d'or en une pluie tiède, tombée quelque part sur les champs d'Italie, elle l'essuie et le donne à la paysanne :

« Prends-le, dit-elle, puisque le tien est mort, tu l'emporteras dans ta cuisine. Quand la Marceline de Gœulzin qui vécut cent ans, s'est présentée devant saint Pierre, elle apportait son coquemar, l'ayant monté au ciel, disait-elle, tant elle trou-

vait joli de l'entendre et triste de le quitter. Je me tenais à ce moment près de la porte du Paradis : les paroles de l'aïeule me touchèrent et je décidai d'apprendre aux coquemars des chansons plus harmonieuses et des airs nouveaux. Depuis lors, chaque année, quinze jours avant Noël, je les instruis pour qu'ils sachent mieux, dans leurs pauvres maisons, égayer les isolés et les vieux qui sont toujours assis au coin du feu. Celui-ci chante plus parfaitement que les autres. Pendant les veillées, il te distraira de l'absence de ta mère et te préservera de l'ennui.

« Garde-toi pure comme cet or qui n'a point touché la terre, sois joyeuse comme le chant que tu viens d'entendre et n'oublie jamais que tu as tenu Jésus entre tes bras... »



Les gens qui s'en reviennent de la messe, vers une heure du matin, sont ébahis de voir une si grande lueur entre les persiennes, chez la Prudence qui trépassa l'autre semaine. Ils s'approchent pour regarder.

Devant le foyer, Véronique est à genoux. Elle contemple un coquemar comme ils n'en ont jamais vu et si poli qu'il les aveugle. La fille penchée écoute en extase et eux aussi entendent la chanson venue d'en haut, celle qui fut apprise par la Vierge. Charmés, ils ne sentent plus le froid mordant, ni la neige qui tombe serrée, ils oublient les grillades, la tarte au ait bouilli et le vin chaud, saturé de cannelle, qui parfume le réveillon. N'osant frapper pour entrer, comme des compagnons ivres, ils s'en retournent chez eux, sans mot dire, sentant bien qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire...

. . . .

Depuis lors, Véronique vécut heureuse et, bien qu'elle ne sût pas lire, elle acquit une grande science en écoutant ce qui se disait dans la flamme. Chacun la prit en profond respect, a considérant comme une élue. On l'entretenait peu, car elle ne prêtait qu'une oreille distraite à la parole humaine. Afin de ne point profaner sa chair, qui avait connu la divine étreinte,

elle demeura fille, n'ayant aucun regret de la vie sans amour, car elle entendait vanter chaque jour les pures voluptés du Paradis.

Comme la Marceline, elle parvint, sans infirmité, jusqu'à l'âge de cent ans.

Le jour même où tout le village s'apprêtait à fêter son anniversaire, de grand matin, on trouva sa porte ouverte. La cuisine était minutieusement rangée, la femme et le coquemar avaient disparu.

Quelques-uns dirent : « Nous l'avons aperçue hier soir, dans la voyette des clairs, près du Pont de Paluel. »

Il y a bien longtemps de cela.

MARGUERITE BURNAT-PROVINS

17 octobre 1907.

LE CHANT DES CYGNES MORTS

Une déesse a d'un charme empli ce rivage,
Un matin de printemps... Je la vois de mon cœur.
En son sourire étaient les féeriques mirages
Qui nous font du bien, même alors qu'ils nous font peur.

Respirant sur ses pas la douceur d'être belle,
Les lumières buvaient le miracle nouveau.
Et, déroulée en source aurorale autour d'elle,
Sa robe répandit de l'amour sur les eaux.

Puis elle s'éloigna, laissant couler sa traîne,
Laissant couler aux flots sa grâce vierge et reine,
O clarté! — Mais je suis un peu triste en songeant

Que leur éclat n'a pas gardé l'ombre craintive,
Pas un soupir de plume, un souffle, un vol neigeant,
De ces blancs cygnes qu'Elle a baisés sur la rive.

∴

Le chant des cygnes morts pénétra dans mon âme
Quand je naquis. Il est mon être et mon tourment;

Et je l'entends frémir comme un épithalame
Qui perdu n'aurait plus ni de voix ni d'amant.

Seul, je l'entends. Je suis sa tombe, qui le garde
Impuissant à voler vers l'aube et ses vents d'or.
Et si la Beauté passe et parfois me regarde,
Rien ne lui dit qu'en moi j'ai pour elle un trésor.

Pour le porter tremblant aux Echos où l'on dure,
Nul mot n'est assez dieu, nulle brise assez pure.
Oh ! quels baisers lui prêteraient leur aile un soir ?

Mais les cygnes sont morts, la déesse est partie.
D'eux un chant muet reste en un refuge noir,
Dormante extase au fond d'un poète engloutie.

∴

Et c'est comme un abîme en qui la foi succombe,
Quand le poète a bien compris qu'entre ses chants,
Que ses espoirs voyaient s'élever sur sa tombe,
Le seul divin, le seul est l'enterré vivant,

Celui qui n'est qu'un long adieu dans un mystère,
Et qui n'a pas de voix et n'aura point de nom,
Car il est trop l'Esprit sous cette chair de terre
Et s'évanouirait au froid toucher des sons.

Il est trop la profonde, indicible nature.
Et tandis qu'il est toi, te grise et te torture,
C'est comme si la Vie et la Mort en ton cœur

S'accouplaient, et dans ton silence intime closes,
Dans un enlacement solitaire et rêveur
Se confondaient, même frisson et même chose...

LOUIS MANDIN

ANDRÉ FONTAINAS

J'évoque les souvenirs, déjà lointains et si rapprochés pourtant, qu'éveillent en nos cœurs de poètes et d'artistes, le magnifique essor, nouvellement rajeuni, du *Mercure de France*, soudain reconstitué en revue d'avant-garde, et de combat. Je ne puis m'empêcher d'éprouver une grande admiration devant l'effort difficile, mais glorieux néanmoins, de toute cette pléiade de prosateurs et de poètes : les Henri de Régnier, les Verhaeren, les Vielé-Griffin, les Paul Fort, les Moréas, les Gide, les Samain, les Guérin, les Jammes, les Retté, les de Gourmont, les Rachilde, les Herold, les Eekhoud, et tous les Maîtres d'à présent et tous les talents d'aujourd'hui, dites ? ne sont-ils point sortis, pour la plupart, du mouvement que dirigea, modestement, M. Vallette ?... Tous ceux-là se sont fait leur nom, occupent actuellement leur place aux foyers intellectuels du monde ; ils ont eu leurs heures de gloire, leurs moments de triomphe ; on les a admirés, popularisés, étudiés, de-ci, de-là, et tous ont, semble-t-il, un cercle assez large d'admirateurs épars un peu partout...

Certains poètes cependant sont — par goût inné, penchant irrésistible ou par injustice, incompréhension partielles ? — demeurés dans une ombre relative : ce n'est pas qu'ils furent moins particuliers, moins originaux, mais peut-être cela tient-il à leur fécondité restreinte, à leur trop haute, trop grave intellectualité... Parmi ceux-là, j'en remarque un : *André Fontainas*, que tout poète, tout artiste des lettres connait, mais que le grand public ignore peut-être. J'ai été séduit par l'art d'André Fontainas comme on l'est — souventes fois sans se l'expliquer bien nettement — par certaines toiles de peintres ignorées la veille et qui, tout à coup remarquées, sont destinées à vous enthousiasmer, à vous émouvoir profondément.

André Fontainas naquit à Bruxelles, le 5 février 1865, et ses véritables débuts poétiques se firent à *La Jeune Belgique*, puis plus tard, à la *Société Nouvelle*, cette vibrante revue où Brouez mena

glorieusement le noble combat, et enfin au *Mercure de France*... J'oublie que vers ses vingt ans il eut aussi *sa* revue, petite, mais vraiment jeune, *La Basoche*, où de 1884 à 1885 il put imprimer ses premiers essais littéraires.

André Fontainas est traducteur d'œuvres anglaises, critique d'art — il a précédé M. Charles Morice au *Mercure* où, à partir de 1896, il tint durant quelques années la Chronique d'Art moderne — romancier et poète

Dans chacune de ses manifestations d'Art il apparaît comme un contemplatif des choses que la Vie et le Rêve, en cette Volupté constante et multiple du domaine intellectuel, mêlent et fusionnent, ou heurtent et font s'anéantir l'une dans l'autre. Il est l'expression hautaine et belle du modernisme intransigeant et intensif; il extériorise son cœur et son âme, mais pour les regarder s'émouvoir, tressaillir, se pâmer ou se dresser, vainqueurs, sous l'étreinte du réel et de l'irréel à jamais unis par son idéal.

En tant que traductions son œuvre affirme immédiatement son souci de modernisme. Car à côté du *Samson Agoniste* et du *Comus*, masque, de John Milton, il a, en 1901, donné une adaptation française de l'œuvre étrange : *De l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*, de ce non moins étrange Thomas de Quincey, que Baudelaire étudiait et dont la récente édition française des *Portraits anglais* d'Arthur Symons nous complète la physionomie. Enfin, il a encore traduit cinq des plus originaux poèmes de John Keats, parmi lesquels la dolente ballade de *La Belle Dame sans Merci* et une lyrique invocation à Psyché.

Je ne veux point m'attarder, cependant, sur le traducteur érudit qui existe en M. Fontainas. Je désire montrer combien son art est personnel, original. Et pour cela je ne puis retenir de lui que trois expressions, bien distinctes, néanmoins visiblement unies entre elles de son génie.

Il y a trois hommes, en André Fontainas. Il y a d'abord le critique d'art, historien scrupuleux, mais enthousiaste, lyrique, des tendances nouvelles, et c'est l'auteur de la *Peinture française au XIXe siècle*, apportant à l'art une compréhension entière de la vraie Beauté. Il y a ensuite le conteur-romancier, plus poète que psychologue peut-être, plus fougueux qu'un simple prosateur coutumier, et c'est le poète en prose de l'*Ornement de la Solitude*, le narrateur épisodique et agréable de *L'Indécis* et d'*Hélène Pradier*. Il existe enfin en lui un grand et beau poète, poète qui serait symphoniste, musicien d'har-

monies neuves, fraîches, tristes parfois, mais d'une souriante mélancolie, et c'est l'admirable poète du *Sang des Fleurs*, des *Crépuscules* et du *Jardin des Iles Claires*.

⁂

Si l'on veut considérer Fontainas comme critique pictural, et suivre ses appréciations, disséminées dans son ouvrage *La Peinture française au* XIXe *siècle*, on remarquera immédiatement combien il indique ses préférences, ses antipathies, combien il est passionné, partial, combien en coordonnant des faits il se vit forcément amené à choisir, à exalter ceci, à atténuer cela ! D'aucuns peuvent trouver là une erreur qui considéreraient la critique comme un froid, méticuleux raisonnement. A ceux-là, il faudrait répondre par ces mots que Fontainas écrivit en tête même de son livre : *Diminuer un adversaire, c'est se diminuer soi-même*, et ceci fut toujours présent à la mémoire du critique. Ne voulant pas, par une rigueur excessive dessécher son argumentation, *épuiser la sève vivante*, il s'efforça toujours de pénétrer ceux-là surtout qui ne répondaient pas à ses penchants premiers : il se saisit et de leur système, et de leur foi, analysa leurs procédés, leurs principes, leurs pensées, leurs œuvres et leur idéal ; il considéra que reconnaître la sincérité de conception, l'excellence de réalisation, que dresser un adversaire à sa taille véritable, *c'est hausser le héros opposé, magnifier ce qu'on aime*.

C'est ainsi qu'il m'a été donné d'admirer, de louer et d'aimer la critique d'André Fontainas. Au moins lui, l'adepte des aspirations neuves ne craint pas d'apprécier les tendances conservatrices ou rétrogrades, à l'encontre de tant d'autres « conservateurs » tels que M. Henry Marcel qui relègue Gauguin en bas d'une page, en note, et qui omet les noms de Cézanne, de Van Gogh et de tous les pointillistes. L'art se refuse à l'envahissement des spécialités. Ceux qui ne veulent point considérer leurs adversaires manquent-ils du courage nécessaire pour les affronter ? Je n'admets point l'exclusivisme littéraire ou artistique ; et, de même que j'admire et célèbre Verhaeren, j'entends dire que M. Valère Gille est un agréable poète. Ainsi donc, ne pourrait me déplaire l'éclectisme hardi d'un Fontainas, étudiant tour à tour, sans trop de parti pris, et ceux qu'il préfère, et ceux qu'il n'aime pas autant.

Quelles sont, au point de vue pictural, les préférences de Fontainas ? Plus un peintre est audaieux, tout en demeurant, bien entendu, dans la mesure des réalités, plus il l'approuve.

Si David avec son manque d'éclat, du charme de la couleur et de la vie, avec son excès d'étude, d'apprêt, son aspect théâtral et décorateur lui apparaît supérieur à ses contemporains et à ses disciples, Girodet et Fabre, il est séduit beaucoup plus par l'art merveilleux de Prud'hon, fait de délicates oppositions sans pédanteries, art sobre, dépourvu d'éclat ou même de chaleur, mais où les tons blancs ou noirs contrastent harmonieusement avec, comme dit Baudelaire, *ce dessin gras, invisible et sournois, qui serpente sous la couleur.* Gros, selon Fontainas, est encore préférable à David parce que, ayant ouvert les yeux, il s'est, au mépris des règles, laissé émouvoir par l'abondance regorgeante de Rubens. Et Géricault est le premier peintre qui vraiment l'enthousiasme : celui-là, que l'abus de l'amour devait à ce point affaiblir qu'il l'aida presque à mourir, fougueux, lyrique, inégal, mais toujours puissant, il le salue comme un révolté, un indépendant, comme un voluptueux, dans toute l'acception du mot, un mouvementé, un vivant, un extrême en tout ! En opposition avec Géricault, Ingres, trop pur, trop dessinateur, trop régulier, s'efforçant uniquement d'arriver à la belle forme, au lissé, au propret, à l'uniformité, éteint et ternit ses toiles, et cependant, Fontainas aime la respectueuse sensualité d'Ingres : il admire le corps féminin, la pulpe de la chair. Hélas ! c'est malgré tout, l'art officiel, académique, conventionnel ; ce sont les préjugés d'étude, les conventions d'école.

Delacroix survient, et il lui inspire une belle page :

Or, Delacroix a bousculé tout cela (1). Lui, non plus, n'aimait pas le vulgaire, le débraillé. Lui aussi était profondément épris de toutes les qualités d'ordre et de méthode. Simplement, il en déplaça la notion. Au lieu de voir le contour grêle de chacun des objets juxtaposés pour faire tableau, il vit par larges masses au caprice des ombres et de la lumière ; il surprit l'espace traversé par le mouvement ; il en saisit les rythmes prolongés dont le moindre détermine la métamorphose de toutes les valeurs en conflit, modifie l'équilibre des groupes et établit des relations nouvelles. Il comprit, ou son œil devina, que rien ne s'interrompt, ne se découpe à notre gré pour s'offrir en spectacle à notre curiosité ; que tout

1. Le conventionnel, l'académique.

en toutes choses se poursuit, passe, se répercute et se propage ; que de la sorte, une sublime harmonie sans cesse mouvante, mais jamais troublée, nous unit par des liens mystérieux, dont l'effet seul est apparent, à tous les êtres et à toutes les choses ; que l'air en nous enveloppant de ses haleines légères ou du souffle violent des tempêtes, agit sur nous, nous transfigure dans la même mesure qu'il transfigure tout ce qui nous environne, la terre qui nous porte, les maisons que nous avons édifiées, les lumières qui nous éclairent, les vêtements qui nous couvrent et nous parent, les arbres dont le haut feuillage bruissant nous protège, les eaux transparentes où nous nous désaltérons, tout ce que nous voyons, tout ce que nous touchons, tout ce qui nous touche et dont nous subissons sans nous en douter le pouvoir universel, nécessaire et occulte.

Fontainas décrit et comprend à merveille Delacroix, ce peintre tour à tour tragique, voluptueux, mélancolique, épris de la pensée profonde des poètes, ou des gloires sensuelles de la couleur. Il marque admirablement la lutte entre le classicisme et le romantisme. Et ayant défendu Daumier contre un rire imbécile d'incompréhension, il arrive aux paysagistes ; son admiration est plutôt assurée à Huet, Michel, Bonnington et Camille Flers, cependant que son enthousiasme célèbre Corot et Rousseau, l'un doux et profond, bonhomme amical et songeur, artiste géant, l'autre, lyrique ému, halluciné presque d'une forêt sous le soleil dont les rougeurs y sombrent, ou de l'étendue des plaines et du silence des eaux mortes. Fontainas aime les poètes de la Nature, libre et sauvage : Corot, Rousseau, Daubigny lui plaisent, et, *a fortiori*, J.-F. Millet. Celui-ci n'extériorise-t-il pas la poétique communion qui existe dans les attitudes des hommes et dans le calme des choses ? Ne définit-il pas, dans la grandeur familière du paysage, l'ampleur pacifique des saines et utiles besognes ? L'homme, peint par Millet, ne symbolise-t-il pas le sens du décor ?... Fontainas apprécie l'influence de Millet et celle, plus de métier que d'art, de Courbet, virtuose rare et précis à l'égal de Whistler.

J'avoue qu'il m'est impossible de refaire, en résumé, *l'Histoire de la Peinture au XIXe siècle*. Je voudrais simplement dégager le courant d'idées qui régit la critique de son auteur. Ainsi, je dirai qu'Alfred Stevens n'a pas l'admiration de Fontainas : celui-ci n'y trouve point « la Parisienne » mais un indifférent modèle, et n'y sent nulle émotion autre que la joie des yeux. Je dirai que F. Rops lui semble plus âpre que le précédent, parce que donnant, comme disent les Goncourt, *la cruauté d'aspect de la femme contemporaine, son regard*

d'acier, et son mauvais vouloir contre l'homme, non caché, non dissimulé, mais montré ostensiblement sur toute sa personne. Et j'oserai affirmer que les peintres des femmes, Stevens, Rops, Fantin-Latour, et même l'auteur de l'exquise *Lola de Valence*, séduisent le voluptueux poète qui en est le critique ; j'arriverai ainsi à ceux que Fontainas considère comme les conquérants de l'air et de la lumière... Mais, je me permettrai ici une remarque personnelle : l'auteur n'a vu dans Claude Monet, Pissaro, que des *impressionnistes*. Ne pouvait-il signaler qu'à l'essor de l'*impressionnisme* correspond celui du *pleinairisme ?* Ceci se révolte contre le travail d'atelier ; cela est une réaction contre l'intellectualisme, et, en général, contre tout ce qui n'est pas du domaine propre de l'art. Monet, Degas, Renoir *renouvellent le paysage par l'amour et l'intelligence de la lumière, et, dans ce besoin même d'intensité, trouvent la technique nouvelle qui, pour exalter le ton le divise* (1). Ils sont plus impressionnistes qu'autre chose : Monet seul, à mon avis, unit le pleinairisme au genre de ces artistes de second plan. Comme le dit exactement l'auteur : *en divisant, en recomposant, tantôt par mélange, bientôt par juxtaposition, en rejetant délibérément tout ce qui est terne épais et sale, Monet maîtrise les prestiges de l'air impalpable et les contraint de frissonner dans les paysages qu'il peint.* Il est la joie de la lumière en fleurs, d'un air radieux, enflammé, d'une eau moirée, des brouillards et de la neige irisés délicatement ! De même que Monet, Puvis de Chavannes devait plaire à Fontainas : l'un représente la vie du paysage, l'autre en représente le rêve ; ils répondent tous deux à l'une des essentielles aspirations du poète ; ils sont tous deux exaltés par lui, et compris admirablement. Il n'en est pas de même, toutefois, de Carrière : il eût fallu ici montrer que Carrière réagissait contre le pleinairisme tout en demeurant fidèle à l'impressionnisme; on eût mieux saisi, alors, l'ombre légère, la buée diffuse dont ce peintre harmonise ses effets, à l'encontre de Pissaro qui voulait presque un coloris plus vif que celui du soleil. Néanmoins Carrière est bien carrément situé, tout aussi exactement que ce nostalgique et délicieux Théo van Rysselberghe...

Fontainas s'avère l'amant enthousiaste et fougueux du modernisme; il aime les tendances neuves de l'art; il s'anime joyeusement, triomphalement devant les impressionnistes et les pointillistes; il trouve en ces derniers ce souci de la peinture de l'intangible

1. Séailles. *Gazette des Beaux-Arts*, 1903, I, p. 80.

qui partout apparaît clairement et que même Monet avait négligé ; il est heureux de rencontrer chez les derniers talents du XIXe siècle ce poudroiement vivant de l'espace, ce mystère apparent du rêve et de la vie sans cesse mêlés l'un à l'autre, et que lui, prosateur et poète, devait chercher à rendre.

∴

Prosateur, romancier, André Fontainas a écrit trois œuvres, très différentes de genre, absolument significatives, chacune d'elles, d'aspirations nouvellement germées en son esprit.

L'Ornement de la Solitude est la plus ancienne ; c'est l'œuvre où se sent, peut-être le plus, l'influence subtile de Mallarmé, car, nous le verrons, si les contours volontaires du poète de l'*Après-midi d'un Faune*, se retrouvent, partiellement transcrits dans certaines parties des *Crépuscules*, ils n'en sont pas moins rénovés par la facture personnelle des vers du disciple et par sa pensée même. La prose de *L'Ornement* est, au contraire, mallarméenne ; elle subit ces capricieuses ellipses, ces inversions voulues, répétées, comme nées, on ne sait pourquoi, ni comment, de la ténuité même de l'imaginaire construction des idées ; elle est donc cette écriture étrange, bizarre, compliquée, recroquevillée parfois sur elle-même, espacée d'autres fois vers un épanouissement plus large, écriture de rêve, langage presque algébrique — équation à résoudre d'où le texte et l'idée se doivent déterminer.

Fontainas entreprit dans l'*Ornement* de conter le simple accident d'un réveil soudain ouvert sur les agonies d'après la mort. Il n'a voulu regarder qu'en lui seul. Un croquis à peine apparent d'une amie ne s'y surprend guère. Le sujet ? *Ailleurs*, dit l'auteur, *un adolescent mieux robuste a succombé à trop d'oubli, mais il s'épanouit à l'ivresse retrouvée du songe ; il veut le vivre. Je me retrouve* CELUI-LA. Une rêveuse figure de femme, effigie vague, Enide, hallucine la pensée créatrice du poète. Une autre — réelle, celle-ci — rencontrée dans la tristesse des bois appesantis, ressuscite le cœur alourdi du solitaire. Et les deux êtres — l'un de Rêve, l'autre de Vie — se disputent l'âme de l'artiste. Et du commencement à la fin du livre, la solitude s'orne du rêve voluptueux, langoureux, doux, gracieux et léger de l'influence occulte et infinie, des yeux, de la voix, des boucles, du visage, des seins et du corps féminins. De cette dualité de rêve et de vie, il résulte que le roman n'en est plus un, qu'il devient

un chant, une suite ininterrompue de poèmes en prose, capricieusement ourlés dans l'essor des instants ; et il en est de très jolis, de très beaux, difficiles pourtant à détacher du contexte.

« Mon rêve les a vues aux royaumes mystérieux d'où la tradition les évoqua si souvent, les fabuleuses. Elles chantaient sans souci au long des rivières embaumées, sous le soleil ami ; elles se groupaient en des danses mollement cadencées ; leurs gestes accueillaient la lumière et propagaient un sourire, et leurs regards d'étincelles chatoyaient en la surprise naissante des pierreries profondes. Telles, par des allées dont les fleurs, avec leurs parfums trop pénétrants, tueraient les hommes, elles vivaient dans l'harmonie gracieuse et la sérénité. Par delà les pelouses et les heures pâmées de l'univers en extase, elles ruisselaient, pourpres lumineuses, frissons d'espoir en fêtes ! Elles étaient pour l'homme la chaleur de tout ce qui brille et de tout ce qui illusionne, rythmes, parfums, fraîcheurs éclatantes du printemps, charmes divers des languissantes automnes (1). »

N'est-ce pas là un délicieux fragment de prose rythmée où le sentiment, la sensation réelle de l'immense Volupté sensuelle, idéalisée par le poète, s'exprime extatiquement ? Et tout l'*Ornement* est parfumé de cette douceur lascive, de cette lascivité douce.

Ici, donc, l'œuvre est née du heurt constant du *rêve* et de la *vie*, dans une âme de poète.

L'*Indécis*, un vrai roman cette fois, choisira des héros divers, chez qui se retrouvera sensiblement la même et double physionomie, du réel et de l'irréel.

D'une multitude de personnages, plus ou moins épisodiques, une figure peut se détacher : celle de l'*Indécis*, Etienne Béjarric. Etienne Béjarric a une indécision intérieure assez grande ; il est attiré par un projet, par une idée ; nul ne pourrait soupçonner son état d'esprit, et, avant même qu'on s'en aperçoive, celui-ci a changé, tourné, subissant on ne sait quelle occulte influence, quelle soudaine poussée de vent. Son caractère faible est doué de peu d'initiative ; ses défauts de légèreté sont peu excessifs, et c'est par cela même qu'il apparaît comme très naturel. Etienne Béjarric est un de ces êtres comme il y en a beaucoup et qui se trouvent placés dans la Vie sans avoir nettement la perception de celle-ci. Il vit, il vit, et ne demande qu'à vivre, simplement : vivre ? pour lui, ne serait-ce qu'un rêve,

1. Cette prose rythmée évidemment n'est pas la prose de M. Paul Fort : celui-ci a réellement écrit des *vers en prose*, ou de la *prose en vers* ; celui-là n'a donné à son style que le rythme même d'une *pensée* poétique.

une songerie délicieusement paresseuse ? vivre ! ah ! que n'est-ce penser éternellement à la douceur d'un repos quotidien, que n'est-ce... Mais un soir qu'assis à côté de sa sœur Lucie, son père Prosper Béjarric lui pose cette simple question : *Et que comptes-tu faire, Etienne ? Il est grand temps de penser à ton avenir.* Etienne se sent navré ; son rêve de tranquillité familiale se disperse, son père l'ayant ramené brutalement à la vie quotidienne, grave, malaisée. Il part à Paris et y attend d'être reçu par un ami de son père, directeur général d'un Ministère. *Il ne se trouvait rien à faire, tomba dans une oisiveté qui lui pesait et dont lui manquait l'énergie de se dépêtrer. Il connut en plein, pour la première fois, l'ennui.* Tout est confus dans son cerveau : nul projet, nulle énergie n'y prennent formes et il demeure des heures entières sans lire, sans penser. Un semblant d'énergie lui vient au contact d'un ami ; ce n'est qu'un semblant de volonté, un rêve à peine distinct, un désir informulé :

« Ivresse nouvelle, jeunesse d'exaltation pieuse, forces vives de l'homme ! quelque chose d'inattendu le ravissait bien au-dessus de la stérilité de ses jours ! Misère actuelle, faim, découragements, déceptions et irrésolutions, qu'importe la pauvreté morale, la pauvreté matérielle quand les yeux se sont épanouis, quand on se rend compte enfin que là, au loin, devant soi, brillent les feux du phare au bord de la rade, à l'entrée des régions merveilleuses, l'Avenir ! »

Sa sœur épouse le directeur général dont dépendait ce même avenir ; son père retourne dans son village ; Etienne se sentait bien seul, dans Paris. Aucun de ses compagnons du Ministère ne l'intéressait ; il ne les fréquentait jamais en dehors des exigences du service : personne à voir, pas une sympathie. Il eut une idylle avec la belle-mère de son beau-frère : un baiser qu'elle lui laissa prendre sur ses lèvres et lui rendit, l'affola. Son rêve se termina par la prière, qui lui fut faite, de cesser ses importunités. Indécis, il ne put s'y décider, se cramponnant à son désir irréalisable. L'ennui l'enserre de plus en plus. Le Ministère l'obsède. On lui offre de l'établir photographe : il a peur ; il recule. Il se prend alors à aimer une jolie, jeune, coquette, mais honnête femme mariée. Il se rend sympathique : elle aussi, l'aime. Elle veut l'épouser. Elle demande son divorce. Et, en plein rêve d'amour pour celle dont il adorait tant la maturité blonde et un peu grasse, — chez sa sœur, en présence d'une Anglaise qui d'après son beau-frère, l'appréciait beaucoup, — soudain, il se rappela un regard de l'Élue.

« Tout le souvenir béni illumina la ténèbre de ses paupières closes. Il la revit avec ses mouvements de grâce ; elle souriait, et sa voix douce, un peu lente, lui parlait ; elle était gaie et se promettait un avenir heureux. Lui se sentit confus. Il s'écouta prononcer des serments tendres auxquels elle répondait d'un geste ou d'un mot. Il sentit sur sa bouche la pression de son baiser, il la vit défaillir de plaisir entre ses bras, et elle murmurait en se pâmant : « Etienne ! ah ! Etienne ! » Il ne vit alors, pendant un temps prolongé, plus rien. Il savourait le délice. »

Il fut tiré de son rêve par le chant de miss Deborah, l'Anglaise à la voix jeune, posée, mûre, pleine de fureurs harmonieuses ou de tendresses câlines. La musicienne était ravissante ainsi, vue de dos, des boucles échappées remuant sur sa nuque découverte ; des frissons la parcouraient ; elle était l'âme fière des mélodies qu'elle chantait ! Et Etienne Béjarric l'admirait. Au rêve se succède le désir réel d'être à jamais uni à ce trésor humain. Elle s'était tue. Il se précipita vers elle, louangea son talent net et puissant, s'enhardit à vanter le charme de sa personne, la grâce de ses attitudes, le plaisir qu'il éprouvait à la voir, à l'entendre, et ses paroles étaient si sincères, si pures que la jeune fille lui demanda :

« — Votre sœur vous a parlé ?

Leurs regards se rencontrèrent. Leurs mains s'étreignirent.

— Oui, Deborah ! murmura Etienne Je vous aime.

. . . .

Et alors, soudain, pâlissant, il comprit que sa destinée s'accomplissait. »

Donc voilà la conclusion : la Vie triomphe du Rêve ; il est vrai qu'Etienne Béjarric, à ce point déterminant de sa vie, n'est guère sympathique, parce qu'il oublie, sous l'étreinte soudaine de la réalité, la pauvre femme dont le bonheur à jamais, sans lui sera mort. N'importe ! Il fallait, pour que se confirmât son *indécision*, que son avenir se résolût brusquement, sans réflexion. Et c'est là, dans cette fin même du roman, qu'apparaît son naturel, son exactitude.

Il est évident que j'aurais pu montrer le souci qu'a André Fontainas d'indiquer en tous ses personnages la dualité même qui réside en lui. J'aurais pu indiquer comment le père Béjarric et son fils, d'indifférents qu'ils étaient, l'un vis-à-vis de l'autre, en arrivent à se détester, à se haïr, à cause de l'égoïsme sec du père. J'aurais pu m'attarder un peu sur ce caractère de Prosper Béjarric entendant vivre, sinon heureux, du moins introublé, pour

qui l'essentiel fut de s'assurer la paix, l'aisance, et le plus de jouissance possible.

L'*Indécis* est donc le seul roman véritable de Fontainas qui fut attiré, peu après, par la forme dialoguée, et publia, *Hélène Pradier*, comédie en trois actes, que je ne veux juger qu'au point de vue *récit* et *psychologique*. L'intrigue en est connue ; elle est éternelle ; deux fiancés devenus conjoints souffrent immédiatement de leur incompatibilité d'humeur ; après un certain nombre d'années, la femme, Hélène Pradier, veut la séparation. Là, s'arrête la banalité. Le mari se lasse de l'absence prolongée de sa femme en séjour chez une amie ; il vient la reprendre, elle refuse et il plie. Mais alors, le fils même de l'amie hospitalière avoue son amour à Hélène; et celle-ci, scrupuleuse, presque chassée par la mère, rentre chez elle, dans son triste ménage. Le jeune homme la suit, lui fait ses adieux : il partirait seul pour les Colonies si, dans un soudain élan, Hélène ne lui criait son amour, et ne l'accompagnait.

Hélène Pradier est, dans cette pièce, le seul personnage que l'auteur a voulu peindre entier et vrai. Il en a fait un être d'illusoires aspirations, que la vie, orgueilleuse, vile et bête, blesse, et meurtrit à ce point, qu'il se révolte et veut chercher l'indépendance dans un nouveau mirage d'amour.

Dès le premier acte, dans une scène avec un ami de son mari, Gustave, elle s'explique nettement : comme Gustave lui fait remarquer que ce lui fut une joie, à elle, de faciliter le chemin de René Pradier, elle répond :

« Je n'ai eu de mérite ni de joie. Détrompez-vous. J'aurais voulu l'aimer et je faisais semblant. René est l'homme toujours froid, toujours dur, aucun dévouement ne le touche. Nulle émotion ne jaillit de lui, ni l'élan généreux de la fierté ou de l'amour, ni un cri de gratitude passionnée. Toute ma vie a été vaine. C'est fini, j'ai vu clair... Tout enthousiasme lui déplaît. Il ne fait pas de sentiment. »

Elle était, dit-elle, quand il est entré dans sa vie, toute jeune et pleine d'espérance naïve ; elle lui a tout livré ; elle s'est donnée tout entière ; elle a été attentive, docile, dévouée; elle a tenté de forcer le bonheur en feignant si longtemps d'être heureuse.

« Lui, que m'a-t-il donné en retour ? Qu'ai-je trouvé en lui de bonté, de ten-

dresse, d'affection, de confiance ? Moins qu'il n'en eût témoigné à une intendante soigneuse de ne lui point déplaire ! Jamais un abandon, jamais un geste ni un mot qui ne fût mesuré, délibéré ; pas une minute chaleureuse : de la froideur et de la réserve, toujours ; et, vis-à-vis de moi comme de tous, cette éternelle hypocrisie !

Et lorsque survient la crise définitive, elle trouve des raisons spéciales à son départ : les complications futiles du monde lui pèsent et la blessent. *Ah ! si mon mari, j'eusse pu l'aimer selon mon rêve ! Ne voir, n'entendre qu'à travers lui !* crie-t-elle ; mais simplement elle a été associée à ses ambitions, le mariage étant une association de seules conventions, les êtres n'étant jamais spontanés, jamais personnels, ne parlant que d'après des règles fixes, ne vivant que d'après des modèles approuvés... Elle hait la vie ainsi. Elle veut aller

« Où sourient les roses et les jasmins ; où l'haleine des brises n'est point corrompue ; où m'attend ma jeunesse rayonnante, parmi la nature vierge goûter la vie ! »

Hélène Pradier est donc une exaltée que des sentiments trop nobles, trop purs empêchent de demeurer dans l'étroite formule humaine, trop hypocrite. Son mari, à certains moments, pourrait passer pour un brave homme, un peu obtus mais sincère, n'était son rêve, à lui, rêve d'ambition, d'arrivisme et d'égoïsme outré. Quant aux personnages épisodiques, l'auteur les a voulus effacés, ternes ; il les a même, parfois, un peu trop négligés : tel, par exemple, Daniel Delavaux dont la beauté, la jeunesse, l'honnêteté et la droiture triomphent du cœur d'Hélène, et qui, dans deux courtes scènes, n'apparaît guère en relief et n'explique point sa séduction intrinsèque.

Les trois œuvres en prose d'André Fontainas sont donc un conte poétique et nébuleux, un roman, et une comédie. Ces trois œuvres renferment toutes un personnage, le Poète lui-même ici, l'Indécis et la sentimentale Hélène, là, personnage qui, sans être jamais ni le même, ni semblable, n'en est pas moins créé par l'auteur d'après l'atavisme inéluctable reliant le romancier aux êtres sortis de son magination. J'ai indiqué la lutte constante entre le réel et l'irréel qui charme et séduit le poète-prosateur. Il me suffira de parcourir son œuvre poétique pour que se comprenne immédiatement la relation entre l'âme du poète — âme réelle — et les âmes de ses héros — âmes fictives.

***

André Fontainas ? Un poète mallarméen, un poète dont les vers souples, limpides et musicaux donnent cette voluptueuse sensation de la fuite incertaine et trouble, indéfinie de la pensée, un poète dont les œuvres séduisent par leur mystère délicat.

Le premier recueil de vers que M. Fontainas publia à Bruxelles, *Le Sang des Fleurs*, composé de vingt-deux pièces, est conforme à la tradition technicienne et classique du parnasse latin ; l'auteur y apparaît doué de certaines qualités brabançonnes et flamandes, telles que l'exubérance de la couleur, la plénitude des sons, des rythmes et des rimes. Mais, ainsi que le remarquait Pierre Quillard dans une très brève appréciation, la facilité de Fontainas était un peu grossière. On pouvait croire, alors, que, plus maître de lui, le poète ne chanterait, dans ses œuvres ultérieures, que la joie brutale de vivre, qu'il ne triompherait qu'en acclamant l'immense éternité du plaisir vital ; il avait l'exaltation et l'ivresse des mots, l'éclat et la sonorité, et tout en lui semblait un lyrique émerveillé du coloris des choses, fasciné par les formes amoureuses, uniquement préoccupé de la vivace volupté sensuelle et lascive. Parfois une sourdine semblait voiler la rumeur folle de ses strophes, une image plus discrète, plus harmonieuse naissait ; sa voix devenait une voix vibrante de rêve et de chant, frêle malgré les sonorités précédentes, et évoquait parfaitement ces vers mêmes du poète — qu'heureusement MM. Van Bever et Léautaud reproduisirent dans leur célèbre anthologie, — parfois donc, dans *Le Sang des Fleurs*,

Sa voix, c'est la douceur des songes innocents,
C'est un souffle d'iris, de cinname et d'encens,
C'est un enivrement d'harmonie et d'optique.

Les Vergers Illusoires furent l'œuvre de transition, où se combattent les anciennes aspirations du poète vers des Soleils d'or éblouissant, des vagues glauques et des astres ruisselants, et ses neuves tendresses pour le royaume indéfinissable qu'évoque Thulé-des-Brumes de M. Retté. Le parnassien hésite encore à se libérer du joug ancestral des formes, des règles et des inspirations et s'il délaisse déjà l'alexandrin strict pour les plus souples légèretés du vers libre, ce n'est pas sans regret. La manière du poète est incertaine, et des discordances viennent parfois déflorer le charme de certaines beautés.

L'âme du solitaire a été fascinée par *l'appel des flots qui chantent.*

Comme en le cœur oisif d'un roi inconscient et las le désir imprécis s'éveille et meurt en sanglots, dans l'âme du poète dont les sèves

ne peuvent se glacer renaît la force volontaire. La Princesse des Jeux et des Joies du Manoir symbolique jette, dans les brumes du soir, un appel à son royal amant dont la lèvre ardente et souple bientôt

Ouvrira le jardin des délices futures,

et qui déjà franchit les seuils aventureux et mystérieux, vers les Chimères de la Vie et les Périls de l'Espoir ennemi. Et lui, Poète, évoquant de jeunes vierges en blanc dansant dans l'émoi de leur innocence, veut fuir vers l'éternel espoir du silence : il est celui que ne surent émouvoir ni les molles danses, ni les paroles, ni les rires, ni les couronnes des Puérilités natives, et qui

Au loin, vers le site obscur, du vieux manoir
Détourne sa tête lasse

Il ne reviendra plus savourer l'ombre en l'ombre du manoir, ni contempler fêtes et joies. Il part

Vers les brumes et le brouillard
Et dans les contrées sombres
Dont jamais nul soleil ne fleurit le brouillard.

Il a fait un rêve d'inexistence assoupie et heureuse ! Il fuit celle qui fut sa princesse et sa reine. Il est le

Triste amant déchu de la nuit et de l'ennui.

Sa tristesse lassait. Il a fui n'ayant pu s'émouvoir ni de la grâce ni des embûches frêles...

Il a fui... et l'espoir revenant, s'en est allé *vers les Havres aux fruits d'or.*

Celui qui s'embarquait pour la terre lointaine
. . . .
Hardiment s'acharnait à la gloire incertaine.

Il avait la Foi, le Credo ; il était libre, fier ; il avait renié les factices plaisirs de sa jeunesse vaine. Le poète, dont le cœur est désenchanté, se demande quand lui aussi aura la farouche énergie de fuir le fantôme de ses espoirs vers la Terre-Promise qu'il a rêvée. Il envie ceux-là qui chevauchent, bravant les tempêtes, à la lueur des heaumes et des cuirasses, connaîtront le sommeil auprès de *la dame lasse de la terrasse* : ils vogueront sous le frémissement des victoires. Ah ! le désir violent de la chair et l'ardeur du printemps, que n'affran-

chissent-ils pas son cœur du joug de la crainte ! L'aimée apparaît fleur de sang des bizarres jardins chimériques. Ses yeux sont chargés d'éclairs, voluptueux, chauds et dédaigneux. Ses seins parfument ainsi que ses cheveux. Sa peau blanche est la fleur d'orgueil vers où montent les oraisons d'amour. Le poète ne vit plus qu'en elle, tant son amour est paroxyste et confine au délire spasmodique :

Tu peux boire mon sang dans l'ardeur des baisers.
. . . .
Et je boirai la vie à ta lèvre vibrante.

Il semble que toute la fougue du jeune rimeur du *Sang des Fleurs* se voit concentrée en cette exaltation des paradis d'extases et de sensualités. Sa passion chante leurs luxures d'éternités, leurs ivresses de joie aboutissant à la folie extatique, où soudain les corps tombent comme épuisés. Puis soudain le rêve se disperse.

Tu ne te souviendras de notre nuit silencieuse
Jadis sur la terrasse ouverte au jardin cher
Ni de la lune mélodieuse
Et de ses perles en jets d'eau dans les brumes d'hiver.

Car, cette Aimée de Luxure, n'était-ce point quelque Chimère ? N'était-ce point quelque imaginaire magicienne tôt abolie dans la nuit ? Et des jardins illusoires, à peine sortis, comme ces vaisseaux bercés le long de leurs amarres, rêvent d'océans inexplorés dans le lointain, les yeux du poète veulent voir les grands mirages aveuglants, et, las de la vie, se perdre aux vallons du rêve ; mais, hélas !

Toujours l'éternel fardeau des réalités vaines
Opprime l'espoir de nos rêves ambitieux.

Le rêve est comme une Reine qu'ont violée les barbares. Lui, Fontainas a rompu le pouvoir des mauvais sortilèges, et il fut, par les éteules et la berge vers l'auberge et la bonne fraîcheur du seuil hospitalier ; la femme, forme surgie, offre de baisers, l'attira sans cesse. La Muse lui fut l'*ombre vaine parmi la vaine ombre des bois*, et lui, chante, n'ayant pu atteindre les havres de ses désirs, chante, — et ce refrain est d'un pessimisme extrême : — Je suis le banneret que nul désir n'émeut, que nul espoir ne tente, que nul rêve ne charme ; il est lassé, vieilli, banal ; il est banni de son manoir natal.

En mon âme d'ennui jamais ne s'élève
Le désir d'un désir ni le rêve d'un rêve,

dit-il. Il est mûr pour l'abandon des folles aventures.

C'est *le retour au manoir.* Les yeux droit vers celui-ci, grave, il franchit la grille : il se sent étranger. Qui le force à s'attarder, à s'étendre au perron ? D'où vient-il ? Quel vent mauvais l'amène et le pourchasse ? La Princesse du Manoir entend les voix. Elle se hâte vers l'étranger et ceux qui l'interrogent. Elle écoute :

C'est un appel étrange, et doux parmi le soir,
C'est une fièvre étrange à ouïr des paroles.

Oh ! les étranges ! oh ! les si douces paroles !
C'est l'ombre de la voix qui s'éteignit au soir.
C'est l'ombre de la voix qui me fut tout l'espoir
Jadis aux soirs mentis des neuves glorioles.

Il parle. En vain, il a parcouru halliers et grèves, vers le Nord et le Pôle et les Thulés où meurent les rêves. Il s'est détourné des routes de la vie vers un songe sur des terrasses illunées. Il a surpris dans la tourmente le mensonge surgi d'un mirage de magie. La vie lui permet d'échapper à cette vaine lutte, car il va, maintenant

Par les plaines aventureuses de la vie.

L'essor frêle de son rêve, meurt, fondu dans l'ombre comme un jet d'eau dans les brumes nocturnes. Il n'a point connu la réalisation de ces espoirs fulgurants. Il fut en vain vers les promesses d'amour: mirage ! mirage... La chair féminine a perdu son parfum ; les jardins des fièvres juvéniles sont clos, les orgueils défunts. Il est revenu, dit-il,

Et mon angoisse implore au seuil longtemps quitté
Celle qui fut l'Amante et que je veux la Mère,

car il a compris, devant un simple geste accueillant

Que toute gloire n'est qu'un leurre de l'orgueil.

Il semble donc que le rêve soit vaincu en l'âme du poète par l'appel impérieux de la vie. Cependant l'envol successif des jours va lui permettre de penser continûment, et bientôt paraîtront les *Nuits d'Epiphanies.* Ici, Fontainas que ne dominent plus le doute, l'incertitude ou l'épouvante de soi, se montre maître de son art, de son œuvre et de sa conception.

Les *trois grands Cavaliers* se plongent, hors de la route ensoleillée dans le mystère obscur de la forêt qui frissonne au crépuscule. Le fifre amène charmait les roses nouvelles et les iris au bord des précipices, et les trois Rois seuls s'en venaient sous la forêt, ayant cueilli des fleurs qui soudain se flétrissent. Mais le tambour qui soulève

Le Peuple à toute gloire et suscite en ses mains
La rouille de l'épieu qui vaut l'éclair du glaive,

glace leur orgueil ; et, leurs escortes congédiées, pris d'eux-mêmes aux pièges des chemins, sans lutte, sans blessure, ils ont péri. Les Vierges se mirent dans les miroirs, cependant : le soleil agonisant en baisers lumineux fait glisser les étranges visions de la chevauchée des Rois que clora le sinistre soir. Les Rois sont à la recherche des étoiles immatérielles, ils sont au-delà des forêts crépusculaires, plus loin que les lacs mauvais. Ils ont rencontré l'*Adversaire* ; la mort, la mort hivernale, torpeur des arbres et du lac, crépuscule romantique où pleure une voix mystérieuse de souffrance, de colère, de douleur et d'angoisse, se dresse devant eux : Mort, Idole au règne peu durable, car voici sur le Parc sentiment, que l'espoir, l'illusion, l'aurore et la volupté reviennent, et que l'*Aube naît.* Le chevaucheur royal dont le poète a l'âme affolée triomphe comme le printemps des périls et des embûches, et tente, lyrique enfin, l'aventure de l'espoir. Il est parti vers les sourires clairs des nymphes caressantes, vers la Basilique de mystère au porche d'ombre bleue et de candide accueil ; il est parti dans les tempêtes et les houles,

Dans les tourbillons fous des vagues et du vent

vers le sourire lointain de la vallée évangélique, et vers les Rois chevaucheurs qui, avant lui, atteignirent les îles du Rêve. C'est comme le dit M. Quillard, *une suite de chants reliés par des allusions lointaines* ; chaque partie a *un arrangement caché* qui contribue à l'ordonnance générale, à l'unité de ton. Le paysage est monochrome ; nulle parure étrangère ne s'y mêle. Ingénument, simplement, malgré le complexe de sa conception, Fontainas montre les Rois chevaucheurs aboutissant à la divine Epiphanie de l'Idée. L'Idée est seule triomphante dans la gloire des matins vermeils, et contre elle se sont brisées les embûches vaines de la Mort et de la Nuit. Elle est l'aube nouvelle et sûre d'un rêve saint

et d'amour paisible. Elle est l'horizon promis des clartés virginales, et les yeux voient s'ériger le sanctuaire d'où vibrera le Verbe :

C'est le temple de la Joie
Que notre âme a trouvée après son âpre voie
(Nuages de cinname et de myrrhe et de nard),
Et nos baisers de rois vieillards tremblent de joie
Au pied nu de l'Enfant qui sera Dieu plus tard.

Ici donc, toutes lumières humaines et réelles reniées et éteintes, André Fontainas indique la marche épique du Rêve vers le triomphe de l'Idée.

Dans *Les Estuaires d'Ombre*, au contraire, le poète est repris par le doute : nul éphèbe ne vogue encore vers les fauves toisons aurorales des havres d'or ; l'ombre terrasse à nouveau l'espoir ; il ne reste plus rien d'illusion

Ne fût-ce qu'une épine à s'en former un thyrse.

L'espoir est mort. La tempête, les éclairs, l'ennui du rêve, de la vie, le spleen enfin menacent, et, malgré des extases courtes, et des encouragements à reprendre l'essor ultime d'un destin d'orgueil et de vouloir, l'oubli a tu la voix d'espérance, et le triste lutteur voit s'effondrer l'astre floral où virginalement il errait.

Les *Idylles et Elégies* ne permettent pas encore au poète de se ressaisir. Il dessine de courts tableautins ; il s'occupe l'imagination, son labeur semble interrompu par quelque événement. S'il a encore des phrases claires, que nombreuses sont celles où son pessimisme s'affermit : *le bonheur de la vie est un songe.* Il se conseille âprement :

La vie éperdûment se rêve, RESTE SEUL

et il ne songe qu'à boire

La tristesse de la vie aux eaux de la Mémoire.

Au reste, la pensée d'André Fontainas se désoriente. Il est fasciné par une autre attraction, déjà apparente dans les *Nuits d'Epiphanies* et qu'il a fixée lui-même dans une conférence, donnée à la Libre Esthétique, en 1902 (1). Déjà, en effet, dans les poèmes de l'Epiphanie, on peut sentir l'influence sourde des mystères des îles et du frisson épars à leurs environs de l'eau. En 1896, dans son poème

1. *Le Frisson des Iles.*

l'*Eau du Fleuve*, et en 1901, dans son *Jardin des Iles Claires*, Fontainas donna sa nouvelle impression... Impression ? Que oui ! Et même il conviendra de remarquer quelle rapide évolution a conquis l'imagination de l'auteur des *Crépuscules*. Symboliste hier, il est aujourd'hui purement impressionniste lui-même, et dans sa dernière œuvre poétique, « pleinairiste ». Cette transformation est logique. Epris d'idéal, fasciné par le duel éternel du réel et de l'irréel, il lui appartenait certainement de découvrir dans les paysages l'éternelle concordance avec l'humanité.

Il a dessiné les reflets de l'eau d'où émerge le frisson des saules, où pleuvent les feuilles automnales, qui s'émeraude sous l'azur, et qui propage des rêves furtifs, sensuels, frôleurs, le soir. Il a découvert — après Rodenbach, mais pas de la même manière malgré une certaine similitude d'évocation — que l'eau du fleuve n'est point monotone et qu'elle berce tant d'espoirs bleus, de songes et de mystères. La vie est identique au cours du fleuve :

C'est au long cours du fleuve suivre
Voguer la vie avec le rêve et le désir,
Proue à l'orient d'oubli vers la conquête
De toute la mer ! et de ses îles en fête
Où nul n'abordera pour vivre
Autre que le héros de son vierge désir,
O rêve !

Le fleuve traverse la ville où les maisons dorment de rêve tranquille et de silence, au long des quais : elles sont lasses, lourdes de souvenirs ; elles ne voient plus l'eau, les bateaux, les falots : elles n'entendent ni gémir, ni chanter. Ballots, caisses, sacs, cornes, gravier, bois et houille s'entassent devant elles... Mais l'eau déjà longe des gazons où jouent des enfants. Oh ! qui sait ce que le fleuve apporte de douceur dans le parfum silencieux de ses sources, jadis fleuries et riantes? Qui sait vers quels destins de deuils ou de bonheurs il va? Sa fraîcheur idyllique, sa molle clarté se dissipent ; ses parfums aigrissent et s'empoisonnent. Avant la ville il était comme un tendre poème ; à présent il est malsain, maudit.

Le poète note un effet de soir : la lune illumine le fleuve et une église se reflète dans l'eau...

Des flots de pierre circulent et croulent,
Lame par lame, surgissent, s'enroulent

Et se déroulent s'allongeant en longs rubans
Qui se recourbent ou s'élancent hardiment
Jusqu'en faîtes fleuris de radieux pinacles
Où, rosaces,
Tout le fleuve déferle, évolue et ruisselle !

Les reflets, dans l'eau, fascinent Fontainas. Il y voit des reflets d'argile ou de marbre élargis en frissons, des métaux et des joyaux, des étoffes de soie et de satin, comme un vantail neuf d'extase et d'éperdue douceur ; il y voit une chevelure douloureuse et tordue, en boucles blondes, des lèvres rieuses, des doigts scintillants de bagues, des féeries, des grottes, des naïades, des nixes ; il y voit, parfois aussi, des gels figés en dallages de quartz, de sardoine et d'onyx, comme il en est dans les anciennes, somptueuses demeures royales...

Les nuées seraient pesantes sur les eaux
Si le vent turbulent qui bouscule et soulève
Les vagues s'emmêlant à du rêve
Ne prolongeait par des jeux brusques les reflets
Capricieux et divers,
Et n'effaçait par des ruses éphémères
Les carrefours d'ombres et de lumières
Que les nuées dessinaient sur les eaux.

Et le fleuve, ayant dépassé la ville et les campagnes, plonge dans la mer !

Le Jardin des Iles Claires a, enfin, tenté le poète. Et là, après deux légers et doux poèmes où l'on pourrait découvrir le charme qu'offrent les dormeuses, les endormies, — formes réelles noyées dans l'irréel des songes,— à Fontainas, après quatre autres rotations des saisons, se font entendre quelques symphonies où chantent, murmurent, bruissent et hurlent, tour à tour, la mer, le vent, dans la vie, les herbes et les fleurs autour des *Iles*.

Le rivage d'ici est un rivage de platitude et de stupidité. Rien n'y frémit des grandeurs de la terre ; ni volcan, ni fleuve. Rien n'y tressaille ou n'y vibre ; le vent du large s'atténue en faibles tourbillons et meurt presque sans bruit. Les hommes, épris d'or, âmes dépossédées, n'y cherchent point les voluptés de la Beauté. Ah ! fuir vers les îles de la vie.

Et fuir ! Plonger aux gouffres dont frissonne l'air,
Appareiller vers les neuves merveilles...

Je vivrai d'île en île, crie le poète. Il explorera tous les rivages, boira les odeurs du large et les souffles du ciel et s'enivrera de port en port, de havre en havre, de plage en plage, de tous les exotismes et de tous les oublis, dans la caresse harmonieuse de la vague et le clair frisson des îles !



Comme le constate M. Remy de Gourmont, André Fontainas a su rendre personnel *le mode prosodique qui s'est imposé à lui. Il donne alors au vers libre l'allure qu'il avait donnée à l'alexandrin, il le fait lent, calme, un peu solennel, sérieux, un peu sévère.* Il est musical presque toujours ; et si la prose de *l'Indécis* et de *Hélène Pradier* manque du rythme particulier à *L'Ornement de la Solitude*, ses phrases n'en ont pas moins un certain coloris. Nulle part, cependant, autre que dans sa poésie, André Fontainas n'est arrivé à rendre l'impression musicale. La berceuse griserie de la danse se pouvait-elle mieux exprimer que dans ces vers :

Les danses souples vont s'enlaçant par guirlandes,
Et les filles rieuses aux bras des garçons
Rhythment folles avec leurs naïves chansons
Leurs danses en méandres souples par les landes.

Et des couples et des groupes en farandoles
Essore un rire clair par les cours du manoir,
Et, parmi la moelleuse obscurité du soir,
Vives essaiment les lueurs des torches folles.

N'entendez-vous pas les violes chanter les valses douces, souples et lentes ? De même n'entendez-vous pas, ici, le cor, mieux encore que dans Alfred de Vigny :

Le cor de corne sonne au loin dans le hallier.
Une angoisse de mort à la biche effarée,
Et la bête ruée à travers la hêtraie
Fuit sous la grêle des flèches du cavalier.

Existe-t-il harmonie plus hautainement grave et mélancolique dans l'ineffable Baudelaire que celle-ci :

Sur le basalte, au portique des antres calmes,
Lourd de la mousse des fucus d'or et des algues
Parmi l'occulte et lent frémissement des vagues
S'ouvrent en floraisons hautaines dans les algues
Les coupes d'orgueil de glaïeuls grêles et calmes.

Et enfin — puisque je ne puis tout citer — écoutez l'admirable début de ce sonnet, *La Mort de la Danseuse:*

L'encens enlace de vapeurs sa danse molle
Et selon la courbe flexible de ses reins
Se mêle à des parfums rôdeurs emmi les crins,
De sa chevelure asiatique d'idole.

Seule entre ses doigts nus la naïve corolle
D'une fragile fleur à flétrir les chagrins,
Languissante se meurt aux baisers purpurins.
De son avide lèvre où trop d'amour l'isole.

Chaque poème, chaque vers d'André Fontainas s'exhale musicalement. Son rêve se berce sur l'aile immensément frissonnante de l'eurythmie, et n'est-ce pas magnifiquement moderne, ce talent modeste, épris d'art exclusif, chantant la Peinture, en flamand qu'il est — peut-être malgré lui — magnifiant le Rêve et l'Idée surgis de la Vie et harmonisant tout cela au gré suave et doux de son âme murmurante.

∴

Fontainas est un poète qui se doit classer à part dans la renaissance belge. Il ne s'apparente — je l'ai dit — que directement à Mallarmé, et très, très indirectement à Rodenbach. Les lettres anglaises lui ont-elles donné ce vague-à-l'âme éternel qui s'évoque dans son œuvre? Est-ce le grand voyage symboliste vers les brumes de Thulé qui l'a fait ce qu'il est? Qu'importe! Il est un beau poète inégal par-ci par-là, plus faible prosateur que rimeur, mais poète dans chacune de ses créations. Il a donné le frisson voluptueux du rêve indéfini, comme Verhaeren a magnifié la crispation des voluptés humaines, comme Rodenbach a noté la troublante volupté des solitudes silencieuses. Et comme tel, je me suis plu à l'élever dans mon intimité de poète, au rang de mes Elus, et je salue en lui un aîné, demeuré jeune, dont — est-il permis de le dire? — j'attends encore plus d'une heure de charme, plus d'un enthousiasme et plus d'une œuvre réellement belle.

Voici l'aube propice et le divin matin
Sourire à l'Esseulé de la forêt mauvaise.

MAURICE GAUCHEZ

NOTES

FRANÇOIS COPPÉE

François Coppee aima passionnément la Poésie.

Certes plus d'un des poètes qu'ici nous tenons pour des Maîtres devaient troubler beaucoup, agacer même l'illustre Parnassien, qu'importe ! Il n'y a plus aujourd'hui de désaccord ; par ses actes, par sa vie tout entière et par plus d'une pièce de l'exquis *Reliquaire*, le chef-d'œuvre de ses vingt ans, il fut un poète si complet que la foule put voir en lui le Poète.

Nous nous souviendrons aussi qu'il estima les jeunes écrivains et la hardiesse de leurs entreprises, et qu'il sut, pour les aider, transiger avec ses sentiments les plus intimes. Et puis... Hugo l'aima et Verlaine fut son meilleur ami !

« VERS ET PROSE »

Au prochain numéro (Tome XIV) la fin du beau drame, *Elektra*, du grand poète Hugo von Hofmannsthal.

Il sera parlé, dans le prochain tome également, de quelques livres qui nous sont parvenus ou qui nous parviendront.

A. S.

VERS ET PROSE

« VERS ET PROSE » entreprend de réunir à nouveau le groupe héroïque des poètes et des écrivains de prose qui rénovèrent le fond et la forme des lettres françaises, suscitant le goût de la haute littérature et du lyrisme longtemps abandonné.

Pour mieux affirmer que leur œuvre demeure impérissable, à leurs côtés prennent place ceux d'entre les jeunes écrivains qui, sans abdiquer leur neuve personnalité, peuvent se réclamer d'aînés initiateurs.

De nombreuses traductions sont données, dans « VERS ET PROSE », des poètes et des écrivains étrangers les plus remarquables.

Aux œuvres inédites et à ces traductions s'ajoutent de rares pages anthologiques n'ayant pas encore été réunies en volume et choisies entre toutes.

Ainsi nous voulons continuer le glorieux mouvement qui prend ses origines aux premiers jours du Symbolisme, ainsi pourra être réalisée l'œuvre littéraire la plus significative et la plus noble et tel restera l'unique effort de « VERS ET PROSE ».

VERS ET PROSE

Tome XIII. — Mars-Avril-Mai 1908

Le Gérant : André Salmon.

IMP. HENRI JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS

VERS ET PROSE

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

(QUATRIÈME ANNÉE)

POÈMES ET PROSE DE

JEAN MORÉAS

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN, STUART MERRILL, GIOSUÈ CARDUCCI

LE SUBLIME COMIQUE

PAR

EMILE GODEFROY

SENLIS, GONESSE ET ROISSY-EN-FRANCE

PAR

PAUL FORT

LES AVENTURES DE BÉCOT ET DE FALOURDIN

ROMAN PAR

PAUL LECLERCQ

CINQ DESSINS INÉDITS D'ANDRÉ ROUVEYRE

POÈMES ET PROSES DE

ALBERT SAINT-PAUL, LEGRAND-CHABRIER, MAURICE POTTECHER

GIOVANNI PASCOLI (F.-T. MARTINETTI, trad.)

L'ALBUM LYRIQUE ET SENTIMENTAL

PAR

EMILE COTTINET

DIANE A LA CHASSE. — DESSIN DE MARIE LAURENCIN

POÈME ET PROSE DE

FRITZ VANDERPIJL

GUILLAUME APOLLINAIRE : *Étude sur* ANDRÉ SALMON

TOME XIV **JUIN-JUILLET-AOUT 1908**

AUTOUR DE LA TRAGÉDIE

Il ne faut pas parler à tous coups de renaissance. Il est cependant certain que la tragédie prétend revivre.

Il y aura du mécompte, certes. La tragédie est un genre difficile, ma foi ; surtout lorsqu'on consent à respecter les convenances. Je veux dire les convenances littéraires : le style, par exemple. Sans le style soutenu, la tragédie déroge vite.

Mais laissons. Tous les contemporains de Sophocle ne s'élevaient pas si haut, et ceux de Racine rampaient pour la plupart.

Que l'on compose donc dans la forme de la tragédie, et que le public aille voir ces ouvrages. Un vrai poète pourrait se révéler ; et si les mauvais auteurs sont applaudis de préférence, qu'importe !

Les théâtres dits de plein air, qui sont à la mode en ce moment, servent la tragédie. Là, parmi les ruines antiques ou dans la douceur d'un beau site, elle respire librement.

Désertera-t-elle pour cela les scènes ordinaires ? Non ! puisqu'elle sait montrer encore, entre les portants et sous les frises, des grâces nouvelles.

*
* *

... L'*Album comique*, c'est-à-dire consacré aux comédiens, aux théâtres, aux « foyers comiques » selon l'expression de Le Sage, est un fort beau recueil illustré qui paraît mensuellement sous la direction de MM. Gabriel Boissy et Maurice Couture.

Le dernier fascicule de l'*Album comique* célèbre la gloire de Mme S.-Weber. Une série de portraits nous montre la grande tragédienne dans ses principaux rôles et l'on peut dire que nous avons ainsi sous les yeux tous les aspects de l'Eurythmie.

Autour de ces portraits, M. Pierre Vierge a écrit sur l'art de Mme S.-Weber avec un lyrisme très savoureux.

Véhémente et déchirée, ainsi qu'on le disait de la romantique Dorval, Mme Weber s'apparente également à la parfaite Clairon qui ordonnait tout dans sa tête, qui jouait de réflexion et d'étude de la nature humaine.

Vous savez que Diderot nous montre la Clairon étendue sur une chaise longue, les yeux fermés, les bras croisés, suivant son rêve, créant son fantôme, se voyant, se jugeant, présumant de l'impression qu'elle suscitera.

Dans cet amusant *Paradoxe sur le Comédien*, Diderot marque en somme le point qui sépare la sensibilité commune de celle de l'artiste : poète, sculpteur, peintre, musicien ou acteur. Eh ! je sais bien qu'il est périlleux de trancher net et sans plus ; car ces deux façons de sentir peuvent se mêler diversement. Mais la dis-

tinction de Diderot n'en demeure pas moins féconde.

En matière d'interprétation, Coquelin aîné se déclare pour la *tête froide* et Mounet-Sully pour la fougue et les *entrailles*.

Là-dessus, j'ai parlé, il y a quelques années, du fameux *Paradoxe*. Puisque je trouve occasion, je rappellerai quelques-unes des anecdotes citées par Diderot. Elles sont très curieuses, sinon toujours concluantes.

Pendant une représentation d'*Inès de Castro*, certaines défectuosités de mise en scène mirent tout à coup le public en gaieté. La Duclos, célèbre actrice qui y jouait, s'avance et dit d'un air indigné :

— Ris donc, sot parterre, au plus bel endroit de la pièce !

On se contint, puis, au milieu d'un silence repentant, la Duclos reprit son rôle avec force et répandit un torrent de larmes, et les spectateurs avec elle.

— « Quoi donc ! s'écrie Diderot, est-ce qu'on passe et repasse ainsi d'un sentiment profond à un sentiment profond, de la douleur à l'indignation, de l'indignation à la douleur ? Je ne le conçois pas, mais ce que je conçois très bien, c'est que l'indignation de la Duclos était réelle, et sa douleur simulée. »

Quinault-Dufresne jouait le rôle de Sévère dans *Polyeucte*, avec l'air de la plus grande sincérité. Un jour le parterre lui crie :

— Plus haut !

Et il réplique tranquillement :

— Et vous, messieurs, plus bas.

« Est-ce que, conclut Diderot, s'il eût été vraiment Sévère, il fût redevenu si prestement Quinault ? Non, vous dis-je, non. Il n'y a que l'homme qui se possède comme sans doute il se possédait, l'acteur rare, le comédien par excellence, qui puisse ainsi déposer et reprendre son masque. »

Ce qui arriva au fameux Lekain un soir qu'il jouait Ninias dans la *Sémiramis* de Voltaire est fort plaisant. A la sixième scène de l'acte V, au moment où il sort du tombeau de son père après avoir égorgé sa mère, et que la princesse Azéma lui dit épouvantée :

> Ah ! Seigneur,
> Vous êtes teint de sang, pâle, glacé d'horreur...

il aperçoit une pendeloque de diamant laquelle, tombée sans doute de l'oreille d'une actrice, traînait par terre ; et tout doucement, il se met à la pousser du pied vers la coulisse. Etait-il donc en cet instant hors de lui et plus Ninias que Lekain ? Diderot vous répondra en disant de ce grand acteur : « C'est un homme froid, qui ne sent rien, mais qui figure supérieurement la sensibilité. Il a beau s'écrier : *Où suis-je ?* Je lui réponds : Où tu es ? Tu le sais bien ; tu es sur des planches et tu pousses du pied une pendeloque vers la coulisse. »

Mais l'anecdote la plus drôle est celle-ci : Arnoult, une actrice de beaucoup de talent, dans la scène la plus pathétique d'une tragédie, se meurt renversée entre les bras d'un de ses camarades, et elle lui dit tout bas :

— Ah ! mon Dieu, que tu pues !

*
* *

... Le travail de Nietzsche sur l'*Origine de la tragédie* est peut-être un chaos d'idées et d'images ; mais un chaos débrouillable, et même susceptible de nous tirer après tout d'une certaine confusion.

Nous savons que l'auteur jugea plus tard sévèrement ce livre de sa jeunesse. Il le trouvait mal écrit, mal équilibré, lourd, hérissé, sentimental, édulcoré. Eh, oui ! n'était-il point trop bourré d'innovations psychologiques et de mystérieux secrets ? N'était-il point une œuvre de début fâcheusement violente et tumultueuse : un livre presque impossible enfin ? Mais c'était quand même un *vrai* livre.

— Un livre, — ajoutait Nietzsche, — qui, en tous cas, a donné satisfaction aux *meilleurs de son temps*.

Malgré cela, après seize ans écoulés, le philosophe considérait son ouvrage comme un étranger. Ses yeux étaient alors plus expérimentés, plus sévères ; et néanmoins toujours fixés avec une pareille ardeur sur le problème téméraire.

Car, en vérité, ce fut là un problème de premier ordre et fort attrayant.

Nietzsche ne cessait de se demander :

— Comment les Grecs, cette race d'hommes, la plus accomplie, la plus belle, la plus justement enviée, la plus séduisante, la plus entraînante, vers la vie, comment les Grecs eurent-ils besoin de la tragédie ?...

La prétendue sérénité des Grecs, l'œuvre d'art du pessimisme, la science sous l'optique de l'artiste et l'art

sous l'optique de la vie se dressaient maintenant en grands points d'interrogation devant la maturité du philosophe. Il lui semblait qu'une voix inconnue, la voix d'un dieu, venait de se faire entendre ; et il brûlait de pénétrer l'esprit dionysien.

Nietzsche voulait comprendre et se représenter parfaitement les Grecs, et il se disait que Dionysos seul pouvait lui venir en aide. Nietzsche se sentait, en vieillissant, plus circonspect ; la question des origines de la tragédie chez les Grecs lui apparaissait de plus en plus compliquée. Quelle fut la mesure de subjectivité du Grec en face de la souffrance ? Jusqu'à quel point a varié la sensibilité grecque ? Les Grecs désirèrent toujours, avec une nouvelle fureur, la *beauté* et la pompe des fêtes. Sont-ce la détresse et la douleur qui les poussaient ainsi ? Nietzsche se rappelait la grande oraison funèbre que Thucydide prête à Périclès, et cela le faisait réfléchir. Mais alors d'où venait la tendance contraire et chronologiquement antérieure : *le besoin de l'horrible, le mythe tragique, la représentation de tout ce qu'il y a de terreur, de cruauté, de mystère, de néant, de fatalité au fond des choses de la vie, le pessimisme ?...*

Quelle cause enfin fit éclore la tragédie ? Et Nietzsche de répondre :

— Peut-être la joie, la force, la santé exubérante, l'excès de vitalité !...

Nietzsche regrettait de ne point avoir, pendant qu'il composait l'*Origine de la tragédie*, rompu franche-

ment avec les idées chères à Schopenhauer. Celui-ci pensait que ce qui donne au tragique un essor particulier vers le sublime, c'est la révélation que la vie ne peut nous satisfaire complètement, qu'elle ne mérite pas que nous lui soyons attachés. C'est en cela que Schopenhauer fait consister l'esprit tragique qui, dit-il, nous conduit ainsi à la résignation.

— Non, non ! — s'écrie Nietzsche ; — loin de moi ce *résignationisme !...* C'est un autre langage que me tient Dionysos.

Mais le plus amer regret de Nietzsche fut d'avoir été par moment, dans son livre de l'*Origine de la tragédie*, le jouet des fantasmagories modernes ; par exemple, de cette musique wagnérienne, qu'il commença par admirer et qu'il finit par attaquer dans un écrit d'une cruauté terriblement clairvoyante.

*
* *

... M. Gabriel Boissy qui dirige, comme je vous l'ai dit, l'agréable *Album comique*, a fait paraître, il n'y a pas longtemps, une *Dramaturgie d'Orange*. C'est un petit livre plein de cris d'enthousiasme, de ces cris qui réveillent des échos.

J'ai lu, dans la *Dramaturgie*, de fort jolies choses, des choses pensées et senties.

Çà et là, M. Boissy aspire à rompre des entraves. Je ne le blâme pas ; méfions-nous cependant. Pradon se croyait plus libre que Racine, et il était peut-être très *moderne*, hélas !

Avant Pradon, le pauvre Théophile de Viau partait en guerre contre l'antiquité, en se flattant d'écrire à la moderne. Je me suis permis un jour d'évoquer l'ombre de ce rimeur :

— Malheureux ! — fis-je, — sans se demander ce que c'est que d'écrire à la moderne, Racine a été le plus de son temps et le plus vraiment original, bien que ne répugnant pas à *ces larcins qu'on appelle imitation des auteurs anciens*, comme tu dis. Car ce n'est point quelque ornement ou une métaphore, mais bien la qualité rare de l'âme du poète qui fait son originalité. Ah ! sempiternels modernistes, que vous prêtez à rire ! Vous tremblez de devoir la moindre des choses à l'antiquité, et vous vous contentez de promener, la mine étonnée, les oripeaux de la veille !...

Ces paroles ne regardent point Gabriel Boissy. Le noble zèle qui l'emporte saura l'écarter des abîmes, et nous le verrons sans doute gravir d'un pas tranquille le Parnasse au double front.

JEAN MORÉAS

LE FOYER

ASSISE, *près de moi, sur l'escabeau de frêne,*
Elle regardait le feu, sa joue contre ma main ;
Elle regardait le feu ; je regardais Demain,
Et je chantais, pour elle, cette chanson qu'elle aime,
Et dont son cœur léger dit, tout bas, le refrain : —

« Le feu qui brûle et brille
Chante comme des oiseaux...
L'âme de la forêt y trille
Parmi la rumeur des roseaux :

C'est la voix de Mai dans les branches
— Bûcheron, ton œuvre fut vaine —
La fauvette et la mésange
Sifflent au vent de leurs cantilènes.

Ainsi, nul n'est mort de nos rêves,
Nulle heure n'est oubliée :
J'en ai fait, aussi, des chansons pour vos lèvres,
Et nos fleurs, je les ai liées
En un bouquet frais pour toujours,
Car nos baisers y mirent leur sève,
Et l'haleine pure des halliers
Et le parfum de nos amours.

Vois donc ! la flamme est la fleur hardie ;
L'arome des feuilles qui brûlent est doux
Comme ce sous-bois reverdi
Où tu cueillais du muguet, à genoux,
En un geste de paradis.

La chaleur de la flamme est tiède, n'est-ce pas ?
Comme ce soleil aux creux du sentier
En cette heure de Juin fleuri, tout là-bas ?...
J'entends la chanson que vous chantiez,
Sous bois,
Tout bas, à mi-voix...

Ce feu qui brûle et brille et pétille
Chante comme les oiseaux dans la feuillée ;
L'âme de la forêt y siffle et trille
La chanson des lilas effeuillés
Sous nos pas d'Avril,
Et chante la naissance des jeunes roses
Quand Mai s'est levé pour nous dire : « Osez, ose !... »

Elle s'est endormie, sa joue contre ma main,
Et, regardant le feu, je songeais à demain :
« Demain s'en vient, et qu'en sera-t-il ?
De toutes nos chansons ensoleillées...
Qu'en sera-t-il de nos chansons de Mai ?
Qui les redira de voix parfumée,
Quand nous dormirons, côte à côte, à jamais,
Du sommeil sans réveil
Et du rêve sans trêve... »

Elle dormait, vermeille !
Or je bus une larme à ses cils mouillés :
Car elle rêvait mon songe, et je parlais son rêve.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

DEUX POÈMES

AUPRÈS DE LA FONTAINE

Fille jolie assise au bord de la fontaine,
Le menton appuyé dans le creux de ta main,
Dis-moi, ce jour d'azur, tant que l'ombre est lointaine,
Tous tes regrets d'hier et secrets de demain.

Je te ferai cadeau de lilas et de roses
Et te mettrai, mêlant ton rire à mon baiser,
Pendeloques de fleurs à tes oreilles roses.
Ne faut-il pas en mai s'aimer et s'amuser ?

Vois l'herbe des vergers se joncher de corolles
Sous les coups d'aile drus des oiseaux en amour.
Comprends-tu dans ton cœur le doux sens des paroles
Que la nuit du printemps répète après le jour?

Ce soir les rossignols vont se plaindre à la lune ;
Tous les lilas sont lourds d'un sourd bourdonnement.
Sous ta guimpe de lin je sens ta gorge brune
Se gonfler du désir des lèvres de l'amant.

Allons donc en chantant turlurette et lanlaire,
Fille jolie, au fond du bois que je connais ;
Une fleur bleue y croît, et le soleil l'éclaire
A travers l'or épars et mouvant des genêts.

Mais voici que pleurant d'une peine secrète,
Tu me caches tes yeux qui rirent trop souvent.
Je ne suis qu'un passant qui te conte fleurette.
Serments d'amour? Autant en emporte le vent!

Ainsi m'as-tu parlé, fille de la fontaine,
Et j'ai senti soudain mon désir s'apaiser;
Car je vais sans souci vers la ville lointaine
Où j'aurai bientôt fait d'oublier ton baiser.

J'ouvrirai donc les bras. Echappe à mon étreinte,
Et dis-toi que les gens sont fous pour la plupart.
Mais puisque maintenant tu peux me voir sans crainte,
Exauce ma prière et bénis mon départ.

Puise un peu de cette eau rare et froide qui mouille,
Après les prés herbeux, les jardins de jasmins,
Et permets seulement, vois, que je m'agenouille
Pour boire dans le creux rose et blanc de tes mains.

LA BONNE MORT

Lorsque la Mort, assise au chevet de mon lit,
Posera sur mes yeux ses lèvres invisibles,
Amis, ne cherchez pas d'oraisons dans les bibles;
Accueillez le mystère et soyez doux d'esprit.

Je puis mourir sans peur, ayant vécu sans haine,
Mais silence, silence autour de mon sommeil!
Vous ouvrirez plus tard, au déclin du soleil,
Les portes du logis à la rumeur humaine.

Vous me tendrez vos mains vivantes sans gémir ;
Je ne veux pas mourir sans des mains dans les miennes.
Je rêve un soir d'automne où des chansons anciennes
Préluderaient tout bas à l'heure de dormir.

Quand vous me fermerez les yeux au jour du monde,
Je voudrais qu'en la rue où de l'herbe verdit
Passassent des amants, ou bien qu'on entendît
Des enfants aux cheveux épars danser la ronde.

Vous m'accompagnerez à mon dernier séjour
Un matin que le ciel sera doux à la terre,
Puis, lents, vous laisserez à sa paix solitaire
Celui qui ne sait plus quand il fait nuit ou jour.

J'écouterai tomber les roses sur les roses,
La saison qui s'en vient sur celle qui s'enfuit,
La neige sur la neige et l'aube sur la nuit.
Quand on est mort, on doit entendre tant de choses,

Même le battement plus lent des cœurs en deuil !
Ah ! revenir un soir à la maison connue
Et troubler d'un baiser celle que j'aurai vue
Seule et se désolant, les yeux lourds, sur son seuil !

Mais parce qu'en la mort la mémoire est si brève,
Combien on doit souffrir ! De celle que j'aimai
Que me restera-t-il aux fleurs du prochain mai ?
L'ombre d'une ombre, hélas ! et le rêve d'un rêve !

Encore un peu d'émoi dans cette âme qui dort,
Et ce sera l'oubli de ce qui fut le monde,
Des parfums dans le vent, des aurores sur l'onde
Et de la voix d'amour qui supplia le Sort.

Je ne serai bientôt que cendre en les ténèbres.
O Mort, ainsi soit-il, puisque la loi le veut !
Je ne te maudis pas comme celui qu'émeut
La crainte de blêmir sous tes lampes funèbres.

Je sais que tout hiver prépare un renouveau,
Que la saison d'azur suivra la saison grise,
Et qu'une graine chue au hasard de la brise
Fait éclater un jour les portes du tombeau.

Je mets ma foi dans l'œuvre obscure des années.
Aussi ne priez pas, amis, autour de moi.
Aucun appel, fût-il d'espérance ou d'effroi,
N'a jamais pu fléchir les vieilles destinées.

Ai-je entendu le glas tinter au carrefour ?
Voici ma chair lassée et mon âme assouvie,
O toi dont les baisers sont plus doux que la vie,
Mort dont le nom se mêle à celui de l'Amour.

STUART MERRILL.

LE SUBLIME COMIQUE

La Fontaine, dans son merveilleux roman des *Amours de Psyché*, rapporte les propos échangés par quatre poètes, au milieu d'un beau jardin, au sujet de savoir qui de la Tragédie ou de la Comédie l'emporte, en considérant l'une et l'autre à leur plus haut point d'excellence. Acanthe, le tragique, prétend qu'il n'est pas de plaisir plus pur que celui de répandre des larmes sur des malheurs imaginaires. Gélaste, le bon comique, prend la défense du rire et soutient que c'est un plaisir plus véritable de rire que de pleurer. Or, on peut être de bons amis sans que là-dessus il soit possible que l'on arrive à se mettre d'accord. La Fontaine, qui ne dit pas ce qu'il en pense, toutefois savait bien à quoi s'en tenir, lui qui rendait à son gré le chant de sa lyre tragique ou comique, et chez qui se confondent souvent les deux façons de sentir, comme chez les Grecs de la haute culture. Dans l'atmosphère du sublime, le comique et le tragique se mêlent dans un sentiment unique, tempérament de dégoût et de commisération.

Une action tragique peut en même temps se montrer à la pensée sous un jour comique, sans que le sentiment cesse d'être une grande mélancolie. La scène VI de l'acte III dans *Horace*, entre Sabine et Camille, sans contredit tragique, apparaît en même temps comme une scène de haute comédie, si l'on y prend garde, et cependant elle ne peut faire rire, mais seulement soupirer, peut-être, par un sentiment soudain de la misère de nos âmes dans le malheur, et de notre tragique ridicule, par une soudaine lassitude, un mépris douloureux pour notre chétive espèce.

Certes, la juste appréhension où les jette l'ordre d'un combat qui ne peut se terminer sans deuil pour elles, quels que soient les vainqueurs, rend leur douleur légitime et touchante, mais la pitié que nous ressentons pour leur infortune, ne nous empêche pas de remarquer combien il est misérable que ces deux femmes, dans un pareil

moment, se prennent à contester qui de l'une ou de l'autre a le plus de raisons de s'affliger. Sabine voit d'un côté ses frères, de l'autre, un époux ; Camille d'un côté, des frères, de l'autre un fiancé. La femme d'Horace blâme l'amante de Curiace, de ce qu'elle s'abandonne à une douleur démesurée : que serait-ce donc si elle avait à craindre, dans l'un et l'autre parti, des pertes égales ? Camille se juge plus à plaindre que sa belle-sœur, qui ne redoute que la mort d'un époux : des frères sont de peu de chose quand on a quitté la maison paternelle. Sabine repart qu'un semblable raisonnement est bien mauvais : des frères, un mari nous sont chers également.

Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes.

Un amant, au contraire, ne nous est que ce que nous voulons, et le lien qui nous attache à lui, si l'on le veut se brise ; le perdre n'est rien, au prix d'un frère. Elle ne trouve pas la situation de sa sœur comparable à la sienne qui lui montre tout à craindre, quel que soit l'événement. L'ardente Camille lui reproche de n'avoir jamais aimé, et se renferme dans son sentiment qu'elle est la plus malheureuse, puisqu'elle seule a tout à redouter de la décision du sort.

Ces deux pauvres femmes émeuvent grandement notre compassion, mais comment ne pas sourire avec tristesse, lorsqu'on les écoute, de la misère d'esprit de notre humanité ? J'ai parfois surpris des disputes pareilles à celle-ci, mais alors elles n'offraient absolument rien de tragique, et les contestants faisaient preuve d'un tel défaut de bon sens et d'une vanité si mal placée et si inconvenante qu'ils en paraissaient du plus complet ridicule.

Cet exemple n'éclaircit-il pas que le tragique et le comique parfois se confondent et qu'il devient fort délicat de les démêler l'un d'avec l'autre ? Socrate, dans le *Banquet*, soutient à l'auteur des *Nuées* et au mol Agathon, que le poète tragique qui l'est avec art est en même temps poète comique. Platon n'a pas développé sa pensée, mais au point où nous voici parvenus, nous ne devons pas être bien éloignés du sens que l'ironique philosophe avait dans l'esprit.

Je trouve un exemple de ce même sentiment mixte dans la fable de la mort et du bûcheron. Clairement, La Fontaine montre qu'il éprouvait pour l'homme une profonde pitié mélangée d'autant de mépris pour ce lâche traîne-malheur :

Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?

Dites-moi qui dans sa vie ne s'est pas laissé aller à cette plainte? On ne l'entend pas que dans la chaumière du pauvre coupeur de ramée. La plupart, il est vrai, ne se plaignent pas sans cause, mais quoi ?...

L'épicurien qui s'est amusé au badinage des aventures de Psyché tient les plaisirs peu dignes, au fond, de regret, bien qu'il n'ait guère prétendu avoir souci de passe-temps plus solides, ni d'aucune autre façon de s'ennuyer. C'est le même qui s'écrie tout à coup, dans la fable de la Lionne et de l'Ourse :

Misérables humains, ceci s'adresse à vous !
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.

Et la circonstance dans laquelle le bonhomme place une telle parole la rend assez dure.

La souffrance est digne de risée lorsqu'elle montre un manque de constance, lorsqu'elle ne s'accompagne pas d'un juste dédain du bonheur, ou lorsqu'elle résulte d'une faute contre la parfaite raison : qui peut compatir, par exemple, à celle de la vanité ou de sales ambitions déçues ? Ainsi l'implacable poète :

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce a juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

Eh bien, le malheur de l'humanité en général, les choses prises telles qu'elles sont, n'est-il pas ce malheur-là?

Ce qui est fait pour nous détacher de tout et de nous-mêmes, c'est la pensée, voyant les hommes être aussi dignes qu'ils le sont de mépris et de risée, que forcément, quel que soit le murmure de notre fausse conscience, nous ne pouvons échapper d'être tout à fait leurs semblables. Rien n'est plus salutaire qu'un tel effort de sincérité pour nous retirer du péril d'une misanthropie naïve, comme celle dont Molière a fait une critique immortelle. La force réside dans le juste milieu : elle est clairvoyance, profondeur et sérénité. Tout ce qui est en dehors d'elle, toute lâcheté, toute chimère, toute imposture, est du domaine de la comédie et de la satire. Le sentiment du poète comique est le même que celui du poète tragique au regard de la perversité des hommes et de la fatalité par laquelle ils sont malmenés. Leur but est le même à tous les

deux : rappeler sans cesse l'homme débile et extravagant à l'évidence de la réalité.

∴

Chez les Grecs la tragédie et la comédie sont deux masques du même sublime. Si l'on ne rend hommage à Aristophane, c'est à tort que l'on croit comprendre Homère et Sophocle, car ces trois souverains poètes sont pleins d'un même esprit. Homère et Sophocle ne gardent pas une gravité perpétuelle : la plaisanterie olympienne de l'un, l'ironie voilée de l'autre, et le libre rire d'Aristophane ne sont que des nuances du même comique sublime.

Aristophane a prononcé lui-même son éloge par la bouche du chœur, dans sa comédie de *La Paix*, de façon définitive, et de telle sorte qu'il semble avoir voulu nous en éviter la peine : « Il nous a créé un grand art, semblable à un palais aux tours élevées, construit avec de belles paroles, de grandes pensées et des plaisanteries qui ne courent pas les rues (1). » Il serait impossible de porter sur son œuvre un jugement plus convenable, ni formulé avec plus d'agrément. Tout est beau de cet édifice : la matière, l'architecture légère et solide, l'intérieur aussi bien que l'extérieur, et ces peintures décoratives où le regard de celui qui n'est pas un rustre ni un barbare peut découvrir une dignité parfaite jusque dans la plus extrême licence. Défendre un aussi noble esprit ne serait pas une entreprise peu risible. Il ne s'agit que de faire effort pour mieux le comprendre.

Depuis l'an 424 avant notre ère, que le bon Aristophane livra aux flammes la maison de Socrate, la fumée de ce feu continue à piquer les yeux des philosophes. La comédie des *Nuées*, l'une de ses plus belles et de ses plus fortes, lui est encore tenue à crime et à déshonneur. Toutefois, ceux qui goûtent la belle poésie lyrique, et les amis de la vertu y admirent la charmante fantaisie des chœurs et le célèbre débat entre le Juste et l'Injuste.

Soyons compassionnés au malheur du bon Socrate qui subit deux fois la mort : premièrement par le feu, ensuite par la ciguë, tout par la méchanceté d'Aristophane. Cependant il n'appartient pas à la compassion de changer l'ordre et le branle de l'univers. Peut-être la question est-elle, d'ailleurs, plus grave que ne s'imaginent les contempteurs d'Aristophane, et se résout-elle naturellement dans un sens dont ils ne se sont avisés qu'à demi.

1. Traduction Poyard.

Pour moi, je l'ignore. Mon sentiment c'est que les plaisanteries d'Aristophane ne sont qu'un badinage qui n'atteint pas le digne philosophe, et que c'est la philosophie elle-même sur laquelle porte justement et fortement sa critique. Philosophe, savant, il n'y a pas de sage esprit qui puisse le nier. Est-ce que l'esprit humain n'est plus semblable aujourd'hui à ce hanneton volant au bout d'un fil ? Est-ce que mesurer le saut d'une puce à la longueur de ses pattes, c'est-à-dire mesurer point par point les saillies naturelles à l'esprit, n'est pas le jeu frivole des philosophes ?

D'un autre côté, faut-il que notre admiration soit choquée de voir ce misérable rieur montrer si peu de révérence pour un personnage aussi vertuèux, aussi considérable, et sur lequel nous avons lu tant de belles choses dans les divertissants dialogues de Platon ? Boileau qui s'en fâche est fort plaisant, mais d'une façon qui ne lui est pas ordinaire, lui qui a tant d'esprit et de sens. Rappelons-nous que Socrate n'était pas pour son contemporain Aristophane l'insigne personnage qu'il est pour nous, environné du prestige que lui ont conféré la vénération des hommes à travers les siècles. C'était un petit rentier d'Athènes, passant la journée à babiller, à rire et à festiner avec ses amis.

Aristophane, du reste, lui rendait justice, car c'était un esprit d'une clairvoyance parfaite. La preuve c'est qu'il mit Socrate en butte, comme le plus sérieux des philosophes, lorsqu'il voulut faire la critique de la philosophie devant Athènes assemblée. S'il avait pris en effet le premier songe-creux venu parmi les sophistes de son temps, et non un caractère aussi impersonnel que Socrate, sa critique perdait toute son élévation et toute sa portée. Il ne restait plus alors qu'une satire des philòsophes qui tombait, tant fût-elle plaisante, dans la comédie moyenne. De même aujourd'hui si quelque nouvel Aristophane ennemi de « l'indomptable Chimère, fléau des mortels, » voulait réduire le prestige de la Science, et se moquer de ces faibles imaginations de l'ignorance humaine que l'on appelle, pour consoler les hommes, les grandes hypothèses de la Science, il devrait traduire au théâtre le savant le plus digne de respect et d'admiration. Un tel homme avouerait certainement la critique, et rirait le premier de sa caricature, de l'imitation de ses manies, et de tout ce dont le poète aurait besoin pour fleurir la sécheresse du sujet, et divertir les spectateurs naïfs. « Que les sages me jugent sur ce qu'il y a de sage dans cette pièce, dit ailleurs le poète, et ceux qui aiment à rire, sur ce qui les a fait rire. Voilà qui

s'adresse à peu près à tous. » Une telle comédie, du reste, ne serait pas mieux accueillie que les *Nuées* ne le furent. Mais qu'est-ce que vingt-cinq siècles?

J'imagine que le poète et le philosophe s'entretinrent plus d'une fois très amicalement des choses à propos desquelles nous entrons en courroux, et qu'ils surent éclaircir leur point de discorde en restant sur le ton d'un aimable badinage. Voici Socrate, semblable d'extérieur aux Silènes, les yeux saillants comme ceux des grenouilles, le nez camus comme un fils des Naïades, les lèvres charnues comme les barres d'un âne, portant la tête haute, le regard assuré, marchant par la rue d'une allure superbe et dédaigneuse, pieds nus, résigné à tout et fier de la protection des *Nuées* ; Aristophane au crâne poli et brillant, vêtu comme tout le monde, sans autre singularité. D'aucuns prétendent que Socrate est le plus beau ; que ceux-là gardent leur opinion ; quant à moi, je les trouve également beaux tous les deux, avec une préférence ou une faiblesse pour le bon chauve « dont le talent brille à l'égal de son crâne dénudé, » qui, au moins, ne va pas déchaussé par principe, et se couvre d'un manteau plus chaud l'hiver afin de n'humilier personne.

Socrate, donc, et Aristophane se rencontrent à la promenade : en s'apercevant, une joie contenue parait imperceptiblement sur leur visage.

SOCRATE

Que signifie, mon cher poète, cette ombre de fâcherie sur ton visage, à l'aspect du mien, et pourquoi fais-tu semblant de vouloir t'écarter de ma route ? de grâce !...

ARISTOPHANE

Ah ! mon cher Socrate, ne m'arrête point ; laisse ton regard flotter sur les nuages, comme il faisait tout à l'heure, avant de m'apercevoir. Ne m'arrête point, car vois-tu, si je reste à causer avec toi, mon cher philosophe, tu vas me poser de petites questions insidieuses relativement à des choses graves, dont un homme aussi léger que moi ne se met point en peine, et je te répondrai par de basses plaisanteries de mon métier, de sorte que tout cela sera singulièrement ridicule.

SOCRATE

Eh ! qui donc, soit dit sans intention aucune de te flatter, pour-

rait se plaindre d'entendre les plaisanteries du meilleur poète comique dont jusqu'ici Athènes ait pu s'enorgueillir ?

ARISTOPHANE

Non, Socrate, la pensée ne me vient pas que tu me flattes en parlant ainsi. Je sais que tu ne fais nul cas de ces bouffons misérables que sont les poètes comiques. Je ne serais qu'une bête si je pensais que j'aie lieu d'être fier lorsqu'un semblable éloge me vient de toi.

SOCRATE

Je ne te regarde pas comme un misérable bouffon, Aristophane. Si je le faisais, tu aurais le droit de me traiter de barbare. Je t'honore à l'égal de moi-même : tu es un véritable attique, et je suis un esprit mesuré ; par nature nous sommes d'accord sur l'essentiel.

ARISTOPHANE

Oui, Socrate, et je m'assure qu'en nous voyant pour la première fois, il nous aurait suffi d'échanger un regard pour nous reconnaître. Mais si nous sommes en parfaite concorde par nature, justement c'est une raison pour nous disputer comme deux bons amis au sujet de choses qui échappent à la certitude, et dont l'homme ne peut rien affirmer ni croire de raisonnable.

SOCRATE

Ce qui importe le plus à l'homme, en définitive, c'est de connaître sa mesure.

ARISTOPHANE

Tout ce que nous nous figurons savoir du monde extérieur, sauf quelques petites choses d'expérience pratique, et dont l'application est utile à notre pauvre espèce, comme ce fait que les lentilles cuisent au feu, que le bois flotte sur l'eau, et qu'une fève mise dans la terre en produit plusieurs gousses, à part des phénomènes semblables à ceux-ci, dont le nombre qui peut s'offrir à notre observation est infini, et dont le parti que l'on en tire ne manque jamais dans sa nouveauté d'ébahir le peuple, tout ce que nous savons du monde extérieur est pure fantaisie : et ce n'est que fable, que tout ce que nous voyons reçu de la nature des choses.

SOCRATE

Aussi devons-nous rire de ces philosophes, infatigables bâtisseurs de systèmes, qui se prennent au sérieux, et sont de perpétuels artisans d'impostures flatteuses.

ARISTOPHANE

De tous les donneurs d'oracles : devins, médecins, politiques et baladins de tout genre. Cependant il faut se résoudre à quelque indulgence, car de semblables faiblesses comme de ne jamais vouloir se résigner à constater les bornes de notre esprit sont de l'humaine nature.

SOCRATE

Il est dangereux aussi de permettre aux hommes de trop se faire illusion, et c'est leur rendre service que de leur ramener les yeux sur leur condition véritable.

ARISTOPHANE

Assurément, Socrate, et c'est bien là ce que nous faisons tous deux quoique de façon différente. C'est sur la guise qu'il nous est permis de nous chamailler un peu. Qu'y aurait-il de plus insipide que de nous rencontrer uniquement pour nous approuver l'un l'autre sur tout ce que nous pourrions dire ? Et puisque nous sommes tombés sur le point principal de notre discorde, si tu veux, mon cher philosophe, ne perdons pas une occasion si belle de nous quereller.

SOCRATE

Fort bien ! je suis aise de voir que ce n'est pas au philosophe que la démangeaison d'ergoter soit d'abord venue, mais au sage poète qui se dérobe d'ordinaire et fait une dérision de cette sorte de passe-temps.

ARISTOPHANE

En effet, Socrate ; et nous y voilà justement. Tu prétends prouver que nous savons une chose et que nous en ignorons une autre, par la dialectique, et certes, je reconnais que tu passes tous les Athéniens dans cette escrime, sans qu'il y ait lieu de s'étonner, puisque

tu y consumes le temps de tes loisirs, du matin jusqu'au soir, et peut-être la nuit, dans les draps, tu démontres et tu raisonnes avec ta douce femme Xantippe.

SOCRATE

Ah ! que dis-tu ? Il ne sert de rien d'employer le raisonnement avec les femmes, elles sont rebelles à l'action de la raison. Mais, Aristophane, ne voici-t-il point que tu uses envers moi de railleries sans que je t'aie posé, il me semble de ces petites questions insidieuses ?

ARISTOPHANE

Je m'abandonne, il est vrai, à mon mauvais penchant de moqueur, je te l'avoue, et tu te montres plus maître que moi de tes passions. Je dois prendre modèle sur toi pour me parfaire de ce côté. Mais pour revenir à notre propos, je disais que tu prétends démontrer aux hommes qu'ils savent une chose et qu'ils en ignorent une autre ; moi c'est d'autre sorte que je m'y prends, et je m'efforce d'éveiller plutôt chez eux le sentiment de la vérité, ainsi que font les poètes, Homère et Sophocle, par exemple, sans perdre mon temps avec des hommes qui ne sont pas plus pénétrables aux délicatesses du raisonnement que Xantippe et les autres femmes, qui ne sentent que ce qui les démange, et ne saisissent que le plus palpable.

SOCRATE

Donc le philosophe s'adresse à la raison par le raisonnement, le poète enseigne la parfaite raison en s'adressant au sentiment, comme l'orateur ?

ARISTOPHANE

Oh ! oh ! ce prostitué d'orateur-là ne va-t-il point jeter la confusion dans notre débat !

SOCRATE

Laissons l'orateur puisqu'il n'est pas ici pour se défendre ; au reste, il nous persuaderait peut-être que le véritable orateur ne se sert de l'éloquence que pour entraîner les hommes à agir selon la raison.

ARISTOPHANE

Ce n'est pas moi qui le contredirais s'il ne voulait prouver qui

cela ; mais jusqu'ici, je n'ai guère vu que des hâbleurs dignes de servir de cible à tous les traits de la satire, que des charlatans nés pour abrutir le peuple, tels que ces démagogues habiles à colorer l'imposture et à se faire des amorces de toutes les chimères.

SOCRATE

L'orateur, mêlé au tumulte des passions populaires, est bientôt amené à ne plus s'occuper que de questions d'intérêt matériel et bientôt l'importance de la vérité lui échappe.

ARISTOPHANE

C'est qu'il doit plaire au parti qui l'a élevé et qui le soutient.

SOCRATE

Mais dis-moi, le poète comique, lui aussi doit plaire au peuple, puisque c'est le peuple qui décerne le prix auquel il aspire ; ne court-il pas quelques dangers de l'espèce, précisément, de ceux que l'orateur n'évite peut-être jamais ?

ARISTOPHANE

Il lui est plus facile de ne pas se laisser emporter hors des voies de la modération, bien qu'il soit plus exposé que le philosophe, mais il a tout le temps nécessaire pour se forcer à mettre de la mesure dans ses attaques sans compter la sauvegarde des Grâces. Il peut lui arriver d'être injuste envers les personnes, mais, la chose n'a pas beaucoup d'importance, quand les clartés de la parfaite raison n'en sont pas obscurcies. Qu'importe que je sois injuste en ce qui concerne le talent d'un Cléon, par exemple lorsqu'il s'agit de dégager cette raison des nuages dont il la couvre ?

SOCRATE

Je te l'accorde, Aristophane, et je te rends pleinement justice en ce point, que tu n'as jamais attaqué tes adversaires que pour venger la raison méconnue, et que tu n'as jamais eu d'autres ennemis que les siens.

ARISTOPHANE

Voilà un éloge auquel je suis fort sensible, mon cher Socrate. Je dois avouer cependant que l'on s'aventure beaucoup à s'en prendre

ainsi aux personnes, et qu'il est dommage de perdre la mesure de ce côté. Ce n'est pas la forme de notre comédie que je désapprouve, ni ses habitudes, mais je pense à l'impossibilité où nous sommes d'appliquer toujours les clartés de la raison dans les actes de notre vie, si grand que soit notre amour pour elle. La sagesse nous est visible, au moins à quelques-uns, et pour ce qui est des choses abstraites ; mais quant à la prudence parfaite, les dieux ont voulu que nous en fussions incapables. J'estime que c'est de la sottise que de me reprocher d'être injuste, lorsque le droit sens n'est pas faussé par ma critique. Je ne suis pas un historien.

SOCRATE

Je réfléchis à ce que tu disais, que, si nous sommes capables de nous élever à la parfaite raison, nous sommes incapables de la réaliser entièrement dans la pratique : voilà, je pense, en effet, le fond de notre misère. Oui, c'est là notre pire misère puisque tel est le plus haut point de culture où l'homme puisse parvenir, et ce fait est immuable, inamendable, malgré les illusions nouvelles dont les hommes se bercent perpétuellement. Il faut tendre, cependant, sans perdre cœur, vers l'impossible.

ARISTOPHANE

Quelle est notre faiblesse ! Mais à combien d'hommes peut-on le faire entendre ?

SOCRATE

Je te confierai ma pensée secrète, mon cher Aristophane : je crois, moi aussi, que ce qu'il y a de plus essentiel, que le meilleur de la culture est absolument incommunicable et que mes disciples se montrent beaucoup plus confiants que moi. Je me donne souvent l'impression que je te produis à toi-même, oui vraiment, que je suis un bavard et que je perds mon temps, hormis quelques jeunes hommes en qui je hâte l'éclosion de la vérité, avec un ramas de sots qui ne me procurent que la mince satisfaction de me moquer d'eux couvertement, contrefaisant le lourdaud et leur posant des questions naïves en apparence.

ARISTOPHANE

Te voilà bien triste, Socrate ! si j'en suis cause, ce n'est pas mon

habitude de rendre ainsi les gens mélancoliques, mais au rebours, de les faire rire. Au fond nous opérons presque de la même manière, la différence est que tes adversaires sont furieux lorsque tu les as vaincus, tandis que les miens, mon public, s'amusent.

SOCRATE

Non pas! quand mes adversaires sont battus, il est vrai qu'ils sont fâchés, mais les spectateurs se prennent à rire. N'est-ce pas ainsi que tu fais toi-même, et ceux que tu ridiculises ne sont-ils pas fort en colère?

ARISTOPHANE

Lorsque ce sont des coquins ou des sots, ils le sont en effet, et comme je n'ai point de haine pour eux, je n'en ai cure. Socrate, ne te semble-t-il pas que nous faisons un peu le même métier?

SOCRATE

Oui bien, puisque nous éclairons la vérité et puisque nous faisons rire aux dépens de gens ridicules.

ARISTOPHANE

N'existerait-il pas entre nous un sentiment de rivalité?

SOCRATE

Il se peut.

ARISTOPHANE

La différence n'est pas grande entre nous, vois-tu, mon cher Socrate, si ce n'est que tu fais rire quelques auditeurs dans les gymnases ou sur la place publique, ou bien encore dans un banquet, par des facéties quelquefois pleines de moralité, quelquefois par de purs badinages, et que moi, je fais rire au théâtre tous les Athéniens, à la fois, par des procédés à peu près semblables aux tiens.

SOCRATE

Je ne suis pas ennemi de la plaisanterie, et j'estime plutôt celui qui fait entendre d'une manière folâtre des vérités sérieuses, que

celui qui débite gravement des inepties: c'est mon humeur, aussi bien que l'humeur des Athéniens en général.

ARISTOPHANE

C'est le triomphe de l'art du comique, précisément, que de faire accepter ce qui est raisonnable, quant aux sentiments et aux mœurs, ou des vérités désagréables aux hommes en les désarmant d'abord par quelque folie. Il y a moyen de tout dire, et il faut dire ce qui est utile aux hommes, et la comédie s'adressant à un grand nombre de spectateurs, mis en liesse par les fêtes de Bacchus, doit parler un langage qui soit à la portée de tous autant que possible, et qui puisse être entendu plutôt par la réflexion que par les oreilles.

SOCRATE

Je reconnais qu'il faut beaucoup d'adresse pour dire en face au peuple, en le faisant rire, ce qu'il n'aime pas à s'entendre dire et ce qu'il craint que l'on dise.

ARISTOPHANE

Il est fort amusant, crois-moi, de s'y appliquer, et cela peut assez facilement se faire, connaissant leur étourderie. Lorsque, par exemple, quelqu'un s'en va dire devant des femmes que l'extravagance leur est commune, et qu'elles sont folles, alors tu les vois se courroucer, mais, au contraire, lorsque l'on dit devant elles qu'elles sont toutes fort raisonnables, alors, elles se prennent gentiment à rire, non pas seulement parce qu'elles ont plaisir, malgré tout qu'on les flatte, mais aussi parce qu'elles savent que la raison règne moins sur elles que le pur caprice. Les hommes sont semblables à elles, en multitude, et c'est de la même manière qu'il faut leur présenter le vrai: la façon de dire fait passer la critique.

SOCRATE

Oui, Aristophane, et c'est là ton propre triomphe ; j'aime l'esprit élevé, la noblesse et la gravité qui forment le fond de ta poésie et j'aime y sentir la force de ton âme qui compte imposer la raison et la mesure. Je me souviens d'une parole que tu as mise dans la bouche de l'un de tes personnages : « Je déplairai, cependant je dirai la vérité. » Aristophane, tu sais dire la vérité et plaire. Mais je m'assure que rien, ni péril, ni crainte ne t'empêcheraient de la dire : c'est ainsi

que nous t'avons vu jouer toi-même le personnage de Cléon à visage découvert. Toutefois ce qui m'effraie, chez les poètes, c'est que, par le charme dont ils savent revêtir le faux aussi bien que le vrai, ils ne corrompent les mœurs et les esprits. Si l'orateur nous trompe par calcul et en parfaite connaissance de cause, quand il lui plaît, le poète se trompe quelquefois ; je ne parle pas de ceux qui comme toi ne risquent que de se montrer injuste, mais de ceux dont le sens est mauvais, qui sont pervers, corrompus et qui cependant sont les favoris des Grâces.

ARISTOPHANE

Il existe en effet de tels poètes et je pense qu'il faut aimer leurs vers, malgré tout, par respect envers la divinité qui les inspire, pour le mouvement, le son, les images, la beauté de la langue, bien qu'il soit rare que tout cela atteigne au plus haut degré de perfection chez les poètes dénués de sens. Quant au reste, c'est la proie de la satire. Je suis heureux que tu aies effleuré cette question, et je vois bien que ce n'est pas toi qui me reprocheras d'attaquer Euripide, ton ami, poète habile, ni cet Agathon, auquel je rends également justice, mais qui manque aussi de virilité. Pour toi, Socrate, j'ai peur que vraiment, tu ne fasses pas assez de cas de notre savoir, et que tu n'accordes pas assez d'importance à la beauté dont nos pensées doivent être revêtues. La vérité seule importe, d'accord, mais n'est-ce pas aussi une partie de la vérité, qu'il n'est pas bon de dépouiller la vie d'aucun de ses charmes ? elle en a si peu ! tu ressembles à un homme qui ne serait occupé que de logique et ne se baignerait jamais, par dédain de tout autre chose. Socrate, crois-moi, sacrifie aux Grâces, ne dédaigne pas les Muses !

SOCRATE

Peut-être, mon cher poète, si mon démon un jour me le conseille, irai-je apprendre à jouer de la lyre et m'appliquerai-je à enclore la vérité, à ton exemple, dans de belles paroles sonores et cadencées.

ARISTOPHANE

Souffre que je me moque un peu de toi, mon cher philosophe, tant que tu tiendras à mépris la Musique et les meilleures parties de la Tragédie.

⁂

Au déclin de sa vie, Socrate donna par l'effet raison au poète. Il apprit la musique, en compagnie d'autres vieillards facétieux, et dans sa prison, il mit des apologues en vers, pour obéir à l'injonction de je ne sais quel plaisant démon.

En somme, l'œuvre de la Philosophie est quelque chose de préparatoire. Lorsqu'elle a bien établi que nous n'avons pas de certitude, il n'en reste pas moins ceci d'assuré, que nous ne savons rien, et que de plus, nous sommes insensés. Voilà le terrain solide sur lequel la Poésie élève son édifice de merveille. Elle a pour but de nous représenter sans cesse notre condition véritable, de nous en imposer la peinture en nous communiquant par ses charmes la force de ne pas en détourner le visage. Nous le faisons toujours parce que nous sommes incurablement faibles et chimériques et que nous n'aimons que le mensonge qui nous enchante. Ce sont des esprits rebelles à la poésie qui attendent des poètes cette sorte de mensonge et qui leur demandent de leur faire oublier la réalité, car ils se figurent qu'ils ne la voient que trop par eux-mêmes. Peu sont capables de l'envisager quelquefois, et moins encore sont assez libres pour ne jamais en détacher la vue. La poésie nous inspire cette force que nous n'aurions pas sans elle. Le philosophe pose qu'il n'y a pas de réalité la poésie est la création de la réalité pratique. Dans cette réalité se rencontre un point de perfection qui est la mesure. Ainsi la mesure est la perfection de la poésie. Mesure, cela revient à dire parfaite raison.

La poésie n'en est pas moins l'art d'embellir le vrai en l'éclairant de ses flèches d'or.

⁂

Aristophane, ce pur attique, ne conçoit pas la poésie comme une sublime extravagance. Eschyle, dans la comédie des *Grenouilles*, dit à Euripide : « Vois combien, dès la plus haute antiquité, les poètes aux nobles pensées ont été utiles ! Orphée nous a enseigné les mystères et l'horreur du meurtre ; Musée, la guérison des maladies et les oracles ; Hésiode, les travaux de la terre, les époques où l'on doit labourer et moissonner ; et le divin Homère, ne doit-il pas son immortelle gloire à ses grandes leçons ? n'est-ce pas lui qui enseigna les vertus belliqueuses, l'art de combattre et de s'armer ? »

La leçon que nous donnent les poètes est une leçon de droit sens, d'équilibre. Voilà ce qu'Homère, Sophocle et Aristophane nous ont enseigné de plus précieux. La figure vivante de la perfection de l'esprit esthétique, où ils ont atteint, serait la Minerve modeste, prudente et forte des *Euménides*, doublée de la Minerve ironique qui se manifeste dans *Ajax*. Nous ne sortons pas, bien entendu, du champ de la critique littéraire.

Je ne connais pas de poétique plus haute que celle que le grand comique a su enfermer dans la scène où Eschyle et Euripide se disputent aux enfers la souveraineté tragique. Nulle part on ne trouve une plus belle critique de l'atticisme. Que dira-t-on de cette comédie, si l'on appelle un livre d'or le Traité du sublime de Longin ? Vraiment ceux qui tiennent Aristophane pour un méchant turlupin doivent garder leur précieuse opinion avec un soin jaloux, comme un trésor que l'on cache à tous les yeux.

L'infériorité d'Euripide c'est le manque de virilité et de juste héroïsme qui se remarque dans son théâtre.

Aristophane porte sur ce point son plus grave reproche. A maintes reprises, il se moque de sa grâce efféminée ; il l'affuble par dérision de robes de femmes. Euripide, comme Shakespeare, est incapable de mettre sur ses pieds un héros. C'est avoir une conception bien imparfaite de l'homme, de ne voir que sa faiblesse, ou c'est pour un grand poète montrer une singulière lacune dans son génie que de ne savoir faire servir l'éloquence qu'à nous décourager. Le fils de la marchande d'herbes ne semble pas croire à la constance dans le malheur. Les héros qu'il nous y représente précipités n'ont pas plus de ressort que des femmelettes. Une scène entre Hercule et Thésée, dans *Hercule Furieux*, traduit l'idée qu'il se faisait des demi-dieux. Thésée exhorte Hercule meurtrier involontaire de ses propres enfants.

THÉSÉE

Qu'est devenu le grand Hercule ?

HERCULE

Qu'étais-tu toi-même, au temps de ton malheur, dans les enfers ?

THÉSÉE

Si tu veux connaître l'état de mon cœur, j'étais le plus faible des hommes.

HERCULE

Pourquoi dire alors que je succombe à mes malheurs ?

Le Destin n'aura jamais aussi complètement raison du cœur de l'homme. Ce sont des esclaves qui le disent.

Au lieu de nous donner en exemple des hommes dont l'énergie est à la hauteur de leur fatalité, Euripide cherche à nous faire pleurer sur le sort de vierges innocentes, à nous apitoyer par des moyens indignes sur des rois misérables, des femmes victimes de lâches passions. Tout cela est dans la nature et nous touche, hélas ! Mais Aristophane prétend avec raison que le poète doit mépriser ce qui est infâme et ne pas le représenter au théâtre. « Ce que l'instituteur est pour l'enfant, le poète le doit être pour les hommes. »

J'ai cru un moment qu'il préférait Eschyle à Sophocle, mais il est hors de doute qu'il ne considère le sublime de Sophocle comme quelque chose de supérieur à l'enthousiasme de l'auteur des *Perses*, dont il raille plaisamment l'outrance, l'enflure et le charlatanisme. Il suffit du portrait qu'il trace du plus grand des tragiques dans la même scène des *Grenouilles*. Lorsque Eschyle offre à Sophocle la place qu'il tenait avant lui sur le trône de la poésie tragique, Sophocle, « toujours simple et bon homme comme il était de son vivant » refuse avec douceur, et comme d'une chose qui n'a pas trop d'importance. Quelle figure ! et quelle grandeur, entre le poète farouche et le poète subtil. Ne vous parait-il pas à ce propos que le vers de Boileau définit très justement la parfaite mesure établie par la critique d'Aristophane :

Sublime sans orgueil, agréable sans fard ?

⁂

Certains admirateurs d'Aristophane qui sont fort sensibles aux grâces de sa poésie, mais qui semblent ne pas se faire une idée tout à fait complète du véritable atticisme tel qu'on le trouve sans nul mélange dans son œuvre forte et légère, veulent le tenir pour un fanatique des vieilles croyances et des vieux usages. Pour ce qui est de son fanatisme religieux, on peut voir qu'il s'est moqué de ses faux dieux avec beaucoup d'agrément, et qu'il les a chantés avec un beau jeu lyrique, à l'exemple d'Homère. Si c'est là du fanatisme, il est étrange. Cependant Aristophane était religieux. Pour ce qui est

de ses opinions politiques, M. Maurice Croiset, dans son livre, *Aristophane et les Partis à Athènes* m'a paru avoir démontré qu'il n'était d'aucun parti, et que surtout il n'appartenait pas au monarchique dont il n'y a pas trace de son temps : il avait trop d'esprit, je présume, pour vouloir se conjurer tout seul contre la démocratie. Tenait-il pour les vieilles coutumes et l'ancienne tournure d'esprit ; c'est apparemment qu'il s'assurait que les nouveautés ne vaudraient pas mieux ; comme Mathurin Régnier, il concluait sans doute du train des choses de ce monde :

Aussi doit-on plutôt imiter nos vieux pères,
Que suivre des nouveaux les nouvelles chimères.

Après avoir éclairci le sublime d'Aristophane, il est d'importance médiocre de savoir ce qu'il jugeait opportun qu'il fût fait pour le bien de cette cité qui ne nous intéresse que par hasard. Pour un esprit affranchi comme le sien des inquiétudes humaines, toutes ces préoccupations obscures ne sont que secondaires, aussi ne peut-il se fanatiser d'une foi politique. L'équilibre est fait de ce que nous appelons l'ordre et de ce que nous tenons pour désordre ; c'est le balancement de ces plateaux qui constitue véritablement l'ordre éternel : il s'établit sans notre aveu, et jamais il ne peut se rompre. Les gouvernements ne sont bons ni mauvais ; celui que le moment a rendu nécessaire s'impose de lui-même. Vraisemblablement, aucune forme de gouvernement ne disparaîtra jamais ; elles continueront à se succéder comme elles ont fait jusqu'ici, par l'impénétrable volonté du Ciel et du Régulateur universel. En politique il n'y a donc pas d'autre absolu. Pratiquement tout se réduit à l'opportunité. Le débat perpétuel, c'est de savoir ce qui est opportun. Or, nul moyen de se mettre d'accord : les misérables estiment qu'il est toujours pressant que l'on s'occupe de leurs affaires, et les autres qu'il n'est jamais temps qu'on les dérange, et que c'est compromettre le salut de l'Etat. Puis il y a les charlatans qui, en ceci comme en tout, exploitent l'espérance des malheureux humains, sans oublier les apôtres dénués de malice.

Il est excellent de prêcher aux citoyens l'amour de la Cité, le courage, la discipline, la patience, les bonnes mœurs ; la Cité qui verrait ces vertus fleurir serait la Cité parfaite. Il est beau d'édifier en théorie des républiques idéales et des villes dans les airs, mais il est meilleur et plus beau de connaître la faiblesse des hommes.

J'en ai vu que la fougue de leur tempérament, et la générosité de leur caractère avait jeté dans des expériences violentes qui leur avaient appris la sagesse, fort amusés à la lecture de *l'Assemblée des Femmes*, où ils retrouvaient avec surprise la même comédie dont ils avaient été les acteurs, et tous les vieux sophismes de leur espérance. C'est, à mon jugement, un trait de génie que d'avoir mis ces sophismes dans la bouche d'une femme, Praxagora, élue par les Athéniennes, maîtresse du gouvernement. Expliquant à son mari ses projets de réforme, rien ne l'embarrasse, elle a réponse à tout avant d'avoir songé à rien ; elle nie l'évidence et change la nature. Elle substituera son caprice à l'implacable, à l'inflexible volonté des dieux ; la Fatalité sera mise à la raison, et la nécessité sera contrainte par la loi : les petits enfants auront la lune dans le seau et les femmes aussi. Aristophane ne croyait pas au bonheur, il ne le pensait pas non plus nécessaire. Enfin, son opinion politique, en dehors des sympathies qu'il put avoir pour une classe, la sienne, comme de juste, fut la même que celle que Corneille a exprimé dans ce distique :

Le monde est un chaos et son désordre excède
Tout ce qu'on y voudrait apporter de remède.

Cependant, si nous devions renoncer à l'espoir d'une cité plus parfaite, qu'aurait-il servi de rassembler les premiers hommes dans les villes au son de la lyre ?

∴

Tout s'enchaîne si fortement dans cet univers, qu'il est impossible de déranger l'ordre même en pensée, sans qu'il se rétablisse aussitôt. Chacun s'évertue à l'imaginer autre qu'il n'est. Cependant, il n'est pas seulement impossible de se représenter les hommes heureux, mais encore on ne peut trouver comment une chose qui est visiblement mauvaise devrait être changée pour qu'il en valût mieux pour nous. Quand nous voulons nous mettre à raisonner là-dessus, et que nous pensons aller droit devant nous, nous sommes vite ramenés par un bref détour au point où nous en étions d'abord.

Ce qui est, nous ne pouvons concevoir qu'il puisse être autrement qu'il n'est, dans ce triste monde. Qui voudra en conclure que ce qui est doit être, puisqu'il en va de la sorte, et que ce qui doit être est bien nécessairement ; c'est de l'esprit facile à la portée de ceux qui

ont besoin de résignation. Notre cœur est arbitre en matière de suprême utilité, pourvu, s'entend, qu'il ait suivi la rude école et qu'il soit bon docteur en déplaisirs ; alors à quoi bon ces jeux de l'esprit. puisque notre pauvre misérable cœur, quand il a cessé d'avoir des palpitations jusque dans les cauchemars, ne sait plus au juste ce qui lui arrive, s'il est heureux ou malheureux, et s'il éprouve le même déchirement dans la joie et dans la douleur?

∴

Je me demandais pour quelle cause Aristophane n'avait pas tourné en dérision la médecine et ne s'était point moqué des médecins. Cette chimère est la proie naturelle de la satire, et cette sorte de gens sont les plus propres du monde à faire rire. Supposer une comédie perdue ne pouvait me satisfaire l'esprit, car il est hors de doute que le comique n'eût pas manqué de répandre çà et là, dans ses ouvrages conservés, de bons traits mordants à leur adresse. Or il y est question de démagogues, de sycophantes, de devins, de sophistes, de débauchés, de poètes efféminés, de juges, d'imposteurs et de bateleurs de toute espèce, mais de médecins point. J'ai fini par trouver la raison de ce silence, dans un endroit de *Plutus*. Il s'agit du moyen de rendre la vue au dieu :

BLEPSIDÈME

Ne faut-il pas aller chercher un médecin ?

CHRÉMYLE

Des médecins à Athènes ! Il n'y a pas d'art sans salaire.

BLEPSIDÈME

Cherchons bien.

CHRÉMYLE

Il n'en existe pas un seul.

BLEPSIDÈME

Le fait est que je n'en connais pas.

Il paraît que les médecins étaient si mal récompensés de leur dévouement dans la ville de Minerve qu'ils avaient dû aller cher-

cher fortune au dehors. Une ville sans médecins ! Concevons-nous un semblable désordre ? Comment donc les gens faisaient-ils pour vivre et pour mourir ? Il est vrai qu'ils avaient la peste ; et c'est elle sans doute qui les avait délivrés de ce fléau, je ne dis pas en faisant crever les médecins pêle-mêle avec leurs clients, mais en révélant de façon claire et indubitable l'impuissance de leur art prétendu aussi bien que l'inefficacité des sacrifices aux dieux.

Cette heureuse disette de médecins explique suffisamment la modération du poète touchant le genre d'imposture et de badauderie en question. Le satirique ne sent pas de colère contre une superstition lorsque, pour le moment, elle n'offre pas de danger et ne risque pas d'abâtardir la cité, de dégrader l'espèce. Du temps de Molière, il en allait bien autrement, et les bons esprits se divertissaient beaucoup aux dépens de la Faculté et de ses assassins. Quant à parler du nôtre ce n'est pas la peine. La médecine a fait de si évidents progrès que l'on ne pense pas que jamais elle ait exercé des ravages plus considérables ; les simagrées de l'art et l'ignorance de ces docteurs par excellence sont un thème que tous les comiques ont traité, et la foi dans les sorciers, il est vrai, se rencontre chez les peuplades les plus sauvages, mais s'est-elle jamais épanouie dans toute son horreur comme nous voyons qu'elle fait impunément aujourd'hui ? Quelle démence !... En voyant ce qui se passe devant nous, le *Malade imaginaire*, cette œuvre de critique forte, juste et de bon comique, ne semble pas être d'un accent assez véhément. Le pire danger de cette chimère, comme nous pouvons nous en rendre compte au point où nous en sommes, qui est le plus extrême, c'est la lâcheté et l'abjection dans laquelle elle jette les âmes. Quand la médecine ne serait pas un art purement charlatanesque, et quand les médecins ne seraient pas incapables d'adoucir et de guérir quelques-uns de nos maux, si nous devons acheter l'allégement et le salut par la pensée et la crainte perpétuelle de toutes les maladies, et le supplice d'entendre sans cesse prononcer leurs noms barbares, Apollon, dieu sauveur, décoche-nous bientôt les traits de la peste qui nous en délivrera.



Tandis que je suivais ma pensée, le soleil est sorti des nuages de l'hiver, nous ramenant la saison des fleurs nouvelles et des fêtes champêtres. Voici le temps de Pâques où les navigateurs ont coutume de mettre à la voile.

Je relis ce que je viens d'écrire dans le vallon bien abrité que j'aime, et qui ne me rappelle que des souvenirs de solitude. Souvent je me suis attardé dans la campagne, charmé par le doux éclat de la fin du jour, et c'est à regret que je redescendais vers les rues obscures. Aujourd'hui, le commerce des hommes m'est plus indifférent.

La brise amère se parfume de l'odeur des violettes; la douceur de cette matinée fait soupirer sans mélancolie.

Le chemin difficile que j'ai pris conduit dans la plaine et isole bientôt le promeneur. Autrefois les gens du lieu lui ont donné le nom de *Chemin de Misère*. D'ici, la vue découvre la prairie, les coteaux, et la ville sur la marine, respirant la douceur trompeuse de ce matin des Iles Fortunées, comme une huître à la basse eau.

Assez d'écriture. Mes tablettes refermées, je vais le long d'un champ de betteraves que retournait en septembre un vieillard courageux. Quoique l'une de ses mains lui manquât et qu'il lui fût obligé, en sa place, de s'aider d'un crochet de fer, il menait fort bien sa charrue, sans autre souci que de creuser la terre droit et profond, et sans penser à toutes sortes de choses, comme fond les jeunes gens, qui n'ont pas encore le sentiment de la nécessité.

ÉMILE GODEFROY

ILE-DE-FRANCE

SENLIS

A Mlle Marcelle Gillot.

I

La Nonette

Senlis est traversée d'un ruisselet plus doux que le ruban de moire de ta robe des dimanches, toute blanche comme est la ville, un clair ruban d'eau douce, la Nonette, que ton cœur écoute sous des branches.

Cœur jeune, écoute, écoute... dis que ta joie est vive d'entendre sous des roses, des saules, de bleus ponts, la Nonette, un ruisseau qui va baisant ses rives avec des bulles jolies comme aux lèvres des enfants.

Ecoute un peu, cher cœur, tous ces poissons qui sautent et font de souples ponts de lueurs fugitives par-dessus les reflets nuageux de cent roses. Cœur jeune où tout résonne, dis que ta joie est vive.

Les fins archets du jour aux doigts des saules pâles glissent sur les roseaux qui perdent leur rosée: de ces notes vivantes l'averse musicale fait chanter les deux rives. Oh! que ta joie est vive!

Tu bats ainsi qu'une folie à grelots d'or, à voir s'entr'iriser les lumières ondines et s'envoler des bulles que toi seul sais entendre, dans une buée bleue où tout le prisme tremble.

Aériens ils chantent, ces jeux d'une eau naïve: ces bulles envolées ont des chants qui t'enivrent, comme l'orage émeut un hochet qui répond sur la petite main sommeillante d'un enfant.

II

Le Cimetière

Senlis a ce qu'il faut pour vivre sur la terre, tout ce qu'il faut — elle a le plus gai cimetière. Les collines, du fond de la plaine, y échangent comme des balles d'or des abeilles dans ses branches.

Ses couronnes de perles, ils y coulent leurs doigts, tous les rayons du jour tournant en farandole. Rayons, ici l'on danse et l'on se le renvoie, il semble, ce jeu de grâces, immobile, de couronnes.

Ses peupliers d'argent, est-ce une lyre morte aux mains d'un dieu païen qui s'est ici couché? Non, le dieu Pan, caché sous les tombes, a dressé la flûte aux sept flutiaux dont il joue vers la lune

qui se lève. Mais voyez qu'elle est calme, ronde et belle! Par les chants de la flûte les morts chantent vers elle: « Comme nous regrettons la ville

de Senlis, nous tous devenus un seul dieu, céleste lys !

« Où donc sont nos comptoirs si polis que, la nuit, tu fais reluire assise sur nos balances de cuivre ? et ces soirs militaires où l'on te voit mieux vivre, argentant tout l'orchestre sur le mail des remparts ? »

III

Le Château des Rois de France

Il n'en reste plus rien, tout s'en est écroulé. Deux, trois arceaux romans sous deux, trois sycomores. C'est le palais en papillons d'un jardinier arrosant lys et roses dans l'herbe qui s'endort.

Un dôme ? non, mais l'azur qui pose sa corbeille sur les quatre ifs taillés en cône et sur la tour, gallo-romaine et chaude, que j'allais oublier, où fleure la valériane et pousse un cri d'amour

ce chat dans le soleil qui lève ses pattes raides et de son dos mourant caresse trois fleurs mauves. Clovis aima ce coin tranquille en 507. Henri IV le délaissa malgré ses roses.

Beaucoup de rois y sont passés, les grands voleurs ! Chacun prit quelques pierres aux caves de la Nature pour se donner un peu l'illusion du bonheur que l'on trouve à construire au cœur de la verdure,

lorsqu'on est bon bourgeois. Mais tous ces rois champêtres, je les vois cruellement chasser le papillon avec un bonnet de nuit au bout de leur long sceptre, pour étonner la France où nous nous reposons.

IV

Les Cloches de l'Aube

Je rêve : où suis-je, où vont-ils, ces lutins au bout d'un fil ? Le miroir sur la cheminée cause avec le marbre blanc. Un lutin dans mon tiroir remue des couverts d'argent. Tous les rossignols du soir dans ma chambre sont entrés ; leurs colliers de perles tombent, les lutins s'en sont parés.

La pendule est en cristal. Quelle heure frappe à ses carreaux ? Combien d'heures prisonnières ont frappé ? c'est la dernière qui s'échappe loin de ses sœurs et qui tourne sur mon lit, agitant vers mon réveil toutes les cloches de Senlis.

Dig ding don ! La belle histoire. J'ai encore bien gros sommeil, des frelons dans les oreilles, tant d'échos, dans le cerveau, de ces fées aux ailes qui chantent, les abeilles de mes rêves, qui chantaient creusant une ruche aérienne que l'aube achève.

Ma jambe fraîchement s'appuie sur le bord clair de mon lit. J'y vois, j'écoute, je me lève. O mes cloches, me voici ! ô mes cloches de Senlis ! Mon cœur sonne dans ma poitrine. Vierges filles de l'azur, écoutez comme il est pur.

J'ouvre grande la fenêtre, et mon front est effleuré d'une hirondelle dont les ailes, toutes

gonflées de vos musiques, nagent dans l'aube angélique. Mon cœur bat si fort vers elles ! Mon cœur ailé prend sa route ! Les cloches, à présent, écoutent la dernière cloche au ciel qui rythme jusqu'au soleil le bleu vol des hirondelles.

V

Senlis matinale

Ah ! j'entends la voiture du laitier qui promène son attirail brillant, frais comme un bloc de glace. Une longue lueur bleue traverse la grand' place. Bien ce sont les hussards qui vont jouer dans la plaine.

Je sors. La ville a-t-elle disparu ce matin ? Où s'est-elle envolée ? Par quel vent, dans quelle île ? Je la retrouve, mais n'ose plus étendre les mains. Senlis est vaporeuse comme une mousseline.

Moi, déchirer Senlis ? prenons garde. Où est-elle? Toits et murs sont un transparent réseau de brume. Notre-Dame livre à l'air sa gorge de dentelle, son cou si fin, son sein léger couleur de lune

où bat l'heure irréelle, que seuls comptent les anges, tant l'écho s'en étouffe dans l'oreiller du ciel fait des plumes doucement étendues de leurs ailes, où Dieu repose un front qui vers Senlis se penche.

Ce front divin qui luit, gracia ! c'est le soleil. Un hussard a dressé sa trompette vermeille. Tout s'enflamme : les anges fuient d'une aile enflammée. Vite, un petit bonjour à l'enfer du laitier.

VI

La petite Rue silencieuse

Le silence orageux ronronne. Il ne passera donc personne ?

Les pavés comptent les géraniums. Les géraniums comptent les pavés.

Rêve, jeune fille, à ta croisée. Tes petits pois sont écossés.

Ils bombent ton blanc tablier que tes doigts roses vont lier.

Je passe de noir habillé. Un éclair au ciel t'a troublée,

jeune fille, ou c'est donc ma vue ? Tes petits pois tombent dans la rue.

Sombre je passe. Derrière moi les pavés comptent les petits pois.

Le silence orageux ronronne. Il ne passera donc personne ?

VII

Senlis du Soir

Senlis aux tourterelles, Senlis rose au couchant, Senlis ailée, Senlis des roses, pigeons au vent, vous dominez la plaine, le mail et ces enfants

qui sous les ormes du « Tour de la Ville » font la ronde.

Le monde, c'est la ville. Une ronde autour du monde, hélas ! je l'entraînerais. Mais que suis-je ? un passant, et j'ai trop peur de toutes ces chevelures blondes, étirées sur mon cœur déchiré, en courant...

Je m'assieds sur un banc où se vieillit mon âge. Tout a pris feu déjà, Senlis, oiseaux et filles, et tout retombe en cendre sur mon front sans courage. Où donc est ma jeunesse ? dans quel plus sombre exil ?

L'une avait dix-huit ans : je l'ai vue pâle et grande. L'autre avait dix-sept ans, elle m'a regardé. La Jeanne de quinze ans m'a fait un pied de nez. Que dirais-je des toutes petites, les vagabondes ?

Il faut rester ici, la nuit faite, en rêvant à toutes les douleurs dont la vie m'a comblé, bien heureux d'être ici, calme et doux, sur ce banc, d'être ici, ma jeunesse et la ronde envolées.

VIII

L'Ondine et la Chasse

Dans la lumière bleue de la forêt d'Halatte, un châle de nénuphars à l'épaule une Ondine (c'est l'Aunette) regardait, flattant l'air qui miroite d'une taille azurée, souplement argentine,

regardait le clocher de Senlis marquant l'heure avec son blanc doigt fin sur le dôme du ciel pur, nymphe charmée par l'ouïe, par les yeux, par ses fleurs, — lorsqu'un long coup de feu raya toute la nature.

La bécasse, hallalli ! c'est fort petite chasse. Le comte de Paris en son temps s'y plaisait. Philosophe rêveur il chassait la bécasse et la ratait rêveur sur l'épaule qu'il aimait,

l'épaule nue et fleurie de l'Ondine, et d'ailleurs, il n'abusait pas plus de la chasse ni du sort, mais s'asseyait ouvrant la *gazette à Rochefort* sur ses genoux lassés de vieux roi sans bonheur.

« Voilà bien du tapage, grognait-il, que l'on fait » (ayant lu *La Lanterne* à l'Ondine qu'il aimait) autour de ces « songeurs sociaux », puis il baisait d'une royale blanche l'Aunette qui riait.

Senlis au loin sonnait l'heure dans la torpeur de l'air. « Comte, il est l'heure... Comte, mais il est l'heure ! » chuchotait tendrement l'Ondine, et Monseigneur, alors flatté par l'ouïe, par les yeux, par le cœur,

rêvait d'aller, cent lys au vent, prendre Senlis, avec la grande armée fantôme de ses aïeux, d'aller prendre à l'assaut la ville de Senlis — toits rouges, blanc clocher, ciel bleu — rouge, blanche et bleue !

GONESSE

A Francis Vielé-Griffin.

Écrit à l'*Auberge de la Patte d'Oie*,
route de la Villette.

I

Vue de la Ville

La route est blanche, blanche est la route où la poule blanche pond ses œufs blancs (Gonesse au fond).

Jaunes sont les blés, les blés sont jaunes où la faulx d'or se couche et dort (Gonesse au fond).

Bleus sont les lins, les lins sont bleus comme les cieux (comme elle est bleue, Gonesse au fond !)

II

Gonesse au Couchant

Gonesse embroche le soleil !... J'écris seulement ce que je vois. Rose est la page, sous la tonnelle, où glisse l'ombre de mes doigts.

Gonesse embroche le soleil avec la lance de son clocher. Ce que je vois de ma tonnelle, est toujours vrai, sans vous fâcher.

Attendez.... sous la vigne vierge, qu'aperçois-je? une oie embrochée, de fleurs de flammes toute léchée, dans la cuisine de l'auberge?

Astre alléchant, oie délectable, Gonesse embroche deux soleils. Ma page est rouge sur la table. Buvons un coup de vin vermeil.

III

Gonesse aux Mouches

C'est ici leur patrie : elles naissent de l'air. Mon front, n'ai-je pas brisé mes trois lorgnons hier ?

Pour en attraper une qui me volait dans l'œil, sur ma joue enflammée, ah ! quel trèfle à cinq feuilles !

De ma mie, rose et nue, souple devant la glace, n'ai-je pas fait retentir la fesse noble et grasse ?

Mais en vain. J'époussète l'air et, sans espoir,

j'épuise comme une almée la danse du mouchoir.

Dès le matin je sors. Ces filles de l'aurore, dans les blés m'ont poursuivi de leurs trompes d'or.

A midi je reviens toujours plus en faveur : leurs lèvres sont pendues à mes gouttes de sueur.

Mon absinthe est pour elles un lieu de réjouissance. Que faire? ne point boire? constater leur présence?

J'en ai trois sur mon nez. Que veulent-elles? du sucre? Je parie qu'elles font la belle. Mais j'éternue.

Ce qui les fait, complices, prendre un bain dans mon verre. Et comment voulez-vous qu'on écrive des vers?

Bref, toute la journée elles me cherchent pouille. Que n'ai-je, pour me gratter, la grâce de ces poules?

J'espère dans le soir. Elles vont au plafond, tout comme les étoiles, peupler un ciel profond.

Mais j'ai peur des étoiles, et déjà ma serviette confond, en les mêlant, bleues et sombres planètes.

Je n'en aurai pas une! Ma fenêtre est ouverte. Ces points noirs au ciel d'or, ce sont elles peut-être?

Couchons-nous, mon amie. Que vois-je? Toutes en rond, et repues de mon sang, elles dorment au plafond.

France aimée, compte au nombre de tes plus jolies villes, Gonesse, patrie d'un roi et des mouches habiles.

IV

La Gloire

Derrière le store aux lueurs vertes, l'hirondelle casse la perle du matin, et le long des petites planchettes l'aube en débris pose un sable argentin.

Déjà des coqs glorieux promènent leur rubis sur la route de la Villette, devant l'*Auberge de la Patte d'Oie*, où luit une lampe encore dans ma chambrette.

Couche-toi, poète, c'est l'heure; il dort si bien le papillon de nuit. Souffle ta lampe, dors en candeur, ferme les ailes de tes yeux éblouis.

Dors bien: la gloire que tu cherches la nuit, par tes écrits et dans tes peines, ne vaut pas l'ombre agitée, mais sans bruit, d'une rose qui bat tes persiennes.

V

L'Alouette

Ce matin, dans la brume, les routes sont sonores. Des chars mystérieux chargés de gerbes d'or,

qui se sont ébranlés de tous les horizons, tirent des durs pavés de sauvages chansons.

L'attelage vers Paris, ils traversent la brume. Et l'on dirait — conduit par de grands dieux barbares qui fouaillent d'éclairs la croupe des chevaux noirs — tout l'or du Monde sur les roues de la Fortune

descendant vers Paris, fournaise au loin qui fume dans l'éclaircie soudaine d'un azur enchanté. Muette et pour les vents un petit jouet de plumes, l'alouette monte au ciel, oiseau déshérité.

Non pas. Tout le ciel rit. L'alouette a chanté! Elle chante à présent vos saphyrs, mes bleuets, vos rubis, coquelicots enfin libres dans l'air — et toi Gonesse! — les fleurs de tes pommes de terre

offrant partout leurs gemmes aux flammes de l'été. Plus de brumes. Je vois, en écartant le store, un chaume gai briller comme un bouclier d'or qu'un de ces dieux barbares sur la plaine a jeté.

Alouette, chantez la paix de ces trésors.

VI

Après l'Ondée

Après l'ondée, sous ses voiles de mousseline, la terre vaporeuse est toute rajeunie, et danse de joie comme une petite fille, et saute à la corde avec l'arc-en-ciel.

Des ornements doux flottent sur ses voiles, tout vacillants d'aise : un soleil, une lune; des champs d'avoine folle, et de minuscules moissonneurs tendant des gerbes au ciel pâle.

Un dernier éclair, fin comme une aiguille suivie d'un long fil d'argent et d'azur, coud sur la Nature le galon d'une route gaiement épinglée de poteaux qui brillent.

Danse, terre légère aux voiles magiques, irisés d'un vol d'aquatiques oiseaux sur ces ruisseaux secouant des écharpes autour de Gonesse qui joue de la harpe

avec ses clochers dans les peupliers. Tout cela, mêlé, virevolte et luit, miroite, change et vole, mousseline et moire. O terre enfantine, quand je te décris,

l'encre sur ma plume devient ton miroir. Je t'y vois danser, jeune et qui délires ; et sautant vers toi, peut-être qu'aussi les mots, sous ma plume, dans l'encre se mirent ?

Et mon poème danse et mon cœur aussi!

VII

La Noce à Gonesse

On sonne sur Gonesse la fête patronale. Tout justement le fils du Maire se marie avec une fillette ni trop bien ni trop mal. Je ne la connais pas, je la suppose ainsi.

O noces où seraient invités les rois mages, Cadet-Roussel, ses trois demoiselles, Madame Angot, sa fille volage, M. Thiers et le père Bugeaud!

Gens de la noce, gens de Gonesse, gens légendaires, vite à la messe.

On vient vous écouter, carillon des quatre cloches ! Voici le grand Chicart, Mogador et Clodoche, voici l'abbé Bridaine et Fanfan-la-Tulipe, les pompiers de Nanterre et Bacchus éventant d'une grappe Roger-Bontemps.

Dagobert, saint Eloi suivent sans grand arroi, l'un traîne son âne et l'autre son bleu manteau de roi, précédant Monsieur de Voltaire et Paul de Kock, Monsieur, Madame Denis aux bras de Pourceaugnac, Pandore et Choufleuri, Pierre Dupont, Offenbach, le grand Pan et le Diable, et trente pages qui portent des hanaps bouillonnant de gai vin d'Argenteuil.

Gens pleins d'orgeil, gens de la noce (qui m'inviterait ?) vite en carrosse.

On sonne sur Gonesse la fête patronale et justement le fils du Maire se marie avec une demoiselle très bien, de la campagne... On me l'a dit. J'y crois. — Mais pourquoi tout ceci ?

VIII

La Route de la Villette

A nous ! à nous ! aux flammes de l'aurore, le trésor des nuages et le trésor des fleurs, les rayons qui dégagent les secrets de la terre, les bouviers, les pasteurs givrés comme des mages, l'ombre sous les troupeaux des grands bœufs aux pas graves, toutes les belles génisses, tous leurs regards rêveurs.

A nous ! à nous ! la route et les villages, à toi le parfum frais de menthe qui te pénètre, à moi les flots d'air pur et qu'aucun mur n'arrête ; il n'y a ni riche ni pauvre : à tous la joie divine d'entendre le clocher de la petite ville sur un troupeau de toits agiter sa clarine.

Universel transport des clartés matinales ! Le monde est une perle dont nous sommes les feux : toi, moi, bouviers, troupeaux, lune d'argent, soleil, tous les papillons bleus sur la vive luzerne, sur les routes rythmées tous les arbres penchés, Paris au loin, Gonesse et les astres cachés. Ces feux, chœur de lumière, rendent une musique. Le sang chante. La sève siffle. Paris est une abeille sur la nature en fleurs, et qui vibre à pleines ailes. Dans son beau paradis le Seigneur doit danser, laissant sur sa poitrine éternellement jeune, couleur d'aurore, couleur de la fleur du pêcher, bruire le collier de perles musicales des jeunes univers éternellement liés. A toi, toujours, Seigneur, l'ivresse matinale !... Mais penche-toi : écoute Gonesse et son clocher, écoute au ras des lins — et comprends notre ivresse — Gonesse aux trois moulins, Gonesse aux peupliers.

ROISSY-EN-FRANCE

A Madame Paul Fort.

A l'ombre de l'église on voit que midi plane. Contre le mur du presbytère, en amoureux, un âne baise une rose, le plus joli des ânes baise la plus jolie rose sous les plus bleus des cieux. L'âne est vaurien sans doute, mais la rose complaisante, qui se penche au miroir troublant de deux grands yeux. O crime ! tout son cœur voltige en neige blanche, car, tant pis, de longues dents l'ont tirée par la queue. A l'heure de ce crime j'entre à Roissy-en-France, brusquement, dans une patache trop diligente qui fait tonnerre des pierres et cri de ses essieux. Au bruit le presbytère tremble de toutes ses roses. Devant le mur fleuri je descends en sautant. Sa rose aux lèvres, d'un œil où se jugent les choses (tandis que, moi, je paye un franc à ces messieurs) l'âne m'a vu : je suis un homme poussiéreux, gris souris comme lui, sans pose, et justement une rose aux lèvres — aussi — dont je semble content.

Ma pièce roule à terre. Où donc est ce trésor ? Je le retrouve enfin sur un frais crottin d'or. — C'est payé. Deux jurons. Bien, j'ajoute un pourboire et flatte, de ma rose aux doigts, le cheval noir. L'âne m'envoie un coup de queue sur le derrière et fait : « hon ! » J'examine alors ce gai confrère en passion florale, et de lui je m'approche, cependant qu'un fouet claque et disparaît le coche. Dans ce village personne, du moins jusqu'à présent. Un âne et moi, n'est-ce pas, Seigneur, bien suffisant pour donner à ce coin perdu de la Nature (où d'ailleurs un biquet près de l'âne figure) — vous allez voir — la palme de l'animation !

Sous un soleil de feu je fouille en ma sacoche, et qu'en tiré-je qui brille ? La tabatière d'un duc ?... non, un petit morceau tout lumineux de sucre ; et la victime tombe, la rose brisée d'amour, de lèvres qu'intéresse un autre objet d'amour. Frais et chaud le museau de l'âne est dans ma main. Que c'est doux ! Chère haleine ! O plaisir plus qu'humain ! Tout mon dessert y passe, — mon sucre et mes cerises, qu'en ma bouche alternés je tiens pour friandise. Et voilà qu'il voudrait me suivre, le grand coquin ! Mais il est au piquet, et son licol s'oppose à l'amitié naissante... Je l'abandonne aux roses...

Bon ! qui vient de ses cornes me gratter les genoux ? Toi, mon petit biquet ? Non, fais le beau. Debout. Une corne dans ma sacoche à présent ? Rien pour toi. Tiens, je l'ouvre toute grande : tu peux bêler dedans. O gredin qui me voles mon tabac d'Orient ! Cours après, mon bonhomme. Oui, je cours ! Non, ma foi, j'ai trop chaud, le village m'appelle, tant pis

pour moi. Pardieu oui, j'ai Roissy-en-France à visiter. Mon bidon. Je veux boire d'abord à ma santé... *glou-glou*... puis, sur ce tertre assis, casser la croûte. Que vois-je ?... ô catastrophe ! ô mon rêve en déroute !... Ah ! si je te tenais, méchant biquet perfide. Tu m'as tout renversé : plus rien, mon sac est vide. Absolument. Tenez, là-bas, sur le gazon, mon pain fait les choux gras d'un régiment de poules et trois chats se disputent mes saucissons qui roulent. Jouer au cerceau, Jésus, avec mes saucissons ! L'église a vu tout cela d'un portail ironique. Pas un des petits saints, las ! qui m'aient averti. Fort bien, l'église aura ma dernière visite. Un pied de nez à tous, et me voilà parti.

Au détour de l'église apparaît mon village « étalé sur les champs comme sur un tapis ». La rue s'ouvre. A l'entrée un coq a déguerpi. Seul un mouton pelé broute sur mon passage.

« Où suis-je, beau mouton ? » — Un écriteau répond avec ses lettres bleues pleines de confidences : « 20 kilomètres de Paris. Roissy-en-France. » Je constate gaiement : « Roissy-en-France ? Très bon. »

Ni gare, ni château — trois moulins en ruine (mais le ru s'est caché), des saulaies et des fleurs autour des maisons grises que leurs toits illuminent. La patache repasse vide de voyageurs.

Mais nul tragique puits, nulle triste citerne, l'abreuvoir, simplement, qu'entoure la luzerne, une source fleurie au bord d'un frais chemin, où les enfants vont boire et se tremper les mains.

La Demeure, oh ! voici la Demeure de l'Abbesse, morte en 1704 en allant à la messe. Le grand jardin n'est plus qu'ortie et que buissons, et la Vierge est brisée au seuil de la maison.

Les volets déchirés pendent comme les ailes des papillons de nuit brûlés à la chandelle. Une cornette bleue glisse derrière un saule. Non, c'est une éclaircie dans l'arbre. Oh ! qu'on est seul !

Seul comme le soleil qui rêve sur la place où la Mairie n'agite guère son vieux drapeau. Je regarde en passant la curieuse main grasse de la femme du maire écartant le rideau.

D'hospice ou de prison ne cherchons pas les pierres ; les murs qui sont là-bas sont les murs d'un moulin, d'un vieux moulin détruit (j'approche) dont la meunière n'est qu'une paresseuse chatte aux yeux malins.

Un moulin, une chatte, est-ce tout sur la plaine où finit ce village ? — Une ferme lointaine, blanche auprès d'un if noir, et c'est tout. Je ne vois plus que les champs de blé où le silence est roi.

Laboureurs ! laboureurs ! qui tous abandonnez une médiocre vie pour la grande fournaise où vos faulx couperont la flamme d'or des blés comme je vous approuve dans mon âme française.

De retour à l'église, ayant vu le village, tout d'abord je salue notre âne au beau visage, aux yeux noirs sous des roses... Malheureux ! qu'a-t-il fait ?... Il vient en me saluant d'arracher son piquet. Cet âne, si c'est l'âne au curé, quel esclandre. Quelles fables dans Roissy, par les dieux,

s'il l'était. « Mais c'est l'âne du diable ! arracher son piquet ! » Horrible. — « Arrière ! » fais-je. Aliboron recule. — Sur ma miche émiettée la volaille s'agite et le gazon paraît semé de marguerites. Où sont les chats ? enfuis vers les bleus horizons, faisant toujours, sans doute, rouler mes saucissons ?... Là-bas, entre les tombes, le biquet fou circule... Il faut que je m'abrite où l'azur me tuerait. Ah ! que ton ombre est faible aux heures de canicule, blanc portail plein de saints. Mais j'ouvre l'huis et j'entre... J'entre dans cette église au chœur sombre, aux murs nus, moderne, et qui me plaît ainsi, car j'ai connu son double en ma jeunesse, dans mon petit village, aux temps purs où mon âme ignorait les voyages.

O frais rayons posés sur ces plaques de cuivre que m'offrent les prie-Dieu ! Ah ! je me sens mieux vivre. Partout où le jour tombe je vois de fins trésors. Quoi ! cette église nue ? pas du tout. J'avais tort. L'autel est embrasé d'un feu silencieux, intérieur et doux — à rendre un diable pieux, et sur les murs obscurs le Chemin de la Croix, qui fait sauter Jésus de station en station, émeut des pierreries jusques à la Passion. Chut ! trois filles de Marie ornent de dahlias le socle en or d'un saint que je ne connais pas. Ne sont-elles plus jeunes ?... O vierges du silence ! Je m'agenouillerais bien tant je sens la présence flottante ici de tous les parfums de l'enfance.

Or je suis à pas lents le tapis de velours qui me mène à la goutte de sang tombée du ciel, sous la lampe en cristal du feu perpétuel... Là, je m'arrête, là, je rêve à tant d'amour !... et ne vois pas entrer mes bons amis du jour (ai-je laissé la porte ouverte ? il se peut bien) fidèles à mes dons, à mon sucre, à mon pain, voire à d'autre doux mets, et voire à mon paquet de blond tabac frisé, n'est-ce pas, le biquet ? Ane, poules et chats m'entourent... Patience... Moi je ne les vois pas. L'extase vaut l'absence. Queue basse, on me surveille d'un petit air discret. « Qu'a-t-il donc ? Est-il mort ? Renaîtra-t-il jamais ? » — Un ange vient de bêler. — Le diable !!! — O folle peur ! C'est mon biquet, debout, et voilà tout un chœur de cris sonores qui font retentir jusqu'au dôme le saint lieu et vibrer les vitraux polychromes.

Où suis-je ? au Paradis terrestre ? Non, plus d'espoir. Je n'attends pas mon reste, et m'étant recoiffé, j'allais... — « Vite ! l'abbé, courons chercher l'abbé ! » clament les filles de Marie en levant six bras noirs. Le voilà. Je voulais partir, mais c'est bien lui. « Grand Dieu, ces bêtes et vous, que faites-vous ici ? » — « Monsieur, nos dévotions... » Et j'incline la tête. — « Vos dévotions ! s'écrie alors le bon pasteur, les yeux illuminés et les bras pleins d'onction, vos dévotions, n'est-ce pas, vous et toutes ces bêtes ? Ah, mon Dieu, je comprends. *Gloria*, oui gloire au ciel !... Remettez-vous, mes sœurs. La visite d'un saint honore notre église. Vous avez devant vous le grand François d'Assise. » — « Monsieur l'abbé, vraiment, *non*, je ne le crois pas. » — « Bien ennuyeux, dit-il, — veuillez vous décoiffer ! — très ennuyeux (alors il se gratta le nez) après François d'Assise je ne vois plus qu'Orphée. »

PAUL FORT

POÈME DE CARDUCCI (1)

NA [illegible] druidica visione
Su gli spiriti cala e gli tormenta;
Da le torri papali d'Avignone
Turbine di furor feroce venta.

O passïon de gli Albigesi, o lenta
De gli Ugonotti nobil passïone,
Il vostro sangue bulica e fermenta
E i cuori inebria di perdizione.

Ecco la pena e il tribunale orrendo
Che d'ombra col de' nuovi giorni imprònta!
Oh, sei la Francia tu, bianca ragazza

Che su 'l tremulo padre alta sorgendo
A espiare e salvar con mano pronta
Bevi il sangue de' tuoi da piena tazza?

torbido

Mano

bevi

immane

1. *Epreuves d'imprimerie d'un Poème de Giosuè Carducci corrigées par lui-même.*

LES AVENTURES DE BÉCOT ET DE FALOURDIN

(*Fin*) (1)

CHAPITRE DIXIÈME

DE LA PUISSANCE DE L'ÉLOQUENCE

Avec mille précautions, sur la pointe des pieds, tel un danseur de corde, soutenant d'une main son toquet comme un objet fragile et faisant balancier avec l'autre, Bécot louchant d'un œil et gonflant une joue revint vers l'endroit où avait campé la caravane.

Le soleil déjà s'était couché, mais une lune toute ronde éclairait le désert, de sorte qu'il lui fut facile d'apercevoir au loin l'ombre des chameaux qui, harassés de fatigue, s'étaient étendus parmi les sables chauds.

La nuit était radieuse, le firmament scintillait d'étoiles et une brise légère rafraîchissait quel que peu l'atmosphère surchauffée par les rayons d'un soleil trop ardent.

Bientôt Bécot rejoignait ses bêtes de somme. Et lorsqu'il eut déposé aux pieds de Lidys et du jeune Ali son toquet de

1. Voy. *Vers et Prose*, t. XII et XIII.

laine rouge au fond duquel le minuscule personnage qu'il avait trouvé se promenait de long en large comme sur une place publique, ce fut un tel concert d'étonnements de la part de ses deux compagnons que pendant un instant tout le désert sembla joyeux comme une prairie ensoleillée où bruissent des cigales.

Lidys, réjouie à la vue de ce petit bonhomme dont les membres fragiles lui rappelaient ceux de ses poupées aux mains de porcelaine, poussait de jolis cris de surprise et accablait Bécot de mille questions auxquelles elle ne lui laissait même pas le temps matériel de répondre.

Ali, plus silencieux, roulait de gros yeux blancs.

Mais lorsque Bécot leur eut appris que cet être singulier n'était autre que le fameux Falourdin, leur stupéfaction se changea en délire de voir un géant aussi différent de celui qu'ils avaient imaginé jusqu'ici et que Bécot leur rapportait, comme un oiselet délicat, au fond de sa coiffure rouge.

Lidys, en éclatant de rire, s'écroula dans le sable mou. Les chameaux comprenant, sans doute, qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire se mirent à courir en tous sens, les perroquets crièrent cependant que le petit Ali, la tête en bas, fit en hurlant gesticuler ses jambes comme si, de la pointe de ses pieds agiles, il avait voulu faire tourner, dans l'air, quelque grosse boule invisible.

Et tandis que Bécot penaud comme un pêcheur qui n'a pris qu'un fretin dérisoire, avec un sourire triste, sans bouger, contemplait ce spectacle, Falourdin blême de rage, loin d'être effrayé par la présence de ces êtres dont la hauteur du plus petit était, pourtant, cent fois plus élevée que la sienne, apostrophait les insolents qui osaient rire de sa petite taille.

Mais Bécot, chez lequel la désillusion avait fait naître un esprit philosophique qu'il ne s'était jamais soupçonné, calma par de sages paroles le fougueux Falourdin, démontra à Lydis et au petit Ali le manque d'urbanité de leur attitude ainsi que tout le bonheur qu'ils devaient ressentir d'avoir trouvé, à la place d'un monstre brutal qui aurait pu les écraser, un microscopique géant qui n'atteignait pas à la hauteur de leurs bottes.

Bécot qui, tout en prononçant ces phrases, se découvrait d'autant plus orateur qu'il avait vidé, coup sur coup, pour noyer sa désillusion, trois outres remplies de vin, de même qu'un enfant qui s'amuse d'un nouveau jouet, usa, sans modération, de la faculté qu'il avait de discourir. Et tandis qu'un bruyant hoquet entrecoupait ses phrases, rouge, suant et ébouriffé, à quatre pattes au milieu des sables, il parla du soleil, de son enfance, de l'Ile, de Vire-Moutarde, de potirons, de sangsues, de pantoufles et de mille autres choses incohérentes.

Il parla de l'imagination, cette superbe puissance qui satisfait beaucoup plus pleinement ceux qui la possèdent que la raison elle-même. Il parla de l'amour et aussi de l'amitié et, à la façon d'un orateur, il parla de beaucoup d'autres choses qu'il ne connaissait point davantage.

Bref, il se montra si éloquent que bientôt ses auditeurs s'endormaient d'un sommeil profond cependant que lui-même, de plus en plus altéré, s'écroulait comme une masse, en balbutiant et hoquetant, parmi les chameaux dans lesquels son ivresse lui faisait voir des outres de peaux velues, gonflées de vins capiteux, et qui, ensorcelées, déguerpissaient dans les profondeurs du désert aussitôt qu'il les voulait saisir.

Mais une main invisible promena sous les narines du Géant quelque mystérieux soporifique qui ne tarda pas à l'endormir.

Et seul un ronflement sonore remplit alors le silence des solitudes au-dessus desquelles, telle une vaste prairie d'épis mûrs, s'étendait, autour d'une grosse lune réjouie, un firmament rempli d'étoiles.

CHAPITRE ONZIÈME

OU L'ON VOIT QU'IL PEUT Y AVOIR GÉANT ET GÉANT PÉTRIS DE LA MÊME FARINE

Lorsque Bécot enfin dégrisé se réveilla, sa première pensée fut pour Falourdin.

Il le trouva, non loin de l'endroit où il avait dormi, juché sur un petit monticule où l'avait transporté Ali, de façon à ce que Lidys qui avait pour lui toute la curiosité que peut avoir une jeune âme féminine pour un être aussi surprenant, put plus facilement s'en divertir.

Et comme Bécot, jusqu'ici, ne l'avait jamais vu qu'au crépuscule ou bien au clair de lune, pour l'examiner à loisir, il s'étendit sur le ventre de tout son long dans les sables.

Vu de près Falourdin était un petit personnage à grande barbe sombre de la hauteur d'un pied de tulipes.

Il était coiffé d'un tarbouche noir et un long cafetan vert descendait jusqu'à ses talons.

Sa peau était brune et mate, ses membres fins et ses gestes précieux comme tout le restant de son être.

Falourdin, qui n'avait point manqué de s'apercevoir qu'on ne lui voulait autre chose que du bien, commençait à s'habituer à la curiosité dont il était l'objet. Et familièrement, d'une petite voix aiguë, il répondait aux questions dont l'assaillaient la naïveté de Lidys, l'indiscrétion d'Ali ou l'impatience anxieuse de Bécot.

D'ailleurs, par le menu, il leur narra sa vie.

D'une taille beaucoup plus élevée que celle des autres êtres parmi lesquels il avait vécu, Falourdin leur conta son enfance, ses premiers jeux et ses désillusions. Il leur dit la souffrance qu'il avait éprouvée de se sentir aussi différent de ses compagnons et de quelle façon, enfin, il fut amené à lancer dans la mer la bouteille qu'avait recueillie Bécot.

Au fur et à mesure qu'il parlait, le Géant sentait revivre en lui-même les sensations de son enfance, comme si, par la voix de ce Falourdin, ce fût sa propre histoire qui lui était contée.

Malgré l'énorme différence qu'il y avait entre eux, et bien que le petit doigt de l'un fût plus gros que l'autre tout entier, Falourdin sentait aussi que Bécot le comprenait et que, pour aussi peu pareils qu'ils parussent, leurs natures, du moins, étaient semblables.

Ils étaient comme l'eau jaillie d'une même source, mais recueillie dans des récipients de formes différentes. Car c'est beaucoup plus par le tempérament et les mêmes goûts que deux êtres se ressemblent que par la grandeur de leurs oreilles ou de leur nez, et des âmes façonnées aux mêmes sensations ont souvent des affinités qu'ignorent celles qui sont issues de la même panse.

Bécot était un géant, Falourdin en était un autre.

Les plus hauts ormes de l'Ile arrivaient à peine à la poitrine du premier, et les arbres les plus élevés parmi lesquels il avait vécu n'atteignaient pas la barbe du second.

Bécot, pendant son jeune âge, n'avait pu partager les jeux innocents de ses frères. Et Falourdin, pour la même cause, jamais ne se mêla à ceux de ses camarades.

La stature formidable de Bécot l'avait empêché de connaître l'amour : la taille démesurée de Falourdin ne lui avait pas permis de goûter aux joies qu'il procure.

Bécot, enfin, lassé de son existence, avait voulu conduire son Ile vers un pays plus approprié à sa stature et Falourdin, découragé, avait tenté d'appeler à son secours un être semblable à lui-même.

Ils connurent la même anxiété, les mêmes tourments, ils vécurent la même espérance.

Et Falourdin, à côté de Bécot, était pareil à l'un de ces microscopiques arbustes qui croissent, dans une forêt, au pied d'un chêne immense. Ils partagent les mêmes rayons, essuient les mêmes orages, palpitent à la même brise et les mêmes nervures divisent la moindre de leur feuille.

CHAPITRE DOUZIÈME

OU L'ON VOIT BÉCOT, LIDYS ET LE NÉGRILLON COMME TROIS NATURALISTES AU MILIEU D'UN PRÉ

Lorsque Falourdin eut cessé de parler, Lidys et le jeune Ali se divertirent à la pensée qu'il existait un peuple aux yeux

duquel ce personnage microscopique pouvait passer pour un géant.

Ali, qui trouvait tout naturel que certains hommes fussent blancs et d'autres noirs, comme les pièces d'un jeu d'échec, ne pouvait concevoir qu'il en fût d'une taille aussi réduite. Et il déclara bien haut qu'il donnerait volontiers les anneaux d'or qui pendaient à ses oreilles, son pagne et son tespi d'ambre frais pour posséder un petit être semblable à ceux dont leur avait parlé Falourdin.

Lidys, elle, s'en étonnait moins. Car c'est le propre des jeunes filles d'être crédules et de joindre la candeur à la coquetterie, comme la rose, à sa fraîcheur, son parfum.

Au surplus, depuis son plus jeune âge une fillette n'est-elle pas habituée à prêter de la vie à des choses inertes et fragiles et Lidys, comme les autres petites filles, n'avait-elle pas, par exemple, aimé, habillé et choyé de microscopiques et naïves poupées de porcelaine trouvées, comme une enfant perdue, sous la croûte dorée d'une galette d'Epiphanie ?

D'ailleurs Bécot, plein lui-même de curiosité pour le pays de Falourdin, ne laissa guère le temps à Lidys et au négrillon d'épiloguer sur cette contrée ni sur ses habitants qu'il désirait connaître.

Il rassembla autour de lui tous ses chameaux et donna le signal du départ.

La caravane s'ébranla selon l'ordre dans lequel elle était arrivée. Et tandis que parmi des coussins et des étoffes de soie précieuses, Lidys, parée de colliers légers, s'asseyait entre les bosses du premier chameau, le négrillon, après avoir suspendu au licol une petite cage dans laquelle Falourdin

était doucement balancé, tel un aéronaute dans une nacelle, s'installait, à califourchon, sur le cou de la bête.

Bécot, sous le soleil brûlant, rouge comme s'il allait éclater, marchait à côté de la caravane, de même qu'un berger qui accompagne son troupeau.

Elle avançait depuis un certain temps déjà, lorsque Falourdin qui de son observatoire improvisé surveillait la marche du cortège, pria le petit noir, d'arrêter leur monture.

On avait atteint, en effet, les végétations auxquelles Falourdin donnait le nom pompeux de « forêts », bien qu'elles ne parussent être, pour les autres, qu'une verdure assez chétive propre, tout au plus, à nourrir quelques rongeurs. Et il leur montra tout le péril qu'il y aurait pour le peuple microscopique et laborieux dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence, à laisser fouler ce sol par autant de chameaux qui ne manqueraient point d'y semer l'horreur et la désolation.

Lidys, sensible comme toutes les jeunes femmes quand il s'agit de souffrances physiques, mais fort susceptible, au surplus, à l'imitation de toutes les autres, de sourire devant une torture morale, se rendit à cette observation. Bécot approuva en louchant. Mais quant au jeune Ali, qui pourtant fit accroupir sa monture, il déclara que d'aussi petits êtres ne devaient pas plus souffrir qu'un hanneton auquel on arrache une aile ou que l'on transperce d'une épingle.

Et bientôt, tandis que Falourdin, telle une gerboise affairée, se frayait un passage à travers ces végétations qui lui arrivaient à peine à la barbe, on aurait pu voir l'énorme Bécot, Lidys et le négrillon, errant à sa suite, parmi ces verdures, comme trois naturalistes à la conquête d'un papillon précieux.

CHAPITRE TREIZIÈME

OU L'ON VOIT QUE, VUS DE HAUT, DES HOMMES PEUVENT RESSEMBLER A DES INSECTES

Pour que tu puisses, ami lecteur, concevoir le spectacle qui s'offrit à Bécot, à Lidys et à leur négrillon, il faudrait que ton imagination te transportât vers la prairie ensoleillée, parée de coquelicots, de bluets, de pâquerettes et d'aromatiques bouillons-blancs où tu n'as pas manqué d'aller rêver, paresseusement étendu dans les herbes, par quelque beau jour d'été, à l'heure mystérieuse où tinte l'angelus.

Penchés sur ces végétations, ce qu'ils auraient pris, comme toi-même, pour un simple pré était tout un territoire rempli de forêts, bossué de montagnes, creusé de gorges, découpé de ravins, semé de champs et peuplé de villes.

Bécot qui se laissait diriger par Falourdin auquel les plus hautes verdures effleuraient à peine le menton, croyait revivre, en contemplant cette féerie, une heure lointaine de son enfance, alors que son imagination le transportait dans une nacelle, sous la lune, comme au-dessous d'un ballon, et que ses frères ébahis, qui le regardaient fuir dans l'espace, n'étaient plus pour lui que de microscopiques insectes.

En effet, où ils se trouvaient, ce qui paraissait être une fougère était un arbre ; le moindre sillon un chemin ; une fourmilière une cité ; un tas de taupe une montagne.

Bécot enjamba une flaque d'eau : c'était un lac où se croi-

saient de fragiles embarcations qui avaient l'air de longs cousins frôlant l'onde avec leurs pattes.

Lidys voulut cueillir une jacinthe pointue : elle anéantit une précieuse pagode de porcelaine.

Et le négrillon, avec une badine, croyant bousculer une bande de termites, rouges comme il en est dans les champs, mit en déroute toute une armée.

Car ce petit peuple était policé, civilisé, ses soldats étaient nombreux, mais ce que tu aurais pris pour un scarabée était un paladin en armure, et pour un cancrelas un gros bourgeois allant à ses affaires.

Encore que beaucoup d'entre eux fussent écrasés par les pieds énormes de Bécot ou par les pas menus de Lidys et du jeune Ali, la présence des trois amis n'interrompit point les occupations ordinaires des habitants, lesquels pullulaient sous leurs yeux, à certains endroits qui étaient des villes, comme autant de fourmis laborieuses.

Falourdin fit apprécier à Bécot la générosité de ce sol et l'activité de ceux qu'il nourrissait. Il lui montra des petits êtres dont certains travaillaient dans leurs demeures et dont d'autres cultivaient la terre ou vendangeaient. Et il ne manqua point de lui faire observer que comparativement à leurs corps, leurs légumes, de même que leurs fruits, atteignaient pour l'ordinaire un tel développement qu'ils étaient obligés de se réunir pour transporter une grappe ou même une simple fraise.

Bécot contemplait tout cela en silence, mais il se demandait, tout au fond de lui-même, si ce Falourdin, pour lui en faire accroire, ne lui montrait pas simplement, au milieu d'un champ, quelque énorme fourmilière analogue à celles

qu'il avait observées si souvent, tant les mœurs de ces hommes ressemblaient à celles de ces insectes.

Ali roulait de gros yeux blancs.

Lidys était joyeuse et surprise.

Elle le fut, d'ailleurs, bien davantage lorsque Falourdin lui eut appris que ce qu'elle croyait être des papillons butinant de fleur en fleur, n'étaient autre que des hommes minuscules qui voltigeaient au moyen d'ailes légères et qui se posaient sur des plates-formes de couleurs diverses élevées, à cet effet, à la façon de gares au-dessus des villes et des bourgs.

D'ailleurs tous n'étaient pas munis des mêmes appareils; il y en avait dont les machines plus rapides traversaient l'air en grondant et que l'on aurait pris pour de gros bourdons, et d'autres, protégés par de larges lunettes, qui voltigeaient avec un bruit métallique et qui ressemblaient à des libellules.

Bécot, émerveillé cependant par ces manifestations du progrès autant que par ces fragiles monuments de porcelaine, s'inquiéta, auprès de Falourdin, de l'utilité de ces machines à voler qui ressemblaient à des papillons et de ces tours gracieuses qui avaient toute la délicatesse et le coloris des fleurs.

Il ne doutait point, en effet, que les premières ne servissent à transporter des fardeaux et que les secondes ne fussent de riches habitations. Aussi fut-il assez surpris d'apprendre que les unes pas plus que les autres ne servaient à rien de précisément utile.

Car ce qui faisait justement le bonheur de ce petit peuple, c'est que toute son intelligence s'exerçait à édifier des choses qui ne servaient à rien, à rien sinon à son plaisir ou à l'agré-

ment de ses yeux, et, pour ne parler que de son soldat, si celui-ci n'était pas fait pour la bataille, il égayait, du moins, les villes du chatoiement doré de son uniforme.

Falourdin démontra, d'ailleurs, à Bécot qui bien que se laissant convaincre ne manquait point d'en rester stupéfait et d'en loucher d'étonnement, que tout ce qui est vrai, tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, tout ce qui vaut enfin la peine de vivre, le rêve, la musique, les couleurs, les fleurs, les parfums, la gourmandise, les oiseaux, la poésie, ne correspond à aucune utilité pratique et ne sert absolument à rien.

Il lui prouva, aussi, toute la sagesse de ce petit peuple qui vivait pour son plaisir — règle infaillible de la vérité — et qui considérait qu'une œuvre d'art, en apparence inutile, un monument, une statue éternelle, procure à l'humanité une somme de jouissance infiniment supérieure à celle que lui apporte la plus savante découverte.

Bécot, qui regardait à ses pieds Falourdin en souriant d'un air niais, ne comprenait qu'assez confusément tout ce qu'il lui disait. Mais comme le soleil était haut et qu'il lui paraissait agréable de faire la sieste, il n'en écouta pas davantage, il se tapa derrière l'oreille, fit une grimace, et suivant l'exemple que lui donnait le jeune Ali, il s'étendit de tout son long dans ces verdures, sur ces forêts, sur ces villes, sur ces villages, sans autre souci que son propre confort.

Si le sommeil du Géant ne fut point troublé, il n'en fut point, du moins, de même de celui du négrillon dans lequel ce petit peuple crut, sans doute, en raison de la couleur de son corps, découvrir quelque énorme et savoureuse idole de chocolat. Il fut dévoré comme par autant d'insectes acharnés.

Et cependant que plongé dans ce demi-sommeil, il se

tournait, se retournait et se grattait — tandis que Bécot ronflait paisiblement — une douzaine de petits êtres, ainsi que des papillons fous, prenant Lidys, parmi ces végétations ensoleillées, pour quelque fleur surnaturelle, voltigeaient, éblouis, autour de sa chevelure.

CHAPITRE QUATORZIÈME

OU APPARAIT UNE PETITE FÉE, DONT LA ROBE COULEUR DE SOLEIL EST FAITE DE MINUSCULES CLOCHETTES

Cependant il y avait un certain temps déjà que Bécot avait rencontré Falourdin, mais si l'amitié que les deux géants avaient l'un pour l'autre ne faisait que s'accroître, leurs rapports — en raison de la différence de leur taille — ne laissaient pas que d'êtres difficiles et souvent fort périlleux.

Si Bécot désirait, en effet, parler à Falourdin, le mieux encore était qu'il s'aplatît sur le ventre, à la façon d'un chasseur à l'affût au milieu des jungles. Et si, d'aventure, Falourdin voulait se faire entendre de Bécot, retroussant son cafetan vert et s'aidant de ses mains et de ses pieds, il était obligé, pour atteindre son oreille, de faire l'ascension de son corps et de s'installer sur son épaule, tel un singe savant sur celle d'un joueur d'orgue.

L'amitié, à ce prix, on l'avouera, est une chaîne, mais ni les jurons tonitruants que Bécot, rouge, suant et ébouriffé, prononçait chaque fois qu'en se baissant, une douleur vive le

tiraillait, ni les imprécations de Falourdin ne réduisaient la stature du premier, ou n'augmentaient la taille du second.

Et si c'était là le seul nuage qui troublât la pureté de leurs sentiments, il s'épaississait parfois jusqu'à l'assombrir presque complètement, comme une de ces journées radieuses de l'été pendant laquelle éclate un orage.

Naturellement — et c'est humain — Bécot reprochait à Falourdin sa petite taille et Falourdin chicanait Bécot sur la hauteur de la sienne. Mais ce qui est encore inhérent aux hommes, c'est l'espérance, aussi s'accordaient-ils pour reconnaître qu'il n'est point de mal sans remède et s'attendaient-ils, en s'éveillant chaque matin, à en découvrir un qui les rendît semblables.

Mais jusqu'ici leur attente avait été déçue.

Une nuit, pourtant, que Falourdin s'était endormi à côté de Bécot, il fut visité, pendant son sommeil, par une petite fée si gracieuse et si jolie qu'il serait vain de chercher des mots assez précieux pour décrire la délicatesse de son visage ou la finesse d'une de ses fossettes.

Cette petite fée — qui parut à Falourdin, au premier instant, être habillée d'un vêtement de brocard couleur de soleil sur lequel ses mains, cependant qu'elle parlait, voltigeaient comme deux oiseaux légers — était, en réalité, revêtue d'une ample robe, gracieusement évasée, faite de mille et mille minuscules clochettes d'or, de sorte que, aussitôt qu'elle remuait, elle faisait entendre un tintement clair et délicieux.

Elle s'assit si près de lui que le long voile blanc qui retombait de sa coiffe pointue frôla la joue de Falourdin et elle lui parla d'une indéfinissable petite voix — qu'interrompait parfois un rire léger ou le clair tintement de ses clochettes —

d'une petite voix étrange, vive, mystérieuse, pressée, falote qui ressemblait au bruit d'une bouilloire qui chantonne sur le feu.

Falourdin qui ne saisissait pas toutes les paroles que prononçait la gracieuse fée, crut définir, cependant, qu'elle lui proposait de le conduire, ainsi que Bécot, vers l'antre d'un sorcier fameux dont le philtre, en les rendant semblables l'un à l'autre, les transporterait aussi, ainsi qu'ils le rêvaient, vers des pays mieux appropriés à leur nature.

Au fur et à mesure que cette singulière fée lui parlait, sa voix devenait moins distincte, plus lointaine, et bientôt Falourdin n'entendit plus qu'un murmure confus, analogue à celui que l'on entend dans un coquillage, et qui peu à peu s'éteignait.

Lorsqu'il ouvrit les paupières, la fée avait disparu. Et il n'aperçut, à côté de lui, rouge, suant et épanoui, que l'énorme visage de son compagnon qui, du revers de sa grosse main, se frottait les yeux.

Falourdin, naturellement, fit aussitôt part à Bécot de l'étrange visite qu'il avait reçu pendant son sommeil, mais le Géant assez peu crédule en ce qui concernait les songes et toujours animé, à son réveil, d'un insupportable esprit de contradiction, se contenta de répondre ironiquement à Falourdin en gonflant une joue, en mettant sa bouche en coin, en plissant le front et en faisant d'effroyables grimaces.

Tandis que Bécot se livrait à cette mimique désordonnée, il entendit distinctement, non loin de lui, tintinnabuler mille clochettes. Et comme ce bruit ne pouvait être produit que par la robe de la petite fée dont lui parlait justement Falour-

din, le masque de l'étonnement le plus profond remplaça les grimaces sur sa grosse face bouffie.

Il se leva plein d'émotion, rendu tout à coup crédule, et regarda autour de lui.

Mais déjà le tintement mystérieux avait cessé et il n'aperçut que des verdures, Lidys qui jouait avec le négrillon, ses chameaux qui broutaient, des sables qui s'étendaient à l'infini, le ciel au-dessus de sa tête, et il n'entendit que le murmure de la brise qui se mêlait au bruit monotone d'une mer lointaine.

CHAPITRE QUINZIÈME

DE QUELLE FAÇON LE SORCIER ENVOYA BÉCOT ET FALOURDIN VERS LEUR IDÉAL

Bécot soucieux, son toquet rouge enfoncé jusqu'aux oreilles, la tête baissée, les mains derrière son dos, se promenait de long en large en portant Falourdin sur son épaule lorsque, de nouveau, il entendit, assez près de lui, tintinnabuler les étranges sonnettes.

Il avança vers l'endroit d'où semblait venir leur bruit, mais à peine l'avait-il atteint qu'il éclatait un peu plus loin pour cesser et reprendre vers un autre point, au fur et à mesure que Bécot s'en approchait, tel dans une prairie le cri strident de la cigale.

Mais comme c'était toujours devant lui que tintaient joyeusement les mille et mille clochettes de sa robe couleur de

soleil, Bécot résolut de suivre le chemin que lui traçait l'invisible petite fée.

Dirigé par ce bruit intermittent et cristallin, le Géant foula, d'abord, de minuscules forêts que sans les affirmations de Falourdin il aurait pris, sous ses pieds, pour de simples fougères. Mais au fur et à mesure qu'il allait devant lui, ces forêts devenaient plus hautes et si, dès ses premiers pas, elles ne dépassaient point sa cheville, elles atteignirent, peu après, son ventre, puis sa poitrine, puis ses épaules, comme s'il se fût avancé dans une mer de verdure de plus en plus profonde.

Bientôt même, leurs arbres furent si élevés que Bécot parut s'engloutir parmi leurs cimes et il se trouva, alors, au milieu d'un bois magnifique et ténébreux, proportionné à sa stature, où des troncs robustes s'élançaient comme les colonnes d'un temple.

Il marchait depuis un certain temps déjà dans cette forêt sauvage à la poursuite de la petite fée qui, de buisson en buisson, rieuse et tintinnabulante fuyait invisible devant lui, lorsque Falourdin lui fit remarquer que les clochettes tintaient, à présent, tout autour d'eux avec une persistance et un éclat très singulier.

Ils se perdaient en conjecture et se demandaient anxieusement ce que pouvait signifier ce signal lorsqu'un être monstrueux qui sortit en claudiquant de l'épaisseur des bois et qui portait, à la façon d'un bûcheron, une cognée sur son épaule se dressa tout à coup devant eux.

Ce monstre mesurait deux fois la taille de Bécot, une simple peau de bête jetée sur son cou qui retombait sur sa poitrine vêtait seule sa nudité et sa maigreur était si excessive que l'on

aurait pu le prendre pour quelque squelette géant si à côté de sa jambe gauche — qui était mince comme une échasse et qui semblait friable comme un os desséché — il n'avait possédé une formidable jambe droite qui vaut à elle seule une description spéciale :

C'était une énorme jambe, une énorme jambe à la cuisse musclée, une énorme jambe rose, dont la chair vivante, bien portante, fleurie, contrastait singulièrement avec l'aspect chétif de celle qui était sa sœur. Une énorme jambe, enfin, dont le mollet s'enfonçait dans les profondeurs d'une lourde botte rouge sur la semelle de laquelle scintillaient des clous, comme des astres dans une nuit d'été.

Le sorcier — car c'était lui en personne qui se dressait ainsi devant Bécot et Falourdin sous la forme de ce bûcheron — remarquant le trouble qu'il avait jeté dans l'esprit de nos deux compagnons, et plus spécialement dans celui de Bécot dont les membres tremblaient, s'arrêta devant eux et les rassura tout de suite, l'un et l'autre, sur ses intentions.

Depuis longtemps, leur dit-il, tantôt caché dans une outre et tantôt prenant l'apparence d'un chameau bossu, il les avait visités et il n'ignorait point ce qu'ils pouvaient avoir à lui demander. Néanmoins il les pria de formuler leurs désirs. Et cependant qu'il posait sa cognée à côté de lui, il s'appuya contre un rocher et il les fit asseoir sur un tronc d'arbre qui se trouvait là.

Bécot, rassuré par cet accueil, parla le premier. Et s'il serait oiseux et même indiscret de répéter par le menu — car il est des choses intimes — ce qu'il dit au sorcier qui l'écoutait en hochant doucement la tête et en balançant machinalement sa lourde botte rouge, qu'il nous soit permis, pourtant, de rap-

porter ici qu'il lui exposa tout l'embarras qu'il avait de vivre parmi des êtres si peu semblables à lui ; la difficulté que sa grosse main, au milieu d'une nature aussi disproportionnée, trouvait pour cueillir une petite fleur et toute la joie, qu'il ressentirait, enfin, d'être transporté dans un pays où les habitants auraient une stature aussi haute que la sienne.

Lorsque Bécot eut fini de parler, Falourdin, à son tour, prit la parole et exprima au sorcier un désir analogue avec une voix différente.

Le sorcier, tout en balançant sa grosse botte rouge, dont un rai de soleil, filtrant à travers les feuilles, faisait étinceler les clous, écouta Falourdin avec la même bienveillance qu'il avait mis à entendre Bécot. Et lorsque nos deux compagnons eurent exposé leurs revendications et leurs désirs, il prit lui-même la parole et s'adressant aussi bien à l'un qu'à l'autre il leur demanda — en esquissant un malicieux sourire, qui mit sa bouche de travers dans son visage décharné comme celle d'une chèvre qui mâchonne un brin d'herbe — s'ils avaient bien réfléchi à la grâce qu'ils souhaitaient de lui, et si vivre au milieu d'une humanité uniforme, où tous les hommes seraient égaux, était bien tout ce qu'ils souhaitaient.

Bécot et Falourdin, un peu surpris par cette question, lui répondirent qu'ils n'avaient point envisagé d'autre idéal. Alors le sorcier se mit à rire, à rire cependant que toutes les sonnettes de la petite fée, dont le bruit, pendant ce colloque, avait cessé, tintinnabulèrent bruyamment.

Le sorcier pria alors Bécot et Falourdin de boire une gorgée d'un breuvage magique que contenait une gourde qu'il leur tendit. Et il remit, à chacun d'eux, l'épine d'un rosier en leur

recommandant de s'en piquer si jamais il leur arrivait de désirer revoir leur ciel natal.

Lorsqu'ils eurent absorbé ce philtre il les plaça devant lui, le dos tourné, les mains sur les genoux, la tête basse, dans l'attitude de quelqu'un qui cherche une épingle sur le sol, et il leur annonça — tout en balançant sa lourde botte rouge, tel un joueur qui veut, avec son pied, lancer un ballon — qu'il les allait, enfin, transporter vers le pays auquel ils rêvaient.

Bécot retenait son souffle.

Falourdin tremblait d'émotion.

Le sorcier compta une.

Il compta deux...

Mais le philtre opérant, sans doute, ils n'eurent plus conscience de ce qui se passait, et ils n'en entendirent pas davantage.

CHAPITRE SEIZIÈME

QU'IL IMPORTE DE LIRE EN SE BOUCHANT LES OREILLES POUR COMPRENDRE LA SUITE DE CETTE HISTOIRE

Quand Bécot et Falourdin revinrent à eux, ils se trouvaient dans les airs.

Côte à côte, le buste droit, les jambes en avant, comme s'ils étaient assis dans un fauteuil trop profond, ils filaient avec la vitesse de deux obus et seule une douleur vive qui les tiraillait l'un et l'autre comme une morsure vers le même endroit, au-dessous des reins, leur rappelaient qu'ils n'étaient point des êtres purement immatériels.

Rapides et légers, tantôt ils passaient au-dessus d'un continent, tantôt ils voyaient scintiller un océan au-dessous d'eux et tantôt ils traversaient d'épais nuages d'où ils ressortaient pour se trouver, de nouveau, au milieu de l'azur.

Ils avaient, dans leur course folle, l'étrange sensation de flotter immobiles dans les airs cependant que le monde, telle une vaste boule, tournait au-dessous d'eux.

Ils croisèrent des vols d'oiseaux de toutes les tailles et de toutes les nuances et ils n'avaient qu'à ouvrir les yeux pour comprendre la variété de climats que peut offrir la terre à ceux qui l'habitent, car tantôt c'étaient des pays si chauds qu'ils apercevaient que tout semblait y avoir été cuit, et tantôt des contrées si froides que la neige seule recouvrait leur sol.

Les deux géants qui filaient toujours, tels des bolides dans l'espace, virent, lorsque la nuit fut venue, scintiller tout autour d'eux, des astres volumineux comme des citrouilles et ils purent, en même temps, se convaincre — car ils en étaient moins éloignés — que la lune était réellement un visage observant l'univers dans une lucarne ronde.

Mais leur course était si folle, si vertigineuse que cette nuit ne dura qu'un instant — pas plus qu'une nuit d'amour — et bientôt, de nouveau, la lumière du jour les éclairait.

Ils virent passer au-dessous d'eux des mers, des îles, des forêts, des plaines, des villes, des champs et des montagnes, mais au fur et à mesure qu'ils avançaient dans les airs, tandis que le corps de Bécot petit à petit, lentement, se réduisait comme un ballon que l'on dégonfle, celui de Falourdin, au contraire, augmentait insensiblement, telle une cornemuse dans laquelle on souffle.

Leurs vêtements se métamorphosaient à mesure que leurs corps changeaient de volume. Et tandis que le toquet rouge de Bécot que traversait une insolente plume de cigogne et le tarbouche de Falourdin devenaient, progressivement, d'identiques tuyaux noirs et luisants, la pittoresque robe de percale jonquille du premier et le cafetan de soie verte du second se transformaient de la même manière en deux costumes de drap lugubre.

Et bientôt Bécot et Falourdin avaient, non seulement une corpulence, mais un aspect tellement semblables, tellement identiques, qu'ils ne savaient plus eux-mêmes, lequel d'entre eux était Bécot et lequel était Falourdin.

Ils filaient depuis un temps que ni l'un ni l'autre n'auraient pu apprécier, lorsque soudain leur course se ralentit. Alors ils s'aperçurent qu'ils tombaient et se rapprochaient de la terre.

Bientôt après très doucement ils étaient déposés sur le sol.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

OU L'ON VOIT QU'IL N'EST PAS DE ROSES SANS ÉPINES

Lorsque revenus de leur émotion Bécot contempla Falourdin et Falourdin contempla Bécot, ils eurent chacun la sensation de se regarder dans un miroir tant ils étaient pareils l'un à l'autre.

Bien qu'aucun habitant ne s'en fût aperçu, ils étaient tombés au milieu d'une ville, d'une ville de pierre, sans arbres et sans fleurs, dont les rues droites, qui se coupaient de loin en

loin, formaient partout d'uniformes blocs de hautes maisons géométriques.

Sur les trottoirs de ces longues rues, se croisaient des passants affairés qui semblaient se poursuivre sans jamais se rejoindre. Ils marchaient en silence, comme des gens remplis de soucis. Et ce ne fut pas sans un grand étonnement que Bécot et Falourdin s'aperçurent que chacun de ces habitants coiffé, comme eux, d'un tuyau luisant et vêtu de noir, leur ressemblait si prodigieusement que cette ville paraissait peuplée uniquement d'une multitude de Bécots et de Falourdins qui allaient, venaient, sortaient des demeures, disparaissaient sous les porches, regardaient aux fenêtres, évoluaient, gesticulaient dans les boutiques, couraient, flanaient, se poussaient, se bousculaient, grouillaient et qui, entassés dans de longues boîtes vitrées, se faisaient tirer, au milieu des chaussées, par des chevaux et des machines.

Bécot voulut faire part de son étonnement à Falourdin au moment où Falourdin désirait exprimer le sien à Bécot, mais comme ils ressentaient, maintenant, tout de la même manière et que leurs cerveaux étaient identiques, ils prononcèrent au même moment, avec la même intonation, les mêmes mots, de sorte que leurs voix semblaient sortir de la même poitrine.

Et chacun, à part soi, reconnut qu'à l'avenir il lui serait inutile de formuler sa pensée.

Bécot devint alors taciturne. Falourdin le devint aussi.

Ils regardaient aller et venir sans enthousiasme ces passants faits à leur image.

Certes, dans les lieux où ils se trouvaient, ainsi qu'ils l'avaient d'ailleurs imprudemment souhaité, tous les êtres se ressemblaient et étaient construits à la même mesure, mais

ce n'étaient plus leurs beaux pays d'autrefois où chacun d'eux, selon sa nature, avait grandi librement, tel un arbre sous le soleil.

C'était une cité morose dans laquelle chaque habitant rappelait à Bécot le petit tabellion, constamment vêtu de noir, qu'il avait aperçu, parfois, dans son Ile, de sorte qu'il avait l'impression, en voyant circuler tous ces êtres, de se trouver au milieu d'une immense manufacture où étaient fabriqués tous les notaires de l'univers, comme des jouets ou comme des pantins.

Car c'était bien une foule de pantins, en effet, de pantins lugubres, que lui représentaient tous ces personnages animés des mêmes passions, poussés par les mêmes instincts, régis par les mêmes lois, possédant les mêmes vertus, les mêmes vices, et qui poursuivaient, en faisant les mêmes gestes, un même idéal comme s'ils avaient été mus au moyen des mêmes ficelles.

Cette ville était sombre, sans joie ; toutes les façades y étaient percées de fenêtres identiques et l'on sentait que chacun de ceux qui y vivait y devait recevoir, comme une ration, durant sa vie, la même dose de lumière.

Bécot et Falourdin en contemplant tout ce qui les entourait songeaient à Lidys qu'ils avaient abandonnée, à Lidys dont la voix claire ressemblait au bruit des sources, à Lidys dont la chevelure voltigeait comme un essaim et à leur négrillon aussi, dont le corps brun et cambré avait la couleur d'une lourde grappe mûrie dans le soleil.

Mais déjà le soir tombait et Bécot et Falourdin, qui étaient sans gîte, voulurent entrer dans un hôtel dont l'enseigne, *Aux deux Géants*, leur sembla hospitalière.

Mais comme ils n'avaient aucun bagage et que les explications qu'ils en donnèrent ne parurent pas naturelles, on les jeta séparément, les pieds chargés d'un lourd boulet dans le sombre et traditionnel cachot dont la lucarne barrée de fer éclaire à peine d'une lueur lugubre quatre murs froids, un peu de paille, une triste cruche, et qui — pour l'ordinaire — offre son hospitalité aux esprits trop aventureux.

Dans l'ombre de leurs cachots Bécot et Falourdin comprirent toute la perfidie — bien féminine — de la gracieuse petite fée dont la robe, faite de mille clochettes, avait la couleur du soleil.

Ils comprirent, aussi, le rire malicieux du sorcier et pourquoi dans son ironie, pour leur permettre de retrouver leur ciel natal il avait justement remis à chacun d'eux, afin qu'ils s'en piquassent, l'épine d'un rosier.

Je n'ai pas besoin de te dire, ami lecteur, qu'ils n'apprivoisèrent ni rats ni araignées, ainsi que, dans les livres, le font généralement les prisonniers, mais qu'ils usèrent de leurs épines.

Et lorsque le geôlier — qui seul dans toute la ville était vêtu d'une cagoule — entendant, au même instant, derrière les portes des deux cellules, une petite explosion analogue à celle que produiraient deux ballons de baudruche, vint en traînant ses lourdes clefs exposer son gros nez rouge, sa face barbue et son menton rasé au grillage de leurs judas, il n'aperçut, entre quatre murs, à la lueur équivoque d'une lucarne barrée de fer, qu'une triste cruche, un boulet rouillé, quelques poignées de paille humide parmi laquelle chantait, éperdument, une cigale.

ÉPILOGUE

Dans l'obscurité de son cachot, Falourdin, qui n'y voyait guère, au lieu de se piquer avec la pointe, enfonça dans sa chair le mauvais côté de l'épine.

Il reprit pourtant son premier aspect. Mais au lieu d'être transporté dans son pays, il se trouva dans une contrée lointaine, au milieu d'un peuple infiniment plus grand que lui qui ne manqua point de l'attacher, comme un pantin, au bout de quatre ficelles.

Là, sur un modeste théâtre au rideau grenat, vêtu de son long cafetan vert, falot, barbu, coiffé de son chapeau pointu, il fait la joie des enfants rieurs, lorsque le printemps chante dans les tilleuls d'un mélancolique mail provincial.

Quant à Bécot il fut transporté dans son île. Elle se dressait au milieu des flots à l'endroit où elle se trouvait alors qu'il vint au monde, mais elle était déserte, abandonnée, et nul vestige n'indiquait plus qu'un jour, même, elle fut habitée.

Il voulut revoir l'enclos, l'enclos où Lidys avait grandi sous des pommiers en fleurs, l'enclos où frémissaient des ruches aux toits ensoleillés, mais il ne retrouva, parmi des broussailles épineuses, qu'un arbre mort et silencieux.

Il chercha, près du rivage, la maison de son enfance. Seules quelques pierres disséminées gisaient dans la poussière.

Pourtant il vit scintiller, au milieu de la lande, comme un miroir, la petite mare où si souvent, alors qu'il était enfant, il avait pêché.

Il s'y mira.

Ses cheveux étaient devenus blancs.

Son corps voûté semblait s'être cassé.

Des rides profondes sillonnaient son front et son visage comme un champ qu'a creusé le soc dur de la charrue.

Tandis qu'immobile il contemplait avec mélancolie sa face de vieillard, une pluie lente et glacée, une pluie incessante dont les larges gouttes — semblables à l'eau de certaines fontaines — pétrifiaient tout ce qu'elles touchaient, se mit à tomber désespérément sur l'île abandonnée.

Et lorsque de nouveau le soleil brilla dans le ciel, ce n'était plus qu'un rocher sans verdure à l'extrémité duquel semblait se dresser un géant de pierre, un rocher que battait le flot monotone d'une mer lointaine et inconnue.

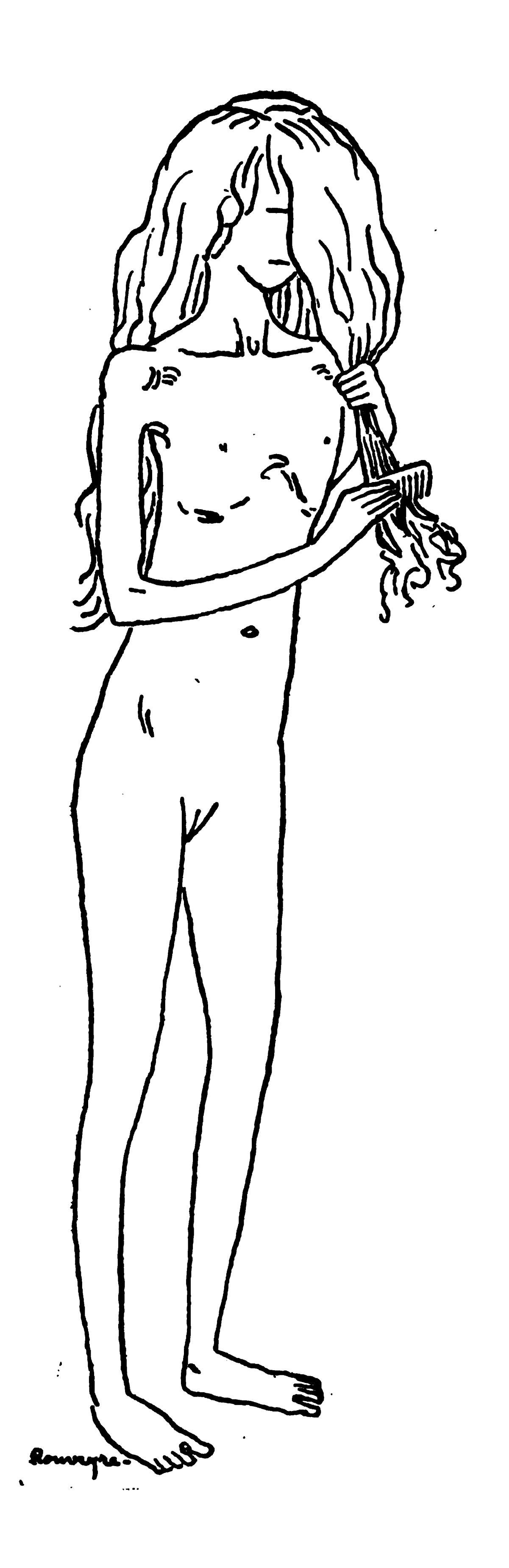
FIN

PAUL LECLERCQ

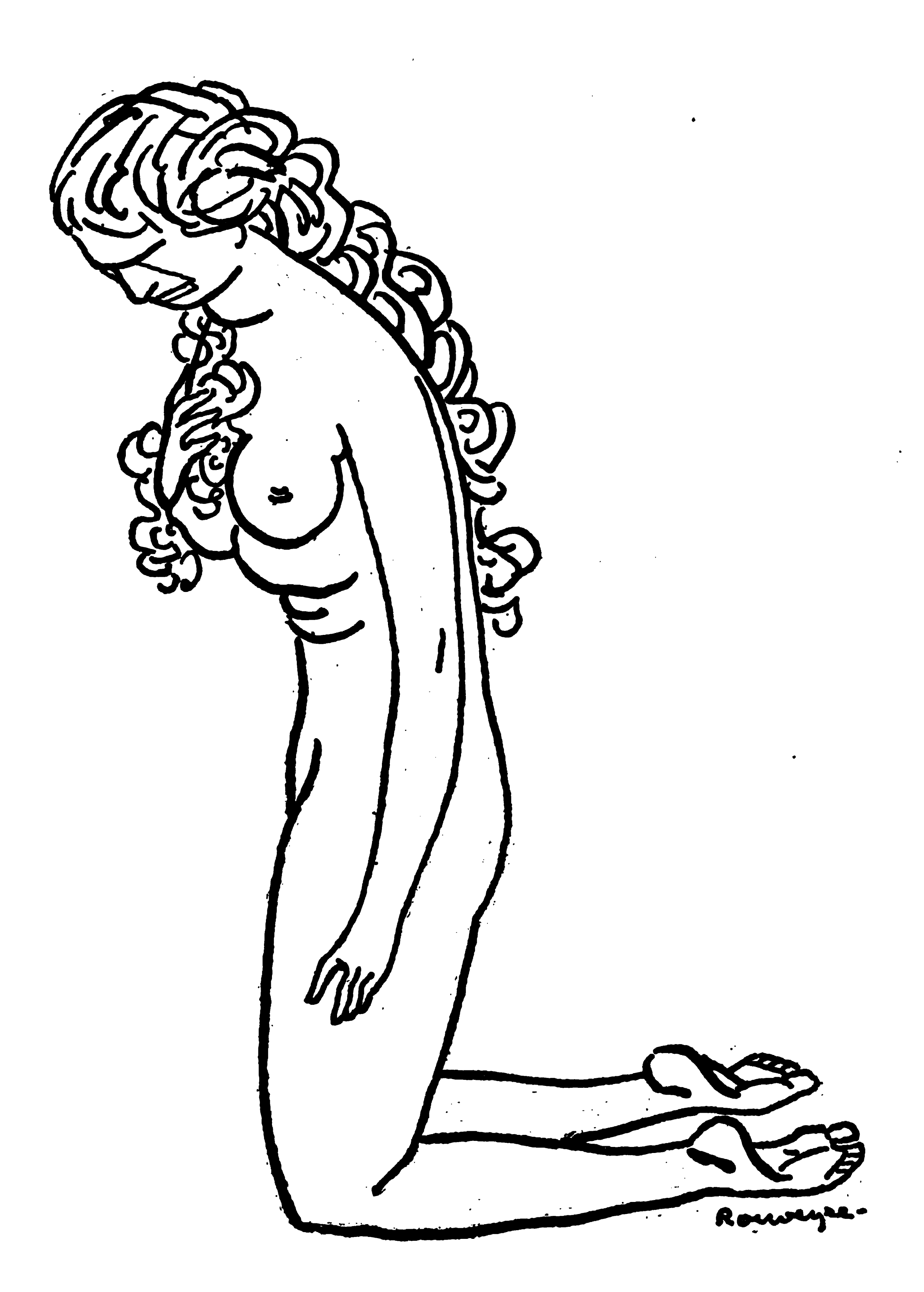


Dessins Inédits de Rouveyre


Rouveyre


Rouveyre.


Rouveyre


Rouveyre



Ces cinq dessins sont extraits d'un recueil d'environ 100 études de Rouveyre, *Le Gynécée*, qui paraîtra ultérieurement, précédé d'une glose par Remy de Gourmont.

SOURIRES D'AÏEULE

Avez-vous souvenance, alors qu'enfant encore
Vous étiez au village où fleurissaient vos ans,
Des espoirs apparus au ciel de votre aurore,
Séduisantes fraîcheurs qui brillent au printemps?

Vous grandissiez sauvage et déesse. Ainsi Flore,
Cérès, Pomone, c'était vous parmi les champs
Qui passiez éternelle avec l'unique amphore
Où s'abreuvent de tous les rêves nos instants.

Un soir beau de silence sur la vie éclaire
Vos souriants cheveux d'aïeule qu'ont blanchis
Les saisons vigilantes, et c'est solitaire

Que meurt, comme une lueur d'or avant la nuit,
La mémoire, cet horizon crépusculaire
Où palpitent un peu les jours évanouis.

*
* *

La grâce svelte de l'élégant mantelet
Dont on couvrait, le soir, vos épaules frileuses ;
Les écharpes, enveloppantes nébuleuses
De soie où le soleil se noie à son reflet.

L'encombrement d'un grand chapeau cabriolet
Près d'aériennes voilettes vaporeuses ;
Des mitaines, un petit écrin de dormeuses,
Reposent en un vieux parfum de serpolet.

C'est de leurs souvenirs que vous faites gardienne,
Avec son papier à fleurs, une malle ancienne
Qui conserve plus de sourires que de pleurs

Et ne connut qu'en diligences le voyage,
Pour votre souvenir amplifié des leurs
— Car toute vieille mode, hélas ! fut un jeune âge.

***

Hier, je vous ai surprise effeuillant les dentelles
D'où surgissait jadis le lys de votre col ;
Et ces choses d'antan, presque immatérielles,
Vos mains les caressaient d'un tremblement de vol.

Fleurs faites pour la femme ou les saintes chapelles,
Et qu'épingle aux chignons le caprice espagnol ;
Délicatesses de Venise, de Bruxelles,
Toutes, hors du coffret, palpitaient jusqu'au sol.

Et vos yeux clignotaient d'émotion câline
A sentir, comme sous la tendre mousseline
D'un jaconas fleuri de branches de lilas,

Votre jeunesse vivre en ces menus ouvrages
Et sourire de loin, parmi l'exquis fatras,
En robe de linon ou de soie à ramages.

*
* *

Le miroir, qui s'éteint comme un lac en hiver,
Etale souverainement son luxe froid.
Nulle ride ne tremble en l'eau pure d'émoi ;
Mais Aujourd'hui s'y mire autre qu'y sourit Hier.

La mémoire sourit vers ce sourire et voit,
Au reflet que pâlit le souvenir divers,
Fleurir de fantaisie ailée un geste ouvert
L'éventail batailleur devenu lourd aux doigts.

Au Passé s'unifie une vie, et l'espoir,
Qui fut l'aurore en joie, éclaire aussi le soir.
Il tombe de vos cils le même charme. Seuls

Vos cheveux étaient d'ombre et les voici d'argent.
— Espoir ou souvenir s'obstine en nous le Temps,
Et nos langes d'enfant deviennent des linceuls.

ALBERT SAINT-PAUL

POSES

Des paysages, des cités
Posaient pour nos yeux jamais las.
VERLAINE

Au-dessus du breton pays finistérien assez vallonné le ciel reste d'un plat gris uni. Pas un seul nuage ne se distingue, qui menacerait plus spécialement tel ou tel point de l'horizon d'y laisser choir le ciel sur la terre. Pas une percée de soleil touchant subitement de la grâce de sa lumière ce clocher, ce toit, cet arbre. Rien que du gris, d'où tombe une menue pluie épinglante, si fine, si douce, qu'elle m'est une rosée.

Je marche sur le chemin entre deux talus qui, aussi hauts que moi, me servent d'œillères. Et de mes pieds enfonçant un sol de boue, j'éclabousse souvent les vertes fougères, dont les rouges bruyères semblent les fleurs, d'épais crachats de crotte. Voilà ma lourde rosée.

*
* *

Passage d'automobilistes :

Ils arrivent à la nature, à l'église, au musée comme au théâtre et débarquent de leur automobile en habits de paquets, non d'hommes.

Ils se plantent devant le paysage, le monument, le tableau. Ils le toisent.

Les chevaux-vapeur s'ébrouent impatients dans le moteur.

Ils sont déjà repartis — avec un banal souvenir de plus dans la collection confuse des souvenirs de voyage empilés. Qu'im-

porte la qualité pour ceux qui croient en la richesse [de la quantité ?

***

Elle fume, ma cigarette.

Elle s'évapore en petits nuages pour grossir les cieux. Et j'y aperçois mes désirs de touriste :

Oh ! perdre la notion du temps et de l'espace devant les choses...

Oh ! être à cent métamorphoses à la seconde...

Oh ! posséder l'anneau, éternellement perdu, qui rend invisible...

Oh ! charmer l'objet et s'en charmer soi-même...

Oh ! danser sa joie sans que les passants crient au fou et appellent la police...

Elles sont crevées, les bulles de fumée.

***

L'église est le cœur du bourg. Le bourg est composé de maisons basses, sans art ni luxe ni vieillesse : ce sont d'utiles boîtes à hommes avec des fenêtres et des cheminées. L'église s'élève d'autant plus haut et en paraît d'autant plus somptueuse. Elle écrase les maisons, en important château de village, en demeure d'un Dieu qui viendrait là en villégiature.

A toute cathédrale je préfère, au milieu d'un village, une chapelle de paysans qui soit une chaumière à peine différente des autres, bâtie et entretenue par les fidèles pauvres, — et non fichée ici comme une orgueilleuse aumône de riche.

***

En dedans ce n'est pas une église, c'est le grand salon aima-

ble et mièvre d'un évêque du xviiie siècle qui se souvient d'avoir été petit abbé.

Les confessionnaux sont-ils des boudoirs ?

Aux murs, en espaliers, des boiseries sculptées et dorées courent comme une vigne d'illustrations de la Bible, de l'Evangile, de la Vie des Saints.

La chaire est surmontée d'un baldaquin d'où semblent sauter dans l'eau, tant ils sont nus et roses, des anges qui pourraient être des amours.

Mais m'accompagne dans ma visite un bedeau en blouse reprisée, et le long d'une corniche qui supporte des corbeilles de fruits enlacées de guirlandes de fleurs passe à pas pesants un gros curé noir.

* * *

Le bedeau est jeune. Ses yeux pétillent. Un sourire trousse sa bouche au milieu de ses joues rasées. Il me confie qu'il aime son église, laquelle lui appartient comme fief de famille:

— Au moins (et il insiste sur cet « au moins ») au moins depuis la Révolution nous sommes bedeaux de père en fils. Et mon aïeul a aidé à préserver des révolutionnaires les trésors de l'église.

En sortant j'interroge le ciel pluvieux :

— Fera-t-il beau aujourd'hui ?

Le bedeau lève les yeux vers la tour du clocher qui essaie de piquer la nuée par son coq en girouette :

—Hum ! le coquerico a le cul au vent de pluie.



Or, un jour d'entre les jours d'autrefois où cette église

n'existait pas encore, les habitants voulurent construire en leur village une belle maison de Dieu.

Or, le chariot qui transporta les premières pierres était traîné par un cheval, et ce cheval fut dévoré par un loup avant de parvenir à l'endroit choisi.

Or, les habitants interprétèrent l'accident, ainsi qu'ils y étaient forcés par leur soumission à la toute-puissance céleste, comme une marque de divine volonté négative : dans ce lieu ne doit point s'élever une église puisque Dieu a permis que l'animal qui transportait les matériaux fût dévoré.

Or, un homme vint qui obligea le loup à s'atteler lui-même au chariot et à finir de transporter les matériaux.

Or, les habitants se chuchotèrent entre eux : celui-là est un saint qui dompte le loup et le change en cheval de bonne volonté, il faut lui construire une église.

Or, cette église fut construite, et je puis admirer aujourd'hui sur son portail la statue du saint, dont le bas de la robe est brodé par un petit chariot mené par un loup puéril, lequel se réfugie dans les plis comme un enfant se cache dans les jupes de sa mère.

*
* *

Le cimetière ceinturant l'église est dallé d'antiques pierres mortuaires, qui sont disjointes et soulevées comme si les morts avaient donné le coup d'épaule pour savoir si rejeter la pierre serait facile au Jugement Dernier.

Je m'étonne qu'une vieille ne surgisse point — d'où, de la route ou de la tombe ? — pour m'assurer que c'est par là que s'échappent les fantômes et les revenants.

Il me faut marcher sur ces pierres. Ainsi je donne, moi aussi, mon coup de pied d'homme vivant aux inscriptions, seuls témoignages, déjà si effacés que presque illisibles, que X, Y, Z, qui vécurent, eurent des noms semblables à ceux dont se désignent mes contemporains et moi. Je marche le plus légèrement possible. J'ai peur de refermer les tombeaux.

*
* *

Le soleil a tant de peine à se débarbouiller qu'il ne débarbouille pas le village. Et l'enseigne *Tissus, mercerie, épicerie, Au Soleil d'Or, Le Pape vend à boire et à manger, on loge, engrais, chevaux* ne resplendit pas.

Mme Le Pape est une aubergiste bavarde et experte. Elle me sert une omelette gonflée et onctueuse, une côtelette grillée sur du charbon de bois, ce qui se sent et se savoure, des pêches de son jardin. Elle me parle avec une impétuosité intarissable, et c'est à peine si, étourdi, je note au passage ces phrases :

— Ah! monsieur, certes, ce n'est pas un pays aussi pauvre qu'on le croit, notre coin de Bretagne. Ainsi, nous, nous faisons deux cent mille francs d'affaires tous nos commerces réunis. Oh ! d'affaires, pas de bénéfices, bien entendu.

« Et cependant, monsieur, certes, on voit encore de vieilles gens vous dire en branlant la tête : tout dégénère, autrefois j'étais heureux avec dix sous par jour, maintenant on paie les ouvriers quarante-cinq sous et ils ne sont pas contents.

« Et monsieur, certes, ici-même, où il y a deux mille et plus d'habitants ; dix ou douze familles, pas plus, mangent de la viande tous les jours. Les autres, un morceau de lard de temps en temps. On se régale à la noce.

« Car, monsieur, certes, les noces ! Autrefois un plat pour quatre, sans assiettes, chacun se servait d'une cuiller de bois et remettait l'os rongé dans le plat. Maintenant chacun a son couvert et on jette l'os par terre.

« Oui, monsieur, et l'eau-de-vie ! Certes, on rencontre peu d'ivrognes parce qu'ils sont tout de suite ivres-morts, et qu'on ne s'en occupe pas plus alors que de paquets sur le chemin.

« Certes, monsieur, et ils sont sales. Tous les enfants, tous, oui, ont des croûtes sur la tête; sinon, disent les mères, ils ne sont point forts, tous ceux qui vivent en ont. Naturellement. Seulement, monsieur, c'est à vous soulever le cœur: monsieur, certes, je ne peux pourtant pas faire l'injure à mes clients de ne point embrasser leurs enfants. »

*
* *

Ici, à la porte d'un jardin, on paie cinq sous pour entrer voir un figuier historique.

Cinq sous seulement pour un figuier historique, quel prix démocratique !

Le Juif-Errant lui a certainement rendu visite. Il avait juste de quoi.

Il y a injustice à ce que l'effigie du Juif-Errant ne soit pas sur la pièce de nickel. Je le dis à la servante qui me suit, probablement pour que je n'emporte pas le figuier. Mais elle me répond : — Voulez-vous des cartes postales ?

Au temps des figues est-il donné un fruit mûr en prime?

LEGRAND-CHABRIER

CRÉPUSCULE D'AFRIQUE

Comme une orange mûre, détachée d'un arbre merveilleux, le soleil tombe sur le désert. L'aride mer de sable qui s'étale à l'ouest, illimitée, engloutit avidement ce fruit d'or.

Aussitôt la nuit, qui guettait la chute de l'astre, bondit dans le ciel et prend possession du royaume abandonné. Une subite fraîcheur détend l'air tiède; un souffle humide semble monter des caves secrètes de la terre; il agite d'un frémissement secret les touffes d'alfa, qui reverdissent sous la poussière; et le voyageur, engourdi par la longue journée brûlante, sent soudain ses épaules frissonner.

Depuis combien d'heures roulons-nous sur la plate étendue, à travers un steppe qu'Avril a brodé de fleurs, ou sur un sol fauve et bossué? Les visions du couchant ont embrasé nos yeux; la dernière flèche du soleil qui les frappa y brûle encore. Et voici le mystère ravissant du soir.

D'abord tout semble éteint, décoloré: on dirait qu'un grand rideau vient d'être tiré sur le spectacle du monde. Mais déjà il se rouvre pour une nouvelle merveille. La grande Reine du silence, sitôt qu'elle a conquis l'univers, retarde l'heure d'y faire triompher les ténèbres. Elle veut d'abord se parer pour son ascension glorieuse: elle se fait ouvrir le trésor de ses parures et se plaît à voir déployés devant elle ses costumes les plus somptueux.

Le ciel terni se ranime soudain et se met à resplendir. Comme une joue délicate à une parole trop vive, l'occident s'empourpre d'une lueur cramoisie; le reflet en est si ardent qu'il rosit le sol. Et la marge azurée du ciel, près de cette bannière écarlate, semble se teinter de vert.

Dans la partie opposée de l'éther, restée d'abord vide, des nuages accourent, pareils à une pluie de pétales qu'illumine la féerie du soir. Ils grandissent, s'allongent et flottent à présent en traînantes draperies, où un arc-en-ciel inconnu allume l'une après l'autre ses couleurs.

Prodigieuses soies, brocards étincelants, quelles mains ont tissé ces étoffes de rêve ? Quels doigts invisibles les déplient pour que le caprice de la Nuit puisse choisir ? — Voici des lampas brochés, couleur de soufre et d'hiacynthe, des velours incarnats, des moires à reflets de cinabre et d'argent. Les idoles raidies au fond des temples de l'Inde, les châsses dans les chapelles de nos cathédrales, sous le tremblement des cierges, s'enorgueillissent de pareils ornements.

— Préférez-vous, Reine, ces crépons légers qu'une flamme chatoyante irise, ces voiles dont les nuances sont plus tendres que celle de la fleur du pêcher, ou ces gazes si délicates que le pinceau d'un peintre de la Chine en pourrait seul fixer l'impalpable coloris ?

De ces nuées, les unes s'étalent comme des manteaux impériaux, se plissent en souples tuniques, ou flottent comme des écharpes qu'un souffle emporterait. D'autres, plus subtiles encore, ont la grâce fragile des fleurs et l'éclat liquide des pierreries. Sans cesse il en sort des inépuisables coffres, que vident les servantes au visage voilé. Sans cesse les couleurs changent et les nuances se multiplient, à mesure que le soleil, s'enfonçant au puits de la terre, élargit son éventail de rayons.

Mais la nuit hésitante, comme si elle ne pouvait fixer sa fantaisie, laisse s'amonceler devant elle ses plus riches toilettes, ses plus précieux falbalas. Elle dédaigne les soies éclatantes, les velours mordorés que borde une bande de carmin, les satins dont le fond mauve a la transparence de l'améthyste,

les fines écharpes où des reflets d'opale diaprent la trame d'argent. Elle les laisse glisser au gré de la brise qui les emporte, et déjà leurs splendeurs méprisées se décolorent.

Sur la plaine infinie, le sable arrosé de sang jette une dernière lueur. Le ciel s'obscurcit ; la route qui s'étend à perte de vue, toute droite, rayonne encore d'un éclat blanc. Pas un arbre à l'horizon, pas un rocher où puisse s'accrocher une ombre. Vers l'est, au-dessus de la mer, qu'on devine proche à une teinte plus vaporeuse du ciel, une première étoile, laiteuse comme une perle, se forme dans la nacre du ciel.

A ce signal timide, d'autres feux pointent çà et là dans la profondeur. Bientôt ils emplissent le haut espace ; ils tremblotent, s'accroissent et resplendissent.

La Nuit capricieuse vient enfin de décider son choix. Elle a passé en revue toutes ses richesses ; ni les étoffes claires, ni les chatoyantes couleurs n'ont pu tenter sa coquetterie.

Elle fait un signe ; en un instant disparaissent les merveilleuses parures. Une simple robe, de nuance gris bleu, tout unie, c'est là ce qui siéra le mieux à sa majesté.

Mais, puisqu'elle a décidé ce soir d'être belle, sur cette sobre toilette, puisant à pleines mains dans les écrins que l'Infini lui ouvre, elle attache tous ses diamants.

Sombre et scintillante, elle se penche vers son miroir. Elle sourit et s'admire sous la pluie des feux qui la constellent ; et la lune venant à lever au-dessus de l'Est qu'elle irradie les deux pointes de son croissant, la Nuit pique dans ses cheveux ce bijou splendide.

MAURICE POTTECHER

LA MÈRE

(« La Madre » dai « Poemi Conviviali »)

Dans quel affreux breuvage d'ivresse hallucinante,
et d'oubli noir, Glaucus a donc plongé son âme
pour avoir pu frapper l'humble et tendre visage
de sa mère en sanglots ?... Car elle ne pourra
malgré tous ses efforts survivre à la douleur
terrible dont la main de son fils a blessé
mortellement son cœur !...
Et voilà que ce cœur meurtri de tant de coups
se déchire si violemment qu'elle dut en mourir !
Mais aussitôt le bon démon survint
et d'un geste plus vif que l'amour d'une mère
prit son âme suave, la souleva très haut
et l'emporta au loin.
Puis deux, trois fois il la baigna dans le Léthé
en lui disant : « Efforce-toi, chère âme, d'oublier !
Oublie ! Oublie : car tu as trop souffert ! »
Le bon démon déposa enfin la tendre mère
sur le sommet du monde à la cime idéale,
où tout ce qu'il y a de lumière divine
et de beauté immarcescible,
tout ce que l'infini peut contenir de Dieu,
plane éternellement.
Le bon démon déposa enfin la tendre mère
dans les prairies Elyséennes
d'où les âmes jamais ne reviennent à nous
pour souffrir de nouveau la vie désespérante.

Et cependant aux profondeurs sinistres de la terre,
son fils se précipita lugubrement
croulant d'abîmes en abîmes souterrains,
aussi loin, aussi bas, au-dessous de sa tombe,
que les astres étaient hauts au-dessus de sa tombe.
Et là parmi l'ombre fumeuse, il fut soudain
violemment entraîné par la masse éternelle
et colossale d'eaux qu'un ressac ténébreux
ballotte immensément suspendu sur l'abîme.
Car tandis que le globe de notre terre oscille,
là-bas, aux profondeurs, les vastes eaux se gonflent
en frappant les parois dont les métaux résonnent
avec un monotone et lugubre fracas.
Or l'âme de Glaucus était la proie tragique
de cette eau rugissante qui parfois le lançait
contre les rocs gluants et parfois le buvait
gloutonnement avec la succion d'un grand remous.
Et pas un seul rayon dans cet abîme inscrutable,
et toujours la terrible contorsion liquide
sans idée et sans but ! Et le temps était vide
de toute sa signification.
Alors un reflux noir se dégorgea
par le travers d'une crevasse, en sanglotant,
et vomit le corps las et meurtri de Glaucus
sous les voûtes sonores d'une grotte profonde.
Et le voilà flottant dans le flic-flac noirâtre
d'un fleuve qui courait dans l'ombre souterraine
avec de violentes rapacités de fauves.
Et ce n'était partout, au loin, qu'un fabuleux
ruissellement de pleurs ! O larmes inconnues !
Larmes qui suivent le dernier spasme de la mort !
Oh ! que vous êtes sans espoir, pauvres larmes

inconnues, qu'un lombric gluant lèche à loisir !...
L'immense fleuve aveugle de la douleur ensevelie
porta Glaucus près du marais d'Acherusia,
où, parmi l'eau pourrie de la rive sinistre,
vivent les ombres mornes que la mort apprivoise
et qui viendront revivre encore une autre vie
quand le destin les rappellera sur la terre.

Et Glaucus entrevit ces âmes lamentables,
qui attendent debout parmi la boue durcie
de cette sombre plage, où le flot l'aplatit.
Glaucus leva très haut sa voix pour mieux crier
en appelant sa mère : « Toi que j'ai offensée !
O mère que ma main a frappé durement !
toi que j'ai fait pleurer... Mais je viens, attends-moi !
Je viens sur le grand fleuve éternel de mes larmes !
Je viens à toi maman, ô ma petite mère !
Toi que j'ai fait mourir ! Et voilà que je suis
bien mort pour toi, ma mère, plus mort que tous les morts
de la terre ! Moi qui suis né de toi ! Oh ! oui.
C'est moi qui t'ai frappée ! Mais tu ne peux savoir
avec combien de force et de rage infernale
cette eau maudite lance mon corps contre les roches
pour le broyer là-bas ! Cette eau qui me fouette
en me chassant aux profondeurs de cet abîme !
Et combien il fait noir ! Et quels cris déchirants !
Ah ! pourquoi suis-je né ? Mieux valait ne pas naître.
Pitié... maman ! Pitié ! Pardonne-moi !
Si tu permets que je remonte ! Et il suffit
que tu le veuilles pour que je monte !...
Oh ! oui je serai bon ! et si tendre et si doux

aujourd'hui ! pour toujours ! Je ne veux plus te battre.
Maman !... Maman !... regarde. Déjà l'onde m'entraîne.
Oh ! pardonne-moi donc, ô ma petite mère !
Fais donc vite maman ! Car je vais retourner
là-bas. Fais vite !... Mais tu étais meilleure
autrefois, envers moi !
Maman !... Maman !... O mère, la mort t'a bien changée ! »

C'est ainsi qu'il priait le misérable enfant.
Soudain voici qu'une vague puissante
l'arrache à la gluante vase de la rive,
veut le garder pour soi, et le voilà flottant
sur le fleuve éternel des larmes.
Puis, tout en sanglotant, le fleuve revomit
Glaucus dans un profond abîme d'amertume,
où le remous tournant le but gloutonnement.
Et l'âme de l'impie allait roulant ainsi,
parmi le grondement funéraire des eaux,
tour à tour absorbé par d'âpres succions,
dans le grand noir, de ci, de là, à jamais ballottée.

Mais cependant la mère auguste était assise
au sommet de la terre sur la cime idéale,
où tout ce qu'il y a de clarté sidérale
et de Beauté immarcescible,
tout ce que l'infini peut contenir de Dieu,
plane éternellement.
Et doucement assise avec sérénité,
elle inclinait la tête, en appuyant sa joue
offensée, dans le creux de sa main tremblotante,

en se laissant bercer très haut par cet immense
océan d'éther bleu, dans l'oscillation
du monde qui frissonne imperceptiblement
sur son axe, avec une mollesse veloutée.
Et la mère soudain, détacha son visage
du creux paisible de sa main, pour regarder
aux aguets tout autour, en tendant les oreilles.
Mais aussitôt le bon démon accourut pour lui dire :
« Viens donc, chère âme, viens boire aux flots du Léthé.
Tu n'as pas assez bu ! » Et la mère inclina
son visage pour boire l'onde pleine d'oubli.
Tandis qu'elle buvait ses yeux laissaient couler
des larmes qui tombaient dans le fleuve nocturne.
Et néanmoins le bon démon pressa
suavement sa nuque, avec délicatesse,
en lui disant : « Encore ! encore, chère âme !
Tu n'as pas assez bu ! » Et la mère obéit.
Tout en buvant ses yeux pleuraient à flots pressés.
Oh ! ciel ! mais c'est en vain ! car elle ne buvait
que l'oubli de l'offense,
si bien qu'en se levant, les yeux voilés de larmes,
elle dit : « Oh ! Je sens que mon pauvre enfant pleure.
O bon démon, emporte-moi donc près de lui ! »
Et le démon ne put s'y opposer,
car le cœur d'une mère est plus puissant qu'un Dieu.
Il descendit en conduisant la femme qui pleurait
et l'emporta jusqu'au marais d'Acherusia.
Longtemps, longtemps la pauvre mère erra
parmi l'informe amas de ces algues fangeuses,
courant parmi la boue et se précipitant
à toutes les crevasses qui vomissaient des larmes,
chaque fois que son âme angoissée entendait

le glouglou mugissant des marées souterraines,
avec le déchirant sanglot des morts, qui monte
du fond des fleuves noirs et des grands fleuves rouges.

Enfin là-bas, le flot dégorgea d'un hoquet,
Glaucus, au fond d'un antre, le roula sur le fleuve
des larmes inconnues versées après la mort,
puis vint le déposer sur le bord du marais.
Alors Glaucus cria pour appeler sa mère :
« Maman, tu étais douce ! Et la mort t'a changée !
C'est moi, c'est moi, maman, moi qui te fis pleurer,
ô ma petite mère, et c'est moi, ton enfant,
moi qui t'ai fait mourir ! »
Mais elle avait déjà avant lui, plus que lui,
crié là-bas du fond des boues, sur le fracas des flots.
« O créature bien-aimée, je n'ai pas fait exprès
de mourir tout à coup, ainsi sans te le dire ;
je n'ai pas fait exprès, mon enfant,
de ne pas t'avoir dit que ce n'était rien,
que c'était là un jeu, tout simplement, pour rire.
Oh ! monte ! Viens ici : pardonne-moi. »

Et Glaucus remonta. Puis la mère et l'enfant
quittèrent le marais pour venir sur la terre,
l'une encore pour souffrir, et l'autre pour pouvoir
lui redonner encore de la souffrance.

GIOVANNI PASCOLI

Traduction en vers libres de F. T. MARINETTI.



DIANE

Dessin de Marie Laurencin

L'ALBUM LYRIQUE ET SENTIMENTAL

Sachez cueillir les fleurs de la route...
(*Conseil d'un optimiste*)

Ballade de la Vie

Naissance hier... Naissance aujourd'hui...
O conques d'or, ô berceaux de fées
Qu'un gros mouton de neige conduit,
Lourds de joujoux, de menus trophées !...
Plaintes d'enfants sont vite étouffées
Aux grelots clairs des hochets d'argent ;
L'enfant Noël étant indulgent,
Fautes d'enfants seront vite absoutes...
Au pas du mouton peu diligent,
Cueillez, petits, les fleurs de la route.

Et le soleil monte... l'Amour luit :
A sa sœur une âme s'est greffée
Et vers l'Extase une voile fuit...
Mais toute la mer s'est soulevée...
La barque sera-t-elle sauvée ? —
Rugit le flot sous le vent rageant. —
Au gré des vagues, mal surnageant,
La voile d'amour flotte, en déroute...
Vous qui vers l'Extase alliez songeant,
Buvez, amants, les pleurs de la route.

Voyageurs pour l'éternelle Nuit,
La machine va, de feu coiffée,
A travers fondrières et puits,
Aux écluses de l'hiver lavée,
Et le Gouffre attend son arrivée...
Voici l'affreux Désert indigent,
L'Etang sinistre où rôde, émergeant,
Tel cadavre ancien que l'on redoute
Et, dans le soir, tous les deuils neigeant...
Vieillards, à vous les peurs de la route !

ENVOI

O vous tous, bonnes gens, pauvres gens,
Il faut vous instruire en voyageant. —
La Voix grondeuse veut qu'on l'écoute. —
Ne vous fiez plus au flot changeant,
Ne cherchez plus les fleurs de la route.

Paysages sentimentaux

I

PRÉLUDE

Je regardais au miroir du ruisseau...

Tout le ciel chantait et riait dans l'eau :
le long du courant
passaient, glissaient les nuages...
le long du courant
mon cœur s'en allait rêvant.

Vierge et libre, il allait aux espaces,
au Large, où le Ciel et la Mer s'embrassent.
Confiant, il voguait vers l'Etendue et la Clarté...
Ce sont des fleurs qui l'ont arrêté :

Narcisses, lys aux âcres ivresses,
lianes en odorantes tresses —
paradis en halte au bord du mouvant chemin —
y dormir un soir, et partir demain !...

Et j'ai dit : « Cœur lâche, suis ta route ! »...
Mais lui : « Douces, les fleurs au passant fatigué !
Puis, qui sait où les vents me conduisaient voguer?
Incertain, le but; incertaine, la route...

« Peut-être le ruisseau n'allait pas à la mer...
Des rochers préparaient pour lui leurs griffes
[noires
et des sables rampaient vers lui pour l'étouffer...
Peut-être le ruisseau n'allait pas à la mer...

« Qui sait où ses détours se perdaient? — course
[enfuie
vers quels marais gluants, vers quels déserts
[pierreux ?... »

— Reste donc, pauvre cœur peureux,
et respire les fleurs de mort, les fleurs de Vie.

II

L'heure douce est celle où se cherchent les yeux,
où les mains lentement, follement s'étreignent,
où le flot d'amour aux lèvres peu à peu
monte, pour s'y briser en baisers qui saignent.

Baiser ! fleur d'amour aux racines profondes,
nourrie incessamment du suc de nos cœurs,
sous l'ardent simoun des Passions qui grondent,
tu t'ouvres, farouche, avec des soifs de pleurs !...

Mais, fleur de nos cœurs, trop vite épanouie,
voici que déjà ton calice de feu
se fane, s'effeuille aux lèvres désunies...
L'heure triste est celle où se quittent les yeux.

III

J'ai revu les chers yeux... J'ai senti la caresse
de leur mélancolie infinie, et surtout
cette douceur lointaine...

Les chers yeux m'ont parlé... leur langage était
[doux
comme le flot qui pleure au cœur de la fontaine.
Ils m'ont dit les Edens perdus, et les départs
vers les déserts de soif, et les sources absentes
aux oasis d'espoir.

Ils m'ont dit les amants heureux, et les amantes,
et l'orchestre féroce, et le chœur obstiné
étouffant la plainte qui monte,
et toujours, et partout, l'impitoyable ronde,
sa meurtrière joie autour des Exilés...

Les chers yeux m'ont parlé.

IV

Ton cœur est-il de chair ? Ton cœur est-il
[d'amour ?...
Qui le meut ?... Est-ce un fil de l'aveugle Matière,
ou tel rayon subtil
émané du soleil vivant d'un vivant Jour,
émané du cœur du Mystère ?...

O Toi, ton cœur *est-il ?*

V

Variations

Le tiède baiser d'or d'un soleil de septembre,
sous les châtaigniers, m'a blessé d'amour trop
[tendre.

La caresse de l'air est vaporeuse et bleue...
Une voile emporte mon amour à des lieues...

Les diamants dans l'eau, les oiseaux blancs qui
[passent:
mes amours lointaines—feux brefs, ailes fugaces.

Le lac voluptueux enveloppe la grève
de mots d'amour balbutiés à voix de rêve.

Tout est flottant, muet.. Une paix parfumée
berce l'âme qu'un traître amour a dévastée.

Sur sa blessure encore vive et meurtrière,
pâle ami, l'olivier met son ombre légère.

Pour l'exorciser de l'amoureuse magie,
calme et claire, une cloche au clocher voisin prie,

et de l'air, et de l'onde, et des voix du Silence
un pur Soleil d'Amour monte et rayonne,
[immense !

Lac de Côme.

VI

Cantique d'Amant

Quand je songe à l'Aimée,
Quelque chose en moi s'attendrit et pleure...
Pourtant sa venue a mis dans ma demeure
comme une aile embaumée.

J'étais celui-là qui souffre et n'attend plus
ni rires, ni roses ;
entre ses Elus Malheur m'avait élu
pour de sombres choses,

et je regardais stagner et fuir les Jours :
ces mares, ces trombes —
vain pullulement d'atômes, bétail lourd
piétinant des tombes —

et j'écoutais le clapotement des voix
bavardes et vides,
et je voyais tomber les feuilles aux bois,
s'ouvrir aux fronts les rides.

En égrenant le chapelet des heures,
je suivais, là-haut, l'éternelle fumée...
Quand je songe à l'Aimée
quelque chose en moi s'attendrit et pleure.

Elle est venue avec ses yeux ingénus,
son rire d'enfance ;
elle n'avait rien vu, rien lu, rien connu...
Je fus sans défense

contre l'ennemi si faible, à peine armé
de simple jeunesse...
Et maintenant, voici : je suis enfermé
dans une caresse,

caresse de chair et d'âme, ardent réseau,
volontaire chaîne
lentement tressée avec de fins roseaux
plus forts que des chênes.

Pour qu'elle se brise, il faudrait que meurent

nos cœurs même, nos cœurs unis qui l'ont formée...
Quand je songe à l'Aimée,
quelque chose en moi s'attendrit et pleure.

—

Elle n'avait rien vu... Mais elle a su voir
la petite flamme
qui brillait à la lisière du bois noir,
et c'était mon âme.

Elle n'avait rien lu... Mais, en un seul jour,
elle apprit à lire
au livre de mes yeux tout le neuf amour,
tout l'ancien martyre.

Elle ne connaissait rien... Elle connaît
la mélancolie
d'aimer, la douceur d'aimer: tout ce qui n'est
que tendre folie.

J'aime son regard soumis et la candeur
du large sourire,
subitement éteint par un mot grondeur
qui heurte ou déchire,

et l'innocence des mains, quand elle dort,
des mains enfantines
fermant sagement leurs doigts, vibrant encor
de gaietés câlines.

Je l'aime, naïve, en son étonnement
d'être sur la Terre ;
je l'aime, confiante, oh ! si simplement
confiante et sincère.

Je l'aime... Son départ fermerait ma demeure
et mon cœur ne bat plus que sous l'aile em-
Quand je songe à l'Aimée, [baumée...
Quelque chose en moi s'attendrit et pleure.

VII

La Vérandah au Bord du Lac

C'est la vérandah tiède et fleurie
où palpite le Lac, de toutes ses voiles,
sous l'étreinte sombre des grands monts —
comme une large coupe, où tomberont
les soleils, les neiges, les étoiles. —
Dans la vérandah tiède et fleurie
la campagne rit de toutes ses prairies.

Les cerisiers neigent sur les gazons
Qu'Avril a brodés de claires fleurettes ;
la ville scintille au soleil nouveau ;
les brises d'Avril apportent des oiseaux,
de la neige, des violettes...
Les cerisiers neigent sur les gazons ;
le vieil orme nu s'est couvert de jeunes chansons.

C'est la vérandah tiède et fleurie
où flottent votre âme exquise et votre sourire...
La douceur du ciel d'Avril est dans vos yeux,
refuges du faible et du malheureux,
mélancoliques d'avoir vu souffrir.
Les oiseaux vous aiment, et les fleurs,
et nous, dont vous voulez bien être la Sœur —
vous, si haute, et dont un éternel Printemps
[nimbe le cœur.

C'est la vérandah tiède et fleurie :
songe clair dans le songe noir de la vie.

Lac Léman.

VIII

ALASSIO

Tout le soleil
dans le double miroir du ciel et de la mer,
et, sous un tiède voile d'éther,
des courbes de golfe où se courbent des lames,
de longs caps tendus vers les barques ailées...
Un toit rouge éclate, en soudaine flamme,
aux pentes grises des oliviers ;
le liquide azur s'allume
du vif-argent des écumes ;
l'âme des pins s'évade, envolée...
Et, du rivage à son lointain palais marin,
il s'est ouvert, le Soleil souverain,
pour sa royale marche au rythme égal —
dans un continuel écroulement
de perles et de diamants —
toute une large voie étincelante et triomphale.

IX

AU PALAIS VENDRAMIN

Les pâles heures sous la lune...
CAMILLE MAUCLAIR.

Le palais d'orgueil et d'éternel deuil, que hante
Une grande Ombre... Des rayonnements discrets
Dans l'or des cadres, sur l'ivoire des coffrets,
Et cette voix, dans le silence ému, qui chante...

Là montaient à nos cœurs l'incantation lente
De la Circé marine, et les philtres secrets
De la Musique, et tout le charme ardent et frais
Des fleurs, des parfums, de telle robe ondulante.

Vers le Nord, chassé de nos âmes, avait fui
Le corbeau familier de l'implacable Ennui ;
Tu nous oubliais, Vie, ô marâtre importune !

A la haute fenêtre souriait la Nuit,
Et les Heures magiciennes, une à une,
Enchantaient, sous les feuilles d'ombre, l'eau de
[lune.

Venise.

X

LA MAISON SUR LA MONTAGNE

Les monts rouges, comme un désert de sang taché,
Çà et là, d'innocents prés verts, de brebis grises...
Dans l'ivresse des vents éperdus, la surprise
Des monts rouges, comme un désert de sang séché !

Et, comme un phare sur un flot rouge penché,
Comme l'Arche où les grands courants du ciel se
[brisent —
Toute en vitres pour les rayons et pour les brises —
La maison de lumière, où veille un cœur caché,

Cœur en flamme, qui flambe au foyer, qui s'allume
Dans les coussins brodés, qui chasse toute brume
A nos fronts et — trésor des changeantes sai-
[sons —

Eclate comme un rire en fleurs aux étagères...
Vivre, est-ce pas suspendre aux murs de sa prison
Des rêves, des désirs en guirlandes légères.

Fabrègues (Aveyron).

XI

La Saint-Martin

Or des forêts, pourpre des vignes
Sur le velours gris bleu des monts lointains...
Saint Martin
a laissé son manteau de soleil aux collines.
La campagne sourit dans le manteau doré,
mais la mélancolie des peupliers
pleure sur l'eau fuyante qui emporte
à l'éternelle Mer tant de reflets changeants.
A travers la tapisserie des feuilles mortes
le caprice de la rivière
se faufile en courbes de lumière,
en éclairs d'argent.
L'Aile invisible passe et l'Heure va se plaindre.
La Terre, avant de s'éteindre
au souffle glacé du vieil Hiver,
jette une lueur dernière,
une grande lueur d'ambre et d'opale —
soupir d'amour attardé, qui s'exhale
dans la tristesse du départ,
suprême écho des hautes flammes nuptiales
dont l'Eté lui sonna la brûlante fanfare.

Saint-Félix de Sorgues (Aveyron).

XII

Le Douloureux Voyage

Je songe à l'enivrant voyage
qui nous emportait tous les deux
vers les beaux lointains hasardeux
où l'Amour dore le nuage.

L'aube humide nous souriait
dans l'étroit sentier des mélèzes ;
vers le soir, deux cœurs gonflés d'aise
tout doucement se repliaient.

Nous parlions peu, mais nos pensées,
jointes en mystique bouquet,
ne savaient pas si l'eau manquait
parfois aux tiges enlacées.

Et que de haltes en plein ciel,
sous les soleils, sous les étoiles !
que de rêves tissant leurs toiles !
de souvenirs — parfums et miel !

Quoi ! la source est déjà tarie
de nos espoirs émerveillés !
A nos pieds nos rêves pillés
gisent ; l'oiseau d'orage crie...

Ame en exil, deux fois ma sœur
par le Passé, par la Souffrance,
qui portais les couleurs de France :
Courage, Sagesse et Douceur.

Où vas-tu ?... Le couchant se cuivre...
La brume, en impalpable flux,
monte... je ne distingue plus
la route... j'ai peine à te suivre...

Mais ta voix m'a dit : « Je suis là ! »
Ta main tiède a serré la mienne :
la nuit peut venir... Oh ! que vienne
la Nuit sans réveil !.. Nous voilà...

L'Amour a rougi le nuage.
Les pas obstinés, mais plus lents,

Marchent vers les lointains sanglants...
Et c'est le douloureux Voyage.

Variations lyriques

Trois Chansons Françaises

I

La Tour, prends garde!...

Pour fuir le mensonge d'amour,
J'ai gravi la si blanche tour
Où, près du ciel, rien ne se fane...
Une caresse d'âme emplit l'air diaphane
et va faire s'épanouir
la fleur du mystique Désir.

Moi, j'écoute en bas la troupe hagarde,
les Passions, frapper et saper nuit et jour,
et j'ai dit à la Tour :
« Prends garde ! »

La Tour, vaillante, a résisté...
Mais sur mes pas il est monté,
furtif comme la nuit et léger comme un songe,
le Souvenir du cher mensonge,
du mensonge d'amour invincible et maudit.

Tard éclose, la Fleur céleste le regarde,
penche la tête, et meurt... et, mourante, m'a dit :
« Prends garde ! »

II

Ma chandelle est morte...

Au clair de ma lampe,
au coin de mon feu,
une larve rampe
monte peu à peu

jusqu'à ma cervelle
pour la dévorer...
A cette nouvelle,
quels yeux vont pleurer ?...

Tant de baisers pleuvent
sur tant d'autres fronts !
Dans mon âme veuve
tournent, tourneront

l'Oubli, la Détresse,
les durs mots glacés...
Mortes, les caresses !
L'Amour a passé,

passé sans m'attendre.
Pas même une main
maternelle et tendre...
Et demain... demain ?...

Une larve rampe,
monte peu à peu...
Ah ! soufflez la lampe !
Eteignez le feu !

III

Sur le pont d'Avignon...
Les beaux Messieurs font : comme ça !...

Sur le pont des Passions
elles ont passé, les Belles...
Sur le pont des Passions
elles passent, passeront.

Robes de soleil et de lune,
tristes robes de bure brune,
couronnes d'or ou de liserons,
les galants toujours trouveront.

L'aube du sourire éveille leurs lèvres ;
l'étoile d'amour fleurit leurs cheveux ;
elles ont semé leurs pas de vains aveux,
les yeux brûlés de fausses fièvres.

« Venez — disent-elles — venez
Vers l'Aube rose et vers l'Etoile,
Cueillez nos aveux aux plis de nos voiles !... »

Et les beaux galants, fascinés,
à genoux apportent leurs âmes...
Les uns disent : « Jusqu'à demain... »
D'autres : « Jusqu'au bout du chemin... »
Et quelques-uns : « C'est pour l'Eternité, Ma-
[dame !...»

Sur le pont des Passions...
Et les Belles vont sourire...
Sur le pont des Passions...
Mais les Belles rêveront.

———

Fleur de Paris

C'est une tête où rit de la souffrance,
où souffre de l'insouciance,
et des yeux verts, des yeux pâles et fous...

Fleurissez-vous,
fleurissez-vous de violettes !

C'est de la grâce un peu prostituée ;
c'est de l'esprit connu, mais tout nouveau
dans sa voix rauque, mi-voilée...
Brutal et léger, son bagout !...

Fleurissez-vous,
fleurissez-vous de violettes !

C'est l'ivresse qui, du cerveau,
descend au cœur, à la sanglante Rose
et ne s'y pose
que l'instant d'un caprice d'ailes...

Plus de lys ! et plus d'asphodèles
Fleurissez-vous
de violettes à deux sous !

C'est la Blague absurde et féroce,
avec des revanches pas fières...
C'est des bribes de chansons rosses
aux dents de Jenny l'ouvrière...

Allons, Jenny, fleurissez-vous
de violettes !

Pleurez ! V'là l'Régiment qui passe...
La Joueuse d'orgue est dans la mélasse,
les deux orphelines ont faim...
Carmen, Manon, les Mortes en musique...
On pleure à l'Opéra-Comique,
C'est gentil tout plein !...
Et si votre ami s'inquiète —
fleurissez-vous de violettes ! —
s'inquiète du cœur qu'il vous donne pour votre
[tête,

riez ! Chagrin d'amour, ça passe !
Riez ! Ce n'est qu'un cœur dans la mélasse —
un cœur dont on n a pas voulu.
Sanglots, soupirs, oh ! la laide musique !

Du « mélo » vécu, c'est comique !
On ne pleure qu'à l'Ambigu.....

C'est une tête où rit de la souffrance,
où souffre de l'insouciance,
et des yeux verts, des yeux pâles et fous...

Fleurissez-vous, fleurissez-vous
De violettes à deux sous !...

Ballade des Vivants qui s'en sont allés

Lointains, ceux qu'on avait élus...
FABIEN COLONNA

Bien des cœurs sont durs... Bien des cœurs sont [meurtris,
Et les plus meurtris se feront durs, peut-être...
De bonheurs douteux nos larmes sont le prix ;
Tel, qu'on vit loyal, aujourd'hui sera traître.
Quel berger d'enfer vous a donc laissé paître
Ces herbes d'oubli, pauvres troupeaux sans lois ?
L'âme qui s'ouvrait s'effeuille aux premiers froids ;
A chaque détour des routes ou des rues,
Des ailes ont fui, que retenaient nos doigts...
L'horizon est noir de voiles disparues.

Les uns sont venus, qu'Hiver avait surpris —
Oiseaux échappés à leur nid, à leur maître. —
De tous nos espoirs nous les avons nourris...
Mais, sitôt qu'Avril a poussé la fenêtre,
Vite ils sont partis, sans plus nous reconnaître.
D'autres, que leurs yeux disaient tendres et droits,
Nous ont étouffés dans leurs cerveaux étroits,
Où nous nous heurtons à des portes bourrues.
Pourquoi parlaient-ils des sources et des bois ?...
L'horizon est noir de voiles disparues.

Vous vivez, ô vous que la Mort nous a pris !
En notre mémoire, où vous vouliez renaître,
Spectres bien-aimés et fantômes chéris,
Vous apparaissez, pour ne plus disparaître...
Mais de ceux auxquels il fallut donner l'Etre,
Ceux que notre rêve a recréés cent fois —
Les esclaves-nés, dont nous faisions des rois —
D'eux rien n'est resté, que nos larmes accrues
Et des noms lointains sous de lointaines croix...
L'horizon est noir de voiles disparues.

ENVOI

O cruels amis, dans mon cœur aux abois
J'écoute mourir les échos de nos voix,
Ces menteuses voix, qu'un instant j'avais crues. —
Les heures s'en vont, et les jours, et les mois...
L'horizon est noir de voiles disparues.

EMILE COTTINET

POÈMES

AVRIL DANS LA RUE DE LA MONTAGNE SAINTE-GENEVIÈVE

Le soleil, aujourd'hui, brille et étincelle
dans un ciel d'été, si bleu et bucolique,
au-dessus de l'église bizarrement gothique,
au fond de ma propre et vieille ruelle.

L'atmosphère est douce, son odeur sympathique,
et mélodieusement de petites voix s'y mêlent
de jeunes filles qui courent, aux cheveux rebelles,
et malgré leur laideur paraissant angéliques.

Fumant mon Jacob, je regarde cela ;
et je ressens tant d'aise ainsi à ne rien faire
que l'homme qui passe me paraît un frère ;
que j'ai envie, pour ma femme, d'un pot de réséda.

Avril a aujourd'hui des bontés de Mai ;
un vent doux et fécond nous arrive des quais.

BANLIEUE PARISIENNE

pour Maurice Robin.

Les cheminées se lèvent
sur l'infini du ciel blanc,
où leurs fumées s'élèvent
parallèlement.

C'est l'heure névralgique
d'un jaune matin de janvier ;
il vente dans les piques
de deux petits arbres gelés.

L'usine tremblante saigne
par des plaies d'un mur, du feu ;
et ses rouages se plaignent
en des cris creux.

Et sur la route cahote
un camion surchargé,
qui lourdement monte la côte,
son charretier à côté.

Il gueule un « hue » en l'immense
vide, de temps en temps ;
et ses deux chevaux avancent
patiemment.

Puis, doucement, doucement tombent
des flocons noirs et gris
qui restent sur les tombes
du cimetière d'Ivry.

BEETHOVEN

pour Ardengo Soffici.

Je suis l'amant des crépuscules
quand ma pauvre âme antique
murmure d'anciennes musiques
sur la mesure d'une pendule.

Quand, après un grand repas
au repos dans un fauteuil,
fatigué, pensant, mon œil
suit la journée qui s'en va.

Quand des cris d'enfants se mêlent
à une grosse voix enrouée ;
quand d'un vieux balcon forgé
deux voix jeunes s'interpellent.

Quant au-dessus des toits, baut
les nuages font des fables ;
et sous leur plumage instable
s'envolent les derniers oiseaux.

Quand, de loin, d'une fenêtre,
attristant cette âme antique,
la sonate pathétique
chante comment pourrait être
un grand monde pacifique.

FRITZ R. VANDERPIJL

ANDRÉ SALMON [1]

Le ver Zamir qui sans outils pouvait bâtir le temple de Jérusalem, quelle saisissante image du poète! Et cet André Salmon, dont l'avenir se souviendra, crache des constructions plus solides sur leurs bases mentales que les monuments de pierre. Ses paroles ont plus de réalité que les objets mêmes du sens qu'elles expriment. Son souffle anime des personnages dont la vérité corporelle est la conséquence de l'existence qu'il leur donne. Ceux qu'il imagine, on les a vus, la nuit, mêler leurs ombres déformées. Errons, comme ils le font, dans la ville nocturne. Les poètes y veillent dans des mansardes de maisons à six étages, et, près du ciel, les lampes sont analogues aux étoiles. Voici, sur la place, une sinistre taverne ouverte toute la nuit. Les putains diaprées se consolent l'une l'autre, assises sur les banquettes cramoisies. Enfants dorés de Danaé, les assassins, une rose à la bouche, dorment dans les encoignures. Et comme Osée s'alliant avec une prostituée par ordre du Seigneur, André Salmon pleure d'amour dans les bras de la publique et criminelle douleur, au nom de cette nuit qui nous effraye. L'incolore déité dirige par les rues les monstres au chant pur. Ils dévorent incontinent les passants qui leur ressemblent. Et les flammes aux becs de gaz, s'épanouissent en une floraison plus vernale que ne l'est la grâce solennelle des fleurs, pendant chaque printemps.

Depuis Théodore de Banville, nul n'a mis plus d'esprit au service du lyrisme, et, n'était la technique moderne de l'exemple suivant, on pourrait facilement établir une confusion touchant son auteur :

Mister Clown assis sur un tambour
Fume la pipe,
Il est lugubre avec humour.
Mais sa lippe
Divertit Dolorès la danseuse de corde
Et ce leur est un sujet de discorde.

Pourtant, huissier hippique à l'œil loyal,
Cet excellent mossieur Loyal
Dans ses mains grasses a trois fois frappé.

1. Poèmes, 1905. Les Féeries, 1907 (édités par les soins de *Vers et Prose*).

L'orchestre polonais y va d'un air happé
Et Dolorès sur la corde s'élance,
Lors il se fait un grand silence.

Et Mister Clown assis sur son tambour
Suit du fond des tristes coulisses
Sa vie, sa foi, son âme, son cœur et son amour
Qui glissent
Et tourbillonnent dans la lumière
Selon les lois mathématiques
Dont s'émerveille le vulgaire
Ahô yes ! les jolis yeux du Cirque !

Voici que ces amours se posent
La jambe en l'air, en maillot rose
Et Mister Clown, homme précis, constate,
En bien considérant la pose
Que son amour, sa foi que rien ne peut abattre,
Sa vie, son cœur, son âme tiennent dans le chiffre 4...

Depuis Théodore de Banville aucun poète n'a exprimé, avec plus d'intensité, cette fantaisie féerique qui sans jamais s'arrêter sur une idée, les résume toutes et présente leur excellence comme un bouquet assemble toute la beauté du jardin :

Je vis de ma folie et meurs de ma raison,
Et dédaignant chanter de purs épithalames,
Je sais pour excuser toutes les trahisons
Des mensonges jolis qui séduisent les femmes.

Et les femmes toujours aimant les jeux cruels
M'ont souvent caressé d'un baiser fraternel,
Heureuses de m'avoir vu railler ce que j'aime,
Et m'ont laissé plus triste, hélas, que mes poèmes.

... Je suis le chevalier servant de l'Infortune,
Je suis le Chasseur d'Ombre et mes chiens rubannés,
Effarés des rayons glauques du clair de lune,
Ont des abois qui font gémir les nouveau-nés.

Je suis le baladin qui danse sur la corde,
Heureux de son vertige et de ses oripeaux,

Et je suis quelquefois l'innocent au berceau
Que le Rêve exaspère et que la Peur déborde.

... Et je suis de ceux-là qu'on trouve un soir d'hiver,
Quand le vent fait sombrer le clair espoir des voiles,
Blêmes, la corde au col et les yeux grands ouverts,
Ivres de la clarté magique des étoiles.

Mais lorsque André Salmon hausse sa voix, il s'ensuit un chant plus harmonieux qu'aucun poème banvillesque :

Lorsqu'elle s'éveilla, de tranquilles roseaux
Abritaient son repos de captive et de veuve,
Lorsqu'elle s'éveilla, c'était au bord d'un fleuve,
Mais une voix soudain monta du fond des eaux :

« Ma sœur, j'ai bien souffert jadis de ta folie,
T'apportant le désir, l'extase et l'anathème,
Je connais ta douleur, viens à moi car je t'aime,
Meurs et tu connaîtras le baiser d'Ophélie.

Ils n'ont rien de moi-même au tombeau d'Elseneur,
Ils ont le blanc manteau d'une vague épousée,
Mais l'eau garde mon corps et j'ai gardé mon cœur,
Mes rêves un à un reviennent en rosée.

Victime, rien d'ici-bas n'est bon pour nos cœurs.
J'habite le royaume des âmes choisies,
Le soleil m'a donné ses rayons les meilleurs,
Loin des mauvais Hamlets aimons-nous, ma chérie. »

Se souvient-on encore de ces affirmations désolantes et déconcertantes que le plus délicieux poète du XIXe siècle écrivait sérieusement dans son *Petit Traité de Versification française?*

« La rime est l'unique harmonie du vers et elle est tout le vers... Le reste,... ce que le poète doit rajouter pour boucher les trous avec sa main d'artiste et d'ouvrier est ce que l'on appelle les *chevilles.* »

Aussi ce poète ne s'efforça-t-il qu'à être un rimeur. C'est pourquoi un André Salmon dont la riche grâce est égale à celle de Banville le dépasse à tous égards avec un lyrisme aisé, libre de hanter où bon lui semble, sur la terre, dans les cieux, plus loin encore, mais non engoncé dans une pesante armure de rimes inéluctables. La prosodie

d'André Salmon est plus raisonnable. Le plus souvent, elle s'approche davantage de celle des classiques dont sa langue cependant s'éloigne avec une sincérité romantique :

Je me souviens d'un soir triste entre les meilleurs,
Une lune éclatante au ciel d'apothéose
Sur le sommeil des lys et sur la paix des roses
Etendait ses rayons aux gestes enchanteurs.

C'était un de ces soirs qui font croire au génie,
Je t'ai chanté des vers et ne m'en souviens plus,
Parce qu'ils étaient fous ou qu'ils ne t'ont pas plu,
Parce que tu rêvais à d'autres harmonies,

Parce qu'un chant cruel montait du fond des nuits,
Imposant le silence aux rossignols eux-mêmes
Et parce qu'il jetait dans nos cœurs l'anathème,
L'éternel châtiment des larrons d'infini.

Depuis, rien en effet de vivant qui m'émeuve,
Je suis le chantre obscur des jours qui n'ont pas lui,
Toi-même n'as laissé que ton ombre à celui
Qui veuf porte le deuil obstiné de la veuve.

Je me souviens du chant qui nous fit trop rêver,
C'était d'un art flottant, vagabond et fragile,
C'était d'un art flétri et triste qui s'exile
Et qui fut cher jadis à quelque réprouvé.

C'était d'un art défunt, douloureux et très calme,
Sa perfide langueur a pu nous envoûter
Et nous avons perdu l'anneau d'or et la palme,
Pour ce chant qui berça d'autres humanités.

Sa prosodie est parfois voisine de celle grâce à quoi les symbolistes créant le vers libre par un coup de génie, donnaient l'expression la plus lyrique et la plus difficile de toutes les prosodies possibles en les conciliant éternellement :

Les anges se sont enfuis à la première étoile.
Une à une, et dans l'ordre où notre œil les attend,
Au ciel apparaissaient les premières étoiles
Et les derniers rayons tonnant sur les bluets

Mourants
— Sortilège ! — mêlaient
En un seul cri de joie
L'Azur et les Etoiles !

Certes, cette conformité spirituelle qui unira les noms de Théodore de Banville et d'André Salmon est remarquable. Qu'on ne s'étonne point cependant parce que je place l'auteur des *Féeries* parmi ces poètes qui, premiers-nés du symbolisme, préparent le grand renouveau du classicisme français, pour la gloire de ce XXe siècle que ceux à venir honoreront (nous le pressentons légitimement), avant le XVIIe. Théodore de Banville se rattache au symbolisme par plus d'un point, et, je me représente aussi ce prince des rimeurs naissant en retard pour inventer le vers libre vers 1875. Mais, il n'a pas plu à André Salmon d'innover d'une façon éclatante touchant le métier poétique. Il s'est contenté d'imprimer le cachet de sa vive personnalité à la partie en quelque sorte matérielle de son ouvrage. Au contraire, la nouveauté de son inspiration le distingue de tous les poètes qui l'ont précédé. C'est le propre et la grande louange des maîtres du symbolisme que chacun d'eux se soit aussi complètement mis à part de ces contemporains. La personnalité d'André Salmon n'est pas moins marquante. S'il se rattache aux grands poètes de son époque, c'est à travers ce symbolisme populaire dans lequel il puise souvent son inspiration (1) et qui est la source la plus limpide où puisse s'étancher la soif lyrique.

Mais qu'on ne s'attende point à trouver ici de la poésie artificielle composée sous prétexte de folklore. Toute affectation savante est bannie des poèmes d'André Salmon. Une chanson précise et mystérieuse rechante dans sa mémoire au rythme des battements de son cœur, une de ces chansons qui malgré les transformations qu'elles ont subies à travers les âges, les voyages et les langages, sont peut-être les plus anciens monuments de la pensée poétique, une de ces chansons que l'on chante parfois encore aux enfants et qu'on recueille de la bouche des vieilles femmes, revient l'émouvoir et de la bouche d'André Salmon il sort alors, parce que ce thème l'a inspiré, une chanson nouvelle, ni moins pure, ni moins précise, ni moins mystérieuse :

1. La Fontaine du Calvaire, Cantilène du Moribond, Pour l'ami Pierrot (POÈMES). Marche nuptiale, Sonate (LES FÉERIES).

L'épouse a perdu son anneau
Et l'horloge est ensorcelée,
Quand la fosse sera comblée,
Chante, coucou, sur mon tombeau.

Mais la partie surprenante de l'œuvre d'André Salmon, celle où éclate la nouveauté de cet esprit original, se compose de ces poèmes (1) dans lesquels un lyrisme qui ne connaît point la vulgarité saisit les aspects et les personnages les plus singuliers de notre époque. C'est un attrayant et inquiétant mélange de vie européenne et de spectacles exotiques. Tziganes, popes, moujiks, étudiants allemands, nègres d'Afrique et d'Amérique s'agitent, parfois le jour et plus souvent la nuit, mêlant le bruit de leur existence à la cadence des trains en marche et aux longs soupirs que font les sirènes des paquebots en partance.

Si la mulâtresse qui peigne
Ses crins, de nuit, sous les thuyas
Aime le marin c'est qu'il a
Le poil solaire quand il baigne
Sa chair forte dans le delta.

Et si l'enfant blanc de l'Europe
Aime l'amante de couleur
C'est pour sa nouvelle saveur,
Comme il aima le fils d'un pope
Et l'épouse d'un grand seigneur.

Ce soir, dans la case fleurie
Chacun apaisera sa faim ;
Sur des peaux aux rauques parfums
Ils connaîtront en des féeries
Selsibil et Paris lointain.

Qu'on ne se trompe point touchant ces bigarrures et ce bariolage. Cet exotisme est singulier ; on pourrait le qualifier d'européen.

Europe, André Salmon vous aime avec une ardeur unique et il est né dans ce Paris qu'adore le monde entier !

1. Chanson Marine, Orient, Occident (Poèmes). L'Assomption de Spiridon Spiridonowitch Marmeladoff, Cirque, Makohoko Ier, Le Tzigane (Les Féeries).

Il y chante (1) la vie moderne du poète. Le soir, des cafés aux longues façades, s'exhalent la fumée du tabac et l'odeur forte de l'alcool. Ces bouches sont ouvertes aux rez-de-chaussée. Elles éclatent de rire. Il y brille une lumineuse dentition d'ampoules électriques. Le jour, il y a des rues pleines de fruits et de fleurs, et, le poète, en passant, peut aimer

... d'un amour qu'elle ne peut comprendre
La fille au fichu bleu qui vend de la lavande.

En dehors de ces poèmes dans lesquels un profond sentiment populaire s'allie à une inspiration personnelle d'une pureté miraculeuse, André Salmon a composé quelques morceaux lyriques qui ne peuvent être dépassés, ni si l'on s'en tient à l'insurmontable hauteur jusqu'où ils nous soulèvent, ni si l'on considère l'idéal enchantement qu'ils procurent, ni si on se laisse aller à la parfaite harmonie de leurs accents. A cet égard, la *Féerie*, qui met en branle tout ce qu'une imagination peut concevoir de merveilles, demeurera comme une des plus admirables créations de la sensibilité humaine.

Voici donc un poète uniquement doué. Le suivant, sans sortir de ce monde, Don Sylvio de Rosalva, vous auriez chevauché dans *le vieux pays des romans*. Shakespeare y corrige sans cesse ses drames inimitables, tandis que lassé des féeries, Wieland étudie la sorcellerie à la façon de M. Oufle. Les poèmes d'André Salmon nous donnent de l'univers une vision essentielle, concrète et merveilleuse. Il a achevé son lyrisme par une ironie qui si on la changeait en fleur deviendrait, sans doute, un myosotis. Et lui-même, une sublime ivresse le transportant quelque soir dans ces plaines du firmament que les nuits illuminent, il chassera, à cor et à cri, les ourses étincelantes et les autres constellations bestiales, jusqu'à l'heure où pour dernière féerie il créera encore lyriquement les astres de sa propre transfiguration. Alors les hommes s'étonneront du miracle de ces yeux stellaires admirant le monde et des doigts étoilés faisant vibrer la Lyre qui constelle le ciel et l'espoir des poètes.

GUILLAUME APOLLINAIRE

1. Apparition, Le Poète au cabaret, le Masque, l'Obstiné, Occident, la Rue (Poèmes). Rue Saint-Jacques, un Poète se promène, la Marchande d'images, les Pipes, Buveuses d'absinthe, le Retour des orphelins, Voyages (Les Féeries).

VERS ET PROSE

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

(QUATRIÈME ANNÉE)

PAUL ADAM

HUGUES REBELL, REMY DE GOURMONT, LAURENT TAILHADE

ALBERT MOCKEL, JEAN MORÉAS, STUART MERRILL

LOUIS LORMEL, ERNEST RAYNAUD, ANDRÉ ROUVEYRE

HUGO VON HOFMANNSTHAL

TOUNY–LERYS, MARGUERITE BURNAT-PROVINS

JULES ROMAINS, GUY-CHARLES CROS, ÉMILE HENRIOT

ANDRÉ SALMON, FRANCIS JOURDAIN, RÉGIS GIGNOUX

PAUL FORT

TOME XV

**SEPTEMBRE
OCTOBRE-NOVEMBRE
1908**

DIALOGUE PATHÉTIQUE [1]

(Pour le succès de ses combinaisons financières, le baron Vogt souhaite que des troubles politiques arrêtent, dans le Caucase, l'essor d'industries concurrentes. La grande actrice Clarisse Gaby, son associée, a, pour ce, séduit le prince Georges de Koutaïs en exil à Paris, et l'a décidé à prendre le commandement de son peuple en révolte latente contre la domination russe).

CLARISSE, VOGT, BORODINE

CLARISSE

Vous ne venez pas voir danser la *Giralda ?*

VOGT

J'aimerais mieux souper. On sert.

CLARISSE

Pas encore... Le duc s'amuse aux danses étrusques.

VOGT

Dites-moi : Schumann réclame son traité... signé de vous.

BORODINE

Il ne peut pas commander des costumes ni s'attacher les artistes de l'orchestre Panillard avant d'avoir son papier et votre paraphe...

VOGT

Ça se conçoit.

1. Fragment.

CLARISSE

Je ne veux pas chanter à Cologne.

VOGT

Pourquoi donc ?

CLARISSE

Ça me fatigue. C'est comme ça que je me suis enrouée à Bahia et je n'ai pas pu chanter à Montevideo. Je n'ai pas envie de me perdre dans l'esprit des gens de Pétersbourg où je puis retourner souvent à l'avenir.

VOGT

Schumann pourra couvrir les frais s'il n'encaisse pas en Allemagne.

BORODINE

Il déchirera le traité.

CLARISSE

Qu'il déchire !

VOGT

Ça m'ennuierait beaucoup.

CLARISSE

Mais à quoi donc puis-je vous servir ?

VOGT

Ne faites pas l'innocente !

CLARISSE

Ce n'est pas clair.

VOGT

Vous seule pouvez créer autour de nous ce mouvement de sympathie et d'attention nécessaire pour acquérir l'élite russe à l'idée du trust que je constitue.

BORODINE

Vous seule pouvez marier les intérêts de New-York avec ceux de Bakou.

CLARISSE

Vous me croyez plus influente que je ne suis...

BORODINE

Votre voix enthousiasme tout le monde. Il y a trois ans les grands ducs et les financiers, les généraux et les fonctionnaires de Pétersbourg se sont assemblés autour de vous, dans votre hôtel ; et nous avons obtenu notre concession. Enfin pour ce petit prince de Koutaïs qu'on sait être votre ami, c'est la popularité indispensable à ses vues héréditaires sur le Caucase, à celles de ses partisans. Les foules sentimentales de là-bas applaudissent à la grande passion très évidente... Vous le savez bien... De cet enfant vous pouvez faire une sorte de vice-roi, successeur de ce Prométhée.

CLARISSE

Ou un malheureux en exil qu'une grippe bizarre achèvera, au fond de quelque forteresse russe, dans un désert de glaçons.

VOGT

Que vous êtes romanesque, Clarisse ! Je ne vous reconnais plus.

CLARISSE

Borodine peut jeter ce petit au milieu de bagarres dangereuses.

VOGT

Pas du tout.

BORODINE

Le gouvernement du Caucase veut mater les anarchistes arméniens de Bakou. Il laissera les montagnards suivre le

prince quand ils viendront réclamer contre les ouvriers de la ville la liberté du travail industriel pour leurs concitoyens du haut pays incapables de payer l'impôt...

VOGT

Le prince de Koutaïs au contraire sauvera le gouvernement de Tiflis et remplira la caisse du tzar. Il serait bizarre qu'on lui fît expier cette aide par de mauvais traitements.

CLARISSE

Quand on aura usé de sa popularité, il deviendra gênant et alors...

VOGT

Au pire on le renverra filer, ici, à vos genoux.

CLARISSE

Vous en êtes sûr, Vogt ?

VOGT

Oui.

CLARISSE

Oui ?

VOGT

C'est infiniment probable...

CLARISSE

Ce n'est que probable... Eh bien ça ne me suffit pas.

BORODINE

Persuadez-la, Vogt. Moi je n'ai pas réussi. Je vais téléphoner à l'Arménien de *La Vérité Sociale*.

*

CLARISSE, VOGT

VOGT

Voyons, Clarisse... Seriez-vous lâche...

CLARISSE

Lâche ?

VOGT

Oui.

CLARISSE

Si je suis lâche c'est pour un autre.

VOGT

Non. C'est pour votre instinct que cet autre contente.

CLARISSE

Vous m'invitez à mettre en péril l'existence de ce petit.

VOGT

Non. Je vous invite à seconder les desseins de son ambition la plus légitime et la plus noble.

CLARISSE

Oui, oui... Vous l'avez fait cuisiner par cette espèce de sauvage que vous avez appelé de là-bas. Le pauvre mignon il ne rêve plus que plaies et bosses ; et il vient de me parler en vers cornéliens, tout un quart d'heure.

VOGT

Comme chacun, il a des devoirs.

CLARISSE

Envers vous !

VOGT

Envers sa race, envers son peuple... envers lui-même !

CLARISSE

Borodine lui a seriné ça !

VOGT

Est-ce faux ?

CLARISSE

Il n'y a qu'une chose vraie : Vous comptez sur son inexpérience pour qu'il fasse s'entre-tuer des centaines d'imbéciles, pour qu'il ruine un pays afin d'affermir le pouvoir de votre richesse.

VOGT

Seriez-vous devenue bête, Clarisse ?

CLARISSE

Oui. Invoquez les raisons supérieures, ce sacrifice des faibles inutiles au bénéfice de la force qui crée — la vôtre ! — Je connais la chanson par cœur.

VOGT

Cette chanson-là pourtant vous persuadait le jour où vous avez prié Dorine de vous présenter le prince au circuit du Dauphiné.

CLARISSE

C'est entendu. J'ai voulu séduire ce petit pour qu'il entrât dans vos vues.

VOGT

Et même pour payer, avec la hausse de nos actions, le châ-

teau de Bourbon. Vous l'avez alors séduit pour vous assurer la propriété d'un parc et d'une bâtisse ancienne.

CLARISSE

J'avais tort... Et puis je ne l'aimais pas... Maintenant...

VOGT

Alors pour de l'amour ?... Vous, Clarisse ?... Vous ! oh !

CLARISSE

C'est comme ça...

VOGT

Non !.. Non !.. Ce n'est pas comme ça...

CLARISSE

Ah ?

VOGT

Mais non. Vous ne serez pas la victime d'un sentiment plat !... D'ailleurs vous n'aimez pas ce garçon. Il amuse vos sens, votre art... voilà tout.

CLARISSE

Ça suffit...

VOGT

Est-ce que tu vieillirais, Clarisse. Tu faiblis, ma fille ! Autrefois tu n'écoutais que notre désir de puissance...

CLARISSE

Autrefois !

VOGT

Autrefois nous avons tenu à nous deux dans nos mains la vie d'un petit peuple anxieux de savoir si nous lui offririons l'argent nécessaire pour se défendre contre des ennemis en

achetant le monopole de ses douanes... Et il y eut à tes genoux un vieux prince qui te suppliait de m'attendrir, moi, mes amis... C'était un jeu ça... Un jeu digne de nous, digne de toi.

CLARISSE

Oh! certainement...

VOGT

Méfie-toi. Tu retournes au troupeau misérable des faibles. Cet enfant-là, c'est le Tentateur, c'est le Mal... Il t'abaisse... Il t'avilit. Il t'attire dans la multitude des imbéciles, de ceux qui se vautrent dans l'amour, dans la vanité, dans le vin.... Clarisse!

CLARISSE

Tant pis!

VOGT

Tant pis! Ah! tu as dit : « Tant pis! » Donc tu comprends : ce que tu préfères c'est le pire!

CLARISSE

Laisse-moi... Mon cœur appartient au petit.

VOGT

Ton cœur!... Ton cœur ce n'est pas toi! C'est le legs de tes ancêtres, c'est l'héritage de leurs aspirations vagues et animales pour la perpétuité de l'espèce. Toi : c'est ton esprit, ta puissance, ton désir de prévoir les conséquences des actes audacieux.

CLARISSE

Va toujours. Jette des mots... Je l'aime et je ne l'emmènerai pas là-bas. Je resterai. Et il restera...

VOGT

Alors tu me sacrifies, moi, ma pensée, nos espoirs, et ce que nous pouvons créer là-bas...

CLARISSE

Et puis après ?

VOGT

Et puis après !... Comment ?... Dans ce Caucase, dans ces montagnes sauvages où végètent des troupes de brigands pouilleux, je puis avant six mois capter l'eau des cascades, mouvoir cent dynamos qui produiront l'énergie nécessaire à tirer des cimes la foudre que Prométhée jadis leur arracha. Cette foudre illuminera des usines, animera des métiers qui produiront des choses bonnes à la vie des hommes. Elle donnera dans les chaumines la lumière et le savoir. Des milliers de cerveaux obscurs seront éclairés. La force sera transportée de village en village, de bourg en bourg. Des villes se créeront autour des fabriques. Des collèges s'édifieront où la jeunesse sera enseignée. Des esprits libres fleuriront là où l'Ossète idiot et le Tartare abruti veillent sur des troupeaux malades encroûtés dans la fiente... Il y aura de l'intelligence et de la beauté sur les cimes où règnent la sottise, l'ivrognerie, la paresse, la haine et la cruauté... Voilà ce que je veux faire avec toi... avec le prestige de ton art et de ta beauté. Et tu refuses, Clarisse, pour te vautrer sur un adolescent nigaud... Non... je t'arracherai au mal qui t'embrasse et qui t'abêtit... Je te le jure. Tu entends... Tu créeras, avec moi, cette lumière et cette force !

CLARISSE

A quoi bon, si tu ne crées pas de bonheur ?

VOGT

Du bonheur ? Qu'est-ce que c'est que ça le bonheur... ?

CLARISSE

Le bonheur, le sens d'être en harmonie avec l'effort de toute la nature, c'est ce que je ressens lorsque l'art de ma voix s'épanouit au milieu d'une foule qui frémit à l'unisson de mon être ému.

VOGT

S'il est un bonheur, ce n'est pas de subir la nature, mais de transformer la nature.

CLARISSE

Il est doux de subir... C'est pour cela que je t'aimai, pensive et craintive, quand tu modifiais le pays, les mœurs des multitudes ouvrières sous mes yeux éblouis.

VOGT

Et à cela, tu préfères, aujourd'hui, les rangaines d'un petit garçon...

CLARISSE

Il n'est rien à comparer entre vous deux. Tu es toute la force du Titan. Il n'est que les délices de la tendresse. Et, pourtant, je ne pleurerais pas si tu disparaissais. Mais toutes les larmes viennent à mes cils en songeant aux dangers qu'il peut courir, le petit... le petit ! Aie pitié du petit, de moi...

VOGT

Aie pitié de moi aussi... de moi... oui, de moi, qui t'ai faite glorieuse et souveraine dès que je l'ai pu.

CLARISSE

De quelle pitié as-tu besoin toi qu'on écoute en tremblant

partout où le génie de l'homme change les cailloux en métaux et les eaux en lumière. Pour toi de la pitié. Oh !... La planète est dans ta volonté comme un fruit dans son écorce... Et tu sollicites de la pitié ?... Ma pitié ?

VOGT

Ta pitié ?... Si l'union de New-York et de Bakou ne se fait pas, c'est dans quinze jours la baisse, et une baisse continue désormais... Rien ne pourra plus l'arrêter.

CLARISSE

Allons donc...

VOGT

Non, rien. Car du jour où la baisse aura commencé je ne trouverai plus le crédit qu'il faut pour alimenter l'encaisse des Banques Maritimes... Elles s'effondreront !

CLARISSE

Tu me fais rire.

VOGT

Trop d'envieux critiquent, trop d'ennemis s'attaquent sourdement, inexorablement à mon influence. Il y a trop de rats qui rongent la carène de mon bateau...

CLARISSE

Tu ne te gênes pas pour les noyer, tes rats.

VOGT

Je suis à bout.

CLARISSE

Regarde-toi, et regarde-les.

VOGT

Mais tu sais bien que je ne puis les contenir qu'en forçant le

pouvoir à les écarter de ma route. Et pour en imposer au pouvoir, il m'a fallu encore, dans toute les banques obtenir qu'on refusât l'escompte aux entrepreneurs de terrassements pour qu'ils refusent l'augmentation de salaire. Alors les ouvriers ont abandonné le travail sur tous les chantiers de Paris. Ce soir, six mille prolétaires, à la sortie des réunions publiques, vont manifester contre le gouvernement. J'ai réussi à lâcher ce dogue aux crocs durs. Le ministre me secondera pour que les entrepreneurs puissent escompter leurs traites, et que le faubourg cesse de gronder.

CLARISSE

Alors tout va bien.

VOGT

Non.

CLARISSE

Creed a l'air triomphant.

VOGT

Parce qu'il croit l'heure proche pour lui de vendre en sous-main notre affaire de l'acier...

CLARISSE

Il trahit ?

VOGT

Il n'y a pas que lui.

CLARISSE

Schomberg ne le laissera pas faire.

VOGT

Son empereur veut avoir nos banques maritimes ; et Schomberg espère devenir prince sur le Gotha...

CLARISSE

Borodine...

VOGT

Oh lui !...

CLARISSE

Mais tu les domptes, tu les tiens enchaînés comme ce dogue qui grogne (*rumeurs au loin*) pour soumettre à ta volonté les maîtres de ce pays.

VOGT

C'est un jeu terriblement hardi que de faire hurler le monstre... Il peut se retourner contre vous par le moyen de ses chefs... Il se retournera contre nous, avant peu. Il faut que d'ici là j'ai gagné la partie à Bakou.

CLARISSE

Tu la gagneras.

VOGT

Sans toi mes chances diminuent d'un tiers. Et j'ai besoin de toutes mes chances à cette heure.., de toutes. Et tu me dois celle-là. Tu me l'as promise.

CLARISSE

Mais tu es le plus fort... Mais jamais tes ancêtres de Tyr ni de Carthage n'ont dominé comme toi. En Perse même...

VOGT

En Perse, c'est autre chose.

CLARISSE

C'est ton associée la banque germanique de Tabriz qui fait, par ce Parlement tout neuf, aux prêteurs anglais et russes le monopole de l'emprunt.

VOGT

On dit ici ..

CLARISSE

Tu fais là chanceler encore un trône et rugir la révolte... Ecoute en même temps ici. *L'Internationale!...*

VOGT

Oui ce sont les hommes des entrepreneurs qui se promènent sur la place de la Concorde.

CLARISSE

Tu as levé le doigt. La révolte gronde ici. Les ministres vont obéir...

VOGT

Je n'en sais rien.

CLARISSE

Puisque tu as déchaîné le monstre. Et tu viens, à cette heure, me demander encore que je t'aide à sacrifier ce petit!

VOGT

Pas de sacrifier!

CLARISSE

Pourquoi veux-tu de cet enfant, cet enfant sur ton autel de

Moloch ! Ah je ne te le donnerai pas. Je ne te le donnerai pas... Tu n'as pas besoin de cette vie-là.

VOGT

Il n'est pas question de sa vie. Il est question de ton voyage. Lui, je suis tranquille. Il viendra.

CLARISSE

Non, je l'empêcherai, je l'avertirai.

VOGT

Il ne croira que son honneur.

CLARISSE

Nous verrons...

VOGT

Tu ne sais pas encore vaincre comme il le faut, Clarisse... Ecoute, quand Samson fut résolu à mourir, il ébranla les colonnes du temple et tout s'anéantit avec lui.

CLARISSE

Tu me rends folle.

VOGT

Oh ! je ne me suiciderai pas. Je n'ai pas confiance dans la mort.

CLARISSE

Je pense bien.

VOGT

Rien ne s'arrête. Tout vit éternellement. Mourir c'est seulement changer... Et l'on ne sait quel déguisement absurde ou sublime la nature réserve à nos molécules pourries. Seulement je tomberai avec fracas. Et malheur à ceux qui seront pris dans le cataclysme.

CLARISSE

Tu menaces ?

VOGT

Tu pourras dire : Adieu, château, gloire, palais, beauté. Oui : tu as pour ennemis tous mes ennemis. Et ils deviendront très forts quand je serai par terre. Et ils ne pardonneront rien à la puissance qui les dompte encore par ces cris-là !

CLARISSE

Ça fait peur.

VOGT

Tu ne sais pas craindre autant qu'il convient, Clarisse... ni ce peuple ni moi, ni toi-même.

CLARISSE

Ni moi-même ?

VOGT

Ce papier vert, c'est un exploit d'huissier... Tu sais d'où il vient.

CLARISSE

Non.

VOGT

Si.

CLARISSE

Mais non...

VOGT

Mais si... L'Empire Ottoman nous met en demeure de construire et d'allumer avant trois mois les quatre derniers phares du Levant sous peine d'entendre prononcer la déchéance de notre compagnie... Et nous ne pouvons réaliser cette dernière partie du contrat, dans un tel délai... Je t'ai dit pourquoi, il y a quinze jours; et je ne l'ai dit qu'à toi seule.

CLARISSE

Je n'en sais rien.

VOGT

Si : à toi seule, quand je t'ai prié d'intervenir auprès de ton vieil ami le pacha !

CLARISSE

Eh bien ?

VOGT

Non seulement tu n'as pas obligé cet homme qui t'appartient par le secret de ses infamies à me servir, mais tu as introduit dans la confidence Schomberg et Greed.

CLARISSE

Il le fallait bien.

VOGT

Non, et c'est leur homme de paille Alexandrit...

CLARISSE

Alexandrit ?

VOGT

Celui de la Société belge des Phares électriques.

CLARISSE

Je ne connais pas ça.

VOGT

C'est lui qui a fait les offres de concurrence et qui a suggéré l'occasion que je t'avais confiée à toi seule de résilier notre contrat.

CLARISSE

En voilà une histoire !

VOGT

Tu as trahi ta fortune et la mienne.

CLARISSE

Je n'ai rien trahi, toi, moins que tout autre.

VOGT

Clarisse, tu mens !

CLARISSE

J'ai pu laisser échapper à table, au jeu, une parole imprudente peut-être...

VOGT

Imprudente !... Mais opportune pour me nuire !...

CLARISSE

Jamais !

VOGT

Tu aimes comme n'importe quelle modiste... toi. Tu n'es plus toi, aussi qu'un pigeon dans la gouttière !

CLARISSE

Oui... c'est vrai, un pigeon dans la gouttière.

VOGT

Et tu mens, et tu trahis celui même que tu admires. Comme tu es vile, à cette heure ! Mesure la distance qu'il y a entre la besogne de préserver ce petit serin de je ne sais quel péril imaginaire, et l'œuvre que je t'offrais tout à l'heure d'accomplir : celle d'arracher la foudre aux cimes du Caucase, celle de

ressusciter le Prométhée sur les rocs où il saigne encore enchaîné par la bêtise et la sauvagerie des anciens dieux.

CLARISSE

Tais-toi.

VOGT

Non. Je ne te laisserai pas t'embourber dans la bêtise.

CLARISSE

Est-ce bêtise, que de ne pas aider à ton sauvetage ?

VOGT

Oui, parce que toi-même tu te perdras. Lis ça.

CLARISSE

Qu'est-ce que c'est ?

VOGT

On imprime là-dedans que ta voix faiblit, et que des trois grands opéras qu'on va monter l'hiver prochain, aucun des rôles ne convient à ton organe fatigué.

CLARISSE

Charmant !

VOGT

J'ai dû courir tout à l'heure dans les rédactions pour empêcher que cela ne fût publié... Et dans quels journaux ? Dans ceux auxquels je n'avais pas consenti de publicité pour les Essences Motrices... On sait que l'on m'atteint à travers toi !

CLARISSE

L'épreuve est humide encore... Tu en viens donc ?

VOGT

Naturellement, c'était pour le numéro de demain.

CLARISSE

Alors, tu ne m'accusais pas de t'avoir trahi tout à l'heure, puisque tu me défendais ?

VOGT

Je t'accuse depuis hier... depuis la remise de l'assignation.

CLARISSE

Et tu m'as sauvée tout de même...

VOGT

Mais oui, voyons. Et puis je ne veux pas qu'on attaque les miens. C'est d'ailleurs un très mauvais signe pour moi, qu'on ait osé écrire ces lignes... On ne me redoute plus assez. Tu le comprends enfin.

CLARISSE

Oui...

VOGT

Sauve-moi...

CLARISSE

Si je peux... Et comment ?

VOGT

Il faut que ta voix et ton prestige de femme merveilleuse m'ouvrent en route à travers l'Europe Centrale, parmi les rumeurs d'enthousiasme.

CLARISSE

On fera le possible.

VOGT

Il faut que dans ton cortège d'admirateurs je trouve ces forces dont j'ai besoin.

CLARISSE

Je tâcherai d'avoir ce cortège.

VOGT

Alors nous créerons ensemble une nouvelle vie sur le roc de Prométhée... Ne crois-tu pas que c'est là le vrai but de ta vie intelligente plutôt que de choyer Adonis au clair de lune ?

CLARISSE

Te sauver en le perdant ou bien te perdre en le sauvant ?... Voilà... Et je ne sais pas me résoudre. Tout à l'heure j'ai essayé de le détacher de moi, de l'éloigner,.. de le dégoûter de moi en lui offrant d'autres femmes. Un moment j'ai cru réussir. Et puis la jalousie m'a mordue. Jalouse, moi ! Ah, c'est étrange !

VOGT

Mais puisqu'il veut aller là-bas ;.. mais puisque tu l'as toi-même séduit pour qu'il aille là-bas. Tu l'as voulu : c'est la cause. Il la veut : c'est l'effet. Reculeras-tu devant ton acte même ?

CLARISSE

Il est parfois terrible de se trouver devant les résultats de son espoir...

VOGT

Narcisse est mort de cela. Il est mort de sa beauté. Vas-tu mourir comme Narcisse ?

CLARISSE

Est-ce une beauté que d'éblouir un enfant conduit au bord du gouffre ?... Est-ce de ma beauté ?

VOGT

Regarde par delà... Regarde, au-dessus du gouffre la lumière qui va briller de cîme en cîme, regarde l'esprit qui se multipliera dans les villes neuves. Voilà ce que tu dois voir au-dessus de l'abîme ! Et l'abîme n'est qu'une petite fente obscure dans la montagne.

CLARISSE

Faut-il regarder par-dessus l'abîme...

VOGT

Oui, si tu veux me sauver.

CLARISSE

Sauverai-je Adonis ou Prométhée ?

VOGT

Adonis, c'est ton instinct, Prométhée c'est l'avenir du monde. Choisis entre le monde et ton plaisir, entre la beauté du monde et la beauté de ton plaisir !

CLARISSE

Evidemment ce n'est que du plaisir devant l'univers !

VOGT

Crois-tu les valeurs égales ?

CLARISSE

Elles ne le sont pas.

VOGT

Alors?

CLARISSE

Jusqu'à ce jour je m'amusais à séduire l'enfant,.. à vaincre les obstacles que m'opposait sa nature un peu animale, volage et narquoise... Maintenant les obstacles sont aplanis. Lui-même veut. Ma tâche est terminée. Je tiens dans ma main cette vie, comme je le voulais... Et c'est bien plus difficile de vouloir la conséquence de mon désir.

VOGT

Est-ce plus difficile que de vouloir ma ruine, ma chute et la tienne?

CLARISSE

C'est drôle ce que je vais te dire : Eh bien, c'est aussi difficile!

VOGT

Merci.

CLARISSE

Oh, je sens bien que je te céderai. Je sens bien que tu es la valeur la plus grande... Mais je ne peux pas regarder par dessus l'abîme. J'ai le vertige. Il faut que je plonge mon regard au fond de l'ombre.

VOGT

Lève donc ton visage vers la lumière, tout de suite!

*

CLARISSE, VOGT, GEORGES.

GEORGES

Tiens!... Un autre tableau vivant...

VOGT

C'est déjà fini ?

GEORGES

Dans le hall?On en est aux amours de Jupiter et de Danaé... A la pluie d'or, comme ici.

CLARISSE

De l'impertinence princière!

GEORGES

Pardonnez-moi. Je plaisantais...

CLARISSE

Vous semblez rageur ?

GEORGES

Pas du tout... Nous étions quelques-uns qui nous étonnions de ne pas vous voir.

CLARISSE

Nous causions d'affaires.

GEORGES

J'en suis sûr...

VOGT

Clarisse ne veut pas partir pour la Russie.

GEORGES

Parce qu'elle sait que j'y vais décidément.

CLARISSE

Vous n'irez pas.

GEORGES

J'irai...

VOGT

Notre amie s'y oppose... D'habitude vous l'écoutez.

GEORGES

Je l'ai trop écoutée ; mais aujourd'hui ou je partirai seul, ou elle m'accompagnera là-bas pour que nous y vivions tous deux loin des autres, des autres de tous les autres. Voilà.

VOGT

Vous faites de l'accaparement.

GEORGES

Oui... Vous m'avez montré l'exemple.

VOGT

En finances.

GEORGES

Les finances et l'amour ne sont pas des contraires inconciliables.

CLARISSE

Alors vous voulez que je devienne votre chose, votre bien, Prince.

GEORGES

Sûrement. Et je suis plus résolu que tout à l'heure,

CLARISSE

Pourquoi ?

GEORGES

Parce que je ne puis plus souffrir le partage. Assez de tortures comme ça... Ça me démolit... J'aime mieux m'exiler dans ma montagne avec mes chasseurs et mes bergers... je me guérirai peut-être.

CLARISSE

Et de quel mal ?

GEORGES

De vous.

VOGT

Ça, ma chère, c'est dur !

GEORGES

Elle sait que je suis bête d'elle... Elle le sait bien... Et elle s'amuse à me faire pâtir. Il faut que j'en finisse.

VOGT

Comme vous êtes impatient !

GEORGES

Je suis comme il me plaît !

VOGT

Certainement... Et j'approuve toujours ceux qui ont le courage de vouloir.

GEORGES

Ah !

VOGT

Enfermer Clarisse dans un château du Caucase ! C'est une idée hardie savez-vous ?

GEORGES

Vous l'avez bien promenée d'Europe en Amérique six ans, sur les mers et sur les terres...

CLARISSE

Il s'emballe, je crois.

GEORGES

Vous l'avez fait chanter dans tous les beuglants de la Pensylvanie et du Brésil pour lancer vos affaires.

VOGT

Ça ne l'ennuyait guère. N'est-ce pas ?

CLARISSE

Vogt créa sous mes yeux des œuvres gigantesques. C'était un joli jeu...

GEORGES

Malheureusement pour moi, je ne suis pas un manieur d'argent. Je ne peux pas offrir de telles parties !

CLARISSE

Il m'en a offert d'étonnantes : c'est vrai.

GEORGES

Et il payait largement.

CLARISSE

Il m'a plus aimée alors que son or et que ses œuvres.

GEORGES

Ce n'est pas beaucoup !

VOGT

Vous croyez ?

CLARISSE

Et vous m'aimez plus que quoi, vous ? Prince ?

GEORGES

Plus que quoi ?

VOGT

Oui, plus que quoi ?

CLARISSE

Calculez.

VOGT

Que pensez-vous lui sacrifier ?

GEORGES

Mais tout.

CLARISSE

C'est vague.

VOGT

Il me semble que vous lui proposez plutôt de se sacrifier, elle, à vous, tout entière, de renoncer à sa renommée, à ses amis, à ses luxes, pour avoir l'honneur d'être votre chose clouée sur une roche du Caucase. Voilà ce que lui promet votre affection.

GEORGES

Elle lui promet ma vie.

VOGT

Vous en faites grand cas ?

CLARISSE

Il a raison cet enfant. Laissez-le, Vogt, voyons...

GEORGES

Ce sera, je l'espère, une vie d'honneur et de passion.

VOGT

Et quelle est la valeur de cela.

GEORGES

La valeur ?

VOGT

Oui. Combien valez-vous ?

GEORGES

Et vous ?

VOGT

Moi, peu de choses. Je vaux ce que valent le trust des Essences Motrices, les Banques Maritimes, etc., plus toutes les existences humaines que ces entreprises rémunèrent.

GEORGES

Ce n'est que de l'argent !

CLARISSE

C'est aussi l'art de cette demeure, de ses palais, c'est aussi la science des ingénieurs, et le talent de gouverner les forces économiques des empires.

GEORGES

Avec de l'argent on se paie tout. Sauf moi... Et c'est moi que je donne à Clarisse.

VOGT

N'empêche !

CLARISSE

Enfermer Clarisse dans un château du Caucase, c'est une idée hardie. Le monde sera stupéfait !

GEORGES

Je me fiche du monde !

CLARISSE

Alors, pourquoi voulez-vous obéir à ce Gengis et vous jeter dans la bagarre, là-bas, si vous vous fichez du monde.

GEORGES

Ce n'est pas pour le monde, c'est pour moi.

CLARISSE

Quelle blague. C'est pour que l'univers vous admire. C'est pour avoir votre portrait dans les journaux illustrés et en costume georgien encore, avec des cartouchières sur la poitrine !

GEORGES

Vous ne pouvez pas comprendre ça, Clarisse, parce que

vous n'avez pas d'ancêtres enfoncés dans les vieux cimetières d'un pays comme s'enfoncent dans une terre les racines d'un chêne très ancien. Je ne suis qu'une feuille neuve à la cîme d'un arbre antique. La vie de cet arbre, c'est toute ma vie... instinctive. J'ai besoin d'être là-bas, comme j'ai besoin de boire, de manger, de voir et de marcher... J'ai besoin d'être secoué par le vent qui courbe les forêts de mon pays... Ça ne discute pas, ça. Voulez-vous me suivre. Voilà ce que je demande...

CLARISSE

Mais tu sais bien que ce Gengis a été appelé ici par l'infâme Borodine...

GEORGES

Mais oui.

CLARISSE

Et que si tu le suis là-bas, ils susciteront la révolte pour faire ravager le pays par tes bergers, pour qu'à la faveur de ce désordre, leur affaire réussisse. Comment ne vois-tu pas cela ?

GEORGES

Me crois-tu si naïf... Bien sûr que je sais tout ça...

CLARISSE

Alors ?

GEORGES

Je sais aussi que s'il n'y avait pas de grands intérêts engagés, mon parti ne trouverait nulle part l'argent nécessaire pour entretenir les journaux, pour rassembler les fidèles ;.. et pour obtenir du gouverneur la justice... Sans argent rien n'est possible.

VOGT

Vous l'entendez !

CLARISSE

Mais qu'est-ce que ça peut te faire, à toi, les Pétroles, et Arméniens et les Ossètes, qu'est-ce que ça peut te faire quand tu as ici ta Clarisse et ta belle jeunesse, et ta rente de Pétersbourg !

VOGT

Il a le sens d'un devoir supérieur.

CLARISSE

Oh là là... Tu coupes dans le pont ?

GEORGES

Oui, je coupe dans le pont, comme tu dis. Et puis d'abord je suis trop malheureux ici en t'aimant sous les regards ironiques de ceux qui t'ont connue trop,.. en t'entendant m'offrir à tes amies quand tu me conseilles d'échanger l'amour contre la débauche ! Tu m'as humilié... tout à l'heure. Tu t'enfermes ici... avec lui, pendant que dans le hall chacun me demandait avec malice où tu te cachais. Eh bien ! je ne veux plus être ton jouet,.. ton pantin,.. ton instrument de joie comme tu dis... Je veux être ton amant, peut-être ton mari !... Je veux t'arracher à ton passé... à tes vices, même à ton art. Et je sens bien que tu me méprises trop à présent pour te séparer de tout cela... Tu me considères comme un enfant... Lui t'a mis aux pieds des millions, des usines, des cités soudaines. Schomberg t'a offert l'admiration d'une cour impériale ; Creed t'a donné tout son génie de maître de la mer ; Borodine a commis des crimes pour te satisfaire ; Sir Leep t'a sacrifié une femme vertueuse pour te grandir devant les hommes. Eh bien ! moi, si je veux rivaliser avec eux, je le sens bien, il faut que je t'offre mon cadeau aussi. Tu l'auras ce cadeau. Je jouerai mon rôle de prince. Tu verras deux peuples se heurter à ma voix.

CLARISSE

Il est gentil !... Est-il gentil ?

PAUL ADAM

AVEC CETTE FLAMME...

Avec ta flamme pour t'éclairer, te consoler, tu n'as rien à craindre de la vie.

Une pensée hautaine et qui ne tâtonnant point, va droit devant elle, c'est le seul soutien, le seul guide qu'il faut avoir.

Avec la flamme qui éclaire et enorgueillit, on traverse sans déchoir la richesse ou la pauvreté ; on supporte sans envie, sans plainte, la vie grise et médiocre.

Avec cette flamme de fierté nulles besognes basses, nulle servitude, nulle société misérable, nulles huées de foule, nuls mépris du public ne peuvent t'humilier, ne peuvent t'atteindre.

Avec cette flamme de croyance tu ne redoutes pas la mort.

Avec cette flamme de méditation tu ne redoutes pas la solitude.

Avec cette flamme qui te grandit tu ne redoutes pas tes actions : tu es au-dessus de toi-même.

HUGUES REBELL

POÈMES

LA DAME DE L'ÉTÉ

Sous les yeux d'or des églantines blanches,
Les liserons grimpent autour des fougères,
La fleur des ronces met des petites croix blanches
Dans la haie d'où surgissent les fougères.

L'herbe des prés ondule en vagues blondes,
Qui vont mourir sous les pas du faucheur,
Il y a dans l'herbe des ailes bleues, des ailes blondes,
Et la grande aile noire de la faux du faucheur.

Alors j'ai vu, assise près d'une source,
Cueillant des joncs pour lier ses cheveux,
Une femme aux yeux clairs comme une source,
Qui me permit de baiser ses cheveux.

Et je fus plein d'amour pour les yeux verts
De la dame de l'Eté qui vient sourire
Au bord des sentiers, au fond des bois verts,
Et mirer dans les sources son beau sourire.

LA DAME DE L'AUTOMNE

Viens, mon amie, viens, c'est l'automne,
L'automne humide et monotone,
Mais les feuilles des cerisiers
Et les fruits mûrs des églantiers
Sont rouges comme des baisers,
Viens mon amie, viens, c'est l'automne.

Viens, mon amie, le rude automne
Serre son manteau et frissonne,
Mais le soleil a des douceurs ;
Dans l'air léger comme ton cœur,
La brume berce sa langueur,
Viens, mon amie, viens, c'est l'automne.

Viens, mon amie, le vent d'automne
Sanglote comme une personne,
Et dans les buissons entr'ouverts
La ronce tord ses bras pervers,
Mais les chênes sont toujours verts,
Viens, mon amie, viens, c'est l'automne.

Viens, mon amie, le vent d'automne
Durement gronde et nous sermonne,
Des mots sifflent par les sentiers,
Mais on entend dans les halliers
Le doux bruit d'ailes des ramiers,
Viens, mon amie, viens, c'est l'automne.

Viens, mon amie, la triste automne
Aux bras de l'hiver s'abandonne,
Mais l'herbe de l'été repousse,
La dernière bruyère est douce.
Et on croit voir fleurir la mousse,
Viens, mon amie, viens, c'est l'automne.

Viens, mon amie, viens, c'est l'automne,
Tout nus les peupliers frissonnent,
Mais leur feuillage n'est pas mort ;
Gonflant sa robe couleur d'or,
Il danse, il danse, il danse encor,
Viens, mon amie, viens, c'est l'automne.

REMY DE GOURMONT

POUR LA PAIX

A Mademoiselle Judith Cladel.

7. Fiat pax in virtute tua : et abundantia in turribus tuis. 8. Propter fratres meos et proximos meos loquebar pacem de te.

Psalm. CXXI.

Depuis le jour illustre où, vainqueur d'Antoine et rapportant à Rome avec le trésor des Ptolémée une gloire qui, désormais, n'aurait plus de compétiteurs ni de jaloux, Octave, à son retour d'Actium, ferma le temple de la Guerre et, mettant fin aux discordes civiles, annonça la paix romaine à l'Univers subjugué ; depuis le jour où, maîtresse du Monde, ayant détruit Carthage et maîtrisé la Gaule, l'*Urbs* conquérante, après un labeur plusieurs fois séculaire, se reposa dans sa gloire et promulgua des lois, tous les peuples qui, tour à tour, sont entrés dans l'Histoire, ont eu l'ambition de fermer, comme Auguste, le temple symbolique, de fonder pour toujours l'ère du travail et de la paix.

Les plus rudes soldats, les moissonneurs tragiques dont le fer couche à travers les sillons des gerbes de mourants, les guerriers, pour qui la bataille est un jeu où se plaît leur fureur, les princes politiques et les capitaines effrénés, Charles XII et Napoléon, Cromwell et Frédéric le Grand, au milieu des gestes sanguinaires, des hécatombes humaines, des sièges, des combats, des sacs et des exterminations, tendaient à l'apaisement universel, demandaient aux armes la réalisation d'un idéal pacifique, la réunion de tous les hommes dans le même ber-

cail, sous la houlette d'un pasteur magnanime et triomphant. Cette ambition des rois, des princes, des chefs militaires, les peuples aujourd'hui l'ont reprise à leur compte. Justement parcimonieux de leur vie et de leur fortune, ils demandent, pour trancher leurs différends et juger les procès de nation à nation, un tribunal plus équitable, une justice plus humaine que le hasard des combats. Au patriotisme étroit, agressif et borné des époques lointaines succède le patriotisme intelligent, respectueux du droit universel qui n'estime pas absolument nécessaire de tuer ou de mourir pour vider une querelle et vendiquer son bien. Le pacifisme a conquis les plus nobles intelligences, ému les cœurs d'un zèle fraternel. La Conférence de La Haye où savants, hommes d'Etat, légistes et docteurs ont préparé le code pacifique, la législation qui mettra fin aux victoires sanglantes, aux entreprises meurtrières, marque une étape glorieuse de l'humanité.

Le siècle s'est mis en marche vers la terre promise, vers la Jérusalem que célébrait déjà le poète d'Israël quand, pour ses frères et ses proches, il implorait les grâces de la paix.

La Paix ! C'est elle que depuis une semaine, en face de la mer divine, couleur de perle et d'or, la mer qu'Henri Heine a chantée ; c'est elle dans ces fêtes de l'art et de l'esprit qui font d'Ostende une capitale de l'Europe, c'est elle que les orateurs acclament et préconisent devant un auditoire où se mêle, comme dans un parterre de rois, tout ce que la terre a de plus charmant et de plus rare : le savoir et la grâce, la compréhension et la beauté (1).

La Paix ! D'autres vous ont déduit les motifs politiques, les raisons économiques de l'arbitrage demandé. Cherchons à travers les poètes ce que les siècles ont mis d'élan et de confiance, l'appel immémorial des races et des tribus vers la déesse protectrice. Dans les affres de la guerre, l'humanité s'enfante à la paix. L'art témoigne de son irréductible espoir. En

1. Cette conférence a été donnée le 7 août 1908, pendant la *Semaine de la paix*, organisée, au Kurshal d'Ostende, par les soins de M. Edmond Picard.

tous pays, sans acception de climat, de religion ou de culture, les poètes ont dit ce mot, le premier que Beethoven fait ouïr dans le *schloschor* de la *Neuvième symphonie*, dans le final qui couronne son œuvre gigantesque : « Frères ! » et l'on peut dire sans crainte que la poésie, alors qu'elle est digne de ce nom épiphane, la poésie elle-même n'est autre chose qu'une invocation magnanime, un *sursum corda* vers la fraternité.

Chez les primitifs, cependant, les combats tiennent un rang d'honneur. Achille et Siegfried, Roland et Perceval emplissent de leurs gestes guerriers les chants des rhapsodes et des troubadours. Cependant, avec la civilisation, l'idée heureuse de la paix s'infiltre dans la pensée humaine au moment où l'épopée et les arts lyriques pâlissent devant la philosophie. Athènes, après les *Perses* et les *Sept devant Thèbes*, applaudit les *Acharniens*, puis *Irénè* où le réactionnaire et pieux Aristophane dénonce le péril militaire en des termes dont la violence ferait, aujourd'hui, fermer son théâtre et mènerait l'auteur à Fresnes-lès-Rungis. *Lysistrata*, si impudique dans les mots, renferme une haute leçon de morale. C'est la révolte du foyer contre la caserne, les droits de l'amour attestés devant la science de la mort.

Aristophane est le plus grand poète de la Grèce, le plus grand peut-être du monde entier. Quoi qu'en ait dit le calicot Musset « il avait peu de grâce et de goût nullement », son esprit fut le sanctuaire des Grâces et le temple du goût. Clairvoyant, son regard, dans la dialectique de Socrate et la chicane des Sophistes, discerna une menace de ruine, la fin prochaine de la Cité, l'invasion permanente des dieux, des mœurs et des goûts de l'Orient qui réduisirent, quelques siècles plus tard, le monde occidental à la raison des « esclaves ». Mais la haute sagesse du penseur se couronne de pampre, s'enguirlande et rit dans les écumes du pressoir.

Quelle fraîcheur, quelle saine et forte joie anime ses tableaux rustiques. La paix est revenue ; elle enchante vignerons et laboureurs qu'elle comble de bienfaits.

Salut ! Salut ! Comme je souhaite depuis longtemps rentrer dans mon

champ et retourner avec ma pioche mon petit terrain ! Salut ! Salut ! Combien nous attendrit ta venue, ô Déesse bien-aimée. Je suis consumé du regret de ton absence et je veux ardemment retourner aux champs. Nous goûtions, grâce à toi, depuis longtemps, mille douceurs gratuites et délicieuses. Tu étais pour les agriculteurs un gâteau de froment et la santé. Aussi les vignes, les jeunes figuiers, tous les plants souriaient à ton approche.

Les lendemains d'Actium réalisèrent le conte d'Aristophane. Dicepois, Trigée et les vieillards d'Acharne purent alors goûter les fruits de leur verger, conduire la pompe d'hymen, jouer avec les belles filles et, couronnés de pampre, boire en l'honneur des dieux une coupe de vin pur.

Mais la Paix, idéal suprême des groupes civilisés, la Paix dernier terme et couronnement du contrat social ne fut pas de longue durée. Entraînant les vainqueurs à de nouvelles entreprises, le régime, la constitution même de l'Empire, la mécanique du pouvoir imposa bientôt la guerre aux héritiers d'Auguste. Pour combattre les Gètes, les Hyrcaniens ou les Arabes, pour demander aux Parthes les enseignes captives, pour maintenir en Orient la domination latine, déjà le consul, après neuf ans de concorde universelle, faisant crier sur ses gonds la porte redoutable, avait desserré les chaînes pesantes et poussé les verrous du temple que garde Janus aux deux fronts. Ceint de la toge gabienne, vêtu de la trabée quirinale aux ornements de pourpre, le magistrat suprême accomplit devant les yeux de Virgile ce rite formidable, déchaîna sur le monde les guerres, sources de larmes, et l'épouvante des combats.

Depuis ce jour d'horreur sacrée, les Césars ne se détournent plus de la voie homicide et les armes, de nouveau, ensanglantent l'Univers. Même les sages empereurs, les Trajan, les Marc-Aurèle, ces légistes, ces philosophes couronnés qui montrèrent, au déclin du polythéisme, ce que les anciens dieux avaient mis dans l'âme humaine de force et de beauté, ne purent contenir les fureurs de Mavors, ni reffrener dans ses cavernes la Guerre aux yeux sanglants. Soumis à la nécessité de conquérir toujours pour assurer les conquêtes anciennes,

bientôt, de guerroyer pour défendre la civilisation gréco-latine contre l'envahissement barbare chaque jour plus féroce et plus nombreux, les meilleurs succombent dans la bataille sous le manteau de l'*imperator* à la tête des légions. Et c'est Marc-Aurèle expirant sa grande âme chez les Quades, aux bords glacés du Danube, Julien frappé dans un engagement contre les Parthes, d'une flèche mortelle, pour la dernière fois attestant les *dii consentes*, âme sublime du Capitole, conscience et flambeau de la civilisation qui va mourir.

La nuit se fait bientôt. Une aurore de ténèbres obscurcit l'horizon. C'est le brouillard, le froid, l'hiver, une obscurité sanglante peuplée de monstres et de fantômes. Des larves rampent sur le sol. Accroupie au bord du chemin, la Sottise rabâche et déraisonne. Çà et là, des ombres équivoques s'entre-déchirent dans le chaos. Le Moyen Age est proche, long carême de dix siècles où, sans volonté, sans ressort individuel, sans culture, l'Homme ne trouve de forces que pour détruire et n'enfante que la stérilité. La joie a disparu, tout élan de ces peuples qui, d'une morose et lourde somnolence, ne s'éveillent que pour tuer. L'Eglise n'y peut rien, même quand la Royauté naissante cherche à calmer les fureurs sauvages du monde féodal. Au début du XIe siècle, l'empereur d'Allemagne Henri II, le roi Robert le Pieux se rencontrent dans un vallon des Ardennes, comme cinq cents ans plus tard Henri Plantagenet et François de Valois dans le camp de Boulogne, sous les tentes de drap d'or. Ils font, à Mouzon, le premier essai de conférence pacifiste. Pasteurs d'hommes, ils se préoccupent de leurs ouailles autrement que pour les tondre ou les saigner. Ils s'efforcent d'amplifier les Trêves de Dieu ; ils rêvent d'accorder à leurs sujets les bienfaits du travail et de la liberté. Ils jettent dans le désert médiéval cette première semence de justice fraternelle, ce bon grain qui, malgré l'aridité du sol, malgré la rigueur des saisons, lentement à travers les âges, plus robuste que les héros de l'homicide et quoi que puissent objecter les théoriciens du carnage, fructifie et se développe, ce grain de sénevé qu'ont arrosé tant de larmes et de sang, mais qui germe, grandit, s'accroît, devient un arbre

immense, un arbre qui, sous ses rameaux protecteurs, ses ombrages tutélaires, demain, abritera l'humanité.

Mais, au Moyen Age, c'est dans les cloîtres qu'il faut chercher les amants de la paix, les esprits généreux qui préparent la réconciliation des hommes, l'avènement de la douceur.

Au XIIIe siècle, François d'Assise convie au banquet, non seulement les hommes, ses frères, mais la nature entière, les êtres que la métaphysique d'alors prétendait inanimés. Son cœur déborde, ruisselle de tendresse ; il en épanche les effluves sur le monde entier. Cinquante ans à peine avant les terzines de Dante, avant le noir poème de Gibelin proscrit, le séraphique trouvère, le *padre Francesco*, fait entendre à la tragique Italie, aux républiques sanguinaires, aux princes meurtriers, un cri d'amour si violent, si tendre, qu'il vibre encore et chante dans nos cœurs.

Mais l'idylle ombrienne, le suave épisode, les disciples d'Assise marchant sur les traces du maître, comme jadis les pêcheurs de Galilée suivaient leur jeune dieu, épousant, au milieu des transports, des hymnes d'allégresse, une joyeuse Pauvreté, ce clair printemps de l'Italie au XIIIe siècle est bientôt fané.

Un âge de fer se prépare où le meurtre et le dol, un mélange inouï de traîtrise et de férocité, de perfidie et de violence, vont couvrir de deuil, de ruines et de honte, les peuples d'Occident. Le XIVe siècle est une des plus sombres minutes de l'Histoire. Pestes, famines, deuils, embuscades, l'Eglise déchirée, impuissante, au milieu de tant de crimes et d'horreur, la seule force morale qui subsiste encore, diminuée par le schisme, par le scandale du Temple et surtout par les mœurs infâmes du clergé, par la simonie et l'usure, par l'avarice effrénée, hurlante de cette louve papale que Dante nous montre « chargée dans sa maigreur de toutes les avidités ayant déjà contraint les peuples à vivre misérables ».

C'est alors, dans ce temps odieux, taché de boue et de poison, de sanie et d'ordure, où le sang jaillit, ruisselle, tombe à flots, épanché par des mains scélérates, c'est alors que parmi les guerres civiles, au bruit des armes, aux appels de haine

poussés par les factions qui plantent leur étendard en face du palais, criant tour à tour *popolo* ou *liberta*, cependant que blancs et noirs, guelfes et gibelins, échangent leur revendication, combattent à tour de rôle, tantôt avec le peuple, tantôt avec le patriciat, mais toujours féroces, acharnés, implacables, cependant que la peste noire fauche ce peu que les fureurs civiles avaient épargné d'hommes, de femmes et d'enfants, c'est alors que dans la ville batailleuse des Salembiene et des Tolomeï, apparaît l'une des plus suaves, l'une des plus grandes figures que les pacifistes aient le devoir d'inscrire dans leur Panthéon.

Comme sa patronne, la martyre d'Alexandrie, au matin de son adolescence, Catherine de Sienne fut choisie entre toutes, devint l'épouse de Jésus. Dans une extase d'amour, parmi les lis de flamme et les astres épanouis, le divin fiancé met au doigt de la vierge défaillante une bague, un anneau, gage mystérieux, non d'un métal obscur tel que l'or ou l'argent, mais de lumière céleste qui, pour elle seule et dans la nuit, resplendissait. Les stigmates imprimés ne furent pas, comme ceux de Francesco, les trous sanglants et douloureux, les empreintes du Calvaire, mais bien des taches de clarté, les rayons d'un feu immatériel pénétrant la chair comme un rais de soleil pénètre le cristal, sans le briser ni le brûler. Ainsi, vivant sur le cœur même du Dieu qu'elle adorait, et comme transverbérée d'une flamme inextinguible, Catherine habita, dès ce monde, les hauteurs du Paradis. Sa parole enfantait des miracles, chassait les démons, apaisait les discordes, pacifiait les ennemis, apportait la douceur aux partis furieux.

Cette visionnaire qui percevait l'odeur même de l'Amant céleste, discourait avec lui, marchait à ses côtés, le recevait dans sa chambre, vivait dans une hallucination paradisiaque, cette visionnaire apportait dans les affaires du siècle. dans les négociations diplomatiques, dans les ambassades, une clairvoyance, une perspicacité, un sang-froid dignes des plus grands politiques, de César Borgia ou de Machiavel. Mais son domaine étant hors du monde, c'est vers l'apaise-

ment que tendaient ses efforts. Ses lettres d'affaires surprennent par le naturel, par la simplicité. On les dirait écrites de nos jours. Si les hagiographes racontent qu'un ange lui dévoila, dans sa première ambassade à Rocca d'Orcia, chez Odoardo Salembiene, les secrets du parchemin et l'art de conduire une plume, les documents qui viennent d'elle offrent à l'historien des gestes et des mœurs une longue suite de précieux tableaux. L'image seule de la bienheureuse en est absente. Nous ne savons rien de son aspect, ni de son extérieur, comme si la personne physique avait disparu, s'était fondue, en quelque sorte, aux creusets de l'amour divin.

Ni Paolo Cagliari, ni Titien, ni Rubens, ni Van Dyck, peintres souverains, ni Martin de Voos, ni Mignard, ni Sébastien Bourdon, ni moins encore le faible Vanini ou le pompeux Brizzio n'ont gardé quoi que ce soit de l'âme enchanteresse. Pour les uns c'est une patricienne couronnée de perles, vêtue de brocards ou de lampas qui, dans un cortège de Sénateurs et de Magnifiques, s'avance à la rencontre du *Bambino*. Portés sur un char de nuages entre les piliers corinthiens que drapent des courtines de pourpre, des anges en arroi de fête, sur le théorbe et l'archiluth célèbrent leurs *spozalizio*. Pour les autres, la sainte, mourant d'amour, accueille le Bien-Aimé, avec l'une de ces attitudes emphatiques, avec ces gestes de ballet, chers au XVII[e] siècle dans la peinture dévote et les images de sainteté.

Mais plus fortement qu'un authentique portrait ou même qu'un traité sur le pacifisme, le rôle joué par Catherine, dans cette époque féroce et déloyale, nous la fait ressemblante, nous montre sous un visage de lumière son noble esprit et son grand cœur.

Elle nous apparaît comme Béatrice à la porte du Paradis « sous un voile blanc, ceinte d'olivier, couverte d'un manteau pers et d'une couleur de flamme, tandis que le voile qui descend de sa tête ne la laisse pas apercevoir avec netteté ».

Entre sa hantise divine et les réalités quotidiennes, la cloison est absolument étanche. Elle négocie, elle organise, elle redresse avec une précision incomparable. Elle ramène

Urbain, elle transfère d'Avignon le Saint-Siège à Rome ; elle déchire le pacte de Bertrand de Goth qui asservissait le pape au roi de France. Elle se charge, par deux fois, d'une ambassade à Florence ; elle réconcilie avec l'Eglise la Seigneurie ; elle donne, dans la peste de 1553, les plus hauts exemples de courage civique et de dévouement.

Qu'importent les querelles, qu'importent les meurtres, les vengeances, les représailles, le souvenir de Manfred, arraché de sa tombe et jeté aux corbeaux par la haine de Clément IV, les coups de poignard, les violences et les guets-apens ? Il suffit d'un juste pour affirmer l'immanence du Droit. Il suffit de Catherine de Sienne au déclin du Moyen Age, pour attester que la conscience humaine vit encore, que la justice et la pitié ne sont pas mortes pour toujours. Et l'hérétique Savonarole, bientôt, donne à la sainte une réplique glorieuse de ses charmes et de ses vertus.

Le temps marche. Les ans s'écoulent. Voici la minute climatérique où le monde chrétien cesse de courir les aventures, où la prose entre dans l'habitude et le commerce de la vie, où le chevalier de Rutebœuf « se décroise » pour prendre part au négoce, labourer son champ et faire valoir ses capitaux.

La « folle cathédrale » a cessé de contenir toute l'âme du Peuple. Comme les emmurés sortent de leur tombeau, l'esprit humain s'évade joyeusement de l'*in-pace* théocratique où, depuis si longtemps, le confinaient ses prêtres et ses rois. Il ne regarde plus au ciel. Vers la terre il abaisse un long regard, regard de convoitise et d'amour. Il s'oriente vers le temporel, vers l'action et vers la joie. Il proclame la *Foi nouvelle*, foi dans l'énergie et le travail, foi dans la Science qui balbutie encore et tâtonne, hante l'observatoire de l'astrologue et le laboratoire de l'alchimiste, foi dans l'avenir, dans l'âge qui commence, foi, pour tout résumer en une seule parole, foi de l'homme dans l'Humanité.

La Renaissance est un long voyage de découverte. Si les navigateurs, si le génie humain, d'accord avec le hasard, lui dévoilent, au couchant, des mondes inconnus, d'autres explorateurs, non moins hardis, sans quitter leur maison,

fondent la science, retrouvent la Nature et, secouant les dogmes, les préjugés, la torpeur d'une époque moribonde, s'embarquent joyeusement sur la mer des ténèbres, et cinglent d'un grand cœur vers les ports de l'avenir.

Le XVIe siècle, déchiré par tant de guerres, de factions, de haines, de révoltes, le XVIe siècle, fécond et meurtrier comme la Nature, elle-même, s'avance le pied dans le sang et le front vers les étoiles. Depuis le jour d'avril 1521, où, sous la protection de la main impériale, Martin Luther poussa contre Rome ce cri d'indignation qui devait changer la face du monde, les hommes d'armes, les peuples et les rois se déchirent comme des lions, disputent à coups d'épée, à grand renfort d'arquebusade, le royaume de Dieu, le domaine pacifique de l'esprit. Pour la tente du soldat, la controverse a déserté la chaire des docteurs ; elle s'est faite meurtrière ; elle ne connaît pas d'argument plus fort que la haquebute ou le poignard. La guerre civile hurle et frappe, elle se complique de parricide, elle renchérit sur l'horreur. Elle désunit les citoyens. Elle allume le bûcher d'Anne Dubourg, prépare les torches de la Saint-Barthélemy. Et l'Hospital, balancé entre la Reine mère et les furieux qui le gardent, évoque, dans sa mémoire d'humaniste, les horreurs du fratricide antique :

Excidat illa dies ævo, neu postera credant
sæcula...

C'est alors que, riant de ce rire qui est le charme de la force et l'ornement de la raison, le plus sage des hommes et le meilleur des pédagogues invita les furieux à résipiscence et montrant le visage de la Guerre dans une caricature immortelle, en stigmatisa pour jamais la folie et la hideur. C'est le chant de l'alouette gauloise sur le charnier des vautours, souffletant de joie et de lumière les pesants, les immondes carnassiers.

Les bergers de Grandgosier ont dérobé leur fournée aux boulangers de Pichrochole « frappant sur ces fouaciers

comme sur seigles verts, puis faisant chère lye avec ces fouaces et beaux raisins ». Or, voici que flamberge au vent, musique en tête, bannière déployée et luisant au soleil, l'ost du prince à la bile grièche se rue incontinent sur les terres de l'ennemi, tuant, massacrant, dévastant, prodiguant le deuil et les désastres sans assouvir « la colère pungitive » du guerrier. Le bon Grandgosier fait rendre à l'ennemi les fouaces litigieuses, et le combat finit par l'intervention de frère Jean, de Gargantua, cependant que Pichrochole va porter en Mésopotamie son humeur belliqueuse. L'on sent que Rabelais ne juge pas cette guerre plus absurde ni plus malfaisante que les prises d'armes de son temps. Il a vu les campagnes mémorables ; il n'a oublié ni tes triomphes ni les défaites ; il se rappelle Marignan et Pavie ; il connaît la légende héroïque des peuples et des rois. Mais qu'importe ? Réduisez l'épopée à la mesure d'une querelle de clocher. Armez les pasteurs de brebis contre les garçons de fournil et vous aurez une représentation exacte des intérêts, des vertus, des vices et des appétits que la guerre met en jeu. Que ce soient deux hameaux ou deux royaumes, quelques rustres ou la fleur des chevaliers, quand l'armure s'écroule, quand le cimier se détache et que le vain orgueil de la parade militaire tombe comme un déguisement superflu, que reste-t-il en présence, à l'heure où finit le combat ? Deux hommes qui tous deux ont cherché à donner la mort et dont le plus robuste ou le plus heureux a trempé les mains dans le sang de son frère, pour contenter une misérable envie, un désir aussi puéril qu'il est odieux.

« On ne fait la guerre que pour voler », disait Voltaire. C'est pourquoi Rabelais met sur le même plan, dénigre avec un mépris égal empereur et bergers, mitrons et conquérants, Pichrochole et Charles-Quint, le capitaine Merdaille et François Ier.

Au XVIIIe siècle, dans la belle ordonnance de Versailles, nulle voix ne proteste contre la Guerre, ne marchande aux héros les applaudissements. Le commandement des armées n'est-il pas, en effet, un geste monarchique ou, pour mieux dire, la fonction primordiale, essentielle du roi ? Louis XIV

a des généraux pour faire ses victoires, des poètes pour les célébrer :

Grand roi, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire.

des peintres pour en fixer le détail sur des toiles infinies. Van der Meulen tient, au bout de ses pinceaux, le journal des campagnes de Flandre, tandis que Lebrun représente hardiment le vainqueur de Namur sous le harnais d'Alexandre, parmi les encensements de Babylone ou, d'un geste magnanime, pardonnant à la veuve de Darius. Un sculpteur va plus loin dans la flatterie. Il déshabille en Hercule, devant la porte Saint-Martin, le fils d'Anne d'Autriche, lui met au poing la massue et la peau de lion à l'épaule, si bien que Paris admire encore à présent le Roi Soleil plastronnant sur les boulevards sans le moindre linge, mais coiffé d'une perruque à trois marteaux.

La Fontaine seul, parmi tant d'hyperboles et d'encens, ne manifeste pas un enthousiasme outré pour la chose guerrière :

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux.

Il trouve, pour stigmatiser l'avarice et partant l'esprit de conquête, forme héroïque et suprême de l'avarice, des traits que ne désavoueraient pas nos antimilitaristes les plus outrecuidés.

La Bruyère note avec âpreté la démence qui met aux prises les peuples et les rois.

La guerre, dit-il, a pour elle l'antiquité ; elle a été dans tous les siècles ; on l'a toujours vue remplir le monde de veuves et d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers et faire périr les frères à une même bataille. De tout temps les hommes, pour quelques morceaux de terre de plus ou moins, sont convenus entre eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres, et, pour le faire plus ingénieusement, avec plus de sûreté,

ils ont inventé de belles règles, qu'on appelle art militaire ; ils ont attaché à la pratique de ces règles la gloire ou la plus solide réputation et ils ont, depuis, enrichi de siècle en siècle sur la manière de se détruire réciproquement.

Voilà bien le constat du moraliste. La Bruyère prend son parti de l'iniquité humaine. Ce n'est pas un réformateur, un tribun encore moins. Le spectacle du cannibalisme l'intéresse ou l'amuse : il en étudie avec sagacité les aspects, les résultats, sans prendre parti ni s'attendrir le moins du monde sur les pauvres fous que leur manie entraîne vers une mort atroce et prématurée.

A chaque instant, Virgile revient sur la tristesse que les armes traînent à leur suite. Il déplore les ruines et le travail perdu, faux incurvée qui se transforme en glaive rigide. Il déplore les combats détestés par les mères. Ici, rien de pareil. La Bruyère s'intéresse à l'évolution de la vésanie guerrière ; il en fait la clinique avec l'impassibilité du chirurgien que Rembrandt a figuré dans *La Leçon d'Anatomie*.

Swift n'a pas tant de calme. Sous la glaciale ironie on devine chez l'auteur de *Gulliver* une âme compatissante, un cœur généreux que révoltent la sottise, l'hypocrisie et la méchanceté. C'est un esprit biblique, une sorte de puritain mal affranchi qui stigmatise et flagelle avec un zèle de prophète les crimes, les erreurs, les fautes de l'Adam déchu. Orgueil effréné, noir égoïsme, haine acharnée, ironie méchante, le sombre moraliste juge la nature humaine à travers son humeur qui n'a rien de sympathique ou d'indulgent. Caricaturiste sans pair, il campe comme Hoggarth, son contemporain, des figures chimériques et véritables d'une laideur si profonde et repoussante qu'elles n'appartiennent plus, dirait-on, à l'espèce humaine que par le vice et la difformité. Swift, lui-même, avec son nez d'oiseau de proie, ses lèvres mordantes et pincées, peut dire comme Richard III de Shakespeare : « J'ai, dès le ventre de ma mère, été brouillé avec l'amour » (P. de Saint-Victor). Jamais la nature humaine, la volupté, l'héroïsme, la grâce et la jeunesse n'ont été plus cruellement bafoués que dans ce terrible *Gulliver*. Le doyen de Saint-

Patrick ravale au-dessous de la bête l'homme civilisé. Il dégrade ses passions, rabat ses enthousiasmes, déshonore sa beauté. A Lilliput, deux factions divisent le royaume et le maintiennent en état de guerre depuis les temps immémoriaux. L'une affirme qu'il convient d'entamer les œufs à la coque par le gros bout, l'autre par le petit. Gros-boutiens et petits-boutiens combattent, s'égorgent, s'entre-dévorent sans pitié. Grands à peine comme la main, ces insectes n'ignorent aucun raffinement de la méchanceté guerrière : sièges, camisades, embûches, trahisons, attaques nocturnes et batailles rangées, ils mettent à se détruire la même fureur et la même conscience que les peuples normaux. Leur petitesse n'amoindrit pas leur inhumanité. Caricature, soit, mais combien véridique !

L'infiniment petit monstrueux et féroce
Et dans la goutte d'eau les guerres du volvoce
Contre le vibrion

ne sont ni moins stupides, ni moins cruels, ni moins abjects que l'homme rêvant d'accroître la misère humaine pour conquérir un lambeau de pouvoir, une parcelle infime de territoire en un coin de l'univers pareil, disait Sénèque, à la fourmi qui disputerait un tas de boue.

A l'évocation misanthropique de Lilliput, à la boutade amère du *dean* Swift, les temps modernes ont répliqué par un appel enthousiaste à la fraternité des peuples, à l'union de toutes les races dans un durable et magnanime concert. Les poètes et les économistes unis pour exécrer la guerre ont appelé d'un même vœu le temps béni de la réconciliation et de la paix. Les orateurs qui m'ont précédé, hommes d'Etat, penseurs et philosophes vous ont déduit les raisons qu'a le monde occidental de mettre bas les armes, les moyens, politiques et sociaux, qu'il convient d'employer pour atteindre ce but. L'appétit du bonheur, la soif de la justice ont envahi l'âme humaine, malgré les sophistes, malgré les théoriciens de la destruction et ce paradoxe abominable qui prétend que la Guerre est une école d'énergie ou de moralité. Malgré ces doc-

trinaires qui, suivant la trace de Joseph de Maistre, exaltent les égorgeurs et font des grâces au bourreau, le sentiment du droit, la divine pitié sont entrés dans nos âmes et nul, désormais, ne les en chassera.

En 1848, les poètes ont formulé ce noble désir de réconciliation, promulgué ce jour « des grands destins » où « le glaive brisera le glaive », où du « combat naîtra l'amour ».

Lamartine chante l'*Eglogue à Polion* du XIX[e] siècle dans la *Marseillaise de la Paix :*

Ce ne sont pas des mers, des cités, des frontières
Qui bornent l'héritage entre l'humanité.
Les bornes des esprits sont les seules barrières,
Le monde, en s'éclairant, s'élève à l'unité.
Ma patrie est partout où rayonne la France,

Où son génie éclate aux regards éblouis.
Chacun est du climat de son intelligence,
Je suis concitoyen de toute âme qui pense :
La vérité, c'est mon pays.

Tolstoï, chrétien comme Swift, mais d'un christianisme plus charitable, demande à la superstition ancestrale de corroborer l'esprit nouveau ; il fonde sur le retour de l'Homme aux croyances évangéliques une société digne de son grand cœur. Comme Swift, Léon Tolstoï se flatte de racheter l'Humanité par la défaite de l'amour qu'il bannit de sa république sans même le couronner de fleurs. Gardons-nous d'un sourire trop facile. Mais, relisant le pamphlet de Swift, rappelons-nous ce passage où, donnant pour modèle aux sujets de la reine Anne une fabuleuse espèce de chevaux, il atteste que:

L'amour, la galanterie n'ont aucune place dans leur pensée et que les jeunes couples sont unis simplement parce que leurs parents et leurs amis en ont décidé qu'il en serait ainsi et que la matrone Houyhnhm quand elle a produit un petit de chaque sexe cesse de vivre conjugalement avec son mari.

Tolstoï semble hanté du même idéal. Procréer le moins

d'enfants possible avec le moins de satisfaction lui paraît un moyen efficace, une méthode prégnante pour conquérir le paradis perdu.

« Brisez les images, voilez les vierges, priez, jeûnez, mortifiez-vous ! Pas de philosophie ! pas de livres ! Après Jésus la science est inutile » vocifère Tertullien parmi les hérésiarques, dans la *Tentation de saint Antoine.*

Et Léon Tolstoï n'est pas éloigné de penser comme lui.

Cependant la Nature maternelle offre aux enfants de la Terre la joie et l'orgueil de sentir battre un cœur dans leur poitrine, de contempler le jour, de transmettre les lampes de la vie et de goûter, ne fût-ce qu'une heure, aux coupes éternelles du printemps sacré. A mesure qu'elles se dégagent du passé, les familles humaines marchent vers la concorde, l'amour et le pardon. Ce n'est pas à l'abstinence religieuse, à l'effort stérile qu'elles demandent l'harmonie et la raison des jours futurs. Car il n'appartient qu'à la Science, à la Science qui ranime et console, de ratifier ce long espoir dont nous sommes enivrés.

Les adeptes de l'Hermétisme symbolisaient volontiers par une figure énigmatique la Science proscrite alors, et que nous invoquons aujourd'hui à la face du ciel comme la meilleure et la plus secourable, comme la fée-auxiliatrice qui dissipe les ombres du monde moral et du monde physique et nous mène par la main vers la terre promise de l'amour, de la justice et de la beauté.

Portant avec les cornes du faune le manteau vert de l'*erdgeist*, le Diable des anciens tarots a dans ses mains la lampe du savoir et le flambeau de la raison. Sur son bras gauche est écrit le mot : *solve*, le mot *coagula* sur son bras droit.

Dissous et coagule, abats et reconstruis, jette au vent l'édifice de l'erreur ancienne pour bâtir sur ses ruines la maison de vérité. Tel est, messieurs, le sens caché de cette parole mystérieuse. La Science, après avoir brisé, émietté, réduit à néant les songes vénérables du passé, en précipite les débris

dans son creuset — comme le vieil Eson dans la chaudière filiale — pour que, rajeuni et vivifié, l'antique idéal se transforme et s'adapte aux besoins des temps nouveaux. C'est elle qui, pour la troisième fois, clora les portes de Janus, proclamant les grands jours préconisés par le noble Virgile :

Pollio et incipient magni procedere menses.

Car elle nous apprend à respecter l'existence humaine chez le plus infime, chez le plus obscur, chez le moindre, puisque le seul miracle interdit à son effort est de créer la vie. Elle efface les préjugés, emporte les rancunes, assemble au nom de l'espérance et du travail communs, les peuples désunis.

Elle prête à l'homme des ailes. Dédaignant les frontières, elle ouvre à son courage les domaines aériens. Elle triomphe de la nuit, renverse les idoles néfastes, les pensers ténébreux, le songe des ténèbres inquiètes. Elle se tourne vers l'aurore et, dans un geste fraternel, sur les ruines du vieux monde, instaure en pleine gloire la synthèse de l'Humanité.

LAURENT TAILHADE

A CELLE QUI NE TRAHIT JAMAIS

Toi qui hantes mes nuits, spectre éternel du Temps,
Ombre énorme et sans voix, monstre aux molles ver-
[tèbres
Dont on épie en vain les pas dans les ténèbres,
Je te sais près de moi; je tremble et je t'attends.

Oh honte ! ai-je donc peur ? Que tes mépris absolvent
Cette âme où ton regard vertigineux descend...
Et pourtant il songeait, mon front adolescent,
Que toutes les douleurs en ton sein se résolvent.

Mon lâche effroi te hait, Mort, prêtresse du Temps.
Un flot morne se gonfle en tes fureurs profondes,
Et le cri de la chair s'étouffe dans ces ondes
Qui se heurtent parmi tes rires éclatants...

Mais je t'appelle, ô fascinante aux bras de pieuvre ;
J'offre à ton cœur sévère un cœur tranquille et fort, —
S'il est vrai que l'Amour s'érige de la Mort
Comme un lys enlacé dans un nœud de couleuvre.

ALBERT MOCKEL

MADAME DE LA FAYETTE

Au cours de sa vie, comme en écrivant, Madame de La Fayette sut *mettre de l'eau dans son vin*. Ainsi faisaient les Athéniens et le grand Sophocle, selon Nietzsche qui estime cette conduite fort sage.

De là, chez Madame de La Fayette, cet art discret, mesuré et si puissant encore, sans avoir besoin de contorsions ou de secousses. Quel air subtil, quelle lumière tranquille baignent la passion dans la *Princesse de Clèves*.

Gautier et ses émules emploient pour décrire toutes sortes de moyens extra-littéraires. Ils barbouillent assez brillamment, et il n'y a rien de net en leur peinture.

Simplement, brièvement, Madame de La Fayette fait parler ses portraits aux yeux comme à l'esprit, et voilà aussi ses décors bien en place !

C'est la manière de Racine.

Vous que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée...

dit Achille à Agamemnon, et ce seul vers évoque plus que tous le fatras caparaçonné des romantiques.

Dans la prose, plus que dans la poésie peut-être, la convenance entre le style et les matières traitées est indispensable.

Flaubert s'est appliqué avec une haute conscience dans *Madame Bovary*. Nous y goûtons le nombre et l'harmonie de la phrase, sans doute. Mais quelle gageure ! Talent à part, ce sont là pièces rapportées et qui font penser : à quoi bon ! Il est plus simple, en pareils sujets, d'écrire à la diable, comme l'abbé Prévost par exemple.

Rabelais était autrement doué, autrement habile que Flaubert. C'est merveille de voir ses périodes faire le saut périlleux pour retomber avec grâce. Malgré cela, le style de Rabelais, d'une splendeur adventice en quelque sorte, rebute à la fin le lecteur rassis que les mots n'affolent plus suffisamment.

Et Chateaubriand ? Nous savons qu'il faisait du plaqué avec génie...

Oui, le génie sera toujours le génie, en dépit de la mauvaise occurrence. Mais le génie d'un Racine, d'un La Fontaine ou d'une Madame de La Fayette à son rang bien entendu, s'est trouvé d'accord avec les bons principes, avec les seuls principes — et c'est tant mieux, ma foi.

Boileau se moquait des faiseurs de romans qui prêtaient à Horatius Coclès ou à Mutius Scévola le langage de la galanterie. Et quant à Madame de La Fayette, il la tenait pour la femme de France qui avait le plus d'esprit, et il admirait sa façon d'écrire.

Avec peu de mots sous sa plume, Madame de La Fayette a les tours les plus divers.

En ce temps-là, l'admiration du public allait encore à l'emphase copieuse de Mademoiselle Scudéri ou de Gomberville. Le parler galant et amphigourique des Cyrus, des Clélies et des Polexandres, était alors fort goûté, comme chez nos contemporains, il y a quelques années, l'argot des assommoirs naturalistes.

Madame de Sévigné prit longtemps la défense de La Calprenède et de ses héros. Sa fille n'aimait pas ces sortes de lectures. Vous avez bien réussi, lui disait Madame de Sévigné, moi, je les aimais, et je n'ai pas trop mal couru ma carrière. Elle ajoutait que lorsqu'on a l'esprit bien fait, on n'est pas aisé à gâter, et que c'était l'essentiel : *Tout est sain aux sains*. Pour les autres, ils trouveront toujours le moyen de prendre les choses de travers.

Madame de La Fayette avait lu aussi les romans à la mode, et ne les avait point détestés tout d'abord.

A-t-elle été détournée du chemin littéraire que sa nature lui frayait ?

Tout au contraire, l'abondance fastidieuse de ses devanciers semble avoir accru chez elle le goût du concis. Et ce fut peut-être l'excès d'enfantillage et d'invraisemblance des autres, qui la mena si droitement à la simple réalité, à l'action véritable.

Les récits de Madame de La Fayette sont pleins de traits justes où la modération n'ôte rien à la force. La terreur et la pitié y prennent leur source dans la constitution même des faits, comme le voulait Aristote. Ces

récits nous montrent des peintures fidèles, exécutées vivement, des caractères au naturel, un pathétique vrai où la passion parle toujours son propre langage.

Segrais, qui venait d'être mis à la porte par Mademoiselle, en même temps que le médecin Guilloire, entra dans la confidence des travaux littéraires de Madame de La Fayette. Le petit roman de *Zaïde* parut sous son nom. Il n'en avait cependant disposé que le plan. « *La Princesse de Clèves* est de Madame de La Fayette, raconte Segrais ; *Zaïde*, qui a paru sous mon nom, est aussi d'elle : il est vrai que j'y ai eu quelque part pour la disposition du roman, où les règles de l'art sont observées avec une grande exactitude. » Ainsi, lorsque Segrais disait, comme on le rapporte, *ma Zaïde*, c'était une façon de parler.

Huet, plus tard évêque d'Avranches, celui qui reçut de La Fontaine des vers sublimes, avait vu Madame de La Fayette travailler à *Zaïde*. Cet ouvrage lui avait été communiqué en manuscrit, avant d'être rendu public.

Sans doute, *Zaïde* rappelle encore çà et là l'esprit de l'hôtel de Rambouillet. Mais, pour la qualité des fils de la trame, c'est quand même au-dessus de Segrais.

J'ai lu autrefois avec plaisir les propres Nouvelles de cet auteur. L'une d'elles traite de manière émouvante les péripéties mêmes du *Bajazet* de Racine. Segrais, versificateur pittoresque et faible, écrivait solidement en prose, mais sans cette allure dégagée qui n'empê-

chait point Madame de La Fayette de creuser en profondeur.

Il y eut, à propos de la *Princesse de Clèves*, un violent débat entre Valincour, qui attaquait, et l'abbé de Charnes qui se déclarait pour l'auteur.

Bussy-Rabutin admirait la première partie de l'ouvrage. A son avis, tout y était agréable, naturel et soutenu. Dans la partie suivante, l'aveu de Madame de Clèves à son mari lui semblait extravagant.

Il admettait cela dans une histoire véritable, et il trouvait absurde de prêter à un personnage de roman une conduite aussi extraordinaire.

Cette remarque de Rabutin est peut-être piquante.

Sa cousine, la pincée Madame de Sévigné, l'approuvait fort. Elle prétendait même ajouter à ses critiques *deux ou trois petites bagatelles*. C'est que son premier sentiment, en faveur de la *Princesse de Clèves*, n'avait été qu'un feu de paille.

Madame de La Fayette a laissé une *Histoire d'Henriette d'Angleterre* aussi importante, par le style et par l'émotion, que ses romans.

Malgré une sensible différence d'âge — Madame de La Fayette avait dix ans de plus que la princesse, — elles se plurent au point de vivre dans une grande familiarité. Et lorsque Henriette se maria avec le frère du Roi, son amie eut ses entrées particulières chez elle.

La princesse prenait plaisir à faire des confidences à Madame de La Fayette.

— Ne trouvez-vous pas, lui dit-elle un jour, que si tout ce qui m'est arrivé et les choses qui y ont relation était écrit, cela composerait une jolie histoire ? Vous écrivez bien ; écrivez, je vous fournirai de bons mémoires.

La confidente écrivit donc. Elle le fit avec plaisir, et quelquefois non sans peine : lorsque par exemple il lui fallut toucher à ce jeune comte de Guiche, beau et bien fait, qui paya de l'exil son amour insensé.

Les dernières pages de cette *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, restée inachevée, relatent la mort mystérieuse de la princesse.

Madame de La Fayette en parle en témoin.

La nuit même de sa mort, Henriette s'était couchée un instant sur des carreaux, la tête contre les genoux de son amie.

Peu après, sa dame d'atour lui présente un verre d'eau de chicorée. Elle boit, et tout à coup elle se prend le côté en gémissant. On la soutient, on la délace, on la porte au lit.

Un médecin arrive, puis un autre. Ils ordonnent des remèdes inutiles.

Elle souffrait cruellement. Son mari vint près d'elle.

— Hélas ! Monsieur, fait-elle, vous ne m'aimez plus il y a longtemps ; mais cela est injuste : je ne vous ai jamais manqué.

Ses douleurs redoublaient. Elle veut changer de lit ; on lui en fait un petit dans sa ruelle. A cette place elle a les bougies au visage qui paraît effrayant.

Elle avait des faiblesses qui attaquaient le cœur. Elle diminuait à vue d'œil.

Presque au moment d'expirer, elle appelle son amie et lui dit :

— Madame de La Fayette, mon nez s'est déjà retiré.

Voilà le tragique familier !



Madame de La Fayette était fille d'Aymard de La Vergne, maréchal de camp et gouverneur du Havre-de-Grâce. Elle avait à peine quinze ans lorsque son père mourut. Sa mère, Marie de Pena, d'une ancienne famille de Provence, ne tarda point à se remarier. Renaud de Sévigné, qui était chevalier de Malte, se fit relever de ses vœux pour l'épouser.

D'après quelques vers de *la Muse historique* de Lorel Mademoiselle de La Vergne en voulut un instant à sa mère de lui avoir donné un beau-père. Elle suivit cependant le ménage en Anjou, lorsque le chevalier de Sévigné s'y retira pour nouer plus secrètement ses intrigues contre l'autorité royale.

C'est vers cette époque que le cardinal de Retz rencontra Mademoiselle de La Vergne qui était jolie et fort aimable. Elle lui plut beaucoup, et il ne parvint point à l'émouvoir.

Il pensait que sa réputation d'amoureux volage l'avait mise en garde. Il se consola donc vite de sa rigueur, *avec la facilité qui lui était assez naturelle*, disait-il.

Mademoiselle de La Vergne fut présentée à Madame de Rambouillet qui lui prodigua ses conseils.

Riche, affable et spirituelle, Catherine de Vivonne, qui avait épousé, en 1600, Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, sut s'entourer de poètes et de savants. On venait chez elle, chaque jour, lire les ouvrages nouveaux et deviser finement, sans craindre l'afféterie ou l'extravagance même.

Le rude Malherbe se laissait amadouer par l'*incomparable* Catherine, et ne trouvant pas ce nom assez poétique, il courut longtemps d'anagramme en anagramme. Il consulta Racan : ils balancèrent entre *Arthénice*, *Eracinthe* et *Carinthée*. Enfin, on choisit *Arthénice*, et Madame de Rambouillet adopta ce nom.

Bientôt, la célèbre Julie d'Angennes, fille de Madame de Rambouillet, parut dans les doctes réunions présidées par sa mère, dans tout l'éclat de sa beauté et de son esprit. Julie aimait la louange, et l'encens de l'adoration lui était agréable sans lui causer le moindre trouble. Elle haïssait le mariage. Le marquis de Montausier n'obtint sa main qu'après une cour assidue de quatorze ans, et la soumission la plus entière. Elle frisait alors la quarantaine.

L'Académie française, qui venait de se former, choisit ses membres parmi les familiers de l'hôtel de Rambouillet. C'est là que Chapelain avait discouru *contre l'amour*, que Desmarets avait traité *de l'amour des esprits*, et que M. de Boissat s'était montré assez audacieux pour soutenir, au grand scandale des assistants, que l'amour des corps ne devait pas être tenu pour moins divin que celui des esprits.

Corneille lut un jour *Polyeucte* à l'hôtel de Ram-

bouillet. On l'applaudit par bienséance. Mais peu de temps après, Voiture alla trouver Corneille pour lui faire comprendre doucement que *Polyeucte* n'avait pas été approuvé autant qu'il pensait. Corneille douta de son ouvrage et voulut empêcher les comédiens de le représenter. Cependant, quelqu'un de la troupe le fit revenir sur sa détermination. C'était un pauvre diable qui ne jouait point dans la pièce, à cause de son peu de talent.

La future Madame de La Fayette se rencontrait à l'hôtel de Rambouillet avec les femmes les plus brillantes de la Cour. On y remarquait Mademoiselle du Vigean, dont le prince de Condé s'était épris follement ; la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu ; Madame Aubry ; la gentille Mademoiselle Paulet, qui coûta tant de rimes à Voiture ; Madame Cornuel et d'autres. Madame de Sévigné y venait également, mais en protestant contre les affectations et les manies du cénacle.

Cependant, la vogue de l'hôtel de Rambouillet durait toujours parmi les lettrés les plus illustres. Vaugelas et Pélisson employaient volontiers le jargon à la mode dans leurs propos familiers, sinon dans leurs livres.

Quant à Ménage qui avait déjà publié une sorte de pamphlet : la *Requête des Dictionnaires*, il dit à Chapelain, après la première des *Précieuses Ridicules :*

— Monsieur, nous approuvions vous et moi toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement et avec tant de bon sens ; mais, croyez-moi, pour me servir des paroles de saint Remi à Clovis, *il nous faudra*

brûler ce que nous avons adoré, et adorer ce que nous avons brûlé...

Ce pédant de Ménage tombait tout de suite amoureux de ses belles élèves. Madame de La Fayette le trouvait importun. Et elle disait :

— La probité est rare parmi les savants.

Ménage et le père Rapin s'étaient chargés de lui apprendre le latin. Après trois mois de leçons, elle en savait plus que ses maîtres. Un jour qu'ils se disputaient sur un texte, Madame de La Fayette leur dit :

— Vous n'y entendez rien ni l'un ni l'autre.

Et elle donna la véritable explication du passage.

Elle lisait surtout Virgile et Horace, et elle en faisait son profit.

A l'âge de vingt-deux ans, Mademoiselle de La Vergne épousa François Mortier, comte de La Fayette, seigneur de Nades, et frère de Louise de La Fayette, fille d'honneur d'Anne d'Autriche, que Louis XIII avait aimée après sa brouille avec Madame d'Hautefort. Le cardinal de Richelieu força plus tard Mademoiselle de La Fayette à se retirer dans le couvent des Filles de Sainte-Marie de Chaillot, dont elle devint supérieure. Elle y mourut en 1665.

Ce malheureux comte de La Fayette fut chansonné à propos de son mariage, et traité de benêt. Il n'eut point d'autre histoire.

On connaît la fameuse liaison, si longue et si constante, de Madame de La Fayette avec le duc de La

Rochefoucauld. Ce fut sans doute une noble amitié pleine de tendresse. Madame de La Fayette n'était plus dans sa première fleur, et quant à l'auteur des *Maximes*, l'âge l'avait mûri. Mais qui pourrait affirmer sans hésitation que tous les deux s'écriaient, comme dans les vers de Ronsard :

Amour, je ne veux plus de feu.
Je ne veux plus que de la cendre !...

Enfin le duc de La Rochefoucauld guidait le jugement de Madame de La Fayette, qu'elle avait naturellement bon.

— Il m'a donné de l'esprit — disait-elle — mais j'ai réformé son cœur.

Au commencement de leur amitié, Madame de La Fayette reçut la visite du comte de Saint-Paul, fils de Madame de Longueville et probablement aussi de La Rochefoucauld, disaient les mauvaises langues.

Le jeune homme, qui avait *terriblement de l'esprit*, remarque Madame de La Fayette, parla de façon à laisser voir qu'il n'ignorait point *certains bruits*.

Là-dessus, moitié fâchée, moitié rieuse, Madame de La Fayette écrit à Madame de Sablé :

« Je vous prie de lui en parler comme il faut, pour lui mettre dans la tête que ce n'est autre chose qu'une plaisanterie... Je hais comme la mort que les gens de son âge puissent croire que j'ai des galanteries. Il leur

semble qu'on leur paraît cent ans dès qu'on est plus vieille qu'eux... »

N'est-ce point charmant de pudeur, et peut-être de coquetterie ?

La mort de La Rochefoucauld accabla Madame de La Fayette. Elle était infirme ; et toujours enfermée dans sa chambre, elle pleurait son amitié perdue.

Cela faisait dire à Madame de Sévigné :

« Le temps, qui est bon aux autres, augmente et augmentera sa tristesse. »

Elle ne songeait qu'à se rendre bête, *à s'exempter de tout.*

Elle disait :

— C'est assez d'être.

Madame de La Fayette survécut treize ans à La Rochefoucauld. Elle mourut en 1695, résignée et ayant satisfait à la piété la plus austère.

JEAN MORÉAS

AMOUR DE RÊVE

Tes mains effeuillant des roses
Dans le silence bleu du soir !
Ta voix me chantant les choses
Que je croyais ne plus savoir !

Tes yeux pâles de princesse
Qu'on vient de ravir au sommeil !
Tes cheveux où l'ombre cesse
Et qui te voilent le soleil !

Ta bouche que veut éclore,
D'un sourire secret, l'Amour !
Tes seins offerts à l'aurore,
N'étant pas mûrs pour le grand jour !

Toi, baiser, regard, caresse,
O Vierge, âme plutôt que chair,
Je t'ai, les soirs de tendresse,
Aimée ainsi qu'un ami cher !

Des roses nous ne cueillîmes
Que les plus blanches du buisson,
Et les mots que nous nous dîmes
Furent d'innocente façon.

Notre amour fut peu de chose,
Un tremblement soudain du cœur,
Ton visage à peine rose,
Ma main vibrant de quelque peur.

Si peu de chose fut-elle,
Cette amitié sans bas désir,
Que je la voudrais mortelle
Comme tout terrestre plaisir.

Je voudrais que ton nom même
S'éteignît pour la vie en moi,
Et ne vînt qu'au soir suprême
Fleurir ma mémoire en émoi.

Comme une oraison qui pleure
Dans un cœur d'homme et s'y endort
Et ne s'éveille qu'à l'heure
Du bon sommeil ou de la mort.

STUART MERRILL

UNE AME D'ENFANT

Intérieur

Dans la salle basse et comme alourdie de ténèbres où les objets se voient à peine, les cuivres et les ors mettent des scintillements, et les volets clos jettent des nappes tremblotantes de lumière.

Une femme berce dans l'ombre, avec un chant triste, son jeune enfant ; ses paupières mi-closes lui donnent le visage, doucement figé, d'une morte ; son sein, très dur, retombe énorme et tout blanc, tandis que le marmot empaqueté colle à cette moiteur, dans une lente succion, sa face molle.

Assise auprès de la fenêtre, une vieille fée tourne un rouet, et sa figure parcheminée se plisse, hideuse, et ses yeux amincis brillent par moments comme des lézards sur un vieux mur.

La mère, maintenant dort ; peu à peu l'enfant ouvre, tout ronds, ses yeux étonnés, il abandonne le sein lourd qui s'épanche dans le bâillement du corsage.

Le chat noir, réveillé soudain, arrondit doucement ses prunelles ; ses yeux clairs et comme effarés ont une fixité étrange.

L'enfant et le chat s'examinent, tandis que la vieille fée dévide l'écheveau du Destin.

L'enfant regarde le chat et le chat regarde l'enfant.

Le visage de la mère a la rondeur molle d'une lune pâle, et ses lèvres détendues laissent voir le clavier uniforme de ses dents blanches.

Alors, l'échine du chat diabolique, très souple, se courbe en silence, sa queue balaie le sol et sa tête, lentement abaissée, semble fasciner, de ses clous d'or, l'enfant, ignorant du mal, qui lui tend les bras dans un ravissement...

I

Portraits fanés

A Paul Fort.

Lorsque je revois, comme en rêve, les souvenirs d'enfance qui montent en moi confusément, sans date précise, le visage calme et grave de ma grand'mère m'apparaît d'abord : elle est maigre et pâle, immobile dans un large fauteuil comme la statue assise d'une ville de France. Sur les bandeaux plats de ses cheveux se posent des créneaux d'étoffe légère.

Dans une autre maison de la même petite ville était ma tante Jules, large et courte, également assise. Un bonnet blanc coiffait sa tête ronde. Son grand châle de cachemire tombait en pointes. Elle me faisait ouvrir sa chaufferette et remuer les charbons dans la cendre grise.

Enfin, non loin de nous logeait Mme Grégoire. A sa porte, le heurtoir était une tête de dauphin.

La fenêtre basse côtoyait les pavés herbus. Dans un vieux fauteuil, près de la croisée, interminablement se tenait l'obésité molle de Mme Grégoire. C'était la troisième *assise*. Elle était petite, sèche, ridée ; elle avait un bonnet et des moustaches, comme un bon caniche à lunettes. Elle lisait un paroissien aux lettres énormes. Elle prisait et souriait, répandant une odeur de tabac et de roussi, car le cuir de ses chaussures brûlait sur une chaufferette.

La cheminée de bois, striée de taches blanches, prétendait imiter le marbre. Au-dessus, la glace était trouble et piquée. Face à face, sur la cheminée, deux affreux roquets de faïence luisante, aux yeux féroces, se regardaient imperturbablement, infatigablement.

Mme Grégoire tricotait. Par moments, elle s'arrêtait, levait la tête, souriante, puis la baissait. D'un geste brusque, elle retournait le bas de laine d'où sortait de la poussière. Les lèvres closes et pincées, elle grignotait des pastilles, et le rapide mouvement de ses mâchoires ressemblait à un trottinement. Elle m'en offrait avec la bienveillance des dames âgées.

En sortant, je passais devant la fenêtre de Mme Grégoire, toujours figée dans son sourire. Sur les carreaux froids, le soleil mettait une gaieté d'or.

II

Tante Ursule

A Jacques Tasset.

C'est, sur la place d'armes d'une petite ville de l'Artois, en face du vieux clocher tout noir, au carillon étrange et monotone, une vieille maison à un seul étage, sur la façade de laquelle on lit en lettres de fer : 1811.

Au bruit du *heurtoir*, j'entends derrière la porte un trottinement de sandales qui s'efforcent d'arriver au plus vite. Après avoir un peu tâtonné, la clef tourne dans la serrure et le loquet se soulève d'un bruit sec ; la porte s'ouvre dans un étroit couloir où tombe par une vitre une gerbe de soleil. Les murailles claires et luisantes ont cet air propret qui rajeunit tout. Et puis, sur le seuil, une bonne figure toute ridée, vieille mais gaie, illuminée d'un sourire avenant, vous charme le cœur : un front entre des mèches plates de cheveux grisonnants, couvrant les tempes où serpentent des veines roses ; un nez un peu large ; des yeux profonds, plus sérieux que sévères ; des joues froides, aux pommettes rosées ; des lèvres minces et pâles, avec une grosse verrue au coin de la bouche ; un menton dont la peau semble détendue, le tout surmonté d'un bonnet bien blanc. Tel est le portrait de tante Ursule.

Moi entré, elle ferme la porte et me prend bien vite dans ses bras maigres, pour m'imprimer au front son petit baiser discret et religieux.

Le jardin où elle m'emmène est séparé de la cour par une grille rouillée.

Un beau jardin que celui de tante Ursule ! Il n'est vraiment ni grand ni soigné, mais rempli de vieux arbres cicatrisés, avec des fruits gros comme cela.

Dans la salle à manger au papier gris, aux boiseries proprettes, on voit une table ronde ornée d'un pot de fleurs, un buffet empire, coupé de tiroirs aux anneaux dorés, puis sur la cheminée une antique pendule religieuse, ornée de cuivre, dont le balancier promène un soleil.

Le papier du salon montre des scènes champêtres : un meunier qui, de sa porte, regarde tourner la roue de son moulin ; un troupeau de vaches, arrêté près d'une mare, au soleil couchant ; la façade d'un château, avec de belles dames en costumes Directoire, dont les ceintures dressent les seins, des élégants, le jarret tendu, le chapeau à la hanche, et tout cela grisâtre et pâle, efface comme dans un rêve...

Voici la cuisine, avec ses rangées d'assiettes peintes, sa bassine de cuivre très brillante, ses vieilles gravures représentant le colosse de Rhodes, la bataille de Trafalgar, saint Josse pèlerin ; sa grande cheminée, aux pénates de fonte ; la chaufferette qui dort dans un coin, servant en été de boîte à fil, et dont, en hiver, tante Ursule tourne la cendre avec une clef ; le fauteuil en cuir de son frère, mon oncle Jules...

Midi sonne.

Le loquet de la porte s'agite et je vais ouvrir à mon oncle qui arrive avec son chien Pyrame et son fusil. Sur chacun des boutons de son habit de chasse, en velours, détale le même lévrier. Il a laissé à *la Gerbe d'Or* son cabriolet et pénètre, affamé, dans la salle à manger, tout en s'inquiétant de la santé de sa sœur.

Mais déjà sur la table fume la soupière au ventre fleuri. Tante Ursule accourt au plus vite, c'est-à-dire assez lentement et ce sont des embrassades, des exclamations, de petits rires, de doux reproches ; elle dit à voix basse le *Benedicite* et fait, sur le pain, le signe de la croix.

Le repas, d'abord silencieux, s'égaie bientôt. Je me tais et j'écoute l'oncle et la tante qui rajeunissent leurs vieux souvenirs.

Aux murs les portraits au fusain de toute la famille vous regardent : quatre jeunes hommes à cheveux plats, aux yeux perçants, avec le collet montant de leur habit décolleté ; trois jeunes filles aux nez effilés, en bonnets blancs tuyautés, et qui portent des ceintures à boucles.

Et les plats succèdent aux plats. Tout un dessert compliqué paraît sur la table, arrosé d'un vieux vin qui sent un peu le bouchon, mais dans lequel l'oncle Jules, qui l'a mis en bouteilles, place une grande confiance.

Le repas achevé, l'on fait un tour de remparts, puis une visite au cimetière. Et c'est un spectacle touchant et religieux que ces deux vieux recueillis devant les tombes de leurs parents : l'oncle, ses cheveux blancs découverts ; la tante, pensive et le visage incliné, les yeux clos, les lèvres remuantes. Debout tous deux près de la grande croix dont l'ombre s'allonge sur les tombes, avec le Christ poudreux qui les regarde, la tête penchée, ils prient — prenant une larme sous leurs paupières ridées — et seul je ne songe pas à prier pour ces morts que je n'ai pas connus.

Puis, lentement, tristement, l'on reprend en silence le chemin des remparts, à l'heure où les chauves-souris volètent sur le crépuscule sanglant.

Mon oncle parti, je rentre avec tante Ursule. Je trouve une chambre modeste, moitié campagnarde, moitié bourgeoise, avec des boiseries froides ; il y a un grand lit vert, avec des draps qui sentent la lessive, donnant au coucher un frisson glacé ; il y a aussi une armoire très haute, surmontée d'un coffre vitré que l'on aperçoit dans l'ombre

Et quand tante Ursule, par précaution, vient

éteindre elle-même ma bougie, je lui demande intrigué ce que contient ce coffre. Alors, illuminée de son bon sourire, elle me répond avec complaisance :

— Je vais te dire, petit... Pendant la Révolution (il y a bien longtemps de cela), sont venus dans notre ville de méchants hommes qui brûlèrent devant l'église toutes les reliques qu'on y conservait. Ta tante avait alors, suivant la mode, de très grandes poches : elle en a caché dans sa robe et les a mises dans ce reliquaire.

Et tandis que, bercé par ces paroles, je m'endors doucement, croyant voir s'agiter dans mon rêve les ossements mystérieux, tante Ursule m'imprime au front son baiser ecclésiastique et disparaît furtivement, avec la lumière.

III

Tante Adélaïde

A Alfred Vallette.

C'était une personne douce. Elle avait voulu, un moment, se faire religieuse, ayant la résignation chrétienne et, comme on dit, une patience d'ange. Sa demeure était en face de l'Eglise. Chaque matin, Tante Adélaïde allait entendre la messe. Elle communiait souvent et se confessait plus souvent encore, persuadée qu'elle était une grande pécheresse ; Tante Adélaïde était une sainte.

— Il faut faire le bien pour le bien, disait-elle.

Elle donnait à tous les pauvres et priait pour eux.

Elle était bonne foncièrement, mais son dévouement n'excluait pas le juste souci de son salut dans l'Au-delà.

Petite et grasse, sans cesse reposée dans sa paix souriante d'âme pure, Tante Adélaïde était modeste. Sa toilette était noire et très simple. Sa poitrine se bombait, luisante, sur une taille trop large qu'elle tentait de réformer par des corsets trop étroits.

Le jour, elle me conduisait à l'Eglise. Le soir, elle m'endormait dans mon berceau aux barreaux sculptés, en chantant d'une voix douce et voilée :

Do, do
l'enfant do
l'enfant do
-rmira tantôt.

Do, do
l'enfant do
l'enfant do
-rmira bientôt.

Sous le lys renversé des rideaux de mousseline, son visage aimable se penchait ; sa main tiède et potelée se glissait contre mon bras, qu'elle tenait en attendant mon sommeil. Tranquillisé contre les spectres mystérieux qui flottaient dans l'ombre, je m'endormais doucement, les jambes moites remontées dans le lit, par crainte des draps trop froids. Mais, avant, j'examinais, sur le mur, un atroce petit tableau montrant un vieillard assoupi sous un pommier, devant sa maison. Un enfant, grimpé sur une échelle, volait les fruits, tandis qu'un autre, au pied de l'arbre, lui tendait son tablier. Ce petit tableau jaunâtre m'impressionnait étrangement. J'aurais voulu réveiller le vieillard.

Lorsque ma tante, me croyant endormi, s'esquivait sur la pointe des pieds, la fuite de sa

main, glissant sur mon bras, y laissait la tache d'une moiteur.

IV

Les Remparts

A Elémir Bourges.

Gros et court, la face blanche, le nez un peu fort, mon grand-père portait une bague au petit doigt de sa main potelée. C'est ainsi que je le revois, lorsqu'il m'emmenait avec lui. Nous parcourions souvent les remparts de notre petite ville, nous asseyant sur les bancs qui s'allongent parmi les arbres chanteurs.

J'aimais à couper quelque jeune tige que je déposais dans un foyer construit en briques, sur les remparts. Chaque promenade ajoutait sa tige. Nous coulions des jours tranquilles.

Mon grand-père marchait à pas lents, la tête basse, frappant parfois de sa canne un caillou sur le chemin. Au loin, la plaine déroulait des tapis verts, coupés de routes blanches. Les toitures de la ville basse se hérissaient, parmi les tranchées étroites des rues. La rivière déroulait son bandeau de moire. De toutes parts, la ville haute, avec sa grise ceinture de remparts, dominait la campagne, silencieuse sous le ciel pâle.

Nous rentrions lentement, à l'heure où s'allument dans le faubourg mystérieux les premières lueurs, clignotant au ras des fenêtres. La grande place du marché, morne et léthargique, se réveillait sous nos pas. Parfois, un enfant essoufflé troublait, en sifflant, le silence. Les bocaux des pharmaciens mettaient çà et là des feux de Bengale. Les trois amours bouffis de la place verte soutenaient une vasque muette, sur le bassin désolé. Et plus loin, la vieille église se dressait ravagée et tragique, dans le ciel criblé d'étincelles.

V

Le Cimetière

A André du Fresnois.

Mon grand-père et moi nous allions parfois nous promener, dans la campagne, jusqu'au cimetière. A partir de la porte de la ville, il soufflait un petit vent frais qui balayait la route poudreuse. Le cimetière, avec ses longues murailles que dépassaient, çà et là, des urnes funéraires et des têtes de marbre coupées, mettait au bord de la route la tristesse d'une ville morte.

Sa haute grille noire, quand on l'ouvrait, semblait gémir. Les tombes, comme des dominos, jonchaient l'herbe folle. Les inscriptions presque effacées étaient rongées de mousse, sur les pierres marbrées comme des peaux malades. Le long des allées frissonnait le buis roussi de soleil, et les couronnes noires, suspendues aux coins des grilles, s'agitaient doucement dans un bruit de perles. Au centre des couronnes, on voyait parfois un médaillon naïf : un jeune homme, les cheveux bouclés, la taille fine, à la mode de 1830, larmoyait dans la paume de sa main, près d'une tombe où s'agenouillait sa sœur, éplorée sous un saule.

Plus loin, une colonne brisée symbolisait la vie d'un jouvenceau ravi aux siens.

Çà et là, quelques rosiers en touffes blanches faisaient revivre la fraîcheur d'une vierge disparue.

Sous des abris de zinc, au milieu de couronnes de perles, flambaient des cœurs transpercés d'épines, et d'étroites chapelles d'ombre mystérieuse, aux portes garnies de fer, abritaient le sommeil humide des morts. En me haussant sur la pointe des pieds, les mains aux barreaux froids, je distinguais dans l'ombre un agenouillement de statues peintes : une vierge à la face blette, écrasant un serpent vert sur un globe étoilé d'or, un saint Joseph vêtu d'azur et qui, la main sur le cœur, semblait faire une déclaration. Dans les vases clairs, les fleurs artificielles brillaient d'un éclat étrange ; plus bas les tombeaux se balafraient de rouges intailles.

Aux croix de fer, des christs maigres et lamentables se tordaient, comme écorchés, sur des soleils d'apothéose.

Et puis, en quittant cette ville funèbre, j'aimais à écouter, l'oreille sur un poteau télégraphique, le bourdonnement mystérieux de l'air.

VI

La Tannerie

A Paul Leclercq.

Dans la rue déserte du faubourg, près de la rivière, la Tannerie allonge ses murs de cloître, et sa porte est tachée de sang. Comme une bête mauvaise et repue, elle dort. Le soleil réveille les mouches qui, joyeuses, bombillent.

A l'intérieur, une cour mal pavée, où gisent des vaches et des chevaux, montre des flaques rouges. L'homme, qui ne peut créer, tue, par une imbécile revanche. Des gens aux tabliers de cuir, les bras nus, passent affairés.

La salle basse de l'abattoir gémit et beugle. De puits énormes, remplis de sciure de bois, s'exhale l'odeur forte des peaux ; dans une autre salle, elles se balancent, accrochées comme des chauves-souris.

Et tandis que le blanc troupeau des nuages moutonne dans l'innocence de l'azur, un homme me prend, moi bambin, sous les bras, et s'amuse à me faire danser, par une ignoble bravade, sur le ventre d'un cheval mort.

(A suivre)

LOUIS LORMEL

PAYSAGES BERLINOIS

UNTER LINDEN

> « Cette moisson que ta chasse écrase, ce pain que vous mangez, toi, ton cheval et ton chien, ils sont à moi ! »
>
> BURGER.

L'œil ici du Passé scrute en vain le vestige,
C'est hier seulement qu'avec un bruit guerrier
Berlin de son néant est sorti tout entier,
D'une Rome nouvelle ordonnant le prestige.

Une menace y couve avec le sabre altier,
Mais la Fée industrie y lâche un long vertige,
L'armant au nœud serré de ses maillons d'acier,
Et le bronze orgueilleux s'y déploie en quadrige.

Un déluge de marbre, un chaos de métal
Emphatique et de staff y dit ton vœu brutal
D'étonner l'univers, ô ville parvenue !

Et tu nous tends des fleurs, mais trop de monuments
Etalant notre honte à tous les coins de rue,
Montrent qu'on put nous faire injure impunément.

SIEGES ALLEE

« J'écris avec des larmes de sang la
honte de ma patrie »

FRÉDÉRIC RUCKERT.

Le Thirgarten, empli de songes fabuleux,
Tressaille d'un émoi lyrique, au crépuscule ;
L'allée, à l'autre bout, s'illumine de feux,
Et sur le firmament passe l'ombre d'Hercule.

L'ombre épure et grandit l'image des aïeux ;
Tout un faste gothique à leur panache ondule ;
Et durant que la brise aux feuillages circule,
Le marbre chante une ode à la gloire des dieux.

Une pourpre rayonne et jette au front des choses,
En s'exaltant, un brusque éclat d'apothéoses.
La Victoire fulgure avec ses ailes d'or,

Et se rue en plein ciel, mais sa main élevée
Rit de notre dépouille et, dans son large essor,
Montre à tous notre deuil qu'elle agite en trophée.

ERHOLUNGSORT

« Nous n'en sommes plus au premier verre. »

LOUIS UHLAND.

Tandis que sous la pluie, aux blafardes lanternes,
D'un sourire emprunté masquant une âme en deuil,
La prostitution rôde autour des casernes,
Une chaude lumière ici nous fait accueil.

Prosit ! La volupté respire sur le seuil.
Les yeux pétillent comme avivés par le cerne ;
A tes yeux languissants, insolite taverne,
Le buste impérial préside avec orgueil.

Un lustre de couleur fait scintiller les choses ;
Sur la table s'écroule une gerbe de roses ;
On chante au piano ; le feu des bagues luit.

L'ivresse est en chemin dans la salle animée,
Hugo von Schmetterling, à travers la fumée,
Voit descendre et monter son rêve autour de lui.

LA VASQUE

« Ah ! voyez comme tout se réjouit.
Le monde s'est renouvelé. Le printemps est venu ! »

LUDWIG HŒLTY.

Hors de la nuit du Musée
Où tant d'or reste enfoui,
La rayonnante fusée
De la vasque m'éblouit.

Un rond taillé de porphyre
A l'image d'un sein nu,
Flamboie où la rampe expire
D'un bel éclat continu.

Hélène à la clarté blonde,
Aristée au profil droit,
Tout le rêve heureux d'un monde
Tient parmi son cadre étroit.

Une riche mosaïque
Lui fait un fond rose et bleu.
Tel l'azur du ciel attique
Où triomphe un jeune dieu.

Reniant la ville noire,
La boue et le ciel impur,
Il chante et s'obstine à croire
A la lumière, à l'azur.

Contre le deuil et la brume
Hypocrite d'alentour,
Pour protester il allume
La révolte de son jour.

Et branlant les lauriers-roses
Qui le ceignent de clarté,
Il fait courir sur les choses
Comme un reflet de Beaute.

LADEN CIGARREN

« Je voyais voltiger autour de moi bien des images dorées. »

KŒRNER.

J'approuve cette ville ordonnée au compas.
Chaque rue équarrie y file en ligne droite,
Nulle abrupte montée et nulle rampe étroite,
Partout la plaine égale où s'assure le pas.

Mieux que l'orfèvrerie abondante en éclats,
Aux étalages d'or le tabac fin miroite,
La marchandise croule amoncelée en tas,
Et mille rêves bleus y sommeillent en boîte.

Un faste colossal récidive aux vitraux
D'étuve et de taverne, où l'on voit les héros
Du Thabor et du Graal descendus des églises,

Et tes preux, Barberousse, et tes grands électeurs,
En armure, avec leur bannière et leurs devises,
Autour de ton hanap et de tes crins en fleur !

FRIEDRICHSTRASSE

« Retentis, cantique des âmes allemandes ! Nous sommes un seul cœur, une seule vie, et formant un seul cercle d'étoiles, nous recevons, pleins de joie, la lumière d'un seul soleil ! »

CARL FOLLEN

L'amour furète ici sous sa crinière rousse,
Et toute fantaisie y trouve un aliment.
Le bar y distribue automatiquement
Le vieux schnaps énergique et la bière qui mousse.

Un sourd bouillonnement crève en brusque secousse ;
La kaisergallerie allume un flamboiement,
L'épaule refoulée y rame incessamment,
Le camelot aboie et la roue éclabousse.

La garde passe au bruit des fifres aigrelets ;
En haut-de-forme on voit les Berlinois replets
Ruisseler sous l'étau des redingotes jointes ;

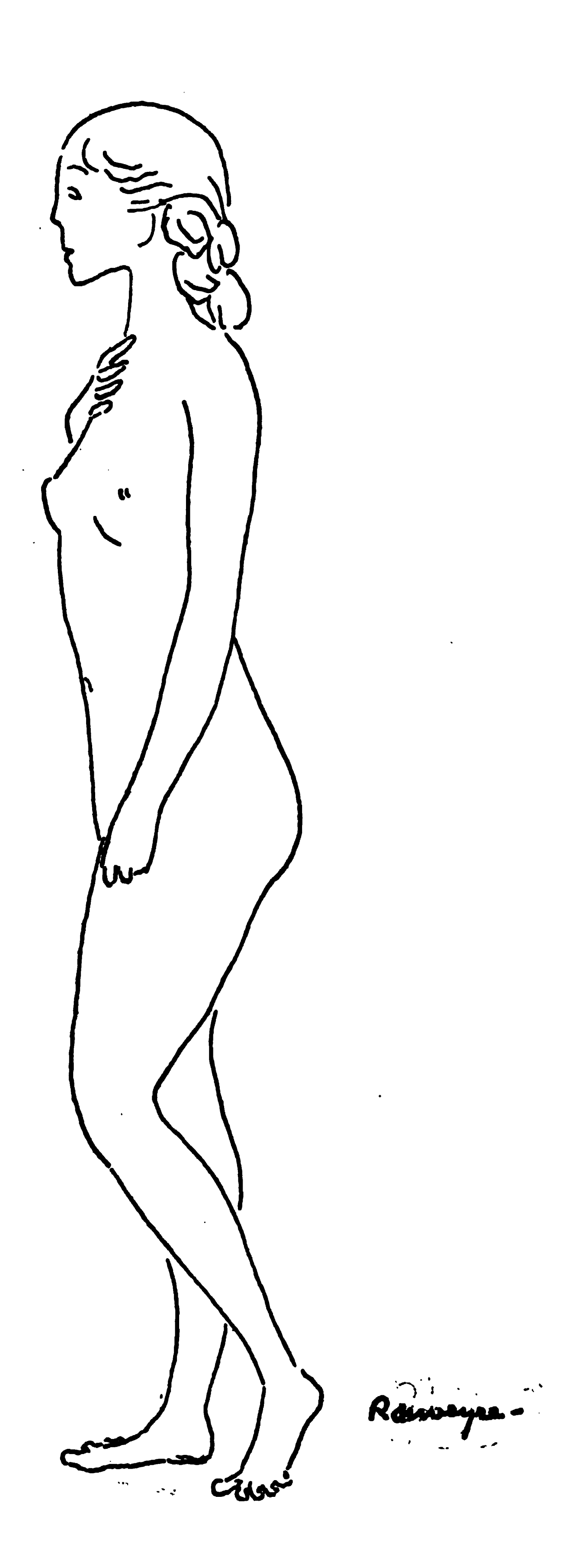
Et comme s'il était le pivot principal
De tout ce charroi monstre, avec son casque à pointe,
Au beau milieu s'y dresse un gendarme à cheval.

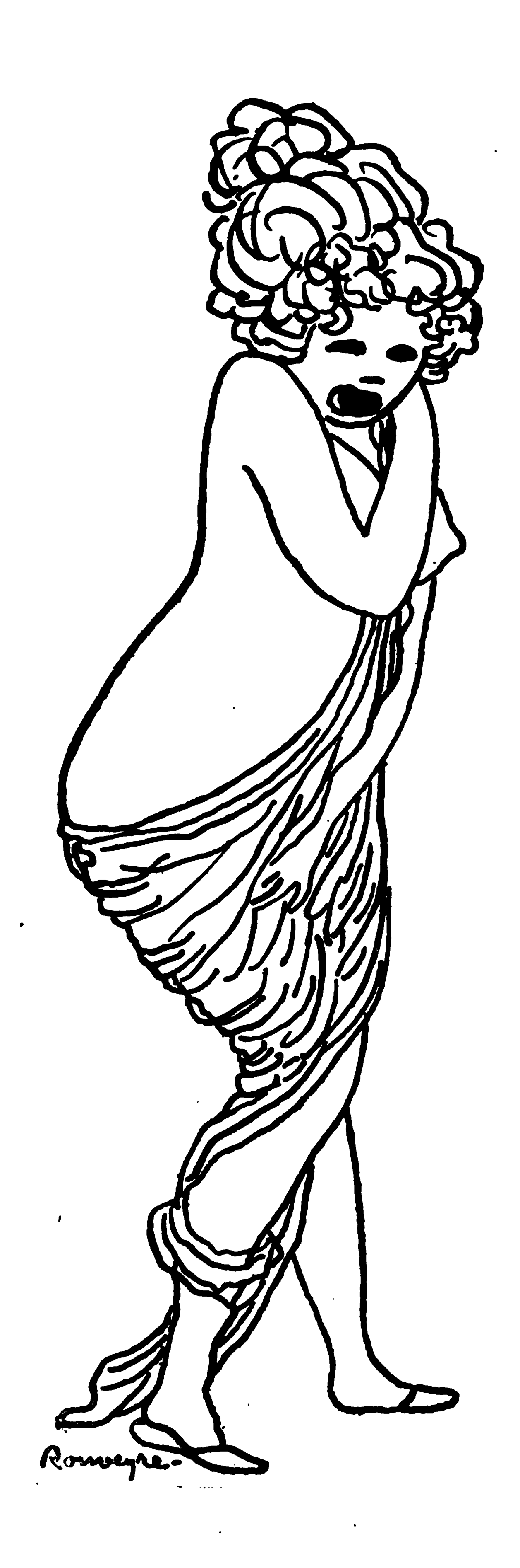
ERNEST RAYNAUD

Dessins Inédits de Rouveyre

6






Rouveyre





Ces cinq dessins de Rouveyre font partie d'un recueil d'environ 100 Dessins, *Le Gynécée*, précédé d'une glose par Remy de Gourmont, en préparation à la *Société du Mercure de France.*

ELEKTRA

DRAME EN DEUX TABLEAUX

PREMIER TABLEAU

SCÈNE III

(*Suite*[1])

CLYTEMNESTRE, *après une pause.*

Ecoute, j'ai des nuits mauvaises; sais-tu rien
Qui donne le repos?

ELEKTRA

Mère, tu as des cauchemars.

CLYTEMNESTRE

N'as-tu, toi, d'autres mots qui consolent!
Parle, c'est vrai que j'ai des rêves;
Le sommeil est troublé pour les fronts vieillissants.
Mais sans doute à ce mal il est de sûrs remèdes...
Viens plus près,
Pourquoi gardes-tu l'ombre ?
Il faut utiliser pour soi la vie errante,
Et tout le mal se peut conjurer par les rites.
Des mots ont leur vertu qui peut guérir sur l'heure.
Il est une magie éparse dans le Verbe.
L'oreille du Destin s'ouvre à chaque sentence
De chacun d'entre nous,
Et tous nos gestes sont comptés par le Destin.
Ainsi beaucoup sont morts
Rien que pour avoir pris le bain
Par un matin défavorable.

1. Voy. *Vers et Prose*, tome XIII.

ELEKTRA

C'est à mon Père que tu penses ?

CLYTEMNESTRE

J'ai confiance aussi dans la vertu des Pierres
Précieuses ; je vais dans leur rayonnement.
Chacune a son pouvoir, mais il faut le connaître.
Oh ! si tu voulais, Elektra,
M'enseigner la science obscure d'incanter ?

ELEKTRA

Moi, comment ?

CLYTEMNESTRE

Oui, toi
Tu es la Force, la Sagesse, la Prudence.
Tu sais les choses du Passé
Comme les choses d'aujourd'hui.
Moi, je suis affaiblie
Et quand je m'essaie à penser
Mes Pensers sont tumultueux
Comme de l'eau qui tourbillonne,
Et quand je m'essaie à parler
Egisthe crie, et ce qu'il crie
Me fait horreur ; je veux répondre,
Trouver les mots plus forts...
Je ne puis...
Je ne puis !
O trembler de fureur impuissante,
Craindre, haïr ! et ne savoir même
Si la voix détestée
Qui fait toute ma crainte et fait toute ma haine,
Est l'écho assourdi d'un Jadis très lointain
Ou vient de naître avec l'instant qui passe !

Vivre la vie en un évanouissement,

Ne plus savoir que l'on est soi.
La comprends-tu l'angoisse lente
De retourner toute vivante
Au Néant?
Et cet Egisthe, cet Egisthe qui m'insulte !
Le comprends-tu, mon désir fou
Que jaillissent de moi la réponse effroyable
Et les évidences terribles
Pour qu'Egisthe se taise enfin,
Pour qu'il retombe à tout jamais
Aussi blême que je suis blême,
Aux solitudes de l'Effroi.
Elektra, tu sais les mots qui apaisent ;
Parle, ne m'en dirais-tu qu'un,
Un seul, léger comme un murmure
Mais efficace comme un baume,
Il t'en coûterait peu et je souffre si fort.
Ecoute :
A l'Heure indécise où la Nuit pâlit
Quand je veux clore enfin
Mes yeux las d'être ouverts fixes sur l'Invisible
Quelque chose m'étreint,
Quelque chose qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas,
Quelque chose d'informe et qui n'a pas de nom,
Sans bras pour m'étouffer,
Sans doigts pour m'étrangler,
Larve née d'on ne sait quoi
Dont l'ironique cruauté
Tenaille mon cerveau
Sans troubler le repos apparent de mon corps
Etendu au côté d'Egisthe.....

Et je crois chaque jour
Etre restée ainsi figée de crainte, d'âge en âge,
Saluant de mes regards fous
Des éternités qui passaient.

ELEKTRA

Parfois tu dors pourtant ?

CLYTEMNESTRE

Je dors, oh! oui, je dors.
Pour ce corps qui voudrait la paix sûre des tombes,
Pour l'âme qui n'aspire plus
Qu'au repos introublé, infini du néant,
C'est, au lieu du sommeil des morts,
Le sinistre sommeil où ricane le Songe.
Le Songe c'est l'autre tourment,
Le tourment tel, que je préfère
A la lueur inquiétante des veilleuses
Qui clignotent comme des yeux d'oiseaux nocturnes,
Compter avec les lentes gouttes des clepsydres
L'Heure lourde, jusqu'au matin!
D'où me vient la torture et quels sont mes bourreaux,
J'ignore!
Mais lorsque je te vois comme te voici là,
Dans le mutisme et la gravité des statues,
Me regardant de ces yeux durs,
J'imagine que tu dois être la Complice.
Pourquoi me regardes-tu de la sorte?
Je ne veux plus sur moi
Tes yeux de feu qui interrogent
Et menacent.
Je ne veux plus l'horrible songe.
Quand on lui donne l'holocauste qu'il demande
Il n'est aucun esprit mauvais qui ne s'apaise.

ELEKTRA

Aucun.

CLYTEMNESTRE

Or, dussè-je immoler tout ce qui rampe et vole,
Me draper dès l'aurore
En la tiédeur rouge des hécatombes;
Dussè-je ne plus voir le ciel crépusculaire
Qu'à travers des brouillards de sang,
Je ne veux plus l'horrible Songe!

ELEKTRA

Tu connaîtras des nuits sans rêves
Quand la victime réclamée
Sera tombée dessous la Hache.

CLYTEMNESTRE

Alors tu sais quel animal sacré...

ELEKTRA

Oh ! celui-là n'est pas sacré, ma mère.

CLYTEMNESTRE

Il faudra enchaîner ?

ELEKTRA

Non, la victime sera libre.

CLYTEMNESTRE

Quels sont les rites ?

ELEKTRA

Des rites extraordinaires
Qu'il faut observer strictement.

CLYTEMNESTRE

Mais parle donc !

ELEKTRA

Ne peux-tu deviner ?

CLYTEMNESTRE

Si j'avais deviné, te le demanderais-je ?
Allons, le nom de la victime !

ELEKTRA

Une femme.

CLYTEMNESTRE

Dis-moi : Quelle entre mes servantes ?
Une enfant, une vierge, une femme
Ayant connu le joug des étreintes viriles ?

ELEKTRA

Oh ! oui, l'ayant connu.

CLYTEMNESTRE

Comment le sacrifice ?
En quel lieu, à quelle heure ?

ELEKTRA

En un endroit quelconque,
A toute heure du jour,
A toute heure de nuit.

CLYTEMNESTRE

Mais dis-moi donc les rites.
Comment amènerai-je la victime ?
Dois-je moi-même la frapper ?

ELEKTRA

Non pas, car cette fois
Ce ne sera plus toi, la chasseresse !

CLYTEMNESTRE

Qui donc alors doit préparer le sacrifice ?

ELEKTRA

Un homme.

CLYTEMNESTRE

Egisthe !

ELEKTRA

Je croyais t'avoir dit : un homme.

CLYTEMNESTRE

Un des nôtres ? Un étranger ?

ELEKTRA

Un étranger qui est des nôtres cependant.

CLYTEMNESTRE

Trêve d'énigmes, Elektra,
Je suis heureuse, bien heureuse
De te trouver enfin raisonnable.
C'est l'enfant au cœur dur qui rend dure la mère.
Il n'est sentence si sévère
Qui ne puisse être rapportée.
Crois-tu pas que la Mère
En proie à l'insomnie
Voudrait savoir l'enfant dans les bras d'un époux
Plutôt que la devoir enchaîner comme un chien ?

ELEKTRA, *à mi-voix.*

Tandis que pour sa Mère
L'enfant voudrait la Mort, cent fois,
Plutôt que la savoir dans le lit Nuptial.

CLYTEMNESTRE

Que murmures-tu là ?
Rien n'est définitif, rien n'est irrévocable.
Toutes choses,
Au regard de nos sens, sont comme l'eau qui coule,
Comme un vol de poussière au revers des chemins.
Les actes que nous commettons
— Non seulement ces actes, mais nous-mêmes —
Rien que des Mots, du Son, du Vent.

On me reproche un acte de ma vie :
Est-ce bien moi qui l'ai commis?
A l'heure que voici
Suis-je la même encore?
Il était là celui dont tu parles toujours.
J'étais ici ; là-bas Egisthe ;
Et nos regards se croisaient comme des épées ;
Rien n'était accompli encore :
La mort plana sur les yeux de ton père
Lentement, lentement un voile s'étendit,
Les yeux jusqu'à la fin s'attachaient à mes yeux :
Tout était accompli.
C'était l'Avant et c'est l'Après.
Le Destin a fait sa moisson
Mais, moi, je n'ai rien fait.

ELEKTRA

Vraiment, tu n'as rien fait ?
C'est la Hache qui a tout fait?

CLYTEMNESTRE

Comme tu dis les choses !

ELEKTRA

Je ne saurais les dire
Aussi bien ou si vite
Que tu sais, toi, manier la Hache.

CLYTEMNESTRE

Assez, tais-toi. Je veux l'oubli.
Si maintenant je rencontrais ton père
Je lui parlerais comme je te parle.
Peut-être frémirais-je, je ne sais !
Peut-être que j'aurais des mots de douceur tendre
Et des larmes, comme au revoir d'un vieil ami.

ELEKTRA, *à mi-voix.*

Elle parle d'un meurtre
Comme d'une querelle entre époux.

CLYTEMNESTRE

Dis à Chrysothémis de ne plus se sauver
Quand elle me rencontre.
Elle a des airs de chien battu.
Elle pourrait venir me parler
Librement, me conter son âme.
Les jeunes filles ont toujours
Mille confidences à faire.
Je ne vois rien pour empêcher
Que bientôt je trouve un mari
A chacune de vous.

ELEKTRA

Et notre frère,
Ne permettras-tu pas qu'il revienne ?

CLYTEMNESTRE

J'ai défendu qu'on me parle d'Oreste.

ELEKTRA

Tu crains son retour.

CLYTEMNESTRE

Qui a dit cela ?

ELEKTRA

Comme tu frissonnes.

CLYTEMNESTRE

Qui donc craindrait un insensé ?

ELEKTRA

Un insensé, que veux-tu dire ?

CLYTEMNESTRE

Qu'Oreste est devenu l'hôte et le commensal
Des chiens, qu'il bégaie,
Qu'il ne distingue plus un mot d'un grognement,
Ni l'homme de la bête.

ELEKTRA

C'était pourtant un bel enfant
Robuste et sain d'esprit.

CLYTEMNESTRE

J'ai cependant
Envoyé beaucoup d'or
A ses nourriciers
Afin qu'il soit traité comme un enfant royal.

ELEKTRA

Tu mens !
L'or dont tu les payas, c'était pour égorger !

CLYTEMNESTRE

Qui m'accuse ?

ELEKTRA

Qui t'accuse ? Toi-même et tes yeux de Mensonge.
Je sais aussi qu'Oreste n'est pas mort
Rien qu'à te voir trembler
Comme un feuillage au vent mauvais.
Je sais aussi que l'Epouvante habite en toi
Parce qu'Oreste vient.
Je sais que nuit et jour ta pensée inquiète
Fait pas à pas, avec l'Absent,
Le long et dur pèlerinage du retour !

CLYTEMNESTRE

Que m'importent les gens du dehors ?
Que me font les Retours, que me font les Départs

Je vis ici. Ici je suis la Reine
Où ma volonté seule ouvre et ferme les portes;
Et s'il me plaît, des yeux toujours ouverts
Des yeux fidèles en garderont l'entrée.
J'ai des serviteurs par centaines
Ce que tu dis parvient à peine à mon oreille,
Je ne sais même pas de qui tu m'as parlé,
Et jamais je ne le verrai.
Que me fait sa vie ou sa mort.
... Je ne veux plus l'horrible Songe
Voilà tout !
Ces Songes-là sont épuisants
Et je veux vivre : il est divin d'être la reine !

(Elle le menace avec son bâton.)

Je saurai bien te l'arracher
Ou de gré ou de force
Le Mot qui suffit à guérir.
Déjà tu t'es trahie,
Tu sais la victime qu'il faut,
Tu sais les rites.
Parle, tu seras libre, exempte de souffrances,
Sinon, la chaîne et les supplices.
Pour la dernière fois, dis-moi quel sang verser?

ELEKTRA, *bondit comme un fauve, s'approchant toujours davantage de* CLYTEMNESTRE *et semblant grandir avec chaque mot proféré.*

Quel sang ? Quel sang?
Le tien !
Quand le vengeur t'aura saisie, qui doit t'atteindre.
Non pas comme tu fis du Père,
Car tu n'auras pas, toi, la mort inconsciente
Au gîte du Sommeil.
Non, nous assisterons à ta chasse éperdue
De chambre en chambre, par la maison entière
Tu seras la bête traquée

Qui vers les issues impossibles

Agrandit des yeux d'épouvante;
Plus blême que les feux des torches,
Plus blême encore se crispera ta face.

(CLYTEMNESTRE *saisie d'une peur indicible veut se sauver : mais Elektra la retient et la ramène vers elle. Les yeux de Clytemnestre sont hagards, ses mains tremblent, elle laisse tomber à terre son bâton*).

... Tu veux hurler ton agonie
Dans l'air trop lourd de tes terreurs,
Et ta fuite se lasse, et capturée enfin
Tu offres au chasseur
Pour l'Expiation, ta nuque, afin qu'il frappe!
Afin de plus vite échapper
A l'heure atroce.
— Mais lui ne frappe point
Car les rites ne sont pas encore accomplis.
Car il t'a seulement prise par les cheveux.
Il t'a traînée jusqu'à l'autel;
Ton cœur n'est plus qu'effroi
Et ton cœur te martelle les côtes
A grands coups sourds.
Cette minute t'est donnée
Pour que tu saches la torture
De ceux auprès de qui rôde la Mort.
Pour que tu connaisses les affres
De son Baiser sûr, traître et lent
Cette minute t'est donnée
Pour que tu doives envier
Jusqu'au Prisonnier
Qu'on riva pour toujours au silence d'un mur...
Toutes les souffrances alors
Tu les souffriras
Sans l'apaisement d'un seul cri.
Je me tiendrai à ton côté
Et tes yeux fouilleront mes yeux
Cherchant à lire ta sentence.
Et tu invoqueras les dieux!
Les dieux continueront leur éternel banquet,
Car les dieux ont l'oreille close

A la douleur humaine.
Seul le Rire entre-bâille la porte
De la salle de leur festin
Croyant entendre encore ta chanson amoureuse
Allant au rendez-vous d'Egisthe,
Mais l'écho s'est bien tu
Des baisers d'autrefois ;
Ta fin approche, tu le sens.
Je vois tes lèvres s'entr'ouvrir
Vainement pour un dernier mot,
Comme en vain tu voudrais pleurer un pleur dernier
Ainsi qu'il est donné même aux bêtes qui meurent.
L'Horreur qui strangule ta gorge,
L'Horreur tarit tes yeux aussi
Parce qu'ils sont rivés aux miens.
Ma joie ivre, ma joie insultante
Révèle maintenant ta sentence suprême,
Ma joie sacrée
Elle est parmi tout mon visage
Où le visage de mon Père
Met son reflet inoublié.
Voici grandir enfin le geste du vengeur,
Et la hache se lève, et la hache est tombée !
J'ai le Bonheur, tout le Bonheur
De te voir morte, devant moi
De voir ton sang couler.
Ah ! c'en sera fini de l'angoisse des rêves
Des tiens, des miens aussi.
Car nulle obsession de tâche inaccomplie
Ne hantera mes nuits...
Du calme fleurira pour tous ceux qui vivront
Quand TU ne vivras plus !...

(Elles sont face à face. ELEKTRA *comme extasiée,* CLYTEMNESTRE *haletante de peur. Une torche luit au fond du couloir ; la* CONFIDENTE, *sortie en hâte de la maison, vient dire quelque chose à l'oreille de* CLYTEMNESTRE ; *celle-ci semble ne pas comprendre ; peu à peu elle revient à elle, elle fait un signe demandant de la lumière — des servantes avec des torches apparaissent et se placent derrière* CLYTEMNESTRE, *— elle répète le geste : encore de la lumière ! — une foule de*

servantes portant des torches arrive, de sorte que la cour entière est pleine de cette lumière rouge et jaune qui lèche les murs. Les traits de CLYTEMNESTRE *changent peu à peu d'expression : à la peur succède la joie mauvaise. Elle se fait encore une fois répéter le message, sans quitter* ELEKTRA *des yeux. Dans un accès de triomphante fureur elle montre les deux poings à sa fille. — La* CONFIDENTE *relève le bâton que* CLYTEMNESTRE *avait laissé tomber. Avec un ricanement féroce* CLYTEMNESTRE *entre dans la maison : les servantes portant les torches la suivent en tumulte et la cour devient déserte en un instant. Elektra qui ne comprend pas la cause de cette joie subite reste debout, immobile et sculpturale, éclairée seulement du rayon de lumière venu du couloir.*)

RIDEAU (*)

HUGO VON HOFMANNSTHAL

Adaptation de PAUL STROZZI et STÉPHANE EPSTEIN

(*) Le Deuxième Tableau sera publié dans le prochain tome.

POÈME

Je vois la baie d'émeraude de ce petit
jardin, piquée de roses...
Ce que je vois, c'est toutes les roses
en nuage...

PAUL FORT (*Ile-de-France*)

On m'a conté qu'un homme, jeune ainsi que moi,
ayant écrit des vers, les offrit à son roi,
et que son nom, depuis, occupe la Mémoire...
Je songe à ce poète et je songe à la gloire :
C'est un soir de printemps, chaud comme un soir d'été,
le nom de la saison distingue l'un de l'autre
deux soirs également vaporeux, parfumés
des lourds géraniums éclos devant la porte
et de ces mille odeurs que le zéphyr supporte
et qui tissent son voile adorable et léger...
Mon chien s'est étendu sur la terre, il respire
lentement, son museau reposant sur mon pied ;
il est blanc, il est doux, il est tranquille, il sait
qu'auprès de moi il peut dormir, il peut rêver ;
et, quand je dirai « Kim », son œil roux, qui chavire
dans sa paupière, ira vers mon regard chercher
le geste indicateur du chemin où marcher

et qu'il suivra, le nez au vent, quêteur d'un lièvre...
En attendant, il rêve en dormant, — moi je rêve
éveillé, le cœur ému par la douce chose
qu'est le soleil mourant parmi les briques roses,
tandis qu'en le lointain, que va couvrir la nuit,
le soc d'une charrue, par intervalles, luit,
et qu'un chant, voix de flot invisible, déferle
et, pur, mystérieux comme un reflet de perle,
m'apporte, en cet instant de calme volupté,
la joie du laboureur qui, là-bas, a chanté
tel qui met, comme moi, son orgueil et sa gloire
à garder la Beauté au fond de sa mémoire
de cette Heure reçue et qu'il peut conserver...

(A Touny, 15 juin 1908.)

TOUNY-LERYS

LE CŒUR

Je dois vous dire ce qu'il advint de cette femme habillée de gris.

Elle est née dans une vieille ville couronnée d'ormes, sommeillante au berceau de ses remparts, mirés dans l'eau des fossés profonds.

J'ai vécu là-bas. J'entends le pas des chevaux sur les ponts-levis, les jours de foire, j'entends les cloches jaseuses qui avaient des choses à dire toute la journée, cloches des couvents, des hospices, des séminaires, car la ville, au temps du roi Louis XI eut cent clochers.

Mais, je vous parlais de cette femme.

Lasse de porter dans sa poitrine son cœur si douloureux rempli d'un amour sauvage, elle alla trouver la vieille marchande de la rue Saint-Nicolas.

Au long de cette rue étroite on peut voir, assises dans le ruisseau, timons en l'air comme des antennes, les charrettes couleur de sauterelle, des faubouriennes qui vendent des légumes sur le marché.

La vieille habite à côté de l'église, droit sous la tour, comme sous le jet d'une fontaine d'où coulent les ondes des sonneries, sa maison triste en est noyée et sa boutique poussiéreuse où se fanent de pauvres jouets, tout veloutés.

La femme, en entrant, salua :

— Me reconnaissez-vous ?

Quand j'étais enfant, je venais ici le soir, après l'école avec la servante louche qui s'appelait Romaine, et j'achetais des bonbons. Vous me donniez une tape sur la joue. Mon nom est Fulvia.

— Ah ! dit la marchande, je me souviens. Voici tes boucles brunes et tes yeux couleurs de cavrons, tu étais vive comme une bande de souris. Mais, depuis lors, qu'as-tu fait ?

— Je suis partie pour un pays de montagnes où il y a des torrents, de gros rochers, des pâturages et de la neige si haute qu'elle ne fond jamais. J'ai vu d'autre gens, mais je n'ai jamais pu oublier ceux de chez nous et j'ai souffert. Là-bas, j'ai rencontré un homme jeune et doux que j'aime, qui m'a aimée. C'était l'été. Tout brûlait dans le soleil ! J'étais heureuse comme une reine de l'ancien temps parce qu'il riait en me donnant les fruits de son jardin, dans ses mains brunes que je baisais. Alors, j'étais redevenue la petite fille que vous avez connue, entre les bras de mon ami si tendre et blond comme la paille de l'orge qui mûrit dans nos plaines.

Mais aujourd'hui, voilà !...

Et la femme ouvrit sa robe grise. De ses mains blanches, déchirant sa poitrine, elle en arracha son cœur tout saignant et le montrant à la vieille :

— Je viens en chercher un autre, faites vite !

— Bien, répondit la marchande, suis-moi.

Elle alluma une lanterne de cuivre et Fulvia la suivit. Dans l'arrière-boutique, elle saisit sur le plancher un gros anneau de fer, souleva une porte qu'elle rabattit contre le mur et se mit à descendre dans l'obscurité où se cache le magasin des cœurs.

Il y en avait des milliers suspendus à la file, il y en avait de toutes les couleurs. La vieille mit le feu à deux grands mortiers de veille qui éclai-

rèrent jadis la chambre de la comtesse Mahaut ; dans la vaste cave au pavement de dalles, aux voûtes basses soutenues pas des piliers ramassés l'on entendait vivre l'eau d'une source.

Dès qu'elle eut touché le sol, Fulvia lança devant elle son cœur tout chaud qui battait encore. Avec un long râle de détresse, il roula dans le noir et disparut.

La marchande s'arma d'une perche où brillait un croc d'argent.

— Maintenant, dit-elle, tu peux choisir.

Fulvia vit de grands cœurs vermillon, d'aspect insolent, que la perche brandie frappa avec dédain :

— Des cœurs d'amants, ma fille, regarde ! Et la pointe ayant percé l'un deux, il s'aplatit avec un petit souffle ironique.

Il y en avait de bleus, d'un bleu de tournesol, les cœurs de ces enfants donnés à la Vierge qui ont, au col, un rang de perles d'ambre et des robes de mousseline à volants tuyautés avec des nœuds étalés, car les petits, eux aussi, peuvent changer de cœur.

D'autres étaient roses, d'un rose bête de bonbon ou de lustrine, ceux des jeunes filles à tailles plates, au teint brouillé, destinées aux baisers fades, à la vie éteinte.

Quelques-uns étaient violets à filets cramoisis, des cœurs d'évêques, à côté de jaunes criards, des cœurs d'envieux.

Et puis, des verts acides, comme marinés dans une conserve au vitriol, des cœurs de vieilles filles aigries et sournoises ; de multicolores, le lot des courtisanes, de bruns aussi, ceux des dévouements obscurs et des abnégations muettes.

Il en était de noirs enfin, des cœurs d'êtres désabusés, ayant mordu à tous les fruits d'angoisse.

Fulvia, à les regarder, eut un frisson car tous, imperceptiblement, remuaient.

Dans le nombre infini, la plupart étaient neufs, mais beaucoup avaient servi ; tandis qu'elle les secouait, le visage de la revendeuse de machines à vivre avait une expression de l'autre monde. Les mèches brûlaient. Un courant d'air en se faufilant dans la cave, couchait leurs flammes longues comme des langues chercheuses de proies.

La vieille questionna :

— Eh bien ? qu'en penses-tu ?

Dans un coin s'élevait un grand tas gris. Là gisaient, pêle-mêle, les cœurs de pierre ; Fulvia, se penchant en prit un, mais il était si lourd qu'elle le laissa choir avec découragement. Des larmes coulèrent de ses yeux.

Maintenant, avec un léger bruit de chapelet, l'air froid de la cave balançait un long rang de cœurs de vierges, d'un blanc luisant de porcelaine, un blanc triste d'hiver. La femme désespérée s'en détourna.

— Ecoute, dit la marchande, tu me fais peine. Je t'ai vue enfant, je veux faire quelque chose pour toi. Je suis vieille comme la terre et depuis que je garde ce dépôt, à personne je n'ai ouvert mon trésor. Tiens ma main et n'aie pas peur.

Toutes deux marchèrent vers le fond de la galerie où se voyait une fente dans le mur. La vieille fit tourner un gros bloc de grés et Fulvia vit étinceler des cœurs de pierreries, plus petits que les autres, mais d'une dureté sans pareille et d'un insoutenable éclat.

La marchande plongea dans le tas sa main tordue. Elle en retira l'unique diamant.

— Prends-le, dit-elle, il est à toi sans bourse délier et te donnera le bonheur ou je ne m'y connais guère.

Et, rapidement, elle le glissa dans la poitrine ouverte qu'elle referma d'un signe mystérieux.

Fulvia se prit à rire, embrassa la vieille en s'écriant, «comme je me sens légère à présent ! je suis guérie, à jamais guérie ». Et elle s'en fut.

Or, qu'advint-il de cette femme habillée de gris dont le cœur était de diamant ?

Pendant des jours, la vie lui devint une fête, une grande fête d'oubli et de recommencement.

La ville chantait par toutes ses cloches, du matin au soir et avec elle, de toute son âme rajeunie et délivrée, Fulvia chantait. Elle avait retrouvé, sous les ormes, le chemin où s'aventuraient ses premiers pas, à leur ombre, elle marchait dont un beau domaine de sérénité.

Mais elle s'étonnait de sentir que son désespoir n'était remplacé par aucune espérance, qu'en elle plus rien ne semblait attendre ni désirer et qu'elle riait sans savoir pourquoi.

Il lui parut que la vie glissait entre ses lèvres une eau dépourvue de saveur et que les jours sonnaient creux comme des chambres vides. Elle ne pouvait plus s'attrister, avec l'espoir en elle était mort le regret. Dans la rue, aucun regard ne s'attachait au sien et quand elle aperçut son visage dans le miroir, elle le trouva dur et fermé comme un morceau de glace.

Un soir cependant, le crépuscule ému vint s'accouder à sa fenêtre et la regarda. Elle reconnut les yeux de son amant, ces yeux qui vivaient si loin, par delà les montagnes, ces yeux limpides d'avoir affronté les glaciers.

Alors, le sang qui avait dormi se réveilla et se rua en vagues dures contre le cœur insensible.

Pendant des jours terribles, Fulvia sentit le diamant grandir et se gonfler, et s'alourdir comme une masse de plomb, avec un battement singulier qui venait du dehors.

Elle ne dormait plus, mais le cauchemar tourmentait ses nuits. Elle pouvait voir distinctement un enfant nu, agenouillé sur sa poitrine qui frappait éperdument la place du cœur de diamant de la pointe d'une flèche acérée.

Elle s'en retourna un soir chez la vieille qui sommeillait sous la lampe, sa chatte sur les genoux.

— Hélas, dit Fulvia, ce cœur précieux me pèse trop ; l'ancien amour est revenu, il frappe, il rentrera de force, je le sens.

J'ai revu les yeux de mon ami qui venaient me chercher, rendez-moi mon vrai cœur que je l'emporte dans les montagnes.

— Sais-je où il est, maugréa la marchande, ne l'as-tu pas jeté toi-même au travers de la cave et n'est-il pas mort à présent. Je fus trop bonne, en vérité, de te donner la merveille de mon trésor.

Mais Fulvia avait allumé la lanterne.

Prestement, elle descendit l'escalier et promena le rayon sur les dalles.

Et tout à coup, elle poussa un cri.

Un autre cri lui répondit

Tout près de la source, qui bouillonne dans un petit bassin circulaire, elle aperçut son cœur.

Il était resté là, dans l'eau fraîche de la rigole, comme un bulbe empourpré avec ses tronçons d'artères pareils à des tiges coupées de bégonia.

Alors la femme habillée de gris détacha violemment le diamant perfide embrasé de feux sataniques, elle replaça pieusement le cœur si douloureux, rempli d'un amour sauvage, qui avait vécu pour l'attendre et, sans regarder en arrière, de l'autre côté des montagnes, vers son amant elle s'en courut.

Sion, 1907.

MARGUERITE BURNAT-PROVINS

UN ÊTRE EN MARCHE

Dans la plaine un canal balafre l'être vert ;
Il reluit fixement comme un rail ; mais les trains
Ne viennent pas saisir la lueur corps-à-corps.
Avec ses peupliers qu'il dresse vainement
Il est pareil à quelque chenille effarée
Qu'on a mise le ventre en l'air et qu'on maintient.

La pension de jeunes filles
Se laisse descendre le long
Du talus mou jusqu'à la berge,
Et dérape comme une roue.

Cette eau ne bouge pas ; elle a peur de choisir,
Elle a peur de montrer vers quoi sa masse roule,
Et quelle mer l'attend, ou quelle ville, au bout.
Le canal tout de même est las de se vautrer ;
On sent qu'il va bientôt vouloir être debout ;
Gonflant un peu ses bords, arquant ses peupliers,
Tâchant de recourber et de joindre leurs cimes,
Il serre entre eux, de toutes ses forces, le vent,
Comme un marin qui cargue en s'accrochant aux [vergues.

Il espère nouer autour du vent huileux
Un embrassement dur qui les soulève ensemble ;
Mais l'autre se débat toujours et repart seul.

La pension suit la berge
Comme un cheval de halage ;
Il lui semble qu'un morceau
Lourd et passé de son âme
Traîne derrière, sur l'eau,
Et que toutes ses épaules
Ont un câble qui les râpe.
Il lui semble qu'elle a soudain plus de mémoire ;
Il n'y a pas des cœurs d'enfants qui se souvien- [nent ;
Les fronts ne songent plus : « Oh ! jadis, c'était [moi ! »
Le groupe n'est plus nu dans le temps qui s'al- [longe,
Et le temps dure encore après l'avoir frôlé ;
Le temps se fige au lieu de fondre ; il se dispose
En pelotonnement qui ne doit plus finir.
La pension a froid comme les chrysalides,
Et bave un temps soyeux pour se faire un ber- [ceau.

De loin en loin, la rive tend
Un homme qui pêche à la ligne,
Comme un tronc coupé d'où jaillit
Une branche oblique et stérile.

Chaque homme se dit qu'il est seul,
Que le monde est, autour de lui,
Inconscient et familier
Comme le brouillard d'une pipe.

L'eau miroite devant ses pieds ;
Elle n'est pas une autre chose ;
C'est une âme qu'il a dehors,
Qui est moins chaude, qui ne bouge
Pas tant que l'âme intérieure,
Mais qui s'étale encore plus ;

Une âme plus lente et plus sûre,
Où les rêves deviennent vieux,
Où l'heure passe avec des rames ;

Un prolongement végétal
Que l'âme pousse par les yeux.

La file des pêcheurs ne veut pas exister ;
Parfois, distraitement, elle se met à naître.
    Un homme fait bondir sa ligne
    De l'eau qu'il fend à l'air qu'il cingle ;
    Au bout du fil luit et pendille
    Une goutte épaisse de chair.
L'homme lève la tête ; il regarde les hommes ;
Sa joie en éclatant débride sur le monde
Un galop de vibrations qui se talonnent.
Les pêcheurs n'ont rien vu, mais ils savent sou-
[dain.
Leurs yeux s'aimantent tous et tournent à tâtons
Vers le scintillement de cette chair qui saute.

La pension sourit ; des clochettes lui tintent,
Et la voici pareille aux troupeaux de moutons
Dont l'âme au crépuscule embrasse l'abreuvoir.

« Un poisson, là-bas, tu ne vois pas?
Il remue, il remue, il est gros !
Madame, il faut s'arrêter, madame,
Pour que nous jouions au bord de l'eau ! »

***

Le chemin écailleux touche à la route lisse.

La borne est accroupie, comme un mendiant
[chauve ;
Autour la pension s'étale, puis s'amasse,
Puis devient un croissant pareil aux jeunes foules
Que les trottoirs arquent parfois contre les murs.

Puis le mouvement qu'on n'entend pas
S'approche d'elle, lèche les peaux,
La baigne, l'amollit peu à peu,
Traverse et détend son corps épais,
Le lève, l'effile, l'échevèle,
Comme un courant qui peigne des algues.

Mais elle hésite. Vers quoi flotter?
Le soleil est encore bien haut
Pour que la chair désire la ville ;

Elle gonfle de tous les côtés.
Maintenant son âme est un anneau
Qui tourne et qui tremble autour d'un vide.

Des grelots sonnent ;
Loin, sur la route,
Quatre cyclistes.

Entre leurs bras
Et leurs poitrines
On voit le ciel.

Deux trous d'azur.
Une ombre ronde
Les écarquille
Tant qu'elle peut.

Et l'on dirait
Qu'une chouette
A les yeux bleus.

Ils sont plus près ;
On les distingue ;
Comme ils ont l'air
De quatre vieux
Tout rabougris
Qui s'exténuent
A soulever
Chacun sa hie !

Ils sont plus près,
Ils rajeunissent ;
Un rythme assène
Leurs jambes nues ;
Leurs jambes dansent
Sur l'étendue
Comme l'on danse

Sur le cadavre
De l'ennemi
Qu'on a tué
Et qu'on retue.

Les quatre cyclistes
Depuis ce matin
Contractent les cuisses
Et courbent les reins,
Pour que la gencive
De la roue étique
Morde sur la piste
Comme sur du pain.

Les pentes étirent,
Les virages tordent
La vie élastique
De leurs quatre corps ;
Elle mollit, ploie,
Colle sur la voie,
Ou durcit, et broie
Le néant qui dort.

Puis c'est une bourre
D'âme que le vent
Effiloche et roule
Indéfiniment,
D'âme trop légère
Qui chatouille, énerve,
Et crispe la terre
Sous son frottement.

Elle va si vite
Qu'il en reste un peu
Au bout des épines
Que dardent les lieues ;
Elle a dans la file
Des quatre poitrines
Un temps qui la veut ;
Elle a derrière elle
Un temps qui la rêve,
Pareille aux comètes
Qui traînent leur queue.

La pension s'est coupée en deux.

Ainsi la foule, sur l'avenue,
Savoure un glissement de cortège
Contre sa chair solidifiée.

Ils accourent ; la route s'allège
Et le sable s'exalte en brouillard.
Leurs corps n'hésitent pas ; ils tendent vers la [ville ;
Il faut que l'horizon bave enfin des remparts,
Une mousse de murs, des dômes, caillots noirs,
Et repousse le ciel à coups de cheminées ;
Ils veulent la rumeur et la cohue au bout.

« Je crois qu'on ne s'était jamais tant promené ! »

Leur élan se comprime entre les corps des filles
Qui s'écartent un peu, par frayeur, dès qu'ils [sentent
Le souffle de la course et le frisson des roues ;
Mais reviennent soudain, s'approchent, se res- [serrent,
Ont des cris, des regards, des haleines plus cour- [tes,
Un gonflement qui houle des gorges aux ventres,
Une contraction voluptueuse pour
Posséder la vigueur qui les heurte au milieu,
Pour ramasser leur groupe en une gaîne ardente,
Pour être mieux frôlés par toute la vitesse,
Pour l'étreindre et l'avoir entre eux seuls un ins- [tant.

Les cœurs se souviennent des rues
Et les aiment lointainement ;

Les trottoirs, les pavés, la rue
Avec des arbres, qui descend ;

Le soleil entre les maisons ;
Le couchant sur les toits de zinc ;

La foule qui lève des fronts
Et consent à toute la ville ;

Les passants qui laissent un vide
Pour que le soir ait de la place
Et puisse marcher sur l'asphalte
Comme un homme parmi les hommes ;

La première tendre lumière
Que l'air ose à peine pleurer ;

Les yeux de la première lampe
Qui pleurent dans une auréole.

(*à suivre*)

JULES ROMAINS

STROPHES

POUR CEUX QUI SE SONT TUS

Jules Tellier, Laforgue, Ephraïm Mikhaël,
Noms funèbres et doux, naufragés de la gloire,
Mélancoliquement vous hantez ma mémoire
Par ce soir où mon cœur est plus noir que le ciel,
Jules Tellier, Laforgue, Ephraïm Mikhaël...

Je veux rêver de vous, frères ardents et tristes,
Vous que je n'ai connus que depuis le tombeau;
Vous avez à jamais clos vos yeux d'améthyste
Mais nous gardons l'écho divin de vos sanglots !
Je veux rêver de vous, frères ardents et tristes.

Que de cyprès parmi vos jardins parfumés !
Comme il était en vous l'âpre désir de vivre
Qui palpite toujours aux pages de vos livres
En éternel témoin de vos cœurs consumés !
Que de cyprès parmi vos jardins parfumés...

Cette ombre prophétique à vos vers attachée
C'était, planant sur vous, l'ange obscur de la mort,

Et le pressentiment de ces choses cachées
A ceux qui ont besoin de croire en leur effort...
Cette ombre prophétique à vos vers attachée !

Qui dira les secrets avec vous disparus,
L'avenir qui sombra dans votre nuit suprême ?
Quel souffle animera l'ébauche des poèmes
Avec vous, maintenant, aux Limbes descendus ?
Qui dira les secrets avec vous disparus ?

Et c'est pourquoi je pleure, en ce soir froid et vide,
En répétant vos noms déjà poudreux d'oubli ;
Je pense à la mémoire humaine, au temps avide,
Aux livres dédaignés et que nul ne relit :
Et c'est pourquoi je pleure, en ce soir froid et vide...

Jules Tellier, Laforgue, Ephraïm Mikhaël...

GUY-CHARLES CROS

LE PLAISIR DE VIVRE

Le plaisir dans mon cœur planté comme une flèche
Vibre et me fait le sang léger
Les mains chaudes, les yeux brillants, la gorge sèche...
Je suis ardent, jeune et changé.

J'ai des chants dans le cœur, j'ai des cris dans la bouche
Mes mains pour saisir sont tendues,
Et se levant soudain d'un mouvement farouche
Mes bras semblent presser des nues...

Vie, ô vie, j'ai baisé tes lèvres! J'ai senti
Ta fièvre couler dans mes veines
Et maintenant je viens à toi, le cœur grandi
De toute l'espérance humaine...

Je veux de toi des jours éclatants de lumière,
La flamme chaude et généreuse
Qui fait l'esprit content et vif, la flamme claire
Qui fait la chair lourde et heureuse...

Je veux l'instant chargé de ces rapides joies
Que le temps mue en souvenirs
Pour que mon beau présent soit la vivante proie
Qu'aujourd'hui donne à l'avenir!

Je veux tous ces bonheurs que nous offrent tes branches
O bel arbre pesant de fruits,
Pour éviter qu'un jour l'amer regret se penche
Sur mon cœur comme sur un puits...

— Je presserai des seins, j'embrasserai des bouches
Je comblerai ce cœur, ô vie !
Pour qu'il éclate ainsi qu'une grenade rouge
Que de chauds soleils ont murie...

ÉMILE HENRIOT

QUATORZE JUILLET

Ah ! ça ira, ça ira !

Pauvre de moi ! Chaque romance
Me remémore une saison
Et c'est sur un motif de danse
Que se disloque ma raison.

Romance ! on n'est pas plus romance.
Raillez, flûtes, toussez, tambours,
Mon cœur, crapuleuse démence,
A pleuré dans tous les faubourgs.

Qu'importe si, fou d'équilibre,
Je n'ai trouvé que des pavés
Pour ressembler à ce cœur libre
Foulé toujours, souvent levé.

Je me souviens, je me rappelle :
Le chef d'orchestre est amoureux,
Tant pis pour lui, tant pis pour elle,
Cœurs perdus sur les grands flots bleus.

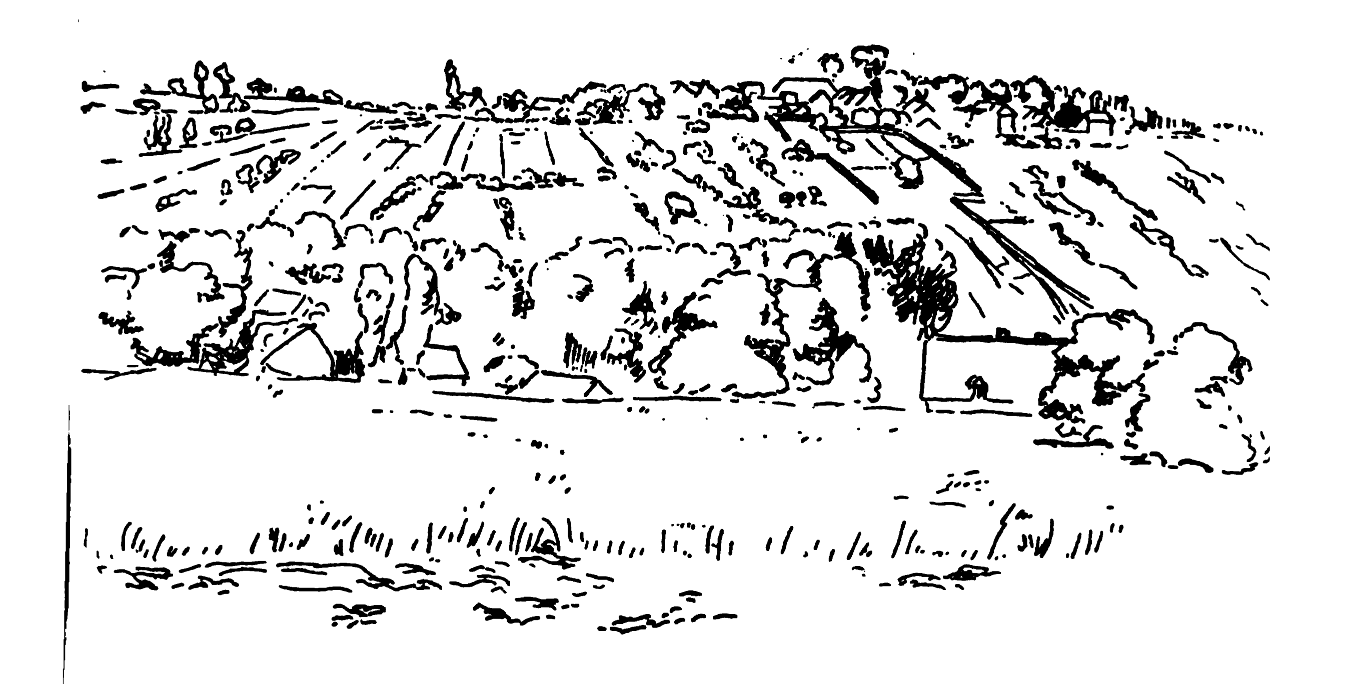
Que l'on y meurt ou qu'on y danse,
Les pavés de Paris sont chauds,
Et j'ai pour panser ma souffrance
L'espoir humide des cachots.

Dites pour quelles funérailles
Ils ont pavoisé leurs maisons,
Les quolibets de la canaille
Montent comme des oraisons.

La fille aimable que j'enlace
S'émeut du chant des violons,
Moi j'attends qu'une corde casse
Sous les soleils verts des lampions.

Et ma jeunesse délicate
Surgit, cygne au col de carmin,
Comme une belle aristocrate
Portant sa tête dans ses mains.

ANDRÉ SALMON



A PROPOS
DE QUELQUES TABLEAUX, AQUARELLES, DESSINS
DE FRANCIS JOURDAIN (1)

Lorsque les arbres et les champs voient arriver le peintre, ils l'attendent sans bouger, narquois, comme un gibier qui connaît son chasseur. Ils ne sont pas flattés par cette visite, ni intimidés par cette installation : ils savent que s'il s'agit simplement de reproduire leurs couleurs, ils ont déjà les caméléons...

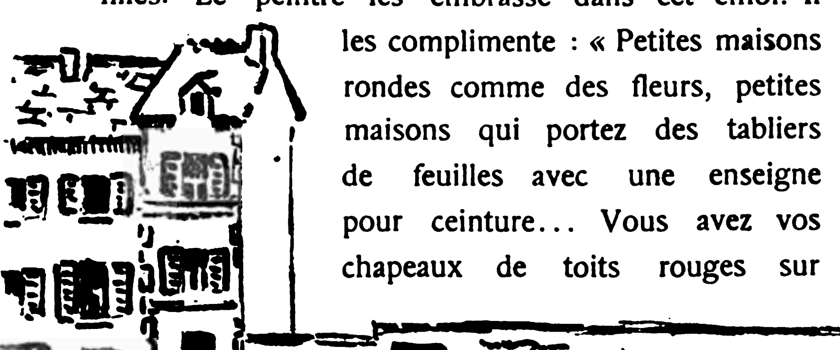
1. M. Francis Jourdain a fait dernièrement une exposition de quelques-unes de ses Œuvres (tableaux, aquarelles et dessins) à la Galerie Druet.

Mais, lorsqu'ils reconnaissent que le peintre ne les prend sur la toile que pour se donner lui-même à eux, plus entièrement, les arbres et les champs gardent la pose avec émotion, avec des frissons dans leurs feuillages et dans leurs herbes, avec cette assurance lumineuse des êtres qui se savent aimés et compris.



Les maisons sont moins défiantes. Elles ont l'expérience des hommes. Elles sont faites pour être violées. Cependant elles gardent une tendresse toujours vierge à ceux qui les approchent avec délicatesse. Ils peuvent les surprendre dans leur pauvre chemise de chaux, elles ne sont pas émues ; mais elles s'immobilisent pour rester chastes.

Ensuite, elles s'assemblent, se cachent dans une vallée, s'essaiment sur un coteau, comme des petites filles. Le peintre les embrasse dans cet émoi. Il les complimente : « Petites maisons rondes comme des fleurs, petites maisons qui portez des tabliers de feuilles avec une enseigne pour ceinture... Vous avez vos chapeaux de toits rouges sur





l'oreille depuis que vous vous êtes accroupies et tassées contre les jupes de l'église pour éviter le coup de botte de l'Ogre lancé à la chasse du petit Poucet. »

Notez que l'église n'est pas plus grosse que la maison du grainetier, ni plus haute que la maison du notaire. Mais elle a un plumet qui atteste son grade supérieur : ce clocher planté comme un poteau frontière entre la terre et le ciel.

En dehors du village, les montagnes haussent leurs épaules et se bousculent pour sortir du paysage. A leurs pieds reste ce vieux fou de torrent qui a dissipé sa jeunesse avec elles; maintenant il est abandonné et il s'efforce en vain de ramener sur le sable ses petits filets d'eau argentée qui cassent à chaque instant.





La Méditerranée, aux côtes de Provence, est une vieille mer trop fardée. Elle est belle encore et séduit les adolescents lorsqu'elle s'étale, flattée d'avoir pour fidèle amant ce banquier prodigue et vaniteux qu'est le soleil. Mais sur ses rives où des pins se tordent comme des postiches oubliés, des maisonnettes humbles et des feuillages modestes acceptent les débris de sa lumière luxueuse, se parent avec des chiffons de reflets comme des enfants pauvres, puis s'amusent avec toute la joie mobile de leur jeunesse, tandis que la duègne doit rester impassible pour ne point fendiller son émail implacablement bleu.





Ainsi, la peinture de Francis Jourdain est aux bords de la mer, dans les champs, près des arbres et devant les petites maisons, la promenade d'un neveu parisien du bon François d'Assise.

RÉGIS GIGNOUX



LE PETIT CHEVAL

DANS LE MAUVAIS TEMPS

CHANSON

A Madame Anna Diriks.

Le p'tit cheval dans le mauvais temps, qu'il avait donc du courage ! C'était un petit cheval blanc, tous derrière et lui devant.

Il n'y avait jamais de beau temps dans ce pauvre paysage. Il n'y avait jamais de printemps, ni derrière ni devant.

Mais toujours il était content, menant les gars du village à travers la pluie noire des champs, tous derrière et lui devant.

Sa voiture allait poursuivant sa belle petite queue sauvage. C'est alors qu'il était content, eux derrière et lui devant !

Mais un jour dans le mauvais temps, un jour qu'il était si sage, il est mort par un éclair blanc, tous derrière et lui devant.

Il est mort sans voir le beau temps, qu'il avait donc du courage ! Il est mort sans voir le printemps ni derrière ni devant.

PAUL FORT

Gérant : André Salmon

Imp. Henri Jouve, 15, rue Racine, Paris

VERS ET PROSE

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

(QUATRIÈME ANNÉE)

BETHSABÉ

PAR

ANDRÉ GIDE

STUART MERRILL
HENRI DE RÉGNIER, RAYMOND DE LA TAILHÈDE
COLETTE WILLY, JEAN MORÉAS, PAUL LECLERCQ
ÉDOUARD DUCOTÉ, PAUL VERLAINE, HENRY BECQUE
JEAN DE TINAN, A.-FERDINAND HEROLD, ANDRÉ ROUVEYRE
JULES ROMAINS, GEORGES LECOMTE, ROBERT SCHEFFER
LOUIS LORMEL, GUY LAVAUD, CAMILLE MAUCLAIR
ALBERT DE BERSAUCOURT, LOUIS MANDIN, MAXIME DETHOMAS
JULIEN OCHSÉ, SOPHUS CLAUSSEN, GABRIEL DE LAUTREC
PAUL FORT, TANCRÈDE DE VISAN

DÉCEMBRE 1908
TOME XVI **JANVIER-FÉVRIER-MARS 1909**

Les Abonnements partent désormais du mois d'Avril.

BETHSABÉ

A Mme Lucie Delarue-Mardrus

SCÈNE I

DAVID, *roi de Juda*
JOAB, *chef de l'armée de David*

(Le roi David, en vêtements mi-sacerdotaux, mi-guerriers, prosterné, récite une prière qu'il achève de transcrire.)

DAVID

« ... Même l'homme robuste faiblit, et même l'homme jeune
Mais celui qui se confie en Dieu... » [chancelle,
(Joab entre.)
Tu viens trop tôt Joab ; je n'ai pas achevé ma prière.
Tais-toi. — Où en étais-je ?... Ah !...
« Celui-là ne chancellera guère.
Dieu prêtera sa force à celui qui est las ;
Les ailes lui repousseront comme aux aigles. » —
J'avais d'abord mis : « leurs ailes repousseront comme celles... »
Mais : « lui repousseront comme aux aigles » vaut mieux.
Que me veux-tu ?

JOAB

Le Hétien est de retour.

DAVID

Quel est ce Hétien ? D'où revient-il ?

JOAB

Du siège de Rabba dont il rapporte les nouvelles.
Au demeurant c'est un soldat sans importance
Et que le roi...

DAVID

Bah ! serais-tu jaloux de lui, Joab ?
Urie le Hétien est le plus vaillant de mes hommes.
J'ai feint de l'ignorer ; c'était pour t'écouter mentir.
Vais-je oublier qui triompha des Philistins à Gath ?
Qui défendit contre eux les champs de Pas-Dammim ?
Dis : qui frappa les deux lions de Moab ? C'était lui.
Et les quatre géants, les fils de Rapha ? C'était lui.

JOAB

Peut-être...

DAVID

Ecoute encore : Au temps de la moisson,
Dans la caverne d'Adullam, je cherchais en vain la fraîcheur ;
Les Philistins campaient dans la vallée ;
Par eux, depuis deux jours, Bethléem était occupée.
Tu sais qu'à Bethléem coule une source amère ;
De son eau j'eus soif, ce jour-là,
Et je soupirais après elle...
Qui traversa le camp de l'ennemi ?
Et qui risqua sa vie pour m'en rapporter une coupe ?
Qui donc était-ce, dis ?
C'était le Hétien Urie.
Et c'est en vain, Joab, que tu feins d'oublier ces choses ;
Jusqu'au bord du tombeau je les rappellerais encore.
Je ne veux pas que quelqu'un puisse dire
Qu'on oblige le roi sans profit.
J'entends qu'Urie mange à ma table ;
Tout ce que je possède est à lui.
Je l'attends au palais ; qu'il le sache.

(Joab fait signe à un serviteur et lui
transmet l'ordre du roi.)

Il est l'ami de Nathan, n'est-ce pas ?

JOAB

De Nathan le prophète, oui Sire.

(Joab fait mine de sortir.)

DAVID

Ne t'en va pas.

(Le roi reste quelques instants silencieux.)

J'ai peur du prophète Nathan... Tu souris ?
C'est que tu ne connais pas sa puissance;
Le peuple obéit à sa voix ;
Moi-même, devant lui, comme un enfant, je me tiens coi ;
Quand il dit : « L'Eternel... » on croirait ouïr Dieu lui-même.
Certes, j'ai ouï parler d'autres prophètes ;
Ils prophétisent, puis se taisent ;
La voix de celui-ci continue.
Je veux le forcer à se taire.
Mon Joab, j'ai peur de Nathan.

Il arrive une heure du jour où la force des rois diminue;
Il arrive un jour de la vie où celui qui marchait se sent las.
Je me souviens de mes vertus, des prières de ma jeunesse ;
Celui qui conversait alors avec Dieu, c'était moi.
Je me souviens du roi Saül... Moi aussi, comme lui, devant [mes pas,
Je commence à voir grandir l'ombre.
Ce n'est plus moi que l'Eternel écoute ;
Il ne parle plus par ma bouche,
Il ne s'adresse plus à moi...
Mais depuis quelque temps je supporte mal son silence.
Je veux le forcer à parler.

Comme un chien affamé ronge un os dont toute la chair est [partie,
Comme une mère presse en ses bras son enfant mort,
Toute la nuit j'ai pressé le nom de mon Dieu sur mes lèvres ;
Entre mes mains jointes pour la prière
J'ai réchauffé ce qui me restait de foi pour prier ;
Mais voici — j'entendis au-dessus de moi comme une aile...

C'était l'heure où la flamme de la lampe chancelle,
Où l'huile de la lampe tarit,
L'heure où l'homme vaillant s'épouvante,
Où la résolution vertueuse faiblit,
Où le vin du sommeil enivre les rois et les hommes...
Mon âme à moi demeurait vigilante ;
J'avais attendu Dieu toute la nuit.
— J'entendis au-dessus de moi comme un souffle,
L'esprit léger de Dieu qui descendait vers moi.
Esprit de Dieu, quel nom te donnerai-je ?
Joab, j'ai vu parfois voleter autour de son nid la colombe
Quand elle hésite un instant : poserai-je ?
Et qu'elle hésite à se poser.
Au-dessus de mon lit l'Esprit de Dieu battait de l'aile,
Il descendait toujours plus près...
Colombe d'or, ma main bientôt te saisira peut-être...
J'étendis le bras vers l'oiseau ;
Puis m'élançai, le poursuivant de salle en salle
Jusqu'à l'escalier droit qui monte aux jardins du palais.
Lui grandissait ; il éclairait comme un tonnerre,
Parfois posait, —
Mais alors brusquement je sentais mes genoux sans force,
Et, près de le saisir, toute mon âme s'effarait.
Il repartait ; il bondissait de marche en marche ;
Je voulais le saisir et n'osais...
Jusqu'où tu monteras, colombe,
J'atteindrai là...

Ce fut une petite terrasse
Secrète et que je crois que je ne connaissais encore pas.
L'oiseau de Dieu, soudain, s'était évadé dans l'air libre ;
Il me sembla soudain qu'il emportait tout mon désir.
C'était l'heure bientôt où le ciel s'éveille,
Où le mur bleuit ;
Les jardins, à mes pieds, faisaient de profonds bassins d'ombre
Où mon regard lucide, au travers de la brume, plongeait.
A qui sont ces jardins, Joab ? Moi je l'ignore ;

Mais je sais que c'est là que mon palais finit.
Je me penchais, car je ne distinguais pas bien encore
Ce qu'au fond d'un jardin je voyais de blanc s'agiter.
Je pressentais, à plus de brume, une fontaine ;
Auprès de la fontaine, une forme penchée.
Etait-ce une femme voilée?
Une aile blanche au bord de l'eau ?...
Oui, cela s'agitait, cela palpitait comme une aile ;
Quelques instants je crus que j'avais retrouvé mon oiseau.
Le soleil qui surgit força de cligner mes paupières ;
Quand je rouvris les yeux j'étais ébloui de lumière,
Mais plus rien qu'une femme était là.
Elle avait dépouillé ses voiles ;
Ses pieds nus étaient entrés dans l'eau.
Elle entra parmi les roseaux
Jusqu'au cœur même de la fontaine,
Comme elle demeurait penchée,
Son visage, je ne le pouvais point voir
Et ses cheveux enveloppaient de nuit ses épaules ;
Mais parmi les roseaux je voyais palpiter son ventre ;
Une fleur semblait éclore entre
Ses genoux qu'elle avait disjoints...
Mon cœur en moi monta jusqu'à ma gorge
Il allait jaillir dans un cri...

(Le serviteur qu'on avait envoyé porter
le message au Hétien, revient.)

LE SERVITEUR

Maître, Urie fait dire au roi son maître...

DAVID

Il ne vient pas ?...

LE SERVITEUR

Il dit : moi j'entrerais dans le palais du roi
Et Rabba n'est pas encor prise...

DAVID

C'est bien. S'il ne veut pas venir, j'irai, moi.
Va Joab. Qu'il prépare un très simple repas
Et ce soir je serai son hôte.

(Joab sort.)

SCÈNE II

DAVID, JOAB

(David est assis, soucieux. — Debout, Joab l'écoute.)

DAVID

Il habite un petit jardin...
La table où le repas m'attendait sous la treille était blanche.
— Vois, me dit-il, ma vigne, et quelle ombre elle fait. —
Et l'ombre sur la table était charmante ;
— Le peu de vin que j'ai me vient d'elle ;
En voici, roi David ; il est doux, goûtes-en. —
Et sa femme étant survenue,
C'est Bethsabé qu'elle s'appelle,
Penchée, emplit ma coupe...
Je ne l'avais pas reconnue.
Et même tout d'abord je ne reconnaissais pas le jardin.
Elle, vêtue ainsi me paraissait beaucoup plus belle.
Le flot obscur de ses cheveux
Semblait palpiter autour d'elle.
Son visage inconnu souriait...
Mais le jardin, Joab ! Le jardin, qu'en dirais-je ?
Il n'était plus pareil à celui du matin
Empli de brumes :
C'était un lieu discret.... Je bus cette coupe de vin.
J'ai bu de bien des vins, Joab, mais ce vin-là
Depuis longtemps, je crois, j'en avais soif d'avance ;
Il descendait en moi comme un bonheur profond ;
Il emplissait mon cœur comme l'exaucement des prières.

Je sentais rajeunir la force de mes reins.
Bethsabé souriait ; le jardin s'emplissait de lumière.
Tout rayonnait d'amour et du bonheur d'Urie.
— Tu vois tout mon bonheur, roi David, dit-il ; il est simple.
Il tient dans le creux d'un jardin ;
Il tient dans le creux des murailles
De ton palais.
Contre le froid, le vent, ton palais me protège
Sans même le savoir...
Moi, l'un des moindres de tes hommes
Grand roi David, que suis-je devant toi ?
— Contre les Philistins ta force me protège,
Lui dis-je ; que suis-je devant Dieu, Hétien ?
Pourtant je te connais, toi, l'un des plus vaillants de mes hommes,
Et du haut du palais, j'avais distingué ton jardin ;
Il était pâle et bleu des brumes du matin ;
Le soleil s'y levait à peine...
Je n'avais pu dormir, cette nuit-là,
Et j'avais tant prié que j'étais ivre ;
En montant l'escalier je trébuchais à chaque pas ;
Comme encore endormi je poursuivais un rêve
Et rêvais d'un oiseau merveilleux, qui vola
De salle en salle, et je me fatiguais à le suivre ;
Mais sans doute, par lui, Dieu me guida
Jusqu'à cette étroite terrasse,
Vois ! que l'on aperçoit là-bas.

Je revis mon oiseau dans ton jardin, Urie,
Sitôt que le soleil eût pénétré la brume ;
Oui, l'oiseau que je poursuivais... tu souris ?
Il était là — viens, montre-moi, près d'une source ;
Il avait écarté les roseaux,
Et là, tranquille,
A l'abri des regards croyait-il,
Dans l'eau tremblante
Il se baignait...
Au siège de Rabba retenu, tu n'as pu le voir, cher Urie,

Mais Bethsabé peut-être ?...
Et Bethsabé se taisait rougissante,
Et se penchant vers l'eau laissait crouler
Pour cacher sa honte ou son rire,
Devant sa face, ses cheveux.
Déjà le jour baissait; tout le jardin s'abreuvait d'ombre...
— Urie, dis-je, pourquoi n'es-tu pas venu au palais ?
Serait-ce que Nathan... — Je n'ai pas revu Nathan, sire;
Pas depuis mon retour du siège de Rabba.
Roi David ! roi David, la fière Rabba n'est pas prise !...
Moi je reposerais dans le palais du roi
Et ton peuple vit dans l'attente !
Non ! tant que les guerriers, ô roi,
Languiront du mauvais côté des murailles,
Ma place est dans le camp, près d'eux ;
J'y retourne ce soir.
— Reste avec nous encor quelques instants, Urie ;
Que te faut-il pour gagner Rabba ? Quelques heures...
Déjà la nuit montait; nous restions à présent sans rien dire ;
Le ciel était si pur qu'on entendait la source bruire
Et que l'obscurité semblait, autour d'Urie,
Un calme approfondissement de son bonheur...

Mais le désir, Joab ! Le désir entre dans l'âme
Comme un étranger qui a faim.

JOAB

Eh ! roi David ! qui te retient ? Prends cette femme.

DAVID

Oui. C'est ce que j'ai fait tout aussitôt, Joab.

Il possède un petit jardin.
La moindre de mes terrasses est plus grande !
Moi j'ai la main déjà pleine de biens
Et de bonheur à ne pouvoir en tenir plus une graine,
Mais ce petit bonheur que voilà

Je laisserais pour lui tomber à terre tous les autres...
Il est fait de si peu, ce bonheur !
Il semblait qu'il suffit à ma main de se tendre
De vouloir l'avoir pour le prendre,
De se poser dessus pour l'avoir...

JOAB

Mais Bethsabé, Seigneur ?

DAVID

Oui, Bethsabé. Eh bien ! je la croyais plus belle.
Elle était mieux ainsi dans son jardin
Quand dans la source elle se baignait nue.
Bethsabé ! Bethsabé... Es-tu la femme ? Es-tu la source ?
Objet vague de mon désir.
Joab, quand dans mes bras enfin je l'ai tenue,
Le croirais-tu, je doutais presque si ce que je désirais c'était
Ou si ce n'était pas peut-être le jardin... [elle,
Et ce vin ! ce vin que j'ai bu
Le vin de sa petite vigne !
Ai-je bu tout ce qu'il en avait ? J'en ai peur.
C'est de ce vin que j'avais soif, te dis-je ;
Il semblait qu'il touchât, qu'il mouillât goutte à goutte
Un coin aride de mon cœur.
Tu te souviens : cette eau de Bethléem
Qu'Urie alla chercher pour moi un jour de fièvre ;
Seule elle pouvait étancher ma soif ; pas une autre :
J'ai soif de ce bonheur d'Urie
Et qu'il soit fait de peu de choses...

Allons Joab ! assez. Tu vois bien que c'est impossible.
Comment ne posséderais-je plus beaucoup ?
Ramène à présent cette femme
Dans le petit jardin du Hétien.
Tout irait bien si je ne désirais rien qu'elle ;
Mais... Et d'ailleurs je sais que ce soir il revient.
Il va donc retrouver tout son bonheur tranquille

Tel qu'il l'avait laissé ; du moins le croira-t-il ;
Car la trace du navire sur l'onde,
De l'homme sur le corps de la femme profonde,
Dieu lui-même, Joab, ne le connaîtrait pas.
Pourtant Joab, aie soin que Nathan le prophète l'ignore.

(Exit Joab.)

SCÈNE III

(Même salle du palais. — Le roi David est seul, dans la nuit.)

Est-ce toi, Joab ?... Non. Rien encore.
Vais-je donc demeurer seul jusqu'à l'aurore ?
Et cette nuit, cette nuit ne finira-t-elle donc pas !
J'ai prié Dieu ; et puis j'espérais aussitôt après m'endormir ;
Mais désormais y a-t-il encore un sommeil pour David ?
J'ai voulu prier Dieu et puis j'ai commencé à songer...
L'action qu'au plein soleil les yeux de la chair voyaient belle,
Malheur à qui, la nuit, avec l'œil de l'esprit la revoit !
A qui ne s'endort pas au sommet de l'action sitôt faite...
Mais qui, dans l'ombre, la remémore sans cesse
Ainsi qu'avec ses mains, pour le reconnaître, caresse
Un aveugle le visage d'un mort qu'il aimait.
Trouverai-je un repos quelque part ! Joab ! Dieu nous préserve
Des nuits que n'habite ni le sommeil ni l'amour.

Tout s'apprêtait à me laisser dormir ; tout se taisait
Et déjà tout dormait, dans mon cœur, dans le ciel et sur terre
Et j'allais m'endormir... Le Hétien alors est venu.
Il sortait de la nuit, soudain ; et je le reconnaissais à peine ;
Seule la lampe qui veille au chevet de mon lit l'éclairait.
Comment est-il entré ? Les portes du palais sont fermées.
Il restait devant moi sans rien dire, et sans dépouiller son
[manteau.
— Urie, dis-je, est-ce toi ? Réponds ! Pourquoi viens-tu ? Que
[viens-tu faire ?

Avez-vous triomphé de Rabba ? Non, sans doute.
Je le saurais déjà... Enlève ton manteau, Je ne puis voir tes
[yeux. Parle-moi.
Mais parle donc ! Pourquoi te tenir immobile ?
Qui t'a laissé venir ? Que me veux-tu ?
Ta Bethsabé t'attend. Ta place est dans son lit, près d'elle,
Dans ton jardin. Va-t-en. Retournes-y. Je veux dormir.

Pourquoi restait-il sans rien dire ?
Que voulait-il de moi ? Des présents ? Il les a toujours re-
Et même il n'a pas voulu boire [fusés...
La coupe de vin doux que, le voyant rester, je lui tendais.
Et sa présence, dans la nuit, se prolongeait ;
Il me semblait parfois que la lampe, au chevet de mon lit
[allait s'éteindre,
Ou que le Hétien, dans l'ombre, reculait...

Etait-il bien parti lorsque est arrivé le prophète
Nathan ?... Ah ! je ne dormirai pas cette nuit...
Je te l'avais bien dit ! Nathan était à craindre...
Mais, Joab, à présent je le demande à Dieu : que fera l'homme
Si derrière chacun de ses désirs se cache Dieu ?

Comme s'il arrachait chacun de ses mots de moi-même,
Dans la nuit, Nathan a commencé de parler.
Qu'a-t-il dit ! Je voudrais effacer en moi ses paroles...
Il a parlé d'un pauvre qui ne possédait rien qu'une brebis.
Une brebis, te dis-je, qu'il avait achetée et nourrie
Qu'il avait vu grandir, qui dormait sur son sein, qu'il aimait.
— Assez, Nathan ! Je sais ; c'est Bethsabé qu'elle s'appelle.
Tais-toi. — Mais lui, comme sans m'écouter continuait :
— Près du pauvre homme un homme très riche habitait,
Qui possédait des biens en si grand nombre
Et tel bétail qu'on ne le pouvait point compter.
Un voyageur errant vint chez le riche...
— Assez, Nathan ! Assez ! Je reconnais en lui mon désir...
— Il avait faim. — Je n'ai su comment le nourrir.

— Le riche alors, qui possédait des biens en si grand nombre...
— Rien de ce que j'avais ne plaisait plus à mon désir.
— Fit comme s'il fermait les yeux sur ses biens.
Il alla vers le bien du pauvre. — C'était là ce que le voyageur [réclamait ;
Rien d'autre, je te le dis, ne l'aurait pu satisfaire.
En vain j'aurais voulu le faire taire ;
Il parlait aussi haut qu'un roi dans la maison.
— La brebis que le pauvre avait pour tout bien, il l'a prise.
— Assez, Nathan ! Assez !... Ton riche a mérité la mort !
— La brebis que le pauvre avait pour tout bien, il l'a prise...
— Ce n'est même pas là ce que le désir voyageur désirait...
Et vois ! Sa Bethsabé, je la lui ai rendue.
Je ne la désirais qu'avec l'ombre de son jardin.
Ce que je désirais, c'était la paix d'Urie, parmi ces choses
Si simples et que pour me servir il laissait...
Moi, je veux bien me repentir, mais qu'ai-je fait ?
Du temps de mon désir, Bethsabé
Tournait devant mes yeux et je ne distinguais plus qu'elle,
Mais à présent... Est-ce toi, Joab ?

(Entre Joab qui se tient tout droit, dans l'ombre, devant la porte, sans parler.)

Oui, c'est toi.

Enfin ! Je t'attendais autant que l'aube.
Tu reviens de Rabba ? Le Hétien est-il de retour avec toi ?
La ville est prise ? Non. Car tu m'aurais déjà parlé sans quoi ?
Qu'avez-vous fait là-bas ? As-tu bien suivi tous mes ordres ?
Ne t'avais-je pas dit... Urie était rangé parmi les braves ;
Courageux entre tous, il devait être au premier rang...
Tu ne dis rien... L'as-tu fait s'approcher tout près des murailles ?
Trop près... puis, tous, vous enfuyant, l'avez laissé...
Tais-toi, Joab ! Cela Dieu même ne doit pas l'entendre
Et je ne dois pas le savoir, de peur de ne plus pouvoir l'oublier...
Non ! Non ! Dis-moi qu'il dort dans son jardin, près de sa vigne !

(L'aube, qui commence de pénétrer dans le palais, éclaire faiblement Joab et permet de distinguer, derrière lui, une femme voilée.)

Qu'est-ce donc que tu traînes après toi, dans l'ombre et tout en deuil?...
Bethsabé !...
Va-t-en ! Remporte-la ! je t'ai dit que je ne veux plus la voir...
Je la hais !

ANDRÉ GIDE

SUITE DE ROMANCES

I

Je ne sais ce que veut mon cœur.
Tous les arbres sont blancs ou roses.
Une abeille est dans chaque fleur.
Je voudrais chanter toutes choses.

Je ne trouve que d'anciens mots
Sur des airs plus anciens encore :
Car d'amour les biens et les maux
Sont vieux comme l'ombre et l'aurore.

Printemps, je me tais ! Sois vainqueur
Avec tes oiseaux et tes roses.
Je ne sais ce que veut mon cœur :
Tous les arbres sont blancs ou roses.

II

Tenir ta chère tête en mes mains
Et la baiser comme une fleur
Longtemps cherchée au bord des chemins,
Oh ! que cela soit mon bonheur !

Bâtir pour toi la belle maison
Où ta voix chantera sans peur
De la claire à la sombre saison,
Oui, cela sera mon bonheur !

Attendre sans larmes le trépas
Dans tes bras et contre ton cœur,
O toi que je ne nommerai pas,
Cela sera-t-il mon bonheur ?

III

Si je t'aime ? — Demande à la Vie.
Les lilas sont tout tremblants d'oiseaux,
La brise est lourde de chaude envie,
La prairie embaume au bord des eaux.

Comment je t'aime ? — Demande à l'Ombre.
J'y cherche tes lèvres et tes mains.
Au loin tombent des astres sans nombre.
Qu'importe l'aube des lendemains ?

Quand je t'aime ? — Demande au Silence.
Les portes du sommeil vont s'ouvrir.
C'est l'heure de douce défaillance
Où nos âmes s'écoutent mourir.

IV

O chansons, brises des nuits,
Parfum des lis et de mes rêves,
Sanglots des flots au long des grèves,
Amour blessé qui me poursuis.

Frissons, lueurs, soupirs, nuances,
Quels mots plus légers que l'esprit
De ceux qu'on pleure ou l'on sourit
Pourraient dire vos influences ?

Mais non, ne les profère pas !
Il faut le silence et peut-être
La mort, afin de reconnaître
Les anges secrets à leurs pas.

V

Viens, cette nuit, poser tes lèvres,
Fleur tiède de chair, sur mes yeux.
Je croirai sentir sur mes fièvres
Des roses s'effeuiller des cieux.

Glisse tes deux mains dans les miennes
Doucement, comme un don secret ;
Puis chante des choses anciennes
Faites d'amour et de regret.

On dirait que par la fenêtre,
Le malheur nous guette, sournois;
Mais l'aube va bientôt paraître,
Et j'ai tes baisers et ta voix.

VI

Je crains de cueillir ta beauté
Quand j'entends retentir les heures
Sur tous les toits de nos demeures.
Après le printemps c'est l'été.

Ce que jeunesse perd et donne,
Flammes du cœur et fleurs du corps,
Le prendrai-je en dépit des morts?
Après l'été voici l'automne.

Le soleil saigne sur la mer,
Au jardin s'effeuille la rose,
C'est l'heure où l'amour se repose.
Après l'automne vient l'hiver.

VII

Le vent souffle sur la falaise,
Les fleurs tombent dans le verger.
Pourquoi donc en moi ce malaise
Et ce désir de m'affliger?

C'est sans raison que je soupire.
La terre est comme un lit d'amour,
Toute la mer est un sourire.
Qu'es-tu plus triste que ce jour ?

Ah ! demandez au vent qui passe,
Au printemps qui meurt dans les fleurs,
Et laissez à ceux que tout lasse
Le bonheur secret de leurs pleurs.

VIII

Mai, le gai mois où l'on espère,
Le mois triste où l'on se souvient,
Vient-il dans l'aube grise ou claire
Pour ce cœur que l'amour retient ?

O passant, au visage austère,
Demande ta réponse au vent,
Ou creuse de ta main la terre
Où dort tout ce qui fut vivant.

Le nouveau printemps est plein d'ailes,
Mais le mois des désirs en fleur
Et des amours qu'on crut fidèles
Ne revient jamais pour le cœur.

IX

Je voudrais, pour bercer mon ennui,
Des mots qui n'eussent pas plus de suite
Que le bruit de la brise, la nuit,
Ou de l'eau dont écume la fuite.

Je rêve à des sons indéfinis
Que n'alourdirait nulle parole,
Gazouillis qui s'éteint dans les nids,
Vol d'abeille autour d'une corolle.

Ce serait dans le monde et mon cœur
Ce rien qui fait vivre le silence,
Comme un baiser effleure un dormeur
Sans l'éveiller de sa somnolence.

X

Que les autres chantent la rose !
La fleur du cœur est le souci.
Ah ! que la vie est triste chose
Quand celle qu'on aime est sans merci !

L'Amour est mort. A qui la faute ?
Demandez à celle qui rit.
Va-t-en, pauvre amant, tête haute,
Ne reviens pas sous un faux habit.

Il est, paraît-il, par le monde,
D'autres femmes, des fleurs aussi.
Mais cet amant aimait sa blonde,
Et la fleur du cœur est le souci.

XI

Un éventail près d'un gant
Et ce parfum de verveine !
C'est tout d'un amour si grand.
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !

Vous m'appeliez votre roi
Quand je te disais : ma reine !
Je n'ai plus force ni foi.
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !

La lune est morte à demi,
La nuit retient son haleine.
Ah ! pleurer près d'un ami !
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !

XII

Soupirs du vent parmi les fleurs,
Sanglots d'amour au fond des chambres,
Musique éternelle des pleurs
Des avrils comme des décembres,

Tout ce qui, des foyers aux nids
Et de nos maisons jusqu'aux astres,
Chante le deuil des jours finis
Et la peur des futurs désastres,

A roulé cette nuit sur moi
Comme la douleur de Dieu même,
Parce que j'ai perdu ma foi
En celle à qui j'ai dit : je t'aime !

XIII

Hélas ! j'ai perdu le soleil
Avec l'amour de ma compagne.
Qui me sera de bon conseil?
— Oh ! l'orage sur la montagne !

La pluie est déjà sur mes mains,
Le vent me poursuit et me gagne ;
Je suis le fou par les chemins.
— Oh ! la foudre sur la montagne !

Qui rendra la paix à mon cœur
Et les moissons à la campagne ?
Amour, je t'appelle et j'ai peur !
— Oh ! le soleil sur la montagne !

XIV

Le vent a soufflé dans les branches,
— La folle a trompé mon amour —
L'oiseau fuit vers un nouveau jour,
Les vagues sur la mer sont blanches.

Les corbeaux suivront les colombes,
— La folle a trompé mon amour —
Fleurs et fruits vont choir tour à tour,
J'entends là-bas creuser des tombes.

C'en est fini de ma jeunesse,
— La folle a trompé mon amour —
C'est la neige sur le labour
Dont je crains que rien ne renaisse.

XV

J'ai vu ce matin trois colombes
Passer dans le ciel violet.
Beaux enfants, portez sur trois tombes
La rose, le lys et l'œillet.

Toi, qui seras le plus beau, donne
L'œillet à l'amante d'un jour,
Le lys à celle qui fut bonne
Et la rose à mon seul amour.

Puis retourne danser la ronde
Sur la route et ne reviens pas :
Aucun bonheur ne dure au monde
Plus que la trace de tes pas.

XVI

Mes yeux ont vu trop de soleils,
Mes pas ont foulé trop de grèves !
Les astres sont partout pareils
Et les heures d'amour sont brèves.

Je ne demande plus aux dieux
Qu'un asile au bord de la route
D'où je sourirai comme un vieux
Aux enfants qui narguent mon doute.

Laisse-moi, femme qui me plus !
J'attendrai seul dans la vêprée
Cette aube où je n'entendrai plus
Le vent gémir sur la contrée.

XVII

Pourquoi donc tes baisers rouges parmi les roses,
Ta voix m'ensorcelant de paroles d'amour,
Ton rire qui raillait mes alarmes moroses
Et tout ce grand bonheur qui ne dura qu'un jour,

Qui ne dura qu'une heure dans le jardin des roses
Où je crus, comme un dieu, me consumer d'amour
Sans avoir pris souci des automnes moroses
Qui furent la rançon de cet unique jour ?

Ah ! pourquoi, maintenant que sont mortes les roses,
Et que le souvenir même de mon amour
Est plus mort que les fleurs et les heures moroses,
Pourquoi ce grand bonheur qui ne dura qu'un jour ?

STUART MERRILL

LE MÉNECHME

A Pierre Hepp.

Si je ne prétends imposer aucune explication du fait bizarre que je vais rapporter, et dont je me borne à certifier l'exactitude, je voudrais, en retour, que l'on s'abstînt également d'y voir un indice défavorable à mon état d'esprit. Je n'ai pas grand goût pour la réputation d'un homme à imaginations, et je ne tiens pas plus à passer pour ce qu'on appelait jadis un visionnaire ou un songe-creux qu'à être pris pour ce qu'on nomme aujourd'hui un halluciné ou un névropathe. Il me serait fort peu agréable d'être considéré comme un fou. Une pareille opinion me nuirait extrêmement. Le genre de travaux où je m'occupe me rend nécessaire l'estime des gens de sens. Aussi, aurais-je peut-être mieux fait de taire ce que je me laisse aller à raconter.

Néanmoins, vous ayant promis ce récit, je tiendrai ma promesse ; mais, auparavant, je prendrai la précaution de déclarer que, d'avance, je consens très volontiers à admettre que j'ai été, dans ce qui va suivre, le jouet de quelque coïncidence ou la dupe de quelque mystificateur. On pourra donc s'amuser de ma crédu-

lité, mais non suspecter ma bonne foi, ni douter de ma raison.

Voici les faits. L'automne dernier, vers le milieu du mois de novembre, comme je me préparais au travail de l'hiver, je voulus mettre de l'ordre dans les notes, prises antérieurement, d'un petit ouvrage d'histoire que je me proposais de rédiger pour une revue qui me l'avait demandé. C'était une étude sur le maréchal de Manissart, le rival des Villars et des Luxembourg, et le héros du fameux siège de Dortmüde. Or, en consultant mes documents, je m'aperçus que j'avais besoin pour un détail de physionomie, de revoir le portrait du maréchal par Rigault, qui est au musée de Versailles. Cette course décidée, j'attendis un jour favorable pour me rendre à la ville du Grand Roi. Je voulais profiter de ma promenade pour faire un tour dans le parc, si beau en cette saison ; mais les après-midi qui suivirent furent pluvieuses. Néanmoins, comme le temps pressait, j'en choisis une qui me parut ne devoir pas être trop mauvaise et je me mis en route aussitôt après mon déjeuner.

Arrivé à Versailles, je me dirigeai vers le château. Au vestiaire, qui est près de la chapelle, je confiai au gardien mon parapluie et je montai le petit escalier qui mène aux grands appartements. Jamais je n'entre en cette admirable demeure sans éprouver le sentiment de sa grandeur et de sa magnificence. Je marchais donc dans ce souverain décor de gloire quand, parvenu au Salon de la Guerre,je me souvins soudain du but de ma visite. A quoi pensais-je, donc ? Le portrait de mon

Manissart était au rez-de-chaussée, dans les Salles des Maréchaux. Il me fallait réparer mon inadvertance ; mais, sans doute ce jour-là, j'étais quelque peu distrait, car, au bout d'un moment, au lieu d'avoir regagné la sortie des appartements, je me trouvai dans la pièce qui fut la chambre à coucher du roi.

Vous connaissez cette chambre, avec son lit monumental et empanaché qu'isole une balustrade dorée. Vous connaissez aussi, au chevet du lit, l'étonnant médaillon en cire de Benoît, qui représente Louis XIV âgé. Je m'étais approché pour regarder l'extraordinaire effigie du vieux monarque. Le royal visage, modelé en une cire colorée qui semble prodigieusement vivante, montre, sous l'abondante et sévère perruque, son profil orgueilleux et sénile, au nez hautain, à la lèvre pendante en lippe. C'est bien là le vieux Louis, maniaque et superbe, endurci par cinquante années de règne, toujours grand malgré le déclin de ses forces et de son astre, celui dont la présence despotique emplit encore l'énorme palais qu'il a construit et qu'il semble toujours hanter de son ombre glorieuse et taciturne.

Je serais resté là longtemps, à contempler la fascinante et royale image, si un groupe de touristes, accompagnés par un guide à casquette, ne fût venu troubler ma rêverie. Je jetai un dernier regard au surprenant chef-d'œuvre et je me dirigeai, pour de bon cette fois, vers les Salles des Maréchaux, où m'attendait, son bâton fleurdelisé à la main, mon brave maréchal de Manissart, montrant d'un geste héroïque à l'admiration de la postérité les remparts de Dortmüde en flammes.

Lorsque j'eus repris mon parapluie au vestiaire et que je me trouvai sur la terrasse du château, j'eus un moment d'hésitation. Le ciel s'était couvert. De gros nuages s'amoncelaient au-dessus des verdures rouillées du parc. Les bassins du parterre d'eau étaient si ternes que les statues qui l'entourent y reflétaient à peine leurs formes de bronze. Les rares promeneurs se hâtaient. Je crus même sentir quelques gouttes de pluie. Néanmoins, malgré l'heure déjà tardive et le temps menaçant, il m'en coûtait de ne pas pousser jusqu'aux Trianons.

Certes, j'aime bien le parc de Versailles, mais celui du Grand Trianon m'a toujours paru plus beau encore. Nulle part au monde, on ne peut goûter la mélancolie de l'automne dans un plus noble décor. Tant pis si je devais être mouillé ! D'ailleurs, une fois là-bas, il y aurait bien quelque fiacre pour me ramener à la gare. Ma résolution était prise et, d'un bon pas, je me mis en chemin, sans me préoccuper davantage de ce qui pourrait arriver.

A peine avais-je franchi le portail par où l'on pénètre dans les jardins de Trianon que je compris que je n'avais pas à regretter mon imprudence. Bien souvent, j'avais erré à l'automne dans leurs allées jonchées de feuilles mortes et rôdé autour de leurs bassins mélancoliques, mais jamais je ne les avais vus imprégnés d'une telle tristesse, si morts en leur solitude, si étrangement déserts que par cette fin de journée molle et grise. Toujours, j'avais partagé leur charme d'arrière-saison avec quelques visiteurs attirés comme moi par

leur prestige automnal. Mais, aujourd'hui, personne n'en troublait l'étrange silence et le muet abandon. Ils étaient à moi, à moi seul. Seul, je jouissais de leur morose et noble beauté. Aussi me sentais-je un singulier désir de les parcourir tout entiers, de n'en pas laisser un coin inexploré. Il me semblait qu'ils avaient un secret à me confier et que j'allais surprendre enfin l'énigme de leur mystère.

Assis sur un banc, que j'avais choisi pour me reposer un instant et dont je caressais de la main le marbre velu de mousse, je méditais ces impressions quand je crus entendre un bruit de pas. Je prêtai l'oreille. Je ne m'étais pas trompé. Le pas se rapprochait. Soudain, j'éprouvai une curiosité sympathique pour le promeneur invisible. A ce moment même, il débouchait d'une des allées aboutissant au rond-point où je me trouvais et qu'il traversa lentement, sans me voir. C'était un homme âgé, à en juger d'assez loin. Il marchait pesamment en s'aidant d'une canne. Il était enveloppé d'une vaste houppelande et coiffé d'un feutre à larges bords d'où s'échappaient par derrière des cheveux longs. Il portait des culottes et des bas de bicycliste. Ce devait, sans doute, être quelque peintre, et son allure, quoiqu'un peu bizarre, ne manquait pas de dignité. Mais le plus singulier, c'était qu'en l'apercevant j'avais été sur le point de me lever. Oui, j'avais l'impression que c'était moi qui troublais sa promenade, et non lui qui dérangeait ma rêverie, et quand il eut disparu, j'éprouvai un malaise si indéfinissable que je quittai mon banc et que je pris une des allées qui ramènent vers les parterres.

J'avais bien fait, du reste, de ne pas m'attarder davantage, car le crépuscule venait rapidement, rendu plus sombre par les nuages noirs qui s'accumulaient au ciel. Cette fois, il n'y avait pas à en douter, la pluie était proche. Il était temps de partir. Trouverais-je au moins un fiacre ?

Il n'y avait naturellement pas une voiture devant Trianon, et l'averse, qui avait commencé comme je sortais du jardin, ruisselait maintenant sur les pavés de l'avant-cour. C'était un véritable déluge, dont je m'abritais tant bien que mal sous mon parapluie, tout en observant si je ne verrais pas poindre au bout de l'avenue quelque lanterne secourable. Mais rien. La situation devenait désagréable. Je commençais à maugréer, quand un bruit de roues se fit entendre. Une grosse voix me criait :

— Hé ! bourgeois ! ça va-t-il, pour Versailles ?... Attendez que j'allume. On n'y voit goutte. Allons, montez ! Est-ce que le vieux est avec vous ?

Je regardais dans la direction que le cocher m'indiquait avec son fouet. Sous l'averse redoublée, je reconnus mon promeneur de tout à l'heure. Il agitait sa canne en signe d'appel, croyant sans doute la voiture vide, car j'étais déjà installé sur les coussins râpés. Décemment, je ne pouvais abandonner ce vieil homme, par un temps pareil, en ce lieu isolé.

A ma voix et à l'offre que je lui faisais de le reconduire, il avait porté vivement la main à son feutre. Les bords trempés d'eau se rabattaient si bien sur son visage que je n'en distinguais pas les traits, d'autant

plus que je m'étais rejeté au fond du fiacre pour lui faire place. Sans mot dire, il avait accepté mon invitation et était monté auprès de moi, et voici que nous roulions maintenant sur le sol inégal de l'avenue cahotante, où le ciel continuait à verser ses cataractes.

Nous allions ainsi depuis un moment sans que mon hôte véhiculaire eût prononcé une seule parole. Dans l'obscurité du fiacre, je voyais ses mains croisées sur le bec de sa canne, mais le feutre toujours rabattu me cachait toujours sa figure. Une ou deux fois, je tentai d'engager la conversation, mais sans succès, et je finis par me résigner au mutisme de l'inconnu. Décidément, le bonhomme n'était pas bavard; du reste, si je lui avais offert l'hospitalité de ma guimbarde, ce n'était point pour écouter ses propos, mais pour lui éviter quelque bonne fluxion de poitrine. Libre à lui de se taire! D'ailleurs, nous approchions. Les réverbères du boulevard de la Reine apparaissaient. Il ne me restait donc plus qu'à demander à mon silencieux compagnon où il voulait que je le déposasse.

J'allais lui adresser cette question, quand il fit un mouvement pour mettre la main dans sa poche. A ce moment, nous passions devant une boutique vivement éclairée, et le visage de l'inconnu m'apparut en pleine lumière. Je faillis pousser un cri de surprise. Ce long nez, ces yeux aux paupières lourdes, cette lippe pendante, cette face orgueilleuse et sénile, c'était celle-là même dont j'avais, quelques heures auparavant, contemplé l'image royale et dure dans la cire de Benoît, et

qui, par quelque jeu du hasard, revenait devant moi en une prodigieuse et fortuite ressemblance. J'étais en présence d'une prodigieuse coïncidence physique. La nature s'était amusée à se répéter ironiquement et à affubler le pauvre homme qui se trouvait à côté de moi, dans ce fiacre, du masque souverain dont elle avait pétri jadis, pour d'autres destins, la forme célèbre et glorieuse.

Un coup sec frappé à la vitre du fiacre et son arrêt brusque me tirèrent de ces réflexions. Mon étrange compagnon avait ouvert la portière et mis pied à terre. Il soulevait son feutre et, de sa bouche édentée où les mots sifflaient un peu, je l'entendis me dire :

— Permettez-moi, monsieur, de partager avec vous le prix de cette voiture, et merci de m'avoir ramené jusque chez moi.

Et en même temps que, de la place d'Armes, où nous étions, il désignait la haute grille dorée et la masse confuse du château, le singulier Ménechme faisait signe au cocher de continuer sa route vers la gare.

Ce ne fut qu'une fois en wagon que je songeai à examiner la pièce d'argent que l'inconnu m'avait glissée dans la main avant que j'eusse pu m'y refuser. Elle portait l'effigie du Grand Roi et, en exergue, l'inscription latine : *Ludovicus XIV, rex Galliæ et Navarræ*, avec le millésime de 1701.

HENRI DE RÉGNIER

ODE

A Jean Morias.

Athènes, honneur de la lyre,
Ta louange, je veux la dire,
Comme le Thébain, d'une voix
Douce au cœur et forte à l'oreille,
Et Pindare qui s'émerveille
Le pouvait moins que je le dois.

Certes, la plus illustre race
A tes fils a transmis l'audace
De faire preuve de leur sang,
De cueillir à la même rive
Avec le fruit mûr de l'olive
Le laurier toujours verdissant.

Les redoutables destinées,
A tramer ta perte obstinées,
N'espèrent plus d'y réussir ;
D'autres succombent à leur rage,
Mais toi, le temps même est le gage
Qui répond de ton avenir.

Muses, vous de qui la mémoire
Est le spectacle de la gloire,
Apprenez-moi, filles du ciel,
Par quelle influence divine
Athènes, dès son origine,
Se racheta du sort mortel.

La victoire des armes porte
Des rameaux de diverse sorte,
Changeant tour à tour leur éclat;
Mais c'est à peine qu'elle dure
Cette couronne que mesure
L'incertitude du combat.

La déesse palladienne
Ne reconnaîtrait point la tienne
Qui se courbe à son front armé,
Si tu n'avais pas, noble ville,
Sur les lèvres de la Sybille,
Le feu de Delphes rallumé.

O Muses, vous avez fait naître
Mon ami, Moréas, mon maître,
Dans votre éternelle cité,
Vous l'avez nourri de ces flammes
Dont par vos soins brûlent les âmes
Des grands morts qui l'ont précédé!

Obtenez-moi, sœurs libérales,
Que la main des Parques fatales

Ne s'appesantisse à mes vers :
L'esprit est à vous, non la cendre
Que dans son retour doit reprendre
L'ordre commun de l'univers ;

Car d'Athènes suivant l'exemple,
Des ruines je tire un temple
Elevé sur de tels sommets,
Qu'unissant l'envie à la guerre,
La basse audace du vulgaire
Ne pourra l'abattre jamais.

RAYMOND DE LA TAILHÈDE

NONOCHE

Pour Willy.

Le soleil descend derrière les sorbiers, grappés de fruits verts qui tournent çà et là au rose aigre. Le jardin se remet lentement d'une longue journée de chaleur, dont les molles feuilles du tabac demeurent évanouies. Le bleu des aconits a certainement pâli depuis ce matin, mais les reines-Claude, vertes hier sous leur poudre d'argent, ont toutes, ce soir, une joue d'ambre.

L'ombre des pigeons tournoie, énorme, sur le mur tiède de la maison et éveille, d'un coup d'éventail, Nonoche qui dormait dans sa corbeille...

Son poil a senti passer l'ombre d'un oiseau ! Elle ne sait pas bien ce qui arrive. Elle a ouvert trop vite ses yeux japonais, d'un vert qui met l'eau sous la langue. Elle a l'air bête comme une jeune fille très jolie, et ses taches de chatte portugaise semblent plus en désordre que jamais : un rond orange sur la joue, un bandeau noir sur la tempe, trois points noirs au coin de la bouche, près du nez blanc fleuri de rose... Elle baisse les yeux et la mémoire de toutes choses lui remonte au visage dans un sourire triangulaire ; contre elle, noyé dans elle, roulé en escargot, sommeille son fils.

« Qu'il est beau ! se dit-elle. Et gros ! Aucun de mes

enfants n'a été si beau. D'ailleurs je ne me souviens plus d'eux... Il me tient chaud. »

Elle s'écarte, creuse le ventre avant de se lever, pour que son fils ne s'éveille pas. Puis elle bombe un dos de dromadaire, s'assied et bâille, en montrant les stries fines d'un palais trois fois taché de noir.

En dépit de nombreuses maternités, Nonoche conserve un air enfantin qui trompe sur son âge. Sa beauté solide restera longtemps jeune, et rien dans sa démarche, dans sa taille svelte et plate, ne révèle qu'elle fut, en quatre portées, dix-huit fois mère. Assise, elle gonfle un jabot éclatant, coloré d'orange, de noir et de blanc comme un plumage d'oiseau rare. L'extrémité de son poil court et fourni brille, s'irise au soleil comme fait l'hermine. Ses oreilles, un peu longues, ajoutent à l'étonnement gracieux de ses yeux inclinés et ses pattes minces, armées de brèves griffes en cimeterres, savent fondre confiantes dans la main amie.

Futile, rêveuse, passionnée, gourmande, caressante, autoritaire, Nonoche rebute le profane et se donne aux seuls initiés qu'a marqués le signe du Chat. Ceux-là même ne la comprennent pas tout de suite et disent : « Quelle bête capricieuse ! » Caprice ? point. Hypéresthésie nerveuse seulement. La joie de Nonoche est tout près des larmes, et il n'y a guère de folle partie de ficelle ou de balle de laine qui ne finisse en petite crise hystérique, avec morsures, griffes et feulements rauques. Mais cette même crise cède sous une caresse bien placée, et parce qu'une main adroite aura effleuré ses petites mamelles sensibles, Nonoche furibonde s'effondrera

sur le flanc, plus molle qu'une peau de lapin, toute trépidante d'un ronron cristallin qu'elle file trop aigu et qui parfois la fait tousser...

« Qu'il est beau ! » se dit-elle en contemplant son fils. « La corbeille devient trop petite pour nous deux. C'est un peu ridicule, un enfant si grand qui tette encore. Il tette avec des dents pointues, maintenant... Il sait boire à la soucoupe, il sait rugir à l'odeur de la viande crue, il gratte à mon exemple la sciure du plat, d'une manière anxieuse et précipitée où je me retrouve, toute... Je ne vois plus rien à faire pour lui, sauf de le sevrer. Comme il abîme ma troisième mamelle de droite ! C'est une pitié. Le poil de mon ventre, tout autour, ressemble à un champ de seigle versé sous la pluie ! Mais quoi ? quand ce grand petit se jette sur mon ventre, les yeux clos comme un nouveau-né, quand il arrange en gouttière autour de la tétine sa langue devenue trop large... qu'il me pille et me morde et me boive, je n'ai pas la force de l'en empêcher ! »

Le fils de Nonoche dort dans sa robe rayée, pattes mortes et gorge à la renverse. On peut voir sous la lèvre relevée un bout de langue, rouge d'avoir tété, et quatre petites dents très dures taillées dans un silex transparent.

Nonoche soupire, bâille et enjambe son fils avec précaution pour sortir de la corbeille. La tiédeur du perron est agréable aux pattes. Une libellule grésille dans l'air et ses ailes de gaze rêche frôlent par bravade les oreilles de Nonoche qui frémit, fronce les sourcils et menace

du regard la bête au long corps en mosaïque de turquoises...

Les montagnes bleuissent. Le fond de la vallée s'enfume d'un brouillard blanc qui s'effile, se balance et s'étale comme une onde. Une haleine fraîche monte déjà de ce lac impalpable, et le nez de Nonoche s'avive et s'humecte. Au loin, une voix connue crie infatigablement, aiguë et monotone : « Allons-v'nez — allons-v'nez — allons-v'nez... mes vaches ! Allons-v'nez — allons-v'nez... » Des clarines sonnent, le vent porte une paisible odeur d'étable, et Nonoche pense au seau de la traite, au seau vide dont elle lèchera la couronne d'écume collée aux bords... Un miaulement de convoitise et de désœuvrement lui échappe. Elle s'ennuie. Depuis quelque temps, chaque crépuscule ramène cette mélancolie agacée, ce vide et vague désir... Un peu de toilette ? « Comme je suis faite ! » Et, la cuisse en l'air, Nonoche copie cette classique figure de chahut qu'on appelle « le port d'armes ».

La première chauve-souris nage en zig-zag dans l'air. Elle vole bas et Nonoche peut distinguer deux yeux de rat, le velours roux du ventre en figue... C'est encore une de ces bêtes où on ne comprend rien et dont la conformation inspire une inquiétude méprisante. Par associations d'idées, Nonoche pense au hérisson, à la tortue, ces énigmes, et passe sur son oreille une patte humide de salive, insoucieuse de présager la pluie pour demain...

Mais quelque chose arrête court son geste, quelque chose oriente en avant ses oreilles, noircit le vert acide de ses prunelles...

Du fond du bois où la nuit massive est descendue d'un bloc, par-dessus l'or immobile des treilles, à travers tous les bruits familiers, n'a-t-elle pas entendu venir jusqu'à elle, traînant, sauvage, musical, insidieux, — l'Appel du Matou ?

Elle écoute... Plus rien. Elle s'est trompée... Non ! L'appel retentit de nouveau, lointain, rauque et mélancolique à faire pleurer, reconnaissable entre tous. Le cou tendu, Nonoche semble une statue de chatte, et ses moustaches seules remuent faiblement, au battement de ses narines. D'où vient-il, le tentateur ? Qu'ose-t-il demander et promettre ? Il multiplie ses appels, il les module, se fait tendre, menaçant, il se rapproche et pourtant reste invisible ; sa voix s'exhale du bois noir, comme la voix même de l'ombre...

« Viens !... Viens !... Si tu ne viens pas ton repos est perdu. Cette heure-ci n'est que la première, mais songe que toutes les heures qui suivront seront pareilles à celle-ci, emplies de ma voix, messagères de mon désir... Viens !

« Tu le sais, tu le sais que je ne puis me lamenter durant des nuits entières, que je ne boirai plus, que je ne mangerai plus, car mon désir suffit à ma vie et je me fortifie d'amour !... Viens !...

« Tu ne connais pas mon visage et qu'importe ! Avec orgueil je t'apprends qui je suis : je suis le long Matou déguenillé par dix étés, durci par dix hivers. Une de mes pattes boite en souvenir d'une vieille blessure, mes narines balafrées grimacent et je n'ai plus qu'une oreille, festonnée par la dent de mes rivaux.

« A force de coucher sur la terre, la terre m'a donné sa couleur. J'ai tant rôdé que mes pattes semellées de corne sonnent sur le sentier comme le sabot du chevreuil. Je marche à la manière des loups, le train de derrière bas, suivi d'un tronçon de queue presque chauve... Mes flancs vides se touchent et ma peau glisse autour de mes muscles secs, entraînés au rapt et au viol... Et toute cette laideur me fait pareil à l'Amour! Viens!... Quand je paraîtrai à tes yeux, tu ne reconnaîtras rien de moi, — que l'Amour!

« Mes dents courberont ta nuque rétive, je souillerai ta robe, je t'infligerai autant de morsures que de caresses, j'abolirai en toi le souvenir de ta demeure et tu seras, pendant des jours et des nuits, ma sauvage compagne hurlante... jusqu'à l'heure plus noire où tu te retrouveras seule, car j'aurai fui mystérieusement, las de toi, appelé par celle que je ne connais pas, celle que je n'ai pas possédée encore... Alors tu retourneras vers ton gîte, affamée, humble, vêtue de boue, les yeux pâles, l'échine creusée comme si l'enfant y pesait déjà, et tu te réfugieras dans un long sommeil tressaillant de rêves où ressuscitera notre amour... Viens!... »

Nonoche écoute. Rien dans son attitude ne décèle qu'elle lutte contre elle-même, car le tentateur pourrait la voir à travers l'ombre, et le mensonge est la première parure d'une amoureuse... Elle écoute, rien de plus...

Dans sa corbeille, l'obscurité éveille peu à peu son fils qui se déroule, chenille velue, et tend des pattes tâtonnantes... Il se dresse, maladroit, s'assied, plus large que haut, avec une majesté puérile. Le bleu hésitant de

ses yeux, qui seront peut-être verts, peut-être vieil or, se trouble d'inquiétude. Il dilate, pour mieux crier, son nez chamois où aboutissent toutes les rayures convergentes de son visage... Mais il se tait, malicieux et rassuré : il a vu le dos bigarré de sa mère, assise sur le perron.

Debout sur ses quatre pattes courtaudes, fidèle à la tradition qui lui enseigna cette danse barbare, il s'approche, les oreilles renversées, le dos bossu, l'épaule de biais, par petits bonds de joujou terrible, et fond sur Nonoche qui ne s'y attendait pas... La bonne farce ! Elle en a presque crié. On va sûrement jouer comme des fous jusqu'au dîner !

Mais un revers de patte nerveux a jeté l'assaillant au bas du perron, et maintenant une grêle de tapes sèches s'abat sur lui, commentées de fauves crachements et de regards en furie !... La tête bourdonnante, poudré de sable, le fils de Nonoche se relève, si étonné qu'il n'ose pas demander pourquoi, ni suivre celle qui ne sera plus jamais sa nourrice, et qui s'en va très digne, le long de la petite allée noire, vers le bois hanté...

COLETTE WILLY

PRÉFACE (*)

Après tant d'esquisses jolies, diaprées, variées, rapides; après un beau livre substantiel sur le Japon, voici que M. Gomez-Carrillo donne ses impressions d'un récent voyage en Grèce.

Ce n'est ni le pédantisme sourcilleux, ni l'excès de curiosité qui guident M. Carrillo parmi les antiques ruines et les villes nouvelles de là-bas. Il est parti le sourire aux lèvres et le cœur plein de ferveur. Puis il a regardé, il a noté vivement. Ses digressions prennent un tour agréable et la gravité lui vient lorsqu'il le faut.

Carrillo ne dédaigne pas les leçons de Lucien de Samosate, et il se montre plus dégagé, plus élégant que lui. Comme atticiste, Lucien pourrait bien être sujet à caution. Nous lui devons cependant de savoir mille petits détails sur l'antiquité, et Carrillo n'a pas tort d'évoquer son ombre.

Quel docte plaisir, où se mêlent et le pittoresque et l'esprit, que de suivre Carrillo sur l'Acropole, à travers le Céramique, à Epidaure !

Lorsqu'il dévoile les mystères d'Eleusis, c'est un initié qui vit surgir l'Hiérophante dans la nuit pleine d'éclairs et de coups de tonnerre.

Sur le sol tragique de Mycènes, il a véritablement entendu Cassandre hurler à la Mort.

Carrillo identifie fort curieusement les Saints du calendrier orthodoxe avec les demi-dieux et les héros du paganisme.

(*) Préface à *La Grèce Eternelle*, par E. Gomez-Carrillo.

Je connais, sur un rocher battu de la mer attique, une petite chapelle semée de fleurs. A la porte, sur une table, on aperçoit un vieux plateau plein de minces cierges fuselés, les uns blancs, les autres jaunes.

En visitant la chapelle, les mariniers de la côte de Phalère allument ces cierges dévotieusement. Et ils sauraient peut-être ajouter les offrandes de leurs ancêtres : des hameçons recourbés, de longues perches, des roseaux attachés bout à bout, une rame, des éperviers avec leurs plombs, des paniers bien tressés, une ancre, un liège.

Carrillo excelle à parler de la beauté féminine. Ainsi son portrait de l'Athénienne est bien un délicat chef-d'œuvre.

Pour ce qui regarde l'Amour, sa science est certaine.

Pendant ses promenades au bord de l'Ilissos, le voyageur a rencontré sans doute le gracieux fantôme de Diotime de Mantinée ; et cette femme savante a dû lui parler à peu près comme elle l'avait fait vivante devant Socrate :

— Amour est fils de Poros et de Pénia. Il est pauvre comme sa mère. Il n'est ni beau ni délicat, mais fort maigre et mal vêtu. Il couche sur la dure et à la belle étoile. D'autre part, il tient de son père d'être toujours à l'affût de ce qui est beau et bon. Amour est viril, hardi, persévérant, grand chasseur et plein d'artifice. Il désire apprendre et il le fait aisément. Il philosophe sans répit. C'est un enchanteur, un magicien, un sophiste. De sa nature il n'est ni mortel ni immortel ; en un seul jour, il florit et languit tout ensemble... C'est entre les ignorants et les sages que nous plaçons ceux qui s'exercent à philosopher. La sagesse est parmi les plus belles choses du monde, et Amour aime ce qui est beau. Amour est donc amant de la sagesse, c'est-à-dire philosophe.

Carrillo écouta ces paroles sévères avec respect, je pense, mais il préféra l'opinion du poète Méléagre, qui dit :

« Quoi d'étonnant si le cruel Amour lance des traits de feu, et si sur ses jolies lèvres éclate un rire méchant ? Sa mère n'aime-t-elle pas Mars, n'est-elle pas l'épouse de Vulcain ? Sa vie se passe entre le feu et le fer. La mère de sa mère, c'est l'onde azurée qui, au souffle des vents, se soulève et mugit.

Il n'a pas de père connu. C'est pour cela que l'Amour a les feux de Vulcain, que sa colère est égale à celle des flots, et qu'il se sert des traits ensanglantés de Mars. »

Aspasie, Phryné, Laïs tentent la plume de Carrillo. Et il ne voudrait point humilier d'autres jolies filles moins célèbres : Rhodope, éclatante, telle la rose qui s'entr'ouvre au zéphir ; Rhodoclée, souple et pâle, semblable à du cristal; Mélite, à la taille des Heures du printemps et fraîche comme elles; Philénion, petite et brune, ayant tout le charme du ceste paphien; et cette Aristonoé, qui se frappait le sein devant l'autel funèbre d'Adonis!

Carrillo aurait envoyé à chacune quelque belle couronne tressée avec des lys, des boutons de rose, des narcisses tièdes, d'humides anémones, des violettes à l'éclat sombre. Et il aurait évité de leur mander, comme Rufin dans son épigramme :

« Ainsi couronnées, cessez d'être trop fières! vous fleurissez et vous finissez et vous et la couronne. »

Je n'ai pas à présenter aux lecteurs espagnols l'art brûlant et mesuré de Gomez Carrillo, ni ses nobles qualités d'écrivain qui sont de la lignée directe de Cervantes.

Je parlerai simplement d'Athènes, puisque j'y suis né.

* * *

Lorsque je revins à Athènes, — après vingt ans d'absence, — je montais sur l'Acropole par un jour voilé.

J'étais seul au milieu des marbres brisés qui jonchent le sol devant le Parthénon.

Une petite pluie venait de tomber, et des gouttes d'eau brillaient sur les fleurettes écloses aux pentes des ruines.

De belles ombres traînaient sur les pentes des monts.

Et je me pris à dire avec le poète :

— O Athènes, c'est donc toi, reine solitaire, reine détrônée!

Dans le musée qui se trouve en contre-bas du Parthénon, on voit les ouvrages de l'ancienne sculpture grecque, d'avan Phidias.

J'aimais le secret sourire de ces idoles féminines, leur geste qui relève gentiment le chiton ionien. Pendant des heures, mon âme se plongeait dans les yeux des déesses, dans leurs lourds cheveux, massés sur le front, répandus sur la poitrine.

Et j'éprouvais aussi beaucoup d'amitié pour le jeune homme qui porte sur ses épaules un veau.

Je l'avais pris pour Hermès, éloquent et rapide ; il n'est cependant que Kombos, fils de Palès.

... J'allais sur la route qui conduit au vieux Phalère, et je cueillais, dans les fossés, des anémones toutes frissonnantes au vent.

Puis, au déclin du jour, la Mélancolie marchait à mes côtés sur les rochers de la mer et le long des sables où pousse l'amarante azurée.

D'autres fois, aux environs de la ville, je m'asseyais devant une auberge, et j'écoutais quelque campagnard qui raclait de la lyre en chantant.

La nuit était épaisse autour de moi ; mes pensées m'accablaient.

Un bélier privé venait me caresser de ses cornes torses.

Il me souvient que le jour de mon départ je demeurai longtemps sur le pont du paquebot à regarder s'effacer peu à peu les quais pleins d'oranges et de citrons du Pirée.

Nous courions sur les vagues, en soutenant leur choc. Le soleil déclinait à l'horizon.

Et je m'écriai :

— Toi que j'aperçois encore, Acropole d'Athènes, sacré cimetière, source de vie, adieu, adieu !...

Il me semble aujourd'hui que tout cela était un peu romantique. Oui, je me laissais alors surmonter par ces sentiments, alanguis et brutaux à la fois, lesquels, depuis la seconde moitié du XVIII[e] siècle, ne cessent d'abuser le cœur des artistes.

Il y a quatre ans, j'ai revu Athènes avec plus de sérénité ; et j'ai pu, je crois, refoulant en quelque sorte une tendresse inutile, admirer dignement.

Mais comme je me sens encore loin de compte !

En parlant du *Voyage de Sparte*, le superbe livre de mon ami Barrès, je soutenais que le cadre athénien rejette avec violence ce qui est médiocre, et qu'il rejette aussi ce qui n'est beau que tout juste.

Je remarquais encore qu'à Sparte Chateaubriand poussait des cris, en appelant Léonidas ; mais qu'à Salamine, au milieu d'une nuit translucide, en se souvenant de Thémistocle, il n'osa point troubler le silence.

C'est que l'Attique répugne tout à fait au *théâtral*. Maurice Barrès a vivement senti cela.

Barrès avait raison lorsqu'il observait que les arbres ont été coupés, que la terre a glissé, que l'eau s'est évaporée dans l'Attique.

Je disais à mon tour :

— Sans doute, et maintenant cette nature d'élection, mise en quelque sorte hors de la vie commune, rentre davantage dans la Beauté et peut servir de règle avec une sûreté plus grande.

... J'admirai l'olivier en Provence, dans le pays catalan et le long des côtes de la Pouille.

Mais c'est surtout dans la campagne athénienne que l'olivier fait voir comme sa beauté *se sert à peine de notre vue mortelle pour toucher notre âme*.

Dans ses *Métamorphoses*, Ovide raconte l'aventure d'un berger d'Apulie. Il faisait paître son troupeau dans un pays arrosé par des lacs. Des forêts épaisses y répandaient un ombrage agréable sur des antres secrets devant lesquels les Nymphes aimaient à faire leurs danses et leurs jeux. Le berger, qui les avait surprises en cet exercice, se moqua de leurs pas et voulut les imiter par des sauts rustiques. Bientôt il passa de l'indécence à l'injure. Alors les Nymphes couvrirent sa langue et tout son corps d'une écorce d'olivier. Ce fut son châtiment, selon Ovide.

Je conçois d'une autre manière le sens de cette métamorphose. Je me figure ce berger d'Apulie comme un de ces nigauds qui ne jurent que par la *nouveauté*. En voyant courir

sur la prairie la danse harmonieuse, il se disait sans doute : pourquoi ces simagrées d'un autre temps ? Qu'ai-je affaire de ces vieilleries ? Ne suis-je point un berger *moderne ?* Sa sottise toucha de pitié les Nymphes qui le changèrent en olivier pour que son âme grossière, enclose dans cet arbre sans pair, comprît enfin la Beauté.

J'y pense ! Le berger d'Ovide fut changé en olivier sauvage. La fable veut peut-être dire ceci : notre berger était un de ces esprits ridicules qui confondent le *naturel* avec l'*inculte.* La danse des Nymphes le choquait par son art parfait ; il la jugeait trop *réfléchie.* C'est pourquoi les Nymphes le changèrent en olivier sauvage dont le fruit, par son âpreté et son aigreur, rebute le goût.

*
* *

Au sujet d'Homère, Carrillo ne se laisse pas éblouir par les quiproquos de la science allemande. Son instinct l'avait tout de suite détourné des théories de Wolf et de ses disciples. Eh bien ! ces théories sont reconnues fausses à présent, et voici que l'instinct de Carrillo se trouve d'accord avec la raison et le vrai savoir clairvoyant.

L'admirable helléniste M. Michel Bréal a pertinemment établi, dans son récent ouvrage sur Homère, toute l'absurdité de ceux qui assimilent l'*Iliade* à des chants populaires. Le style de la poésie populaire est obscur, heurté, nullement narratif. Dans toutes ses compositions le côté descriptif manque, et les détails n'y sont point amenés. Homère est tout juste l'opposé, puisqu'il brille non seulement par la pensée haute et sereine, mais aussi par la parfaite ordonnance du récit.

Le livre de M. Michel Bréal débrouille sur tous les points la question, en rejetant les hypothèses faites au hasard, en confondant les oracles menteurs. La poésie de l'*Iliade* n'a rien de primitif, elle est le miroir d'une civilisation très avancée.

« Ce qui paraissait, — dit M. Bréal, — très loin de nous, représente, à le bien prendre, le passé d'hier ».

La littérature de la Nouvelle Grèce inspire à Carrillo des

pages éloquentes où la sympathie déborde. Il parle des auteurs vivants qu'il a rencontrés à Athènes et il rappelle la gloire des morts : de Valaoritis, de Solomos, de Kalvos.

Andréas Kalvos naquit à Zante, île fameuse par la beauté de ses sites. Il a chanté sa patrie dans la première partie de son unique ouvrage : *La Lyre*.

Ce poète possède une inspiration élevée, une fort belle cadence. Il fut longtemps obscur, puis, la jeunesse littéraire de Grèce rappela son ombre dédaignée pour lui décerner des couronnes.

Kalvos professa un instant à l'Université de Corfou. Il y obtint d'éclatants succès, car il était grand humaniste et d'une éloquence enflammée. Quant à son humeur, il ne l'avait point facile, à ce qu'on raconte. Il eut une querelle avec un de ses collègues nommé Oriole. Il s'est cru persécuté, il l'était peut-être. Enfin, il quitta l'Université et quitta le pays. Il erra. En Italie, il se lia avec le célèbre Foscolo qui, bien qu'ayant composé ses poèmes en langue toscane, était d'origine grecque.

A Londres, Kalvos épousa une jeune Anglaise, probablement dévote de sa religion. Eh bien ! il m'arrive de flairer dans la verve de Kalvos quelque chose de *réformé*. Qu'est-ce que l'on ne trouve point lorsqu'on est prévenu !

A ce propos, je me souviens d'une méprise où je tombai il y a quelques années.

Je fréquentais alors une table d'hôte tenue par un Espagnol. C'était un grand gaillard chauve, plein de gravité castillane. Mais il ne s'agit pas de lui.

Il y avait là une gamine de treize à quatorze ans, toute maigre, noire, jaune comme un citron. Je lui trouvai d'emblée un air authentique de *manola* et de portrait à la Goya.

Certain soir, en prenant le café, j'en parlai à un vieil habitué de l'endroit. Cet homme me dit :

— Vous êtes fou, elle n'a rien d'espagnol. Il est vrai que sa mère est fille de la patronne, mais du premier lit. La patronne est Française et son premier mari l'était également... vous comprenez !

... On rencontre aujourd'hui en Grèce des écrivains, de valeur cependant, capables de dire :

— Eh, quoi ! les siècles ont passé, en creusant un fossé profond. Comment sentir, comment aimer tout à fait l'art et la littérature antiques ?... La tragédie athénienne est perdue pour nous. En la voyant s'agiter sur la scène, saurions-nous éprouver les mêmes sentiments que les premiers spectateurs ?... Tournons donc nos regards vers les grands poètes modernes...

Ainsi parlent les néo-Grecs subtils, et leurs propos sont vains.

Car c'est un fait que le génie antique n'a pas cessé de ravir l'humanité. Mais chacun en prend la part qu'il mérite et tant pis pour ceux qui n'en prennent que peu de chose.

Si la représentation d'une pièce de Sophocle ne touche pas à présent de la même manière que sous Périclès, qu'importe, je vous prie !

Gœthe pensait avec raison que le caractère du vrai chef-d'œuvre est de se prêter à diverses interprétations.

Il y a longtemps que Perrault, l'antipindarique, trouvait les anciens de glace et que, pour ressentir une forte émotion, *il tournait ses regards* vers le brave Chapelain, auteur de la *Pucelle*. Et au commencement du siècle dernier, le pauvre versificateur Baour-Lormian n'estimait-il point les dieux de l'Olympe tout à fait dans le genre *pompier ?*

Il y aura toujours des sots, et même des hommes d'esprit, pour s'écrier fièrement, comme le pochard d'une caricature allemande :

— Au moins, on ne peut pas me dénier le titre de contemporain !

Il est inutile de raffiner et de chercher midi à quatorze heures. Que ceux qui redoutent les entraves de l'antiquité prennent garde ! N'est-ce point là se sentir esclave dans l'âme ?

Racine, grand imitateur des anciens, fut en même temps original, spontané et parfait autant et plus qu'un autre...

La question de la langue écrite, employée par les Grecs à cette heure, est très ardue et douloureuse.

Je passe.

C'est un nœud impossible à démêler: il faut le trancher avec le glaive du poète et de l'écrivain.

Oui, c'est bien là un compte que les héritiers de Sophocle et de Thucydide doivent régler entre eux.

Mais qu'ils se dépêchent !...

JEAN MORÉAS

PAUL ADAM

La nomenclature seule de son œuvre vous confond.

Sans doute pour être un écrivain il ne suffit pas d'avoir beaucoup écrit, mais pour peu que l'on soit un des familiers de cette œuvre Paul Adam apparaît d'autant plus prodigieux qu'aucun de ses livres ne se ressemble.

Avec des qualités différentes chacun de ses volumes témoigne ce que vaut leur auteur : c'est une force naturelle mise à la disposition d'un cerveau.

Entre *Chair Molle* où Paul Adam se révéla naturaliste fougueux et son récent *Taureau de Mithra*, ce sont plus de soixante volumes copieux qui se succèdent. Et si tous sont animés du même souffle, leur substance en est si variée que l'on demeure émerveillé en songeant que le même cerveau a pu les créer.

C'est en cela que Paul Adam offre un magnifique spectacle et reste sans exemple dans notre littérature, à moins toutefois de remonter jusqu'à Balzac dont l'œuvre moins bouillonnante d'idées, moins *pavoisée* de couleurs et d'images est peuplée, pourtant, de personnages plus vivants.

Cette fécondité fait songer à ces terres de Chanaan qui produisaient chaque année plusieurs récoltes abondantes et variées de fruits savoureux ou de lourds épis mûris par le soleil. Et cette sensation se renforce lorsque l'on connaît Paul Adam : où l'on pensait rencontrer un être quelque peu phénoménal, au front soucieux et dont le cerveau, de même qu'une ruche

en travail, serait entouré d'un mystérieux bourdonnement, l'on trouve au milieu de l'élégance d'un château de la bonne époque un gentilhomme nullement austère ou hermétique, mais souriant et détaché, dont la franche simplicité étonne et dont l'esprit, au courant aussi des choses les plus frivoles, dénote que sans aucun effort, sans aucun surmenage, ni aucune fatigue, naturellement, ses dons proviennent d'une force mystérieuse mise à sa disposition par la nature pour émerveiller notre génération d'écrivains souvent étroits, stériles ou figés.

Soi, le *Thé chez Miranda* et les *Demoiselles Goubert*, en collaboration avec Jean Moréas, *En Décor* où son tempérament se reflète dans le bouillonnement d'un vocabulaire coloré, l'*Essence de Soleil*, *Etre*, la *Force*, *Princesse Bysantine*, la *Ruse*, la *Bataille d'Ubde*, les *Images sentimentales*, *Basile et Sophia*, l'*Enfant d'Austerlitz*, le *Mystère des Foules*, qui font partie de la série intitulée le « Temps et la Vie », la *Glèbe*, *Robes Rouges*, la *Parade Amoureuse*, les *Cœurs Utiles*, les *Cœurs Nouveaux*, le *Vice filial*, la *Force du Mal*, *Le Conte Futur*, les *Tentations Passionnées*, l'*Année de Clarisse*, qui appartiennent à la série intitulée « L'Epoque », plus quelques essais, les *Lettres de Malaisie*, le *Triomphe des Médiocres* et quelques pièces de théâtre, les *Mouettes*, le *Cuivre*, l'*Automne*, en collaboration avec André Picard et Gabriel Mourey, voici *une partie* de cette œuvre, sans omettre les inoubliables critiques de mœurs qu'il donna autrefois à la *Revue Blanche* où débutaient alors, à côté de sa jeune célébrité, Lucien Muhlfeld, Pierre Veber, le savoureux et délicieux Tristan Bernard ainsi que MM. Romain Coolus, Alfred Athys et quelques autres.

Cette extraordinaire fécondité ne serait d'ailleurs qu'un bien assez incertain si Paul Adam n'était à la fois un styliste, un styliste d'une essence pourtant particulière, un styliste de

tempérament beaucoup plus que de méthode dont la langue nerveuse, fougueuse, mieux appropriée au choc des idées qu'aux phrases, bouillonne, bondit, se colore, étincelle, décrit des arabesques qui s'entre-croisent, se brisent, forme des images grossies et truculentes et où le mot, brusquement, éclate en joyau.

En Paul Adam rien n'est borné ni étroit, et si sa langue a l'abondance et l'ampleur qui conviennent à ses idées, on sent que son esprit, détaché de toute mesquinerie et éloigné de toute propagande bruyante, a l'horizon qu'offre une tour élevée au milieu des campagnes. On y contemple un beau spectacle.

Psychologue, moraliste, historien patient et perspicace, journaliste, dramaturge, critique ou romancier, Paul Adam apparaît surtout comme un poète, mais sa fougue, pourtant toute latine, serait à l'étroit dans les quatorze vers d'un sonnet ou les douze syllabes d'un alexandrin, aussi a-t-il façonné les moules qui lui conviennent. C'est le poète de l'idée.

On peut ne pas comprendre, ne pas aimer Paul Adam, on ne peut pas l'admirer qu'à demi, il forme un bloc, une puissance, une force que l'on ne saurait apprécier par un détail. Il faut le considérer dans son ensemble. Et pourtant si de toute son œuvre l'on devait, pour quelque anthologie, détacher un de ses livres, sans doute retrouvait-on, condensées dans les deux volumes du *Mystère des Foules*, une grande partie de ses qualités éparses un peu partout dans ses diverses productions. La puissance surprenante du style nerveux et bouillonnant, le grouillement des masses, l'envolée de la phrase, la concision du mot, la couleur, le pittoresque, un impressionnisme singulier, on retrouve tout cela dans les huit cents pages du *Mystère des Foules* où Paul Adam raconte

une élection boulangiste dans l'Est et le début d'une nouvelle guerre franco-allemande.

En philosophe et en sociologue, Paul Adam décrit les foules des réunions publiques, leur âcre odeur, leurs engouements, leurs brutalités et dégage de tout cela leur grandeur secrète et mystérieuse. Parmi les bariolages de ce troupeau des figures surgissent, des silhouettes se précisent. Il dénonce les basses intrigues électorales et anime d'un souffle de vie les meneurs du peuple. Mais l'œuvre de Paul Adam va plus loin que le récit des faits de cette aventure boulangiste dont la crise populaire semble servir de thème. Il s'élève au-dessus de son sujet, le domine et sa verve fait dérouler devant les yeux des lecteurs émerveillés un magnifique panorama de bataille qu'éclaire brusquement la clarté intense et verte d'une bombe laissant entrevoir au milieu d'une foule sinistre et bruyante les montants de la guillotine.

Il faut avoir lu le *Mystère des Foules* pour comprendre avec quelle force, quel pittoresque Paul Adam a peint ces menées populaires. Zola n'a jamais atteint un tel lyrisme et s'il ne l'a pas même approché cela tient à ce que Paul Adam est un styliste merveilleusement doué, un remueur de mots prodigieusement adroit et vigoureux, ou, pour tout dire, un des plus beaux et des plus puissants écrivains de cette génération qui peu à peu voit grandir et s'élever son œuvre, comme un monument.

PAUL LECLERCQ

POÈMES

I

Retourne, ô Vérité, dans l'ombre de ce puits
d'où des mains folles t'ont tirée.
La terre a cessé d'être habitable depuis
que ton miroir l'a censurée.

Ta froide nudité est mortelle au désir ;
nos châteaux ont croulé, nos fleurs se sont flétries.
Il ne nous reste plus de routes à choisir ;
un désert est notre patrie.

II

Du haut du promontoire où j'ai fixé mon gîte
j'écoute bien souvent
le bruit de la cité qui sous mes pieds s'agite
pareille à l'océan.

C'est un bourdonnement indistinct, monotone
et à lui-même égal.
Ainsi les champs brûlés continûment bourdonnent
au soleil estival.

Un peuple entier travaille, aime, s'irrite, lutte,
se réjouit, se plaint ;
le sage, l'insensé, le héros et la brute
remplissent leur destin.

L'avenir s'élabore en cette forge immense
où le bien et le mal
mêlent étroitement l'ardente effervescence
d'un adverse idéal.

Et tout cela n'exhale au ciel vers le poète
en son aire isolé
qu'une rumeur semblable à celle des insectes
répandus dans les blés.

III

En vain j'ai sans pudeur offert à ton regard
mon âme nue,
tes yeux habitués aux masques et aux fards
l'ont méconnue.

Mon rêve de bonheur avait mis son espoir
en ta justice.
Dans ma sincérité tu t'obstines à voir
un artifice.

Je ne serai jamais pour toi tel que je suis.
Triste aventure !
Ce n'est pas moi qu'on aime, mais celui
qu'on se figure.

IV

Je plains celui qui doit retourner à la terre
sans avoir connu rien
que son ambition et les soins nécessaires
pour la mener à bien.

Ce n'est jamais pour lui que les heures se vêtent
aux couleurs des saisons.
Leur danse, leur chanson et leur parfum s'arrêtent
au seuil de sa prison.

Geôlier de lui-même il refuse de vivre
de peur que le plaisir
ne l'empêche d'inscrire un nom durable au livre
offert à l'avenir.

Ah! dussé-je laisser moins de trace qu'une ombre,
j'aurai du moins joui
comme un amant heureux de la beauté du monde
qui m'a tant ébloui.

ÉDOUARD DUCOTÉ

LETTRES (*)

La lettre de Paul Verlaine que nous allons citer est adressée à Jules Christophe, l'éminent Balzacien qui dressa un répertoire complet des personnages de la Comédie humaine. Jules Christophe fut pendant quelques mois rédacteur en chef de la Cravache. *Il avait publié un sonnet d'Arthur Rimbaud. Verlaine lui adressa le billet suivant :*

Paris, 1er septembre 1888.

Mon cher monsieur Christophe,

Dans votre dernier numéro, vous avez publié un sonnet d'Arthur Rimbaud signalé par Vittorio Pica. J'atteste l'authenticité de ces vers faits sur le tard de même que celle de ceux imprimés en l'« Anthologie » de Lemerre, œuvres de jeunesse.

Quant aux *choses* du *Décadent* que le directeur *namely* Anatole Baju, prétend tenir, à travers quelles mains ? de Rimbaud, je maintiens mon démenti.

Le jeune M. Duplessys me contredira-t-il ?

Tout vôtre,

PAUL VERLAINE

(*) Nous publions aujourd'hui plusieurs lettres inédites. Rien de ce qui concerne la personne et les œuvres de ceux que nous aimons et honorons ne doit nous laisser indifférents. *Vers et Prose* donnera donc dans chacun de ses numéros des lettres et des textes intéressant l'histoire du Symbolisme. Nous serons reconnaissants aux personnes qui possèdent ces documents de vouloir bien les communiquer à M. Albert de Bersaucourt qui les publiera avec les éclaircissements nécessaires.

Cette courte lettre, si elle ne présente pas un intérêt purement littéraire, permet au moins d'authentifier les poésies de Rimbaud.

***

Nous ne savons pas le destinataire de cette lettre de Henry Becque :

Passy, Chaussée de la Muette, 5.

Mon cher ami,

Me voilà installé ici pour trois mois ; peut-être y resterai-je davantage.

J'espère que vous allez mieux et je vous demanderai de vos nouvelles jusqu'à ce qu'elles soient satisfaisantes.

Vous me dites que vous rentrez à l'*Evénement* avec plus de garantie, plus de liberté et sans doute avec de grands projets. Prenez bien garde à la Presse. Sur ce point encore, je pense tout autrement que Zola. Le journalisme ne nous fait pas la main, comme il l'a écrit quelque part ; il la déforme au contraire. On y perd ses qualités d'artiste et d'écrivain.

Quoi qu'il en soit et puisque vous voulez bien me parler d'un portrait de l'auteur de la *Parisienne*, il faut que je vous avertisse. L'*Evénement* est la propriété d'un drôle (Magnier) et d'un imbécile (Benon). Je suis on ne peut plus mal avec l'un et avec l'autre. Regardez-y donc avant d'envoyer un article qui ne passerait peut-être pas d'abord et qui pourrait vous compromettre.

La bonne pensée, mon cher ami, n'en subsistera pas moins, je vous remercie une fois de plus.

Bien à vous

HENRY BECQUE

N'est-il pas vrai que Henry Becque se retrouve ici tout entier avec la violence

de ses haines, l'intransigeance de ses opinions, son amertume d'incompris et cette bonté secrète qu'il garda toujours au fond de son cœur et que ses amis connaissaient bien ?

*
* *

Citons enfin un billet du délicieux et regretté Jean de Tinan à Alfred Jarry qui ne devait pas tarder, lui aussi, à disparaître.

3 juillet, Abbaye de Jumièges.

Mon cher Jarry,

Je crois que vous m'avez trop souvent entendu rire — et de trop bon cœur — aux aventures de Monsieuye Ubu pour que je puisse essayer de vous faire croire que je « blâme » cette façon inconsidérée et futile de présenter les choses, même les plus sérieuses, sous un angle qui prête à rire aux gens mal intentionnés ». Et puis, il n'y a pas qu'à rire dans « *Ubu roi* ».

J'ai relu hier le *drame* en son intégrité (avec pas mal de petits changements, et très heureux, m'a-t-il semblé). Il m'a semblé vous l'entendre lire une fois de plus avec accompagnement du rire de Rachilde, du rire de Moreno, du rire de Fanny, du rire de Vallette, du rire de Schwob, du rire de Herold et du rire de Tout le monde selon les belles sonorités de l'admirable voix du maître des phynances.

« Fort bien, monsieur, sauf la merdre ! » — « Eh la merdre n'était pas mauvaise ! » — « Chacun son goût. » J'ai trouvé, moi, une fois de plus que la merdre n'était pas mauvaise. Tous mes remercîments, et bien cordialement à vous.

JEAN B. DE TINAN

Le deuxième volume du Centaure, ***ce magnifique recueil d'art où collaborèrent les meilleurs d'entre les artistes et les écrivains, contient une chronique de***

Jean de Tinan intitulée : Chronique du règne de Félix Faure. *Dans cette chronique, à la date du 25 juin, un passage relatif à l'*Ubu roi *d'Alfred Jarry rappelle beaucoup la lettre ci-dessus. « Ah! que nous avons ri, au* Mercure de France, *dit Jean de Tinan, toutes les fois que la voix « spéciale » de Jarry nous disait les forfaits du « Maître des Phynances ». Il y avait là, quelquefois, des gens qui ne sont pas tous fous, quoiqu'on dise — M*me *Rachilde et M*lle *Moréno, Alfred Vallette, Henri de Régnier, Henri Albert, Pierre Louys, Marcel Schwob à qui* Ubu *est dédié, André Lebey, Léon-Paul Fargue, Robert de Souza, Miss Fanny Zæssinger, Ferdinand Herold, votre serviteur, j'en passe et des pires... Eh bien, lorsque Jarry lisait :*

« Eh bien, capitaine, avez-vous bien dîné ? » — « Fort bien, monsieur, sauf la merdre. » — « Eh ! la merdre n'était pas mauvaise. » — « Chacun son goût. »

— Je vous assure que nous nous tordions, et la « Danseuse » de Clésinger applaudissait. » Jean de Tinan n'a fait que développer dans son petit article ce qu'il avait écrit à Jarry.

A. DE BERSAUCOURT

CELLE QUI VEILLE

A la mémoire de Puvis de Chavannes.

Sous le jardin du ciel la ville est endormie ;
De tranquilles parfums caressent les maisons,
Où, sentant la douceur d'une présence amie,
Vieillards et jeunes gens rêvent sur les toisons.

Demain, ils reprendront la tâche coutumière
Dans les forges, aux bois, par les prés, par les champs ;
Le front auréolé de joie et de lumière,
Ils diront leurs espoirs, ils chanteront leurs chants.

Ils rêvent. Dans la paix de la nuit azurée,
Nul cri ne troublera leurs sommeils bienheureux :
Elle est debout au seuil de sa porte sacrée,
Celle qui les protège et qui veille pour eux.

Une fleur de printemps s'endort ; la femme veille,
Et l'auguste clarté de son grand voile blanc
Se mêle au calme pur de ses cheveux de vieille ;
La nuit sereine est un sourire consolant.

Et la femme revoit les jours où, près du fleuve,
Les floraisons brillaient à ses yeux enfantins ;

Les hymnes de l'été charmaient son âme neuve,
Elle adorait la jeune pourpre des matins.

Elle aimait, dans le soir, les belles songeries ;
Les arbres lui parlaient tendrement, à mi-voix ;
La divine senteur qui monte des prairies
Lui rappelle, ce soir, les heures d'autrefois.

Troublant le jour actif et la nuit solitaire,
Voilà qu'étaient venus les rouges cavaliers ;
Et leurs chevaux sanglants épouvantaient la terre,
Et les orages noirs étaient leurs alliés.

Les champs étaient rasés, les forêts abattues :
Ils avaient passé. L'air était plein de sanglots.
Ils criaient : « Détruisons aux temples les statues,
Effaçons aux palais superbes les tableaux.

» Quand ils voient se dresser au lointain nos statures,
Les hommes ont déjà les regards chauds de pleurs.
Nous sommes fiers et grands. Brûlons les moissons mûres.
Où nous avons passé ne poussent plus les fleurs. »

Ils criaient lourdement. Et la songeuse claire
Ne tremblait pas. Elle pensait : « Il ne faut pas
Que triomphe le geste impur de leur colère ;
J'empêcherai l'œuvre mauvaise de leurs bras.

» Je suis forte ; j'irai contre eux, qui sont les faibles ;
Je marcherai gaiement, de la lumière au front.
La brise aux chants légers sourira dans les hièbles,
Et, par les prés, les primevères fleuriront.

» Et l'on ne verra plus de palais en ruines ;
Aux images, parures blondes des parois,
Les vierges brilleront, et, de leurs mains divines,
Eloigneront le vol funèbre des effrois. »

Et la songeuse alla vers les cavaliers sombres ;
Sa robe la vêtait de candeur, et voilà
Que le roi qui riait sur les mornes décombres,
Que le roi qui voulait des meurtres, recula.

Le jour renaît. L'été, près des belles amantes,
S'en viennent les amants dans la splendeur des prés ;
Aux yeux charmés vivent des visions clémentes,
Un songe de bonheur plane aux cieux enivrés.

Aux jours glacés d'hiver, les bûcherons superbes
Accomplissent la bonne tâche en la forêt ;
Leur utile vigueur brave les vents acerbes.
Le temps cruel n'est plus, le temps où l'on pleurait.

Les hommes avec joie errent par la nature ;
Ils veulent la ravir pour leur rêve enchanté ;
La nature devient plus sereine et plus pure
De voir ses conquérants comprendre sa beauté.

On dédaigne les violences et les ruses,
Les chemins sont rouverts où l'on ne marchait plus,
Et l'on cherche les bois merveilleux où les Muses
Attendent dans la paix suprême les élus.

Veille, ô femme, sous ton voile de douce neige,
Veille. Tes chers regards sont des soleils couchants.
Sois la gardienne radieuse qui protège,
Sois celle dont la voix écarte les méchants.

Et quand aura passé la rigide faucheuse,
Quand ta clarté sera mêlée aux éléments,
Ta beauté survivra dans les fleurs, ô songeuse,
Dans les matins vainqueurs et dans les soirs aimants.

Ta beauté survivra, glorieuse et féconde,
Ta grâce et ta bonté chasseront la terreur,
Et ta veille immortelle éloignera du monde
Les rouges cavaliers d'épouvante et d'horreur.

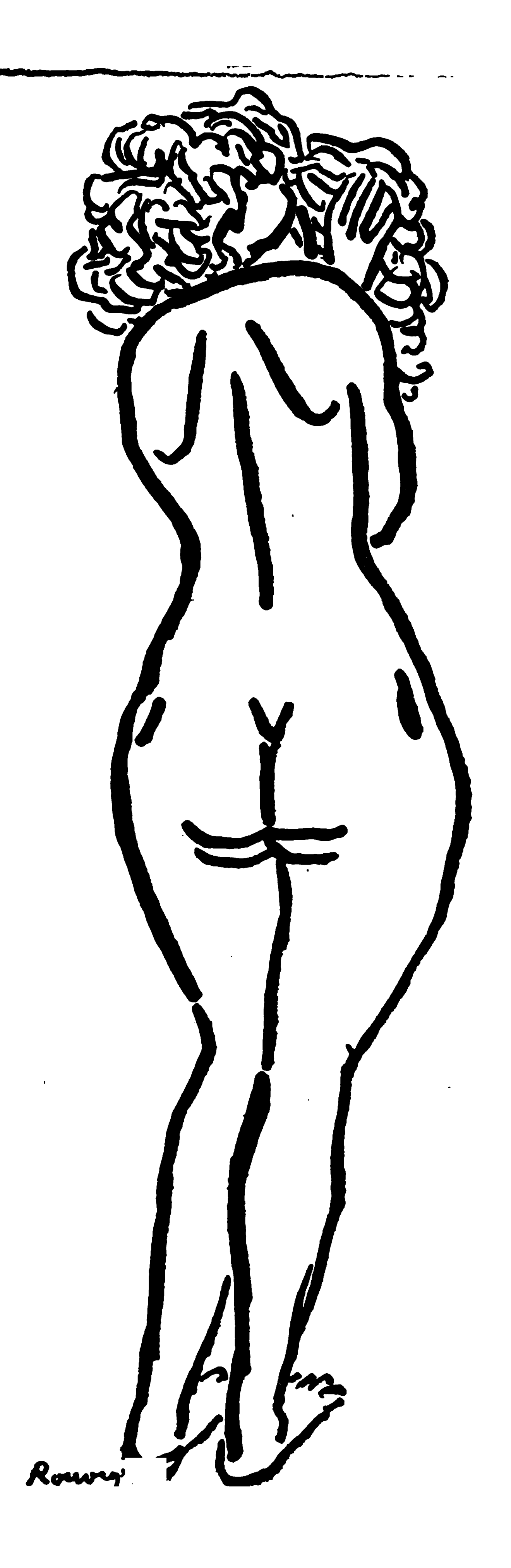
A.-FERDINAND HEROLD

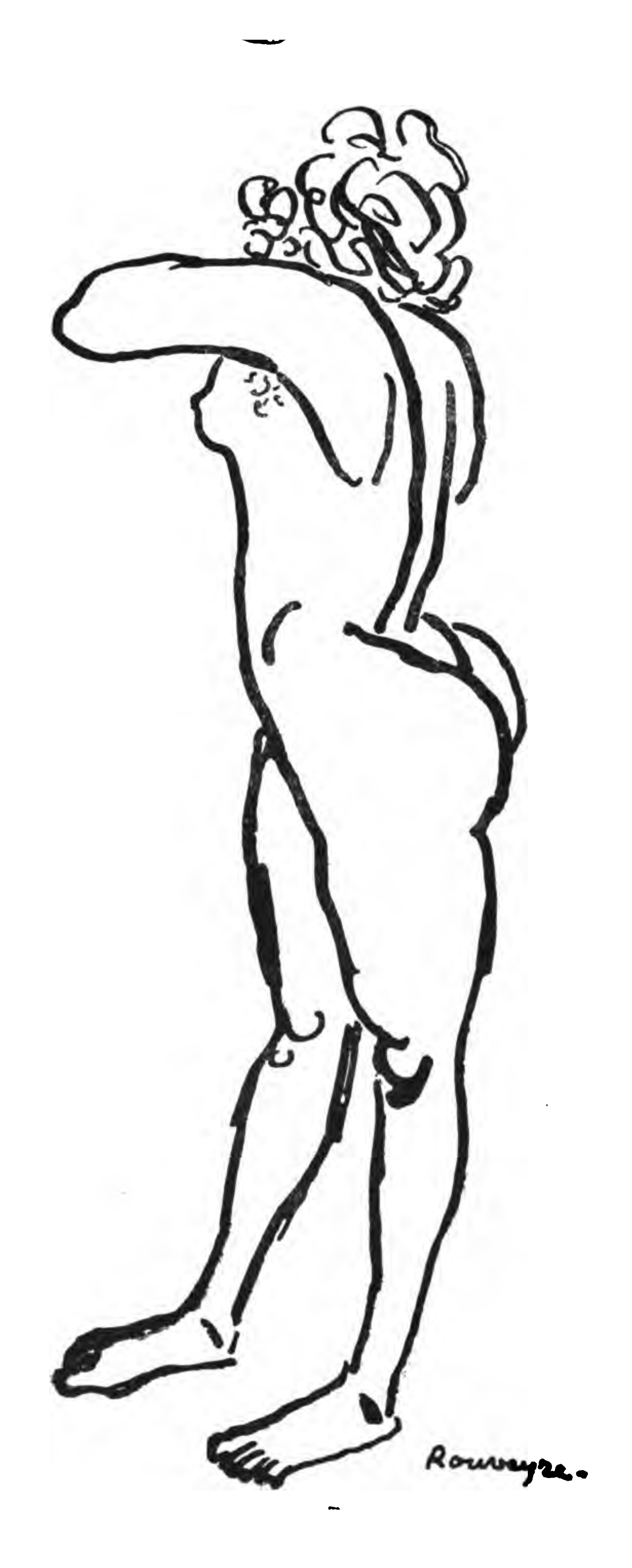
DESSINS DE ROUVEYRE

Ces quatre dessins sont extraits du *Gynécée*, recueil précédé d'une glose par Remy de Gourmont, paru à la *Société du Mercure de France*.


Rouveyre


Rouveyre




Rouveyre.

UN ÊTRE EN MARCHE

Fin (*)

« Oh! dites! cette église, là-bas, ces maisons,
Ce qu'on voit, tout là-bas, derrière la fumée,
Cette chose pointue et ces choses carrées? »

La ville ressuscite au bout de la vallée;
Elle paraît, touffue, à l'aisselle de l'est
Qui a levé son bras pour chasser le soleil.

L'ombre va commencer où la ville a paru;
C'est la ville qui est le bourgeon de la nuit.

« Arrêtez-vous là, mes petites.
Je vous laisse jouer un peu,
Pas bien longtemps, quelques minutes,
Pour profiter de ce gazon.
Remuez. Il fait déjà froid.
Allons! Essayez une ronde. »

La ville, on la dirait plus loin que le soleil;
Mais on la sent qui vous réchauffe autant que lui;
La tiédeur de sa vie a fondu l'horizon,
Et toute la vallée est son haleine encore.

C'est elle ce brouillard où se cabrent des ondes,
C'est elle à qui l'usine entre les frondaisons
Offre debout le serment noir de sa fumée.

Les rangs se défont
Et des mains se cherchent;
Des voix crient; la chaîne
Devient un collier;

Un rythme à tâtons
Marche dans la chair;
Les mains sont liées
Et les filles dansent.

La ronde tourne
En bondissant,
Comme la force
Des carrefours;
Avec ses bras
Tout grands ouverts,
Avec ses torses
Qui se renversent;

La ronde tourne
En bondissant.

La ronde enlace
Comme un amant,
Enlace une ombre
Qui sort de terre,
Et la meurtrit
Contre ses membres.
La ronde tourne
Autour d'une âme
Qui s'est pensée
Soudainement.

La ronde tourne
En bondissant,
Comme la force

(*) Voy. *Vers et Prose*, t. XV.

Des carrefours ;
La ronde enlace,
Enlace une ombre.

La ville vibre
A l'horizon ;
La ronde tourne
Sur le gazon ;
La ville pense
Depuis là-bas ;
La ronde danse
Ayant le songe
De l'unanime
Entre ses bras.

La ronde tourne
Autour d'une âme
Qui s'est pensée
Soudainement ;
La ronde enlace,
Enlace une ombre ;
La ville pense
Depuis là-bas ;
La ronde danse
Ayant le songe
De l'unanime
Entre ses bras.

Parce que la ville
Est forte là-bas,
Une ronde tourne
Sur l'herbe du soir ;
La masse immobile
A cause des murs
S'assouvit dans la
Ronde qui remue,

La ville en allant
De son âme au monde
A fait une ronde
Au flanc du vallon.

Un train de voyageurs longe le viaduc ;
On voit le ciel du soir à travers les portières,
Et des bustes penchés qui sont noirs sur le ciel.

Le glissement du train accélère la ronde
Qui se laisse tourner sans plus vouloir, poulie
Où l'on vient d'accrocher la deuxième courroie.
Mais il monte, pareille aux herbes, une voix :

« La nuit vient. Il est tard. Il ne faut plus danser. »

La ronde s'aplatit comme un ballon crevé ;
Et les yeux attroupés regardent l'horizon
Où la ville grandit en branches de ténèbres.

Il n'ose plus se reconnaître
Le petit groupe aux cœurs battants
Qui a dansé devant la ville.

Il est comme un grain de mil
Sur la langue d'un milan.

Tout ce qu'il déployait se remet à l'abri ;
Son tournoiement ne jette plus d'éclaboussures
Aux formes sans frisson que livre la vallée.
L'effluve de là-bas ne veut plus qu'on le torde
En une ronde qui palpite sur la pente
Comme une boucle sur un visage endormi.
La ville devient le monde brutalement.
Depuis les carrefours jusqu'à la fin des plaines
Il ne bouge qu'un vol horizontal de flèches
Qui transpercent le groupe et ressortent san-
[glantes,
Ayant toute sa vie en lambeaux sur leurs poin-
tes.

Il ne sait plus s'il existe.
La ville pense vers lui,
Pense dessus, pense autour,
A droite, à gauche, derrière,
Entre lui et le soleil.

Les formes des coteaux disparaissent ; les arbres
Brûlent sans une flamme et sans un craquement,
Embrasés tout à coup par une lave en marche.

Ce n'est plus à l'usine, cette cheminée
Que darde le vallon comme un croc à venin ;
La fumée et la ville ont fini par se joindre.

Une seule glu roule et lèche vastement ;
Elle rampe vers les barreaux du viaduc,
Pour s'y insinuer, n'ayant pas de contours,
Ni de peau, ni de coquille autour de sa force.

Le soleil est mangé comme une pêche grasse
Qu'une langue écorchée écrase sur des dents.

Toute l'ombre est une vitesse dans un sens.

Il n'y a plus de vallon,
Plus de soleil, plus de vent.

La ville pense le monde.

JULES ROMAINS

ALBERT MÉRAT (*)

Quelle tristesse de voir s'en aller dans un vertige de désespérance ce poète qui trouva des rythmes si allègres pour chanter les libres joies de la Jeunesse au milieu des grâces de la nature, et qui sut évoquer si harmonieusement les plus sereines émotions de l'art !

Tandis que ses grands aînés ou ses illustres camarades du Parnasse — même ceux dont la vision était plus mélancolique, même ceux dont l'existence fut plus tourmentée — se sont paisiblement endormis comme dans l'enchantement de leur noble rêve de beauté, Albert Mérat qui, plus qu'un autre peut-être, semblait préservé des hantises douloureuses par le charme de ses aimables inspirations, n'a pu résister aux déconvenues, aux misères et aux ironiques surprises de la vie, bien affligeantes à la vérité dès que l'on n'a plus assez de force morale ou physique pour en sourire.

Ce n'est pas des rigueurs de son sort qu'Albert Mérat pouvait avoir surtout à se plaindre. Libéré des tracas matériels qui paralysent tant d'artistes, il avait eu la joie de réaliser en paix l'œuvre jaillie de son émotion. Il savait goûter l'enivrement que la nature réserve à ceux qui, comme un tel artiste, sont sensibles à ses harmonies de lignes et de couleurs, à la grave et simple poésie qui se dégage de ses divers aspects. Et si nul mieux que lui ne perçut la grâce jeune d'un matin de printemps, la féerie nuancée des ciels et de l'eau où ils se reflètent, les rumeurs et la vie secrète de la campagne, ses fré-

(*) Discours prononcé par M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres, aux obsèques d'Albert Mérat.

missements et ses parfums, c'est par le cœur bien plus encore que par les sens qu'il communiait avec elle.

De même, se passionnant pour les expressives et lumineuses interprétations de la nature comme pour la nature elle-même, il éprouvait devant les tableaux et les statues ces joies vives dont l'art enchante les âmes recueillies et vibrantes. Il avait en outre le merveilleux plaisir de rendre plus intense son émotion en la communiquant aux autres par la magie des vers où il savait si bien évoquer d'un trait juste le caractère des grandes œuvres humaines, des cités à la vie lumineuse desquelles l'art et l'histoire ajoutent tant de charme.

Tout aussi bien,—et peut-être mieux encore,— Albert Mérat, observateur narquois et tendre des grâces pittoresques de Paris, éprouva toujours un bonheur malicieux et tant soit peu sensuel à voir la preste élégance des femmes, leurs mines futées, leurs jolis gestes, à entendre leurs froufrous et leur babil, à deviner leurs âmes d'après leurs trémoussements et leurs attitudes. En lisant les poèmes d'Albert Mérat nous avons tous partagé le plaisir qu'il eut de décrire avec une admiration discrètement moqueuse les gracieux artifices et les pittoresques aspects de Paris. Ce délicieux poète qui regarda et chanta la vie avec une spirituelle indulgence, qui sut sourire à l'amour léger dont les badinages ne méritent vraiment pas qu'on en pleure, qui évoqua si joliment ses jeux et ses fantaisies au milieu des ensorcellements de la nature, ou bien s'attendrit parfois sur la cruauté de ses caprices et de ses abandons, fut un poète aimé, sinon de la foule qui ne connaît pas encore assez son émouvante chanson, du moins de l'élite qui, aujourd'hui comme hier, rend hommage à la grâce de ses inspirations, à la souplesse et à la variété de ses rythmes, à son juste sentiment de la beauté harmonieuse et vivante, à sa délicate sensibilité de poète qui excelle à traduire non seulement les plus subtiles nuances et les plus prestes mobilités d'un paysage, mais sa vie secrète et sa correspondance avec l'âme des personnages dont il l'anime.

Une quiétude propice au lent travail fait avec amour, les joies d'artiste que Paris, ses musées, ses femmes, son fleuve

et le charme de ses rives pittoresques lui offraient maintenant comme naguère, la déférente estime littéraire et les amitiés chaudes dont il ne pouvait point ne pas se sentir enveloppé lui donnaient donc la certitude d'une vieillesse noblement heureuse. Son geste désespéré, qui met en deuil les Lettres Françaises, nous est donc la preuve que pour cet aimable poète de la Beauté dans l'art, de la Beauté dans la nature, de la Beauté dans la femme qu'il chérissait avec une espiègle et ironique tendresse, la réalité, si acceptable qu'elle lui fût, était tout de même trop loin de l'idéal qui toujours avait illuminé sa vie, sans que peut-être, même dans ses vers, il nous en eût laissé voir toute la grandeur.

Avec quelle émotion, avec quelle intelligence de la vie secrète, avec quel juste sentiment de la couleur et des lignes, se caractérise dans les *Chimères*, puis dans les *Villes de marbre*, l'œuvre des puissants artistes d'autrefois, Michel-Ange, Fra Angelico, Titien, Raphaël, Le Corrège, Giorgone, qui ont magnifiquement su rendre à l'humanité de leur temps, ses douleurs, ses joies, ses rêves !

« L'Art surtout et la vie avaient ta foi profonde »

dit-il avec une admiration passionnée, comme s'il se parlait à lui-même, en s'adressant au Vinci dont il décrit en vers superbement évocateurs le charme grave et mystérieux, la vérité profonde. Par ses lyriques hommages à leur grandeur de même que par la pénétration avec laquelle il définit la séduction et le prestige historique des villes où grondent les héroïques souvenirs, où l'art rayonne, ce poète des passionnettes furtives, des gentilles fantaisies amoureuses et des langueurs au bord de l'eau qui brasille sous le soleil, montra qu'il avait l'âme assez haute pour comprendre et goûter la Beauté la plus sévère et la plus noble.

« Amoureux de la forme et de la ligne », comme l'écrivit Verlaine, nourri des lettres grecques et latines, admirateur très perspicace de l'art antique sous les savantes simplifications duquel il découvrait sans peine la vie et la vérité, Albert

Mérat lui devait son goût de l'harmonie, des rythmes parfaits. Dans son vers, surtout lorsqu'il parle de la vivante et calme beauté d'autrefois, on retrouve un peu comme la lumière et la pureté des marbres anciens qu'il évoque. S'il pratiqua le sonnet avec tant de maîtrise, c'est que dans ce genre où chaque mot doit concourir à l'idée, au dessin, à la couleur, la nécessité du trait sobre, de la touche juste, de la pensée claire, satisfaisait mieux son souci de la forme pure.

Si dans *Les Idoles* il glorifia délicieusement le corps de la femme, n'oublions pas qu'il le fait en y mettant toute son âme fiévreuse et mélancolique, qu'il lui reproche, en souriant, ses « petites dents aiguës qui déchirent le rêve », qu'il évoque avec une tendresse meurtrie « les mains, les douces mains qui nous font des blessures ». Surtout récitons-nous certains vers si poignants des *Souvenirs* et de l'*Adieu* où ce poète de l'amour folâtre, regrettant les bonheurs passés, dit avec une grâce toute moderne les éternelles rancœurs de l'abandon et s'élèverait presque — si l'espoir d'une prompte consolation n'éclairait un peu sa tristesse — jusqu'à l'émouvante mélancolie d'un Ronsard.

Mais, malgré ces coups d'aile vers les hauteurs et ces velléités d'un plus noble essor dont il semble bien que son âme lui inspire souvent le désir, c'est dans les pièces comme celles qui sont réunies sous les titres *Au fil de l'eau* et *Poèmes de Paris* qu'Albert Mérat put le mieux mettre en valeur sa tendresse malicieuse, son espièglerie spirituelle, ses dons de paysagiste subtil qui perçoit les plus légers frissons, les nuances les plus subtiles, les effets les plus fugaces, son sentiment si juste et si moderne de la nature, puis au point de vue technique, toute la souple variété de son rythme et la richesse fluide de sa langue. Avec un attendrissement gamin qui lui est propre, il excelle à montrer la poésie et la séduction de l'amour jeune qui s'accorde délicieusement avec les grâces de la campagne en fleurs, avec la lumière enivrante d'une journée de printemps.

C'est par certaines de ses pièces, déjà reproduites dans bien des anthologies, que le souvenir d'Albert Mérat sera le plus souvent perpétué. Mais je crois qu'on serait injuste envers sa

mémoire si l'on n'y joignait pas quelques-uns des poèmes où, sans doute avec moins de bonheur et de grâce radieuse, il exprima peut-être mieux sa passion de l'harmonie, de la beauté plastique et morale.

C'est par son pieux sentiment de l'art, par la noblesse de son rêve — dont peut-être il est mort — autant que par le charme de son œuvre humaine, lumineuse et d'une tendresse tour à tour si souriante et si narquoise, qu'il va rejoindre dans l'Histoire de notre littérature française, après avoir été leur fidèle compagnon dans la vie, les fiers et grands artistes du Parnasse, ses maîtres ou ses émules, qui nous laissent, avec l'admirable leçon de leurs poèmes, l'exemple d'hommes qui s'aimèrent et s'estimèrent beaucoup les uns les autres parce qu'ils avaient au cœur le même respect de leur art et le même culte de la Beauté.

GEORGES LECOMTE

CATULLE MENDÈS (*)

C'est debout, en pleine force créatrice, dans la superbe maîtrise d'un talent toujours jeune, que Catulle Mendès a été fauché par la Mort. Deuil tragiquement prématuré, dont les Lettres françaises s'affligent, car ce cerveau de poète, qui anima tant d'êtres humains et donna forme vivante à tant d'idées, était encore tout frémissant de rythmes et d'images ! Mais essayons de trouver à notre peine une consolation en nous disant que, pour un artiste si ardemment épris de beauté, pour un homme qui vivait la vie avec tant de passion et de joie, le pire destin n'est pas de tomber au soir d'une journée de travail, dans la parfaite lucidité de son rêve, à l'âge où l'existence n'est pas encore un mélancolique souvenir.

Lorsque s'éteignit cette pensée qui ne connut jamais de lassitude, ce fut après le fécond labeur quotidien que Catulle Mendès poursuivait avec tant d'allégresse et de foi depuis plus d'un demi-siècle, au retour d'une de ces soirées dans la grâce lumineuse de Paris où, loin d'être fatigué par ses brillantes prouesses de causeur, l'amoureux de la vie qu'il était semblait reprendre dans le don de lui-même des formes nouvelles pour ses créations du lendemain. Sa suprême journée, que le travail avait tout d'abord emplie et qui venait de trouver sa

(*) Discours prononcé par M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres, aux obsèques de Catulle Mendès.

récompense dans le jeu ardent des idées, résume bien cette longue existence d'artiste qui se reposait de son effort personnel pour la Beauté en s'exaltant encore pour la Beauté dans ses conversations de chaque soir.

Comme il l'aima ! Ce fut son culte. Pour lui pas de but plus haut que de traduire en une forme harmonieuse son rêve devant la vie ou l'émotion qu'il en recevait. Pour lui l'art n'avait d'autre fin que lui-même. Il ne lui demandait pas d'être éducateur autrement que par le prestige des mots, la magnificence des visions et le relief des caractères.

Mais dans cette passion pour la Beauté, il apportait autant de clairvoyance que de justice. Ses plus violentes antipathies pour un écrivain ne l'eussent pas empêché de reconnaître les mérites de son œuvre. De même il avait l'ambition de comprendre les formes d'art les plus différentes de celles qu'il préférait. Ce fut l'une de ses noblesses littéraires. Pouvons-nous oublier que, directeur de l'admirable revue *La République des Lettres*, ce poète Parnassien fit bon accueil à *L'Assommoir* d'Emile Zola, dont la publication venait d'être peureusement interrompue dans un journal quotidien ?

Mais quelle ferveur sans réserve, quel enthousiasme éperdu pour toute beauté en accord avec la conception qu'il en avait lui-même ! Par exemple, malheur au téméraire qui, lui présent, se fût permis quelque irrévérence pour la mémoire de Victor Hugo ! Dans ses causeries de toute heure, dans ses conférences, dans ses critiques, son admiration savait être admirablement éloquente et persuasive. Comme il évoquait bien les splendeurs de la forme, la magie des rythmes et des mots, le choc tumultueux des passions ! S'il parla toujours avec bonne grâce des pièces aimables dont tout le mérite est dans le sourire, c'est pour les belles œuvres lyriques ou profondément humaines qu'il réservait les éclatantes fanfares de

ses dithyrambes. A une époque où l'on semble s'accommoder plutôt de passionnettes frivoles, il ne cessa de défendre les fortes et pénétrantes études de passion. Ce fut l'une des caractéristiques de sa critique où il apportait tant d'érudition, de goût et de lyrisme.

D'ailleurs, dans ses romans, comme aussi dans ses vers et dans son théâtre, avec quelle hardiesse, quel art et quelle force il évoqua les passions dont l'humanité frémit et se crispe ! On répète volontiers de lui que c'est un romantique. Ne serait-il pas plus juste de dire que, comme tous les beaux écrivains, il amplifie tout ce qu'il veut rendre ? Il observe ou, mieux encore, il imagine la vie avec justesse et clairvoyance. Mais avec quelle maîtrise son lyrisme la transpose ! Sous sa plume, le réel devient une féerie pittoresque et tragique. Mais du moins garde-t-il toujours assez d'humanité pour nous émouvoir autrement que par la splendeur de la phrase. Des aspects du monde Catulle Mendès ne nous montre que ceux qui l'intéressent le plus, qui lui permettent le mieux ces interprétations lyriques de la vérité. Aussi, en raison même d'un tel choix, les personnages de ses romans ont-ils presque tous un saisissant relief. Ardentes sont leurs passions et avec quelle frénésie ils s'y abandonnent ! Mais, si exceptionnelles qu'elles puissent être parfois et si puissamment accentuées qu'elles s'offrent à nous, elles n'en sont pas moins d'une attachante humanité.

C'est plutôt par la langue que Catulle Mendès serait un romantique, s'il n'était tout simplement un écrivain qui, héritier de la palette merveilleusement enrichie par les romantiques, s'est créé lui-même un style approprié à sa personnelle vision. Les rythmes de sa prose sont encore plus souples et plus variés que les rythmes de ses vers. Et si elle peut n'être pas toujours exempte d'une magnifique surcharge, de quel

éclat et de quelle chaleur elle rayonne ! Du reste, cette complexité brillante ne fait que la mettre en plus complète harmonie avec les fastueuses subtibilités qui caractérisent l'œuvre d'un tel écrivain, poète jusqu'en ses moindres pages.

Pendant plus de cinquante années, il a, poète, romancier, dramaturge et critique, créé de la Beauté et lutté pour la Beauté. Nulle vie plus laborieuse que la sienne. Tandis qu'il écrivait tant de livres, de pièces et d'articles, il a trouvé le moyen de connaître la pensée et l'art de tous les siècles et de tous les peuples. Comme ses camarades du Parnasse, il possédait une très forte culture. Et dans le compte rendu le plus hâtif de la plus médiocre pièce, on en retrouvait avec plaisir la trace.

C'est que, à toute heure et sur tout sujet, il éprouvait une satisfaction d'artiste à s'entretenir, par la parole ou la plume à la main, de l'art qui fut la passion continue de sa vie. De même que, après ses plus rudes journées de labeur, il prenait plaisir à toute causerie sur la Beauté, de même, malgré son long effort d'écrivain, le travail, loin de le fatiguer, lui était encore une joie. Pas d'article qu'il n'écrivît, comme il parlait, dans une exaltation de bataille, pour défendre, sous n'importe quel prétexte, les idées qui lui étaient chères.

C'est peut-être à cause de cette flamme intérieure, de cette passion combative pour l'art et pour le beau que, au lieu de laisser voir une lassitude — pourtant bien légitime après une œuvre si abondante et un pareil labeur — il portait si fièrement et si allègrement au milieu de nous ce visage où la vie avait pu mettre sa griffe sans altérer son air de force et de bonheur.

Les hommes de notre génération n'oublieront jamais la parole vibrante, le rire jeune, le geste fougueux de ce poète qui promenait avec tant d'exaltation son rêve à travers la vie,

et, soit qu'il écrivît, soit qu'il parlât, l'exprimait avec tant de lyrisme.

Saisissante figure d'écrivain passionné, de valeureux homme de lettres, dont l'œuvre si variée et si prestigieuse, le haut talent, le savoir, le culte ardent pour toute Beauté méritent l'hommage des artistes, et dont notre histoire littéraire gardera le souvenir.

GEORGES LECOMTE

VERS DE MINUIT

L'immense douleur de minuit
Plane sur toute la nature.
Au ciel, nulle étoile ne luit,
Rien n'annonce l'aube future.

Elle tombe si lentement,
La pluie, invisible et si tiède.
J'appelle désespérément.
Ah! qui me viendra donc à l'aide?

La pluie et cette obscurité
Et dans mon cœur quelle détresse ?
Je suis comme un être hanté
Par le bonheur qui le délaisse.

Comme un être hanté, j'ai peur.
De toute ma douleur, je tremble.
Voilà le bonheur, le malheur,
Frères que mon destin rassemble.

L'un pose un baiser sur mes yeux,
Puis des deux mains voilant sa face
Se détourne et me dit adieu,
S'envole et dans la nuit s'efface.

L'autre m'enlace dans ses bras,
Souffle son haleine glacée
A mon visage, et dit tout bas :
« La ronde joyeuse est passée.

« Tu ne l'entendras plus jamais,
La chanson des beaux jours. Et pleure,
Pleure, les larmes désormais
Orneront seules ta demeure.

« Elles brilleront sur tes mains,
Et sous tes paupières meurtries,
Devant les pas sur les chemins,
Comme de pures pierreries.

« Recueille-les, sachant souffrir.
Elles sont l'unique parure
Qu'en don précieux puisse offrir
Au créateur la créature. »

Ainsi ta voix que j'entendis
M'a parlé, Malheur, ô mon frère !
Ainsi pour moi tu resplendis,
Ombre d'où jaillit la lumière !

Je t'écoute, seul, en tremblant,
Mais, par cette nuit que j'atteste,
Je te dis, le cœur pantelant :
« Sois béni, puisque tu me restes ! »

Et je sais qu'il est doux et beau,
L'ami couronné d'asphodèles
Qui renversera son flambeau
Si je te suis resté fidèle.

Entre le Malheur et la Mort
Qui donc se dira solitaire ?
Quand l'un veille, en l'autre on s'endort,
Et le bonheur germe sous terre.

ROBERT SCHEFFER

UNE AME D'ENFANT

(*Suite*) (*)

VII

Fête-Dieu

A Maurice de Noisay.

Au centre de la place triangulaire, plantée de pavés bossus, l'église romane est assise. Son clocher rond, percé de deux lucarnes, s'amuse à faire le hibou. Entre ses pattes de pierre, le portail, velu de sculptures, se creuse.

C'est le jour de la Fête-Dieu. Aux coins des rues, les reposoirs improvisés verdoient. Une odeur d'encens flotte vers le soleil. Il y a de la joie dans l'air.

La chambre donne sur la place, et sa fenêtre large ouverte hume la vie. Le corps usé de la vieille maison se réchauffe. Sous les pas invisibles des ancêtres réveillés, le plancher, piqué de vers, craque par moments. Des souris grignotent dans l'armoire.

En la bibliothèque d'acajou, les livres innocents et moisis se serrent. Le *Magasin Pittoresque* côtoie *Paul et Virginie*, la *Vie des Saints* rivalise avec *Un voyage chez les Chippeways et les Pawnies de l'Amérique du Nord*. Les reliures dorées ont des airs de fête.

(*) Voy. *Vers et Prose*, t. xv.

Les rideaux du lit, doucement agités, sont pleins de mystère. La glace sur la cheminée se fige plus brillante.

Dans la cour, sur la plate-bande étroite comme une tombe, un vieil arbre, pour parvenir au soleil, agrippe le mur avec désespoir.

Les trottinements invisibles du grenier, parmi les pommes éparses, s'arrêtent puis recommencent. Un rai de jour, regard divin, perce le toit.

Et dehors, sur la place, les fillettes blanches, en chantant, sèment des roses.

VIII

La Rue

A Maurice Barrès.

C'est une rue étroite de province, toute simple, sans trottoirs, avec un ruisseau au milieu. On l'appelle la rue Coq-en-Pot. Rarement les voitures y passent, car elles s'accrocheraient aux bornes. Quelques maigres chats rôdent à pas de velours. Un chien jovial et bon enfant, toujours affairé, çà et là zigzague.

Les maisons, mal alignées, dès l'aurore s'éveillent et les boutiquiers ouvrent leurs volets. Les commères, d'une porte à l'autre, se parlent pour

ne rien dire. Les pavés pointus vous font mal aux pieds.

Les fenêtres à guillotine coupent des têtes de jeunes filles qui rient parmi les capucines. Un orgue de Barbarie, doux et triste, ruisselle en gouttes sonores.

Le soleil tombe dans la rue comme dans un puits; le soir, des becs de gaz clignotants s'allument, mais le vent frôleur parfois les éteint. Alors, dans la rue déserte, la lune froide veille, solitaire. Les silhouettes des maisons, comme des ombres chinoises, surgissent et sur le sol jaune, les moindres objets prennent de l'importance. Un tesson de bouteille brille et vous regarde.

La rue, innocente et paisible le jour, devient démoniaque et tragique. Là-bas une porte violemment éclairée encadre le visage plâtré d'une femme dont les yeux noirs ont un ignoble sourire. On croirait une boucherie close et c'est le temple de l'Amour.

IX

L'Enfant Malade

A Charles Grolleau.

Par une grise matinée d'hiver, l'enfant, de son lit fiévreux, regarde tomber la neige. Avec une obstination lente et silencieuse, dans la cour de la maison, elle tournoie et s'amasse. Aux vitres froides des fenêtres, ses fleurs fragiles se brisent. Quelques traces de pas sur le sol ouaté, évoquent à l'esprit vacillant du malade les pistes d'Indiens de Gustave Aymard, tandis qu'en face de sa chambre monte le chant d'une négresse nostalgique et dolente :

Toujours travailler, jamais reposer...
Ah ! rendez-moi ma Guadeloupe et ma Savane...

L'enfant rêve d'autres pays, de ceux qu'il ne connaît pas et dont lui parlent les livres : forêts où les serpents s'entremêlent aux lianes, déserts où les palmiers rafraîchissants surgissent, ours blancs à la dérive sur les banquises des mers polaires... Il pense au capitaine Nemo, Providence à la barbe fluviale, dans les flancs du *Nautilus*... Il songe aux naufragés de la mer de glace, aux bouteilles que le Gulf-Stream entraîne, dernier espoir, à la voile libératrice qu'on découvre à l'infini de l'horizon... Il se perd comme le Petit Poucet, dans la forêt de givre qui miroite aux merveilleuses fenêtres... L'enfant rêve d'autres pays.

Le vésicatoire fait mal.

Dans la cendre chaude de la cheminée, deux pommes luisantes sourient, se gonflent et se craquèlent.

O joie de songer que tout à l'heure le méchant vésicatoire, dans la cheminée, flambera !

Sur une table, près du lit, la veilleuse blanche est une âme amie. En silence, elle parle à l'enfant et lui dit qu'il ne peut mourir tant que sa flamme vivra. Chère petite veilleuse diaphane et consolatrice, tu es la confidente et l'espoir.

Mais soudain de grandes chauves-souris accrochent aux rideaux leurs ailes d'ombre. Et derrière la tête vacillante de l'enfant, des êtres méchants s'agitent, des mains invisibles entre-choquent des pierres à ses oreilles bourdonnantes; sous un souffle inconnu, la flamme de la veilleuse tremble et vacille, près de s'éteindre.

X

Les Jouets

A Rémy de Gourmont.

Les jouets sont des amis d'enfance qui ne grandissent pas.

Chapelets d'oursins qui sentent le sel et vous, coquillages nacrés où l'on entend encore murmurer la mer...

Petite poupée incassable, au ventre plat, à la robe verte, petite poupée dont les yeux noirs, aux longs sourcils, rient dans une tête de porcelaine...

Chariot de bois blanc, chargé de sable, dont la clochette tinte à chaque tour de roues...

Boîtes vitrées où dorment les soldats de plomb rouges et bleus, et les sapins fixés sur leurs pieds ronds avec de la colle forte...

Arche de Noé, toute rose, dont le couvercle se soulève sur une ménagerie de bois...

Vélocipédiste au chapeau brillant, aux culottes bouffantes, qui se redresse avec fierté mais qui si rarement marche droit...

Petite levrette de porcelaine, au poitrail blanc, au collier bleu...

Perroquet jaune qui crie quand on tire sur une ficelle...

Minuscule chemin de fer aux wagons rouges et verts...

Fort de zinc que les soldats français prennent d'assaut, malgré la défense héroïque, sous le bombardement des pois...

Armée de terre cuite où les grenadiers de la Garde forment le dernier carré de Waterloo...

Qu'est devenue la jeune fille brune et si douce qui me fit jouer, tant de fois, avec vous ? jeune fille si douce qu'on l'appelait Blanche... Gracieuse figure de femme penchée sur mes jeunes cheveux, grande sœur que j'aimais, où es-tu ?

Les jouets sont des amis d'enfance qui, du moins, ne vieillissent pas.

XI

Paysages

A Maurice de Faramond.

Dans le cadre plat de la portière, au roulement interminable du train, une suite de paysages :

Le ciel et la campagne ont un grand air triste.

Dans un pré, des pigeons planent et s'abattent comme des prospectus.

Un fossé avec du café au lait dedans.

Sur une maison, des briques datent : 1858.

Au loin, une forêt bleue se masse et s'aplatit.

Des champs en chocolat se succèdent.

Sous le ciel de nacre, des linges flottent.

De la maison dont les briques datent : 1858, la fumée s'étire et, en lambeaux de gaze, se déchire.

Champs en chocolat, tranchées en nougat.

Le train est comme un scalpel qui coupe des peaux malades.

Les fils télégraphiques descendent, montent, redescendent, remontent, interminablement. Aux stations, la sonnerie électrique chante, énervante, sans cesse. Le marteau frappe sur le timbre d'un air bon enfant. Et ces poteaux où l'on peut entendre « le bruit de la mer » !

Une femme (chapeau d'ecclésiastique) porte un drapeau rouge ; sur la route, une voiture de meunier attend ; cheval inquiet ou qui somnole.

. Un train siffle, passe, roule au loin. Plus rien que les « cris-cris » dans la haie.

Champs violets, champs jaunes, champs rouges !

Sous le soleil, des terres de labour comme de la viande fraîche.

A l'intérieur du wagon : un chasseur en velours, une grosse dame, une maigre *demoiselle*. Gens, très comme il faut.

Le chasseur a des guêtres et une tête d'assassin.

La dame, lunaire.

Sa fille, éclaboussée de taches de rousseur. Elle lit ? *Adèle et Théodore* ou le *Trésor perdu et retrouvé*, premier prix de *conduite*, approuvé par un archevêque. Mame, à Tours, éditeur. Et cette reliure avec de l'or ! Infatigablement les roues chantonnent : *Ma-ma-tour... Ma-ma-tour... Ma-ma-tour...*

Le chasseur a bâillé, la dame bâille, sa fille aussitôt bâille.

Le chasseur... Que cherche-t-il dans son sac, fébrilement ? *Briser la vitre, tirer l'anneau, agiter le bras par la portière* : il aura bien le temps de nous tuer.

Dans un pré, des pigeons planent et s'abattent, comme tout à l'heure.

Un train siffle et passe, encore comme tout à l'heure.

Au loin, une forêt... Pourquoi toujours au loin ?

Sous le soleil de nacre, des nuages obèses déambulent.

Et toujours les fils télégraphiques montent et descendent, remontent et redescendent, brusquement coupés par des poteaux où s'accrochent des tasses à café.

Le ciel et la campagne ont un grand air triste.

La grosse dame, congestionnée, ronfle. *L'Univers* glisse sur son ventre ballonné dont l'étoffe noire luit de crasse. Sa fille observe obliquement le chasseur à la tête d'assassin... Gens très comme il faut.

— « Hesdigneul ! Les voyageurs pour Saint-Omer changent de train ! »

Oh ! ennui de vivre...

Le Moulin

A Emile Bernard.

A la hauteur du pont de pierre, la ferme du moulin surgit au milieu des arbres.

Dans le sentier rocailleux qui longe la rivière basse, dont la nappe claire s'éraille aux pierres de son lit trop large, les grandes aubépines, mouchetées de neige rose, vous arrêtent au passage. Contre les rives bordées de joncs, l'eau nonchalante dépose une poussière d'or que les poissons tachent d'ombres mouvantes.

Au bruit de mes pas qui raclent les pierres du sentier, un chien aboie. Le père Leroy est dans la cour, le rabot en main, toujours occupé à réparer quelque chose. Il travaille sans cesse, avec des soins lents.

Blanchi par les ans et poudré de farine, il a des lèvres railleuses et des yeux rieurs.

Sa femme, une petite vieille toujours grignotant, trottine par la maison. La cuisine est la pièce principale du logis. C'est une vaste salle badigeonnée de bleu et de jaune, pavée de dalles

rouges. Aux solives du plafond, la peinture écaillée laisse voir le boisjaunâtre. La cheminée, avec sa plaque de fonte au soleil noir et son chaudron qui chante monotone, recouvre de son manteau le fauteuil du père Leroy et le feu où d'énormes bûches pétillent; dans son rideau fleuri volent des tourbillons de mouches ; les chenets, roux de rouille, sont des têtes de vieillards ; le vieux fusil de chasse dort au mur où voisinent deux portraits : le père Leroy, en caporal, avec des épaulettes comme des pâtés; Napoléon III, empereur des Français, donnant la main à son épouse, sous les ailes protectrices d'un aigle qui les regarde.

Près de là, des assiettes colorées montrent un coq, une fleur de lys, un chien en arrêt, un chasseur qui embrasse une bergère, auprès d'un ruisseau.

Le buffet, très large, se tapit près de la table blanche de lessive, pleine de ronds de cidre que cernent les mouches ; le balancier du coucou titube, monotone, et la cage aux tourterelles roucoulantes emplit la salle d'une tristesse vague.

Dans la pièce voisine, le lit des vieux côtoie l'armoire mystérieuse que l'on entend craquer la nuit ; sur l'étagère, une bergère et une cocotte en terre cuite conversent, entre les bésicles et le paroissien.

Le moulin communique par une porte basse. En entrant, on est étourdi par le ronron des engrenages, qui vous force à parler haut. Sur les murs se voient la chanson de Marlborough, illustrée en couleurs, la carte de France électorale, le portrait de Bismarck, ornementé d'une pipe au crayon, un Gambetta, la tête haute, un Thiers huppé, la main dans sa redingote. Le fusain, sur les murs, a crayonné des choses grotesques, de pauvres petits soldats à taille fine, étriqués dans leurs uniformes d'arlequins obligatoires.

Les meules, gorgées de blé, jamais repues, s'accroupissent dans l'ombre et le moulin s'emplit, de vacarme et de poussière.

Au premier étage, s'ouvre la porte du vivier, que l'on traverse sur une planche. La nappe d'eau va s'élargissant et reflète le ciel; près des vannes de la roue, une poussière galeuse ride le courant ; plus loin, dans l'ombre discrète des saules inclinés, les canards glissent en silence, avec le léger clapotement de leurs becs jaunes sur leurs plumes blanches. Lentement, la rivière s'étire sous les arbres, entre des rives incertaines, encombrées de roseaux brisés. Les nénuphars étalent au soleil leurs feuilles luisantes, parmi les araignées d'eau. Les nuages glissent comme un décor dans l'eau muette et lisse.

Dans la cour de la ferme où les chevaux viennent boire, le pas lourd, la tête basse, les granges ouvrent toutes grandes leurs portes à loquets de bois et l'on voit, à l'intérieur, les bottes croulantes, avec le van qui dort au fond. Un rais de lumière, par un trou, jette sur la paille un palet d'argent ; et la poussière, lentement, palpite dans l'air. Sous les portes mal closes des étables, des groins roses pâles, par moments, s'allongent.

Et la ferme s'endort, comme lasse, dans le soleil de midi.

(A suivre)

LOUIS LORMEL

POÈME

O toi que le hardi Printemps emplit d'émoi,
Enfant qui, souriante et rose, et plein les doigts
De parfums et de fleurs, m'offres dans la corbeille
De tes étroits baisers et le miel de tes lèvres
Sur la nacre des dents blanches comme le lait
Et le fruit de ta langue écarlate et le frais
Et double et musical repos aux seins nubiles
Ne t'en va pas, ne t'en va pas, ô jeune fille !
Avec tes bras d'enfant amoureuse, fais-moi
Sur ton corps dévêtu un asile où je sois
Muet comme la Nuit, triste comme l'Octobre,
Où — tandis qu'en baisers graves, je te pardonne
L'ivresse douloureuse et trouble de t'aimer —
Je puisse retrouver, dans quelque pli secret
De ta chair à jamais plus belle d'être nue,
Comme un regret d'amour ancienne souvenue,
Une feuille oubliée où se fane une odeur
De roses, de printemps, de jeunesse et de fleurs.

SYMBOLE

Captive de la vasque et des mailles que tend,
Aux bords de la rocaille, un lierre s'enroulant,
L'eau sans force où pas même une bulle soupire
Dans le jardin muet pensivement expire,
Et voici que du fond ténébreux du bassin
De rouges poissons clairs montant comme un essaim,
Frappés par un rayon de soleil, ont fait sourdre
Du cœur glacé de l'eau des gouttes de sang pourpre.

GUY LAVAUD

TOAST AU BANQUET SAINT-POL-ROUX

Le 6 février 1909.

Mon cher Saint-Pol-Roux,

On m'a demandé de saluer, au nom de ma génération, votre heureux retour parmi nous. Mais, en vérité, vous n'étiez pas absent. Douze années n'ont pu affaiblir, dans le cœur et l'esprit de vos amis, le sentiment de votre constante présence. Nous pensions simplement que vous attardiez un peu votre fantaisie de cueilleur d'images dans quelques reposoirs de votre procession à travers la vie : et si, parmi ces reposoirs, vous ne comptiez plus les rédactions de revues ou les réunions d'écrivains, c'est qu'on s'y repose infiniment moins bien qu'au soleil de Marseille ou dans le grand vent des côtes de Bretagne. Vous étiez toujours avec nous cependant, par d'admirables pages de prose lyrique qui nous racontaient, en la magnifiant, votre libre existence. Nous les recevions de Camaret ou de Saint-Henry comme si quelque mécène prestigieux et lointain s'était avisé de nous faire cadeau tour à tour, pour enrichir notre galerie littéraire, d'un Cottet sombre et grave ou d'un éblouissant Monticelli.

Je serais donc bien embarrassé pour vous féliciter d'un retour, n'ayant jamais eu la sensation que vous soyez parti. Vous reprenez contact avec des camarades, et vous voyez qu'ils sont tous venus. Mais un artiste de votre rang ne revient pas

plus aux Lettres qu'il ne les eût pu quitter : il y garde son siège inamovible, sa place que nul autre ne pourrait tenir.

Il en est auxquels suffit, pour reposoir, un calme logis aux Batignolles, comme le noble rêveur et le grand poète qui préside notre union ce soir (*). Il en fut un dont vous n'entendrez plus la voix inoubliable, et au génie duquel suffisait l'humble maisonnette fleurie du pont de Valvins.

Il en est d'autres, par contre, qui sont allés chercher leur reposoir jusqu'en Extrême-Orient, comme notre cher, admirable et un peu farouche Paul Claudel. Mais toujours ceux dont l'œuvre compte vivent chez nous, en nous : et dans notre patrie d'artistes, il n'y a de distances et d'absences que celles de l'incompréhension.

Depuis l'époque déjà lointaine de la Pléiade, où vous conteniez, dans la forme classique de vos premiers poèmes, l'extraordinaire effervescence décorative de votre nature ; depuis l'époque du *Bouc Emissaire* ou de *Madeleine aux parfums*, jusqu'à l'épanouissement somptueux du *Pèlerinage de Sainte-Anne*, de la *Pêche des goëmons*, de ce chef-d'œuvre en gris et noir qui s'appelle *Verlaine le Pâtre*, jusqu'aux *Saisons humaines* ou à la *Dame à la Faulx*, que d'années écoulées, mon cher Saint-Pol-Roux ! Votre faculté d'analogies antidate le symbolisme. J'étais presque un enfant lorsque vous étonniez si fort le public en répondant à l'enquête de notre ami Jules Huret par une déclaration dont la fantaisie ingénue, insolite et malicieuse instaurait le Paraclet des poètes, et prolongeait votre beau nom sonore d'une plus audacieuse sonorité.

Vous étiez notre aîné : et cependant, vous apparaissez encore comme le plus pénétré de fraîcheur, le plus investi du

(*) Le banquet en l'honneur de Saint-Pol-Roux était présidé par Léon Dierx.

charme et de la vivacité de la jeunesse de l'âme, la seule qui compte, dans votre œuvre dorée de soleil et baignée du vent salubre de la mer. Pourquoi auriez-vous assisté personnellement à une évolution qui déguisait tour à tour l'insaisissable idéal sous les noms de symbolisme, de naturisme, ou d'humanisme ? Toutes ces nuances, dont l'inquiétude faisait des programmes d'écoles, étaient dans votre œuvre depuis que la force de l'originalité vous avait fait écrire. Vos allégories métaphysiques étaient évoquées en pleine nature et toujours profondément humaines. Nous classions les pétales desséchés dans l'herbier de la critique, mais vous cueilliez les fleurs vivantes sous la forme du genêt d'Armorique ou du thym provençal. Vous étiez comme l'enfant que nous montre Novalis dans *Les Disciples à Saïs*, « assis sur le sable, jouant avec les forces et les apparences ». Dans le champ des concordances subtiles et des métaphores éclatantes, votre imagination hallucinée et radieuse se promenait comme une autre Dame à la faulx, la bonne et belle moissonneuse celle-là : vous rentriez enivré du rythme de la mer et du parfum des prairies, et tandis que nous discutions, vous nous envoyiez des proses qui embaumaient comme des bouquets. Vous voyez bien que vous étiez libre de choisir votre heure, et que nous n'avons rien de nouveau à vous apprendre. C'est de vous que nous aurions appris, au contraire, si nous avions pu l'oublier, que les écoles ne sont rien, que seuls importent l'entière sincérité de l'émotion, l'état jeune de l'esprit devant la vie, et la résolution de ne rien admettre contre son devoir d'écrivain. C'est pour avoir donné ces règles à votre vie, très-fièrement, que vous pouvez, vous l'ouvrier de la première heure, écarter d'un geste ces douze années pour nous apparaître aussi l'ouvrier de la dernière heure, « riche de ses seuls yeux tranquilles », aussi actuel que le plus jeune de ceux qui sont à cette table.

En cette dernière heure, quel travail a été achevé ? Vos projets sont personnels, et on ne m'a prié que de vous dire la bienvenue. Mais je sens bien que cette question est sur les lèvres de tous et que votre vieille amitié me pardonnera de la poser. Quoi qu'il en soit, Saint-Pol-Roux, de la *Dame à la faulx* qui suffirait à la gloire d'un poète, ou de quelque autre drame imbu de clarté latine ou de mélancolie bretonne, laissez-moi vous dire avec quelle sincérité, avec quelle affection enthousiaste tous, ici, souhaitent pour votre œuvre tragique une révélation éclatante dont tous vous seront reconnaissants, parce qu'elle marquera une date et une revanche dans la renaissance du drame idéologique. C'est à cette belle soirée, à cette belle bataille, à cette haute et joyeuse espérance, autant qu'à toute votre œuvre, que je songe en levant mon verre.

CAMILLE MAUCLAIR

ÉCHOS, VISIONS ET PARFUMS

ÉCHOS

J'entends ta voix, Madeleine. Ta voix du matin brillait ainsi que le soleil nouveau et s'éveillait parmi les trilles des oiseaux. Ta voix du soir grave et fidèle, tandis que s'enlaçaient nos paroles sous les branches, avait la douceur des odorantes chapelles. Ta voix boudeuse, aux heures moroses, s'assourdissait d'anciennes larmes que tu n'avais pas versées. Ta voix joyeuse était touchante comme celle d'un enfant qui s'étonne.

Madeleine, j'entends ta voix.

J'entends ton rire, Madeleine. Ton rire des jours heureux s'élançait, bondissait et rebondissait, tel un ruisseau qui chante et cascade au caprice de son lit caillouteux. Ton rire des jours mauvais, ton rire qui ne voulait pas finir retentissait sur les notes aiguës du fifre d'un pauvre homme qui pleure et joue. Ton rire furieux avait le bruit d'une toile qu'on déchire. Ton rire content tintait comme des pièces d'or jetées dans une sébile.

Madeleine, j'entends ton rire.

J'entends ta chanson, Madeleine. Ta chanson, parfois, parlait d'autrefois. Ta dodelinante chanson aux refrains

suaves et lents disait la vieille mère loin de son enfant. Ta chanson aussi parlait d'aujourd'hui. Roses fanées et bouches fermées, amour éternel et cœur fidèle, illusions et trahisons, tous les refrains du sentiment, tu les disais. Et tes chansons sages et folles boitaient sur leurs pieds, invariablement.

Madeleine, j'entends ta chanson.

VISIONS

Je vois tes yeux, Madeleine. A ton réveil, les merveilleuses caravanes de tes rêves venaient disparaître et laissaient dans tes yeux un peu de la poussière d'or qu'elles avaient soulevée. Le désir naissait dans tes yeux comme au ciel naît l'orage et tes prunelles assombries m'invitaient au plaisir. Tes yeux limpides, tes clairs yeux si avidement interrogés savaient, quand tu voulais, ne rien refléter. Tes yeux, souvent, étaient mornes comme un vice très vieux.

Madeleine, je vois tes yeux.

Je vois ton corps, Madeleine. Ton corps se dressait et fleurissait comme une belle plante dans la terre grasse. Ton corps très blanc fondait sous le baiser ainsi que la neige sous le soleil. Ton corps dansait comme une goélette en délire sur la mer de mes désirs. Ton corps était walloné comme un jardin dessiné par un goût capricieux. Il y avait au creux de tes hanches, entre tes seins, dedans l'arc mol de ton bras des anses

chaudes et de même que l'on recherche auprès des flots murmurants un tiède asile où s'alanguir, je m'y accommodais rêvant, écoutant tes soupirs.

Madeleine, je vois ton corps.

Je vois tes mains, Madeleine. Tes mains éclataient sur ta jupe comme des joyaux sur le pourpre velours. Tes mains palpitaient, passaient et repassaient comme un vol de colombes. Tes mains brillaient comme des instruments de torture et comme les objets du plaisir. Fermées, elles étaient une arme brandie. Ouvertes, elles dispensaient des aumônes non pareilles. Elles étaient magiciennes, tes mains, escamotant mes souffrances et subtilisant mes soupçons. Elles étaient musiciennes tes mains, perlant les gammes de tes caresses.

Madeleine, je vois tes mains.

PARFUMS

Je sens ta chevelure, Madeleine. Pareil au voyageur qui, las des routes brûlantes, cherche l'ombre et la fraîcheur de la forêt, je voulais la fraîcheur et l'ombre de ta chevelure après avoir erré par les chemins sinueux et animés de ton corps. Ta chevelure était un immense bois nocturne plein de balsamiques senteurs et d'un vaste silence. Ses tenaces aromes me pénétraient et prisonnier de leurs philtres, je demeurais en cette retraite, oubliant le monde alentour et m'oubliant jusqu'à moi-même.

Madeleine, je sens ta chevelure.

Je sens tes lèvres, Madeleine. Tes lèvres, pour mes lèvres assoiffées, avaient la saveur d'une framboise juteuse que l'on écrase un après-midi d'été. Tes lèvres, pour mes lèvres insatiables, étaient comme une grenade ouverte dont on presse la liqueur parfumée. Tes lèvres décloses du matin embaumaient comme aux plate-bandes s'exalte l'encens des roses ouvertes et tes lèvres du soir, tes lèvres jolies et trop cueillies, demi-fanées, n'avaient plus qu'une douce odeur affaiblie.

Madeleine, je sens tes lèvres.

Je sens tes robes, Madeleine. Tes robes étaient aussi nombreuses que tes caprices, aussi diverses que ton humeur. Certaines de velours pulpeux, te paraient comme une idole et te donnaient un orgueil éphémère. Elles gardaient, celles-ci, en leurs plis lourds, les relents des fêtes. Certaines, simplettes, de linon ou de batiste, fleuraient le parfum des champs et des prairies. D'autres odoraient le péché et d'autres avaient la troublante senteur d'une minute qui fut exquise. Mais sous tes robes, Madeleine, se tissait à mailles serrées, l'ensorcelante tunique de ton intime arome ; mais sur tes robes, Madeleine, tombait l'aube prestigieuse brodée de tous mes rêves.

Madeleine, je sens tes robes.

ALBERT DE BERSAUCOURT

UN SOIR D'ÉTÉ AU BORD DES EAUX

L'Heure passe

Le soleil verse à longs flux d'or son fécondant génie
A la terre, et l'été brille dans le gazon.
Pour quelques derniers jours la nature et ma vie
Ont la même saison.

Oh ! je sais que demain déjà, là-bas, la jeune aurore
Ne ressemblera plus à sa sœur d'aujourd'hui,
Et qu'en bien regardant j'y pourrai voir éclore
La face vague de la nuit.

Et je pense à qui sut, joyeux, semer et qui moissonne.
Le signe des moissons flamboie aux cieux chantants.
Les hommes de mon âge ont des greniers contents.
Moi, pour m'être au berceau du rêve assoupi trop longtemps,
Seul j'aurai les deux mains vides des fruits d'automne,
Et seul le cœur, en vain, plein toujours des fleurs du printemps.

Le Soir sur les Eaux

Il a fait chaud. On étouffait. Au bord fleuri des eaux,
Les couples sont venus se baigner de fraîcheur.
J'entends les feux chanter, mais mouillés de rose langueur,
Dans leurs voix, et leur rire, et les bouquets d'oiseaux.

Et le soleil qui sombre est dans l'air un adieu touchant.
Et son âme s'éteint à mes pieds dans les eaux,
Comme s'éteint en moi mon amour où luit le couchant.

Mon amour qui ne fut, dans la jeune nature,
Que le souffre-douleur d'une insaisissable aventure,
Mon amour dont les yeux trop profonds, sans bandeau,
Voulant unir le Rêve et la Vérité qu'ils implorent,
Scrutaient, fouillaient, songeaient — quand il faut qu'on adore ;

Mon amour qui, perdu, demandait sa Vierge à l'aurore,
Au fluide orient tous les matins nouveau,
Puis au miroir ardent des flots purs où midi se dore,
Va-t-il, comme ce jour qu'une agonie en feu colore,
Tomber, flamme, et mourir parmi le soir pâle des eaux ?

Mon cœur a trop pensé,
Mon cœur s'est trop bercé,
Dans l'intime, subtil, fuyant soupir des eaux.

Les Nuances du Couchant d'Amour

Jésus mourant donna tout son sang en apothéose.
Le soleil fait la même chose.
Le grand infini bleu boit un immense infini rose,
Et dans ce sang du dieu la nature rêve et repose,
Aspire avec bonheur des semences profondes
Qui peupleront demain les âmes et les mondes...

Quel démon veut encor que j'analyse ces nuances,
Quand, pour m'en caresser, j'allais en moi les enfermer?
Pourquoi faut-il toujours que j'y cherche l'Esprit qui pense,
Quand elles sont la Vie, et la Fleur du ciel et l'Enfance
Qu'il eût été si bon de simplement aimer ?

Ces reflets éclatants et ces lueurs mi-closes,
Pourquoi faut-il toujours que mes yeux las les décomposent
Et perçoivent le noir qui rampe au fond du rose?

Oh ! donnez-moi l'Amour, l'Amour sacré, l'Amour
De qui l'astral bandeau rayonne sur les choses
Et lui fait dans la nuit croire que tout est jour!

Mon amour est tombé sous l'eau pensive et noire et rose.

La Nuit

L'air sommeille enivré d'avoir bu tant de fleurs.
On ne voit plus les Enlacés venir des sentes,
Les beaux couples qui descendraient vers les lueurs
Du grand fleuve éveillé sous les barques dormantes.

Les couples se sont pris les mains et sont partis.
Seul reste un isolé plein de corolles closes.
Et sans savoir s'ils ont ailleurs des nids
Et si les robes, dans leurs frous-frous attiédis,
Caressantes, ont entraîné toutes les roses,

Moi, comme si j'étais un peu fou dans l'été,

Moi je suis là debout, cette nuit, sur la rive,
Près des flots où le jour un soleil a flambé,
Et je cherche, incliné sur leurs flammes furtives,
L'endroit calme et profond où l'amour est tombé.

La Nature répond

Ne cherche pas déjà l'amour dans le lit froid des ondes !
Le ciel n'a pas éteint dans les flots encor tous ses mondes.
L'amour emplit cette ombre, et si sa face de lumière,
Qui porta le soleil ainsi qu'une couronne altière,
A l'air faite à présent de sombres lueurs en poussière,
Il vit pourtant. Sans bruit, dans l'air, dans ton cœur, il écoute
L'Infini qu'on perçoit rôdant au lointain noir des routes.

L'amour est dans ce bois rameux où les Forces fermentent,
Dans l'orage qui couve aux étoiles que le vent hante,
Dans le sommeil qui sous tes pieds et sous la terre enfante...

Ne sont-ils pas en toi dans la nuit, ces vibrants feuillages,
Ce buisson d'astres grand comme les nombres et les âges,
Cette terre en travail et cet Infini, chaud d'orages ?

Flammes nocturnes

Une vapeur est sur les eaux : c'est comme un hâle
Où luit une âme blanche, inquiète et timide.
Et le silence entend vivre dans les flots pâles
Les somnolences d'or des beaux astres humides.

O chaleur ! cette nuit de juillet, accablante,
Fait crier la genèse aux flancs de la nature.
Et je sens aussi, moi, des dieux, des fleurs, des plantes,
Naître en mon sang qui monte avec la sève obscure.

Il me semble parfois qu'au fond de moi s'agitent
Des germes de soleils qui, tendus vers la vie,
Altérés de grands cieux où s'élancer, palpitent
En mon être pour fuir dans une ivre folie.

Il se mêle un soupir exhalé de la terre
Au fluide d'amour qu'épanchent les étoiles.
Des frissons lumineux caressent l'atmosphère
Et viennent tressaillir dans mes yeux, dans mes moelles.

Et c'est, dans les vents chauds, dans ma chair, dans les tombes,
Tout un captif essor de floraisons suprêmes
Qui veulent éclater et, bouillonnant, retombent,
Et disent, sans savoir, hélas ! à qui : Je t'aime.

Quels éclairs fous viendront délivrer cet orage
Prisonnier dans l'air lourd et dans mon songe en fièvre?

Quelle pluie, en longs fouets caresseurs et sauvages,
Quels chants pleins de baisers s'abattront sur ma lèvre?

Ma lèvre qui, depuis l'éternité peut-être,
Est fiancée au feu qui fit de sang les roses.
Ce feu qui nous consume et qu'on ne peut connaître,
Qui tue et qui des nids de la mort fait tout naître,
Pour le noyer et dans la foudre m'en repaître,
Oh! boire, fulgurante, une tempête éclose!

Minuit

Minuit!... Dans l'air, les sommeils lourds qui rôdent
Tout à l'heure rêvaient que la lune blanche était chaude.

Et moi j'ai rêvé, Lune ivre et calme comme les vignes,
Que tes rayons où, tout pâmés, les yeux de l'amour clignent,
Avaient sur l'eau pêché, comme en de grands filets, les cygnes.

Mais on ne voit plus rien que la nuit sans lacune.
Dans quels cieux sont couchés les cygnes enfuis et la lune?

Et mon amour, est-il, comme l'ont dit les ombres,
Couché sous l'eau, tombé dans les Moires du destin sombre ?

En regardant longtemps, sur les flots morts pleins de rayons,
Ces flammes à l'éclat de glace,
Il me semble que des serpents veillant au fond
Dardent leurs yeux fascinateurs à la surface.

Des Rêves froids, des Désirs chauds dans l'air fiévreux s'embrassen

LOUIS MANDIN



BÉCOT ET VIRE-MOUTARDE

Dessin de MAXIME DETHOMAS pour illustrer le livre de Paul Leclercq : *les Aventures de Bécot.*

LE COUCHANT (*)

Toutes les cendres d'or des pas de la journée,
Tandis que dans les parcs la brume éteint les chants,
Par le grand vent du soir des chemins détournées
Vont rallumer le feu des routes au couchant.

Voici dans les bosquets teintés du noir au rose
Les nuages passer, poèmes costumés,
Dont la forme et l'écho, de leurs métamorphoses
Renaissent sous le masque hors du jour consumé.

Voici se dessiner les sentiers et les plaines
Que nous suivions tantôt pour aller dans le bois ;
Voici les vieux décors des parcs et des fontaines
Dont un vers oublié soudain redit la voix.

Et nous voici debout au pied de la terrasse
Dont les longs jets d'eau bleus envahissent le ciel,
Où les nuages vont, poussières de l'espace
Dont le passage n'est que pour nous éternel.

L'obscure humanité chante pour les poètes
Dont les chemins aussi ne mènent nulle part,
Et dont nul ne connaît la véritable fête
Qu'en regardant le ciel, quelque soir, par hasard...

JULIEN OCHSÉ

(*) Extrait d'un volume de vers qui vient de paraître sous le titre : *Entre l'Heure et la Faux* (E. Sansot., *éd.*)

POÈMES DE SOPHUS CLAUSSEN

A l'Étranger

En voyage, au loin, on me demanda
En langue étrangère, mon nom, mon origine,
D'où je venais, où j'allais :
« Nous appelons notre pays le Danemark.

« Enclos et bercé par la mer, mon pays
S'étend en îles plates, en caps se prolonge ;
A l'endroit où les vagues meurent dans le sable blanc
Naît l'ondulation de l'herbe verte et drue.

« Sur l'herbe glisse l'ombre des grands hêtres bruissants ;
Le dur règne est brisé, maintenant, des chênes gris ;
Et, parmi des coteaux aux champs lourds d'épis,
Il est un peuple, un peuple libre et joyeux.

« La mer, ensoleillement bleu, qui baigne les côtes,
De sa molle douceur imprégna cette race.
Elle nous inclina au sourire comme aux larmes,
Et, chez nous, les femmes ont toutes les yeux bleus.

« Les flots d'un jour d'été au doux clapotement —
Ainsi les yeux des femmes sont bleus, entièrement.
En mai les frondaisons reverdissent partout ;
Ainsi le vert, le bleu, rien pour nous n'est plus beau.

« Quoique nous habitions loin dans le Nord brumeux
On nous dit le plus libre peuple de la terre.
Dans le noir sillon, derrière la charrue
Des hommes vont, soucieux de leurs droits et des lois. »

Printemps danois

La nature, mon amoureuse,
A mis son tablier
Son tablier d'anémones
Sur sa robe grise jeté.

La nature, mon amoureuse,
S'habille en robe du matin
De verts bouquets à sa ceinture...
Ah ! me voici bien mal en point !

Je suis assis dans le bocage
Sur le banc de bois vermoulu
Les yeux perdus dans une allée
Les mains jointes sous mon genou.

Je désire chaque jeune pousse,
Pourtant j'aspire l'air largement...
Ah ! cette fraîche robe
Verte et brodée de blanc !

La nature, ma chaste amie,
Me donne du soleil et de l'ombre,
Elle me donne les couleurs claires
Autour de son genou brodées.

C'en est presque trop pour mon cœur,
Mais voici que dans le jardin
Les trilles d'un rossignol me disent
Qu'un autre est aussi fou que moi.

La nature, ma jeune mère,
Me tend le coin de son tablier :
Les démons destructeurs s'apaisent,
Je suis dans mon paradis.

Labour au Printemps (*)

Non loin de moi, un paysan laboure sa terre ;
Il excite ses bêtes d'un ton monotone et bref.
Des corbeaux sautillent dans le sillon de la charrue,
Puis s'envolent au loin, par-dessus la tête de l'homme.

C'est une journée humide, alourdie de pluie,
Pénétrée d'un souffle haletant, comme celui
Qui gonfle les seins encore impubères d'une gamine de village
Dont les quinze ans ont faim de baisers...

On sent la douceur du soleil invisible.
Voici la saison des sifflets de saule ;
Sur une pierre, derrière chaque haie,
Un gosse assis s'absorbe à s'en tailler un.

Ici, dans cette nature, peut s'épancher mon âme assoupie
Et qui rêve, fatiguée non, mais taciturne ;
Le silence gazouille, mol et tiède,
Et l'espace clair et gris s'élargit autour de moi.

Lassé de combattre dans un pays assourdi
Qui ne s'inquiète ni des dires ni des pensées
Je voudrais être une chose, un ver
Qui rampe sur la terre humide et chaude.

Ah ! rejeter toute la défroque de l'esprit !
Comme la joyeuse rainette brune du marais
Bâiller ses coassements sous les larges patiences,
Manger et boire, engendrer et mourir...

En mai, tresser à sa belle une guirlande de feuillage,
Faucher de l'herbe verte pour sa vache rouge,
Et, le soir, danser une danse rustique
Dans la grange au sol de terre battue, foulée.

(*) Extrait d'un volume de poèmes intitulé : *Sifflets de Saule.*

Les Arbres

J'aime ce qui croît et croît sans relâche,
Sans demander l'assentiment des vents :
Les prés, les tumultueuses forêts ;
Je pense que les arbres sont gens de race noble.

Feuilles au chapeau et ceints de rude écorce,
Ils traitent de même chacun, brute ou courtois ;
Ils ne marchandent pas un peu de leur ombrage,
Ils ne médisent jamais ni de vous ni de moi.

A leur côté vous pouvez reposer,
Goûter sans contrainte la douceur qu'ils répandent
Toujours, libéralement et de leur mieux.

Ils savent l'art de croître et croître encore ;
Auprès d'eux un instant le larron se sent dieu;
Je pense que les arbres sont gens de race noble.

Marine

D'un bleu crispé, vers la côte escarpée
La mer chantonne; c'est la voix de l'aimée
Quand, en mules rouges, de son pas léger,
Je l'entends descendre, au matin, l'escalier.

Je vois, d'une colline fraîche de mousse fine,
Sur le Belt tendu le vin d'un air limpide;
L'ardent soleil me baise jusqu'aux moelles
Comme le jeune bonjour de sa bouche au sang pur.

Et je crois que, gisant parmi les algues, mort,
Si mon squelette blanchi remontait vers la flamme
Du jour, vers le baiser de ces rouges lèvres·
On verrait des fleurs jaillir de mon crâne.

Mousses

Un matin d'automne, le soleil absent,
Je sautai par la haie dans le parc sombre ;
Sur les sentiers bruns gisaient des feuilles éparses,
Des branches mortes, des gouttes de rosée séchées dans la pous-
— Un calme solennel comme en terre consacrée. — [sière.

Alors, derrière les arbres denses et métalliques
— Et l'endroit sacré se fit plus mystérieux —
Montèrent deux claires voix. Au bras l'une de l'autre
Elles s'avançaient, Elle et l'amie. Un chaud émoi me prit
Comme si les filles du dieu des bois, éveillées, s'approchaient.

Nous allâmes à l'étang verdi de lentilles d'eau
Et bordé de fougères où les cygnes reposent.
Elles marchaient à pas gais dans leurs souliers craquants ;
Sa bouche semblait scellée, calme comme celle d'un dieu des bois ;
Et ses pensées croissaient parmi la mousse et se perdaient.

Nouvelle

La vie est ainsi faite de hauts et de bas,
La vie est ainsi faite de flux et de reflux ;
Que celui qui ne sait rien de mieux que ce qu'i a
Se résigne à son sort et se contente ainsi

Ils s'étaient épousés, elle et lui,
Pour s'être l'un de l'autre épris ;
Advint de là que des larmes coulèrent :
Séparés, de regret ; unis, de peine amère.

Combien de fois ils se quittèrent par dépit,
Combien de fois les rapprocha leur ardeur impatiente,
Qu'il nous en souvienne bien et les uns et les autres,
Nous qui souvent pour l'ombre avons lâché la proie.

Ils pleuraient, ils se disaient adieu;
Ils se sentaient libres comme un oiseau dans les nuages;
Un jour passait, un soir aussi; ils jetaient autour d'eux
Des regards de joyeuse attente dans la ville insoucieuse.

Mais venait le matin et un matin encore,
Des heures de froide lumière qui s'égouttaient avec lenteur:
Puis, au quatrième jour, il s'éveillait un rêve
De printemps, de forêts, de roses, d'enlacements,

Un rêve d'été et d'intime douceur,
De caresses légères dans les prés et sous les branches;
Ensuite c'était une journée de baisers et de larmes
Puis une longue nuit de rires et de baisers.

Car la vie est ainsi faite de hauts et de bas,
La vie est ainsi faite de flux et de reflux;
Que celui qui ne sait rien de mieux que ce qu'il a
Se résigne à son sort et se contente ainsi.

Dans un verger

La tempête a-t-elle brisé le miroir ensoleillé ?
Mon âme s'est gonflée comme un linge au vent;
Eclair déchirant, tonnerre, averse,
La pluie à flots sur le feuillage vert...
Quand tout fit silence, tu étais à moi.

Il fait humide dans les allées de groseillers.
Maintenant que tout est calme se répandent les senteurs
De l'herbe trempée et de toutes.
Les fleurs des cerisiers, blanches voûtes,
Dans le clair océan de l'air.

Laisse-moi marcher tout près de toi
Vierge frêle aux yeux sombres;
Tes mains, blanches comme les fleurs du verger,
Qu'elles se glissent autour de moi enlaçantes,
Toi, ma vigne aux flexions subtiles.

Et ta joue rose en fleur de pommier
Penche-la vers moi, baise ma bouche;
Tes lèvres sont parfumées et douces
Mais les caresses les plus tendres
Etincellent au fond obscur de tes yeux.

Mon bras posé contre ta nuque,
Ta poitrine appuyée sur mon cœur
J'entends ton plus léger soupir;
Je ne frissonne point dans la rosée,
A peine je frémis de délice.

Vers le bleu illuminé du couchant,
Les arbres fruitiers haussent leur splendeur.
Devant moi deux yeux qui s'étonnent,
Devant moi ton sein, et ton bras
Nu passé autour de mon cou.

Ton pied est humide, bien-aimée,
Tu embaumes comme le verger.
Mêlons nos baisers taciturnes;
Nous-mêmes nous sommes deux branches de pommier
Qui fleuriront et porteront des fruits.

SOPHUS CLAUSSEN

Traduit du danois par Guy-Charles Cros.

POÈMES EN PROSE

ORGUEIL TRISTE

Lorsque je te rencontrai, ce fut sans doute le soir même où je devais jouer le rôle divin d'Hamlet. J'avais déjà le fard de l'impossible sur le visage, et la flamme des passions imaginaires dans les yeux. Et je n'eus pas, ce soir-là, semble-t-il, le loisir de t'aimer, car il se célébrait dans mon âme une auguste cérémonie, avec des ors et des chasubles, et tu sais bien qu'aux fêtes de l'intellectuel, les sourires de la femme ne sont pas admis comme flambeaux.

Or, ce fut ce soir-là, pourtant, un soir de sourires fatigués et de lèvres pâles, que je te murmurai ce que vous auriez eu mauvaise grâce, madame, à ne pas prendre pour le plus délicat des aveux. Très impertinent, je baisai votre gant, et je fis le compliment qu'il fallait sur la fleur détachée de ma gerbe, et que vous aviez mise en vos cheveux. Et, vraiment, vous me parûtes si charmeuse et si rare, ce soir-là, que dans les musiques de l'orchestre, j'ai cru reconnaître la voix d'Ophélie, et je vous ai dit combien je l'aimais.

Vous m'avez aimé, dès lors, vous aussi ; mais, d'aimer l'art ou l'artiste, beaucoup sont morts déjà, prenez garde, et presque tous les autres sont fous. Ecoutez, voici que passent ceux que l'on ne doit jamais aimer :

Nos amours ont changé de pays et de lune. Nous sommes les adolescents adorables des musiques liturgiques et les servants de l'Eternelle Volupté. Mais nos voix meurent sur nos lèvres avant que nous ayons disparu ; et nous passons à travers les choses réelles, comme à travers les rues pittoresques des petites villes, faisant sonner le pavé nocturne, une troupe de comédiens et d'amoureuses que le vieux roi de Bohême envoie, pour ses joies, à son cousin, le roi de Thulé !

POUR UN DÉMON

Maintenant serais-tu à la veille de disparaître devant le fantôme de la vie nue, toi dont le sourire fut le phare de mon

autrefois ? La simple volupté, de ses mains de flamme, fermera-t-elle des yeux habitués au mystère ? Ne te verrai-je jamais plus, toi le maudit dont la présence insaisissable immortalisa mes inquiétudes, mettras-tu sur ton visage couleur de mon âme ce masque nouveau de magie d'être, en outre, le disparu ? Je voudrais que mes prières fussent païennes, pour te louer autant que je veux. Le héraut qui vint nous chercher à la naissance, pour nous amener jouer le rôle, portait un bracelet de diamants noirs.

Ton visage était de vent souple, et mes paroles ondoyaient vers toi comme la flamme d'un bûcher royal Tes ailes ombrèrent de crépuscule l'aube où ma tristesse violette se reconnut, dans les parcs où, là-bas, par-dessus la cime hautaine des arbres, les clartés mortes du couchant viennent pareilles à des sons de cors. Sur le sein des jeunes hommes, dans un beau conte d'antiquité, une cigale d'or en ciselure dort bercée par un collier d'ambre. Un jour vient qu'elle s'éveille, en écoutant battre leur cœur :

Je sais bien que je mourrai de ton amour, un jour ou l'autre, et que tu ne m'en sauras nul gré. Mais tout paré de dentelles tu te pavanes, laissant couler de tes mains longues tes langueurs, comme des flots d'opales perles, et tes frères d'exil venus à ta suite, en grand cortège, aux flambeaux, me regardent de leurs yeux profonds. Les poèmes qu'ils conteraient, si leurs lèvres n'étaient closes par le souffle lointain des mers, feraient pâlir de regret les vieux prieurs qui, levés à l'aube, penchent sur des missels jaunes leurs fronts usés par la clarté des cloîtres froids.

Tu es beau comme un péché, et tes regards sont troubles comme des prunelles où le spasme divin se joue. Nul ne se lassera de te voir passer. La grâce souple de ton corps est un hymne aux dieux légers. Tous les gestes disparus dorment aux creux de ta main. Tu es la tristesse, aussi. Toutes les voluptés qui sont d'ailleurs porteront la robe des encenseuses devant ta jeune volupté. Si quelqu'un les nomme, ce sera d'une syllabe éparse de ton nom.

Un souvenir, qui porte ton nom, après quelles générations disparues, et quelles apparitions furtives, en des villes usuelles, de jeunes filles aux beaux seins, éclairera la mélancolie des adolescents, attristés par leur cœur dans le futur, comme

une lanterne de songe aux verres de couleur, qu'un page inconnu, vêtu de blanc, viendrait balancer dans les silhouettes noires des arbres, à travers les parcs réels et lunaires de leur jeunesse d'amour.

CONSEIL

Comme je m'endormais sur quelque volume de vaine science ou de douloureuse beauté, le soleil qui teintait de jaune, languissamment, toutes mes pensées, disparut. Puis le petit jour succomba, avec un appel désespéré que j'entends encore. Ce fut la nuit sur les routes, et les vitres rouges aux murs du château perdu.

Mais vainement j'essayai de m'abandonner aux paysages qui naissent dans l'âme, et dont le dernier est sans cesse d'une plus navrante nouveauté. Tous les nuages s'étaient repliés.

Elle entra comme une habitude.

— Il ne faut pas, me dit-elle, demeurer dans l'obscurité. Je suis venue, et j'apporte les lampes. Tes paupières sont lourdes d'avoir lu. — Elle s'était émue en montant. Sérieuse, elle s'assit, une chère inquiétude dans la voix, et s'attrista sur les livres jaunes, aux titres noirs un peu usés.

— Voici longtemps que tu t'es enfermé avec les livres, et les poètes qui, morts, sont de lumineux démons, ont serré tes tempes aux feuilles des plus noirs cyprès. Il ne faut pas aimer les morts avant l'heure où nous serons morts. Lis les vers, tournant aux pages les volumes minces du temps passé ; ce sont des tombes légères que tu portes dans tes mains. Si tu voulais, si tu voulais, toutes les fenêtres seraient fermées. Les livres, au fond des armoires, se conteraient leurs histoires magiques. Nous abandonnerions les cités du Verbe et les fleuves bordés de remparts. Oh ! le beau fleuve ! Nous aurions le cœur plus gai. Nos épaules se courberaient sous l'espérance comme sous un cher fardeau. Je sais le mot de la vie. La seule chose est d'aimer. Tu n'as sûrement jamais aimé...

Je la regardai, et j'eus confiance. Mais elle demeura silencieuse et les yeux penchés vers moi. Bientôt ses prunelles ne furent plus qu'une lointaine clairière bleue. Dans les arbres, les mains liées, des jeunes filles dansaient en couronne souple.

GABRIEL DE LAUTREC

ICARE

A Paul Adam.

Fougueux, sa chevelure fouettée des vents de mer, quel homme traine ainsi le vertige à ses pieds? Son long cri de triomphe enlace les vallées de longs cercles d'échos tournoyant dans les airs.

Aurore! est-ce un esprit échappé des enfers ? Quel homme, avec deux ailes d'or, s'est envolé ? Il traverse en criant le ciel couleur de chair, qu'une aube verte encore glace de ses lauriers.

Il va. Le soleil monte. Il atteint sa lumière, s'enveloppe de rayons comme de voiles d'or, les perce de ses ailes, puis en sort tout en or. Son image et son ombre le suivent sur la mer.

Il court, il nage, il monte dans la chaude atmosphère, et s'y roule et s'y plaît. Quel homme ose voler ? A la renverse, il plonge, et c'est l'azur ! O sphères!... Son épaule plus largement a palpité.

Que l'azur est aisé! Il y tombe en volant ; son vol semble à loisir couler en gravissant. Il traverse, il déchire la grille bleue des vents, et rit, ayant brisé leur fragile prison.

La terre le regarde: il n'est plus qu'un point faible, un point d'or qui se perd dans les vols d'hirondelles. Lui, cherchant dans l'abîme son image incertaine, rit de voir, sur la mer, Icare décroissant.

Il rit, il vole, il rit, il monte, il a des ailes! Il fait pour son plaisir la conquête du ciel, sur ses membres luisants voit l'azur qui le frôle, et frotte amoureusement sa joue sur son épaule.

La terre l'a suivi, les hommes l'ont suivi — amour! — les yeux des hommes et les sommets du monde. L'effort d'un seul, amour! a vaincu l'inertie, et la mer, qui le mire, s'est levée vagabonde.

De nouvelles montagnes s'ébauchent dans un cri. La terre parle et s'émeut : les rochers et les chênes, les plateaux de bruyère où s'étirent les nuits, sont sa voix. Oh ! parlez en vous sculptant, les plaines !

Et la foule des hommes, ardente, s'est levée, et tous les hommes sentent, sur les rochers gravis, levant les yeux, levant les bras vers l'insensé, les veines de leur front battre d'amour pour lui !

Icare, cependant, suit son vol qui l'amuse. Il connaîtra le ciel et d'où nous vient le feu, et, comme sur la mer affleurent les méduses, il verra de l'azur sortir les fronts des dieux.

Ah ! que vient-il ravir ? il veut connaître, il aime. Ah ! qui veut-il surprendre ? il vient voir pour aimer. Qu'y a-t-il derrière ce bleu ? les dieux qu'on aime. « S'il n'est que moi qui passe, s'il n'est rien dans les cieux,

je suis Icare enfin ! s'il n'est que moi, je m'aime ! O dire enfin : mes frères les hommes, nul ne blasphème que contre soi. Grand ciel ! si chacun est son dieu, les hommes pourront bien alors s'aimer entre eux. »

— Et tes ailes de cire fondaient... O dieux barbares ! La foudre vint ravir tes ailes périssables. Va, suis l'orage, tombe, reviens-nous, doux Icare ! — Mêlons nos pleurs d'amours aux gouttes innombrables.

Mais toi, Grèce, ô pays des gouffres et des ailes, limpide du cristal des vallons abrités, dans ton geste de foi vertigineux, plus belle, demeure vers l'azur éternellement sculptée !

PAUL FORT

NOTES

VERS ET PROSE

Dès son prochain recueil, Vers et Prose *entrera dans sa cinquième année. Nous remercions bien sincèrement les nombreux souscripteurs qui n'ont cessé de soutenir, de leur appui matériel et moral, notre œuvre entièrement consacrée au « lyrisme en prose et en poésie » et nous espérons qu'ils voudront bien continuer à nous accorder leur sympathie.*

— Les abonnements à Vers et Prose *partiront désormais des mois d'Avril, Juillet, Octobre ou Janvier. Nous en avons décidé ainsi pour obvier à un réel inconvénient, en ce qui concerne la vente par années de nos collections, le numéro de Décembre-Janvier-Février chevauchant sur deux années. Le prochain recueil, Tome XVII, portera donc cette date : Avril-Mai-Juin 1909 ; le Tome XVIII, Juillet-Août-Septembre 1909 ; le Tome XIX, Octobre-Novembre-Décembre 1909 ; le Tome XX, Janvier-Février-Mars 1910.*

— La liste entière de nos Abonnés paraîtra dans le Tome XVII.

— Notre très cher ami et collaborateur, le poète André Salmon, a dû, bien malgré lui, abandonner le secrétariat de Vers et Prose. *Qu'il reçoive ici les remerciements affectueux de tous les fondateurs de notre recueil, dont nous devons la réussite à son courage et pour lequel il a travaillé avec tant de foi. L'excellent poète Louis Mandin veut bien seconder, à partir de ce numéro, notre ami et collaborateur de la première heure, Tancrède de Visan, dans le secrétariat de* Vers et Prose.

*— Au prochain numéro, une longue étude, sur l'œuvre entier du poète Albert Mockel, par Tancrède de Visan, et la fin d'*Elektra, *le beau drame de Hugo von Hofmannsthal.*

— Nous reproduisons dans ce recueil deux pages admirables de Mme Colette Willy et M. Henri de Régnier, tirées de leurs livres respectifs, tout récemment parus : les Vrilles de la Vigne (*Edition de* La Vie Parisienne) *et* Couleur du Temps (*Société du* Mercure de France). *— Il sera parlé longuement dans* Vers et Prose *des dernières œuvres de M. de Régnier.*

— Désormais les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Le Directeur-Gérant : PAUL FORT



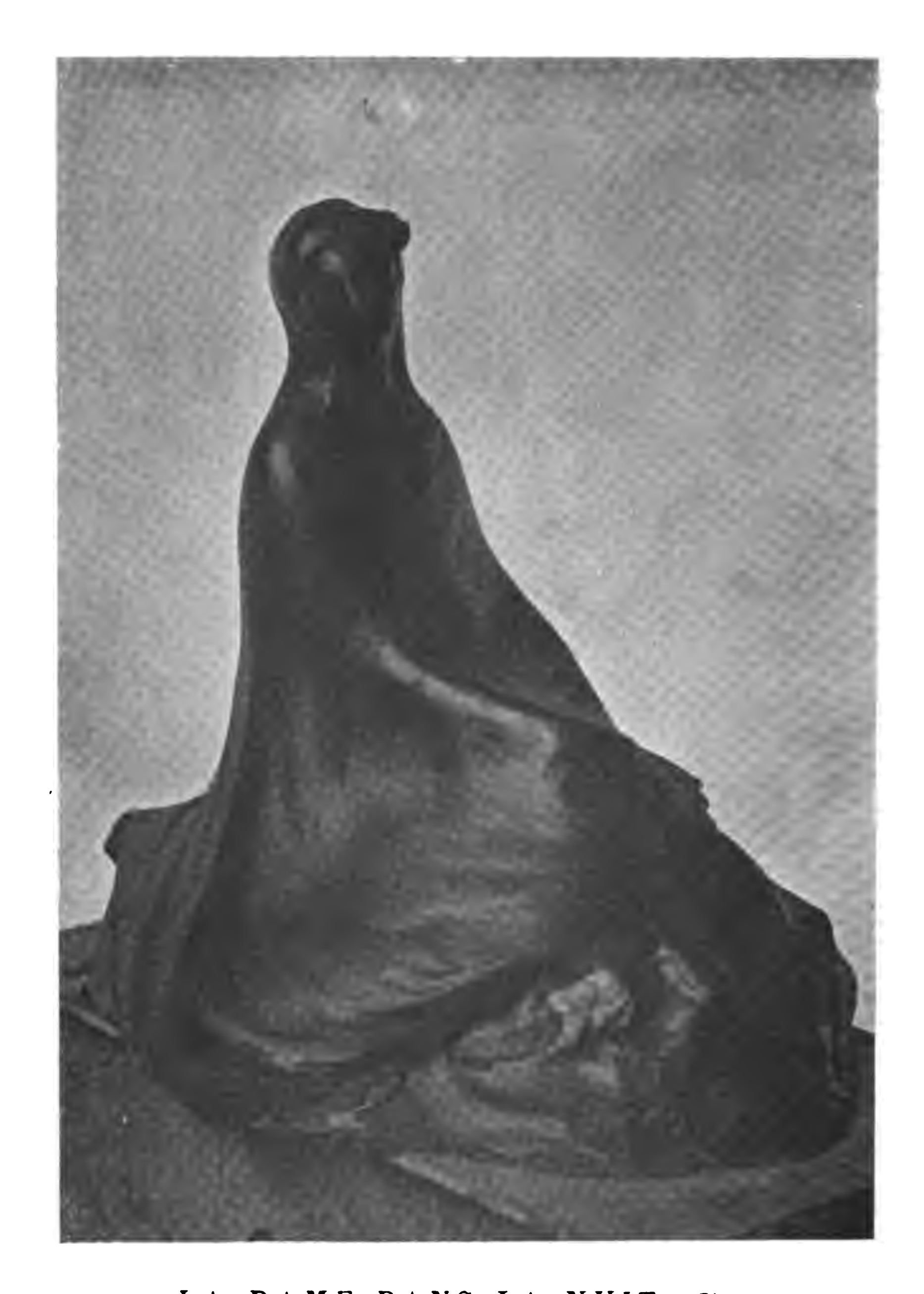
LA FEMME AU VOILE

PAR

HENRI BOUILLON

SUPPLÉMENT AU TOME XIII DE « VERS ET PROSE

MARS AVRIL — MAI 1908



LA DAME DANS LA NUIT *(Cire)*

PAR

HENRI BOUILLON

SUPPLÉMENT AU TOME XIII DE " VERS & PROSE "
MARS - MAI 1908

VERS ET PROSE

CHANGEMENT D'ADRESSE

Toutes Lettres ou Communications intéressant notre Recueil devront être adressées dorénavant au

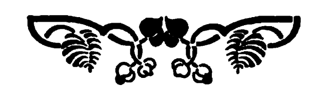
NOUVEAU SIÈGE DE " VERS & PROSE "

15, Rue Racine, Paris

Au nom de :

M. PAUL FORT

Directeur de " VERS & PROSE



NOTES

DEVANT LA MORT TRAGIQUE

L'année 1909, dès son début, a été cruelle à la littérature. Deux poètes sont morts tragiquement. L'un, Albert Mérat, s'est suicidé dans un accès de neurasthénie. L'autre, Catulle Mendès, a été foudroyé par un accident stupide.

Mérat fut un poète aimable qui, dans l'art, ne dépassa pas un juste milieu tout petit, où il se plaisait. Mendès lui, combatif et étonnamment fécond, représentait parmi nous une époque et une littérature, celles qui avaient déjà commencé à s'abolir dans la mort de Sully-Prudhomme et de François Coppée. Mendès, c'était le Parnasse, et même, par delà le Parnasse, le Romantisme toujours ardent et fougueux, se faisant pardonner par sa sincérité des arrêts parfois très injustes. Il arriva que Mendès combattit les formes nouvelles de la Beauté, au nom des formes traditionnelles. Mais qu'importe ! Au jour du deuil, on s'aperçoit mieux qu'on avait tous au fond le même idéal, et la littérature d'aujourd'hui s'incline, émue de respect et de douleur, devant la tombe du Maître d'hier.

Dans les pages que nous donnons plus haut, Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres, a rendu à Catulle Mendès un hommage digne du disparu. Qu'il permette à *Vers et Prose* de le remercier publiquement.

LE BANQUET SAINT-POL-ROUX

Un séjour de Saint-Pol-Roux à Paris, a donné au monde littéraire l'occasion de faire une belle manifestation en l'honneur de ce grand poète, qui depuis longtemps vit retiré en Bretagne. Le 6 février, un banquet a réuni à la taverne Gruber, sous la présidence de Léon Dierx, l'élite de la littérature actuelle. Des discours applaudis ont été prononcés par Léon Dierx, Gustave Kahn, P.-N. Roinard, Max Anély, qui ont célébré dignement l'œuvre et le caractère de Saint-Pol-Roux. Gustave Kahn a lu de belles pages de Camille Mauclair qui, par suite d'un accident imprévu, survenu au dernier moment, n'avait pu venir au banquet.

Saint-Pol-Roux, par un discours plein d'une inspiration vibrante, a fait acclamer la période héroïque du Symbolisme.

Avant de se séparer, on a signé sur la proposition de M. Jean Royère, une adresse exprimant le vœu que *La Dame à la Faulx*, le chef-d'œuvre de Saint-Pol-Roux, soit représenté sur une de nos grandes scènes.

Le *Mercure de France* était largement représenté au banquet par sa rédaction ainsi que *Vers et Prose*, la *Phalange*, etc.

LOUIS MANDIN

•

« RAYONS DE MIEL »

L'abeille qui sert de muse au poète d'Orthez est venue cette année déposer un nouveau gâteau de miel dans le petit jardin parfumé. Francis Jammes nous offre, sous la forme des *glogues* et de lyrisme familier, quelques-uns de ces rayons blonds pétris de fleurs printanières. Ces poèmes, enchâssés dans une luxueuse édition de la bibliothèque de l'*Occident*, nous évoquent la vie simple des champs, la tâche journalière et la paix des cœurs ardents en leur joie lumineuse. Les *Rayons de Miel* sont autant de rayons de soleil projetés par des âmes honnêtes et pures, dont le devoir librement consenti fait scintiller la foi. Ces pieuses élévations sont toutes parfumées de l'odeur des bruyères et des prairies. La pensée de Francis Jammes s'exhale à la manière des petites fumées bleues qui montent le soir des chaumières recueillies et qui s'étalent dans l'azur.

« LA MER FABULEUSE »

Un premier livre de poèmes est toujours précieux, car en lui s'attestent toutes les qualités en boutons et les jeunes pousses d'un lyrisme tendu vers son épanouissement. *La Mer fabuleuse*, éditée chez Messein, est le gage d'une richesse somptueuse d'images et de troublantes évocations ivres de vie. Son auteur, M. Henri Charpentier, se plait aux horizons vastes, aux ciels infinis. Pour la belle exaltation de nos pensées le jeune poète appelle à lui des héros invincibles, des aventuriers géants, les rudes navigateurs de la fable, toutes les énergies des races belles et violentes. Voici le chant de la force et de la gloire. Si j'ajoute que ces spectacles épiques sont claironnés en des vers larges où passe le vent des océans radieux, j'assure mon espoir qui voit en M. Henri Charpentier un de nos plus prochains conquérants du verbe.

« LA MONTÉE »

Nous l'avons tous connu ce délicat et très passionné Olivier Calemard de la Fayette. L'ami sûr, le conseiller prudent, se doublait d'un poète aux sens aigus, à la vue nette, au lyrisme plastique, au goût plus apollinien que dionysiaque. Alors qu'il savourait les éloges mérités par son *Rêve des Jours* la « dame à la faux » a passé et Olivier Calemard de la Fayette est parti, emportant avec nos regrets le secret de sa poésie claire et descriptive, lourde d'idées et riche de rêves généreux. Pour que sa mémoire vive en notre amour, de pieuses mains nous offrent ce recueil posthume, *La Montée*, où sont fixés l'inquiétude de vie et les désirs grandioses de la Fayette. Le jeune poète mettait la dernière main à ces vers longtemps caressés en son âme. Nous possédons dans *La Montée* ses suprêmes prières comme ses plus intimes vues! extase lyrique, doutes intérieurs, élans vers l'avenir et vers je ne sais quel amour absolu. Car la Fayette fut humain jusqu'à vouloir serrer tous les hommes dans le même embrassement. Que la terre soit légère à celui qui sut pleurer sur la nature et s'attendrir aux rouges horizons de sa petite patrie.

« QUELQUES LIVRES »

Aucun théâtre ne jouera sans doute *Les Mécréants* de Henri Hertz. Mais ce « mystère civil » en quatre actes où la fantaisie, la verve mordante et la cruelle philosophie de l'auteur se donnent libre carrière, captivera l'esprit et secouera l'apathie du lecteur. On se plait à ces scènes où rois, mendiants, bourgeois, animaux et éléments entrent en jeu pour prouver l'inanité de tout effort et les conclusions identiques de toutes les révolutions. Catastrophes et bouleversements n'intervertissent l'ordre du monde que pour créer de nouveaux « recommencements ». Nietzsche appelait cela le « retour éternel ».

La poésie de Georges Gaudion a la fraicheur des petites sources qui surgissent aux bords des sentiers et serpentent le long des coteaux ensoleillés. Les poèmes réunis sous le titre *La Prairie fauchée* chantent tendrement la vie du cœur en face des spectacles de la nature. Les choses, les arbres, les ruisseaux, les jardins entourent nos émotions et ces deux harmonieuses voix, voix des futaies et voix de l'âme, se mêlent dans une même musique intérieure et suave.

Albert de Bersaucourt publie chez Sansot un petit recueil de *Notules*, notes brèves, maximes mordantes ou fines ou de plus de poids qui font des tours dans notre cerveau pour que la lumière y pénètre, ou qui heurtent aux portes de notre âme pour y offrir des pieds de nez et quelque sagesse.

TANCRÈDE DE VISAN

*

LE BANQUET DE LA PHALANGE

MM. Jean Royère, directeur, et Julien Ochsé, co-directeur de la *Phalange*, ont convié, le 11 février dernier, un grand nombre de poètes et d'écrivains à venir fêter, dans les salons de l'Hôtel Continental, leur courageuse et noble revue qui

paraît depuis bientôt quatre ans. Ce fut une très belle fête pour la poésie. M. Paul Adam qui présidait a prononcé un discours circonstancié, profond et parfait. Il fut unanimement applaudi. MM. Saint-Pol-Roux, Jean Royère et P.-N. Roinard prirent éloquemment la parole et portèrent des toasts à plusieurs des écrivains présents. La soirée s'est terminée par l'audition d'excellents poèmes que nous ont lus avec grand talent Mlle Reynold et M. Schneider. — Nous souhaitons une longue vie à la *Phalange* et tout le succès que mérite son bel effort. Mais sur ce dernier point notre vœu n'est-il point déjà réalisé?

***

Accusé de réception : *Esquisses et Souvenirs* par Jean Moréas, *Couleurs* par Remy de Gourmont, *Ragotte* par Jules Renard, *Colette Baudoche* par Maurice Barrès, *Le Cœur Magnifique* par Jane Catulle Mendès, *Couleur du Temps* par Henri de Régnier, *Les Vrilles de la Vigne* par Colette Willy, *Conte Bleu* par Pierre Grasset, *La Tragédie Royale* par Saint-Georges de Bouhélier, *La Grèce Éternelle* par E. Gomez Carillo, etc. — Il sera parle ultérieurement de ces livres.

REVUES

La Nouvelle Revue Française, par suite des remaniements apportés à sa composition, avait été forcée d'ajourner sa publication. Elle a recommencé de paraître à partir du 1er février. Cette revue excellente a publié dans ses deux premiers numéros des proses ou vers de Jean Schlumberger, Lucien Jean, Jean Croué, Michel Arnauld, F.-P. Alibert, Jean Giraudoux, Jacques Copeau, et le début d'un roman d'André Gide. — Comité de direction : Jacques Copeau, André Ruyters, Jean Schumberger, 78, rue d'Assas, Paris.

La Gazette littéraire de M. Eugène Montfort, *Les Marges*, vient de réapparaître au mois de janvier. Cette nouvelle série est conçue sur un plan nouveau. M. Eugène Montfort s'est adjoint plusieurs collaborateurs choisis : Jean Viollis, Edmond Sée, Louis Rouart, Emile Vuillermoz. *(Voir page 6 de ces feuilles vertes.)*

Le Thyrse (16, rue du Fort, Bruxelles) publie sur le lauréat du prix quinquennal de littérature, le poète Fernand Séverin, une substantielle étude par G.-M. Rodrigue. La plaquette, élégamment éditée et illustrée d'un beau portrait de Séverin, se vend 50 centimes.

La Balance (Viessy), revue russe de littérature et d'art qui entre dans sa sixième année, publie des poèmes, nouvelles, romans, essais inédits sur la littérature, l'art et les sciences, des comptes rendus sur les livres nouveaux paraissant soit en russe, soit en toute autre langue. *La Balance* annote tous les livres nouveaux qui lui sont transmis en quelque langue qu'ils soient. *La Balance* paraît chaque mois en livraisons d'un grand format, avec dessins (noirs et en couleurs) des artistes russes et étrangers. Prix d'abonnement pour l'Union Postale — 18 francs par an. Directeur: Serge Poliakoff. — Bureaux : Moscou, Place de Théâtre, Métropole, 23.

Pan, revue libre. — Le premier numéro de la seconde année de *Pan* vient de paraître. Cette revue avait son siège en province; elle vient d'être transférée à Paris et paraitra mensuellement.— Des poèmes remarquables de F. Vielé-Griffin, Tristan Klingsor, Sébastien-Charles Leconte, Emile Cottinet, Fabien Colonna, Louis Mandin, Jean Clary ; des proses de Roger Frène, Jean Royère, Pierre Tournier, Marcel Rieu. Legrand-Chabrier, André du Fresnois et John-Antoine Nau ; *Le Promenoir* d'Emile Cottinet, forment un ensemble de rythmes harmonieux et de fortes pensées. — *Pan* deviendra certainement une de nos meilleures revues de jeunes par ses tendances vers un mieux constant, c'est en toute estime et toute sympathie que nous la signalons à nos lecteurs. Direction : MM. Jean Clary et Marcel Rieu, 35, rue de Trévise, Paris.

Lire : Mercure de France, Akademos (une très belle revue nouvelle dont nous parlerons longuement dans notre prochain numéro), la Phalange, Poesia, le Feu, Floréal, l'Occident, Poésie, la Rénovation Esthétique, la Revue Française, le Thyrse, Durendal, la Voile Latine, la Société Nouvelle, Wallonia, le Beffroi, l'Ame Latine, les Argonautes, la Gazette Aptésienne, le Banquet.

Expositions — Jusqu'au 30 Mars le peintre Victor Dupont fera une exposition de son œuvre à la *Galerie Notre-Dame-des-Champs*, 73, rue Notre-Dame-des-Champs.

Editions du " MERCURE DE FRANCE " 26, Rue de Condé

Dessins inédits de ROUVEYRE (1907 à 1909)

LE GYNÉCÉE

Recueil précédé d'une glose par REMY DE GOURMONT. — ***Un fort volume format in-4° carré, 180 pages. Tirage limité à 10 Chines (souscrits), 500 ex. sur papier des manufactures d'Arches (40 fr.), 1.000 ex. sur simili-Japon (20 fr.).***

Tout le texte, de la couverture à l'achevé d'imprimer, a été dessiné et gravé sur bois par P.-E. Vibert ; c'est le premier livre ainsi xylographié qui paraisse depuis le xve siècle ; M. P.-E. Vibert en a fait un unique et inestimable monument bibliophilique.

— Tous les bois de P.-E. Vibert ont été brûlés après le tirage.

—

Ce nouvel ouvrage de M. André Rouveyre, *Le Gynécée*, d'un art profond, sensuel et cruel, est une œuvre très émouvante et d'un puissant caractère.

—

5

des fausses notes. Aussi je voudrais dire, beaucoup moins ce que l'artiste a vu que ce que j'ai senti, en regardant son œuvre.

D'abord, une surprise de sensualité : toutes ces nudités on dirait qu'elles ont été désirées, caressées, malaxées en réalité ou en rêve ; que l'homme les a brassées comme de la pâte, avant de céder la place à la froideur de l'artiste. J'ai dit froideur, mais au sens de sûreté d'œil, de tête et de main, car voilà des traits qui semblent encore entrer, tels des doigts crispés, dans les flancs gonflés, et d'autres qui sont encore les morsures. Il y eut les voluptés suppliciantes dont la torsion persiste et des attitudes de fureur dont le martyre crie encore. A de certaines pages, c'est le sourire heureux de l'amoureuse ; plus loin, la crispation extasiée de la flagellante, et l'on songe alors à la parole d'Hilarion : « La luxure, dans ses fureurs, a le désintéressement de la pénitence. L'amour frénétique du corps en accélère la destruction, — et proclame par sa faiblesse l'étendue de l'impossible. »

C'est cela, peut-être, qui est la vraie philosophie du Gynécée, car tant de bouches et tant de ventres béants vers la volupté finissent par nous apparaître tels que des trous d'ombre ouverts sur le néant. Mais ne serait-il pas inhumain d'en rester sur cette impression sombre ? Ce néant ne l'est pas davantage que toutes les autres activités humaines. Néant, qui est le mot de tout, ne signifie rien. Vivre lui est contradictoire, et nous vivons. Je donne donc mon assentiment à la surprise de sensualité et je retrouve là, avec plus de curiosité, cependant, que de bonheur, des moments qui ne seront plus et d'autres qui seront peut-être. Nous tenons toujours le passé par la main, et c'est avec lui qu'en nos imaginations les plus nouvelles nous souhaitons de tressaillir encore.

Après la surprise de la sensualité, la surprise des lignes. Celle-ci demeure, car si nous avons vécu la luxure, nous ne l'avons pas vue, et la voici vue. Le spectacle est prodigieux, de ces corps tendus ou écroulés, de ces membres délirants, de ces croupes bovines, de ces

Fac-simile d'une des pages de la Glose *de Remy de Gourmont, gravée sur bois par P.-E Vibert.*

Les poètes de la « Rénovation »

Une matinée annoncée sous ce titre et organisée par Mlle Daria, l'éminente artiste, professeur de diction, a été donnée le 17 mai, à la *Palette*, 18, rue du Val-de-Grâce. Dans une causerie alerte, spirituelle et judicieuse, M. Alexandre Arnoux a présenté les poètes de la *Rénovation esthétique*, la haute revue d'art et de littérature à laquelle, depuis sa fondation, préside Emile Bernard, qui sait être à la fois avec talent peintre, poète et critique ; et qui est secondé, dans sa tâche de directeur, par un artiste comme Armand Point et un écrivain comme Louis Lormel.

Les meilleures félicitations sont dues à Mlles Daria et Reynold, à MM. Lucien Desplanques, Jean Hervé, Martinez, qui ont dit les vers des poètes de la *Rénovation* : Berthe Reynold, Marguerite Rosier, Alexandre Arnoux, Jean-Marc Bernard, Paul Drouot, Henri Gadon, Edmond Gojon, Charles Grolleau, Emile Henriot, Louis Lormel, Louis Mandin, Ch. Perrot... et Jean Dorsal, dont je viens de laisser le nom échapper à l'ordre alphabétique, si bien qu'il ne me reste plus qu'à le mettre à la bonne place réservée où justement le mettent les initiés.

F. T. Marinetti et Louis Thomas, qui devaient dire eux-mêmes leurs poèmes et n'avaient pu venir, ont du moins figuré dans la causerie.

Ai-je oublié quelqu'un ? Alors, qu'il me pardonne ! En tout cas, il n'est pas permis d'oublier le concours et la bonne grâce que M. Favre, directeur de la *Palette*, et ses collaborateurs ont prêtés à cette séance de poésie. — L. M.

Comptoir National d'Escompte de Paris

L'Assemblée Générale des Actionnaires s'est tenue le mardi 7 avril, sous la présidence de M. Alexis ROSTAND, Vice-Président du Conseil d'Administration, en remplacement de M. MERCET, Président, momentanément empêché par son état de santé.

Après avoir entendu les Rapports du Conseil d'administration, de la Commission de Contrôle et des Commissaires des Comptes, l'Assemblée a approuvé à l'unanimité les comptes de l'année 1907, qui se soldent par un bénéfice de 10.039.282 fr. 61 et décidé la répartition de 30 francs par action et de 2 fr. 5806 par part de fondateur.

Le Rapport du Conseil d'administration explique la ligne de conduite suivie par le Comptoir et son attitude d'attente et de réserve dans les circonstances caractéristiques de l'année 1907. Cependant, l'énonciation des chiffres ci-après démontre que les opérations n'ont cessé de se développer et que l'élévation du loyer de l'argent a largement compensé les réductions apportées dans certaines branches de l'exploitation.

La situation générale au 31 décembre 1907 se chiffre par un montant de 1 milliard 224 millions. Le total des effets entrés dans le Portefeuille a été de 14 milliards 824 millions, contre 14 milliards 510 millions en 1906. C'est le plus gros chiffre atteint jusqu'ici. Le mouvement général des caisses a dépassé 57 milliards à l'entrée et à la sortie, Le montant des sommes déposées sous des rubriques diverses est de 882 millions.

Le réseau des Agences s'est accru en 1907, de deux Bureaux de quartier dans Paris et de sept Agences, Sous-Agences ou Bureaux en Province.

Les Agences du Maroc ont été acquises par la Banque d'Etat du Maroc.

Le Comptoir National a participé, au cours de l'année 1907, à toutes les grandes opérations financières traitées en France ; il a, en particulier, coopéré avec tous les grands Etablissements de crédit, au placement des obligations Communales 3 o/o 1906 du Crédit Foncier de France et de l'Emprunt Japonais 5 o/o 1907 ; avec quelques-uns d'entre eux, il a procédé à l'émission des obligations 3 o/o du Gouvernement de l'Afrique Occidentale française de l'Emprunt Siamois 4 1/2 o/o 1907, de l'Emprunt Serbe 4 1/2 o/o 1906, du solde de l'Emprunt Ottoman 4 o/o 1904 (émission de 1907), de l'Emprunt Bulgare 4 1/2 o/o 1907, de l'Emprunt Argentin 5 o/o, etc.

Dans le compartiment des valeurs industrielles françaises, le Comptoir a placé, soit seul, soit avec d'autres Sociétés de Crédit, les actions de la Société du Gaz de Paris, de la Sociétés des Mines d'Anderay-Chevillon, de la Société d'Eclairage, Chauffage et Force Motrice, de la Compagnie Générale Française de Tramways, etc.

Enfin, le Comptoir est intervenu pour sauvegarder les intérêts des obligataires français dans le rachat du Canal de Corinthe.

Des communications faites à l'Assemblée, il résulte que les moyens d'action et l'outillage professionnel du Comptoir sont constamment augmentés. Son activité a été portée sur les affaires de Banque, sans pour cela que les affaires financières aient été délaissées. Le Comptoir a consolidé tous les progrès réalisés et sa situation est de nature à expliquer l'entière confiance qu'il inspire à sa clientèle et à ses actionnaires.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : **300** MILLIONS

Assemblée générale annuelle du 28 mars 1908

Les Actionnaires de la Société Générale se sont réunis en Assemblée générale, le samedi 28 mars, pour recevoir communication des résultats et statuer sur les comptes de l'exercice 1907.

Le rapport du Conseil d'administration signale les nouveaux progrès réalisés dans les principaux chapitres d'opérations de la Société Générale. Le mouvement général de la Caisse s'est élevé à 73 milliards, représentant un mouvement moyen de 244 millions par jour et une augmentation de 1.250 millions sur le mouvement général pendant l'année précédente ; celui du Portefeuille commercial est en nouvelle augmentation et passe de 23 à 27 milliards représentés par 57 millions d'effets ; les encaissements de Coupons ont atteint 825 millions et les ordres de Bourse 2.669 millions. Le solde des comptes de Chèques au 31 décembre 1907 est de 339 millions représentés par 155.060 comptes. Le solde de ces mêmes comptes, au 28 février 1908, s'élève à 367.392.093 francs. Enfin, le montant des Dépôts à échéance fixe se chiffre par 154 millions de francs.

Ces résultats témoignent d'une nouvelle et sensible progression de tous les services. Le rapport rappelle les étapes de ce mouvement de développement, au fur et à mesure des augmentations du capital social. Un accroissement aussi important n'a pu être obtenu que moyennant un effort considérable de tout le personnel, et une extension du nombre des Sièges.

En 1907, la Société a encore augmenté son réseau de guichets, par la création de 3 agences et 21 bureaux en province, 1 agence dans Paris et 1 agence dans la banlieue. Le nombre total des guichets est ainsi de 648, au 31 décembre 1907.

La Société a, en 1907, participé aux affaires les plus importantes qui se sont traitées sur la place de Paris, notamment aux émissions suivantes : emprunt 4 1/2 o/o du Gouvernement de Siam ; emprunt Argentin Intérieur 5 o/o ; emprunt Bulgare 4 1/2 o/o ; emprunt Japonais 5 o/o ; obligations 3 o/o du Crédit Foncier Egyptien ; obligations 4 o/o du Crédit Foncier Argentin ; obligations 4 o/o, série C, de la Compagnie des Wagons-Lits ; obligations 3 o/o de la Compagnie Générale des Eaux ; obligations 4 o/o des Eaux de Tunis ; actions de la Société des Mines d'Anderny-Chevillon ; obligations 5 o/o de la Société Grenobloise de Force et Lumière.

La Société Générale Alsacienne de Banque, la Société Française de Banque et de Dépôts et la Banque du Nord poursuivent leur développement respectif et sont en très bonne situation.

En ce qui concerne la Participation Guano, un jugement du Tribunal de la Seine du 10 juillet 1907, lui a donné pour administrateur la Banque de Paris et des Pays-Bas. Cet important établissement a reçu les pouvoirs des autres créanciers du Pérou, et des pourparlers vont s'ouvrir en vue de profiter du courant d'opinion qui paraît se manifester au Pérou en faveur d'un règlement transactionnel des créances françaises.

Le Port de Callao bénéficie du développement commercial du pays et ses produits continuent à progresser.

Les bénéfices nets de la Société, en y comprenant le solde reporté de l'exercice précédent, se sont élevés à 10.634.423 fr. 10 sur lesquels 3.750.000 francs ont été servis aux actionnaires le 1er octobre 1907.

Le Conseil a proposé de distribuer, à partir du 1er avril 1908, 9 fr. 25 nets par action, déduction faite de l'impôt sur le revenu et de reporter à nouveau une somme de 179.381 fr.

Les Censeurs-Commissaires, dans leur rapport, exposent qu'ils ont suivi toutes les opérations de la Société, et que, durant toute l'année, ils ont examiné les livres, vérifié les écritures et contrôlé la concordance des écritures avec les différents postes du bilan. Ils demandent, en terminant, aux actionnaires d'approuver les propositions du Conseil pour la répartition du dividende, ainsi que le bilan et les comptes qui leur sont présentés.

L'Assemblée a approuvé les comptes de l'exercice 1907 et adopté la proposition du Conseil au sujet du dividende. Elle a réélu Administrateurs pour cinq ans, MM. Buret de Sainte-Anne, le comte René de Matharel et Bénac, et renouvelé pour trois ans le mandat de M. Lavallée, Censeur.

Ces résolutions ont été votées à l'unanimité.

HENRI JOUVE, IMPRIMEUR DE *Vers et Prose*, 15, RUE RACINE, PARIS

NOTES

« LES POÈTES AU SALON D'AUTOMNE »

Ainsi que l'an dernier, le Salon d'Automne a offert une généreuse hospitalité aux poètes français. Ce salon des poètes fut particulièrement suivi. Quatre conférences y furent faites dont le succès s'est affirmé éclatant. On connaît le talent d'orateur, la verve franche, l'émotion communicative de Charles Morice. Gustave Kahn nous a entretenu de l'intéressant effort poétique du groupe de l'*Abbaye*. Mallarmé trouva en Jean Royère un fougueux défenseur. Robert de Souza, empêché par un deuil de famille, céda sa place à Albert Mockel. Le délicat, le profond poète de *Chantefable un peu naïve* a montré par des exemples appropriés le lien qui unit le lyrisme sentimental contemporain à la chanson populaire et au folklore français.

« LA VILLE CHARNELLE »

La librairie Sansot nous offre un nouveau volume de poèmes de F.-T. Marinetti. *La Ville Charnelle* est un livre de l'amour le plus ardent, de la plus vive exaltation passionnelle. On connaît le tempérament lyrique, de notre illustre et excellent confrère F.-T. Marinetti dont la vie tout entière orientée vers la Beauté s'incarne en rythmes expressifs et, soudain comme les vagues, violents.

« POÉSIES COMPLÈTES D'EMMANUEL SIGNORET »

Les éditions du *Mercure de France* viennent de s'enrichir d'un nouveau volume. Les Poésies complètes d'Emmanuel Signoret, ce poète mort jeune, « étouffé par la misère et la nuit », nous permettent de mieux apprécier la pureté de la *Souffrance des Eaux* et la magnificence des *Vers dorés*. M. André Gide a fait précéder ce recueil d'une préface émue, parfaite, où la mémoire d'Emmanuel Signoret est enfin honorée comme elle le mérite.

« FRANCIS JAMMES ET LE SENTIMENT DE LA NATURE »

A la même librairie M. Edmond Pilon fait paraître une étude nouvelle sur *Francis Jammes et le Sentiment de la Nature*. Il était parmi les plus qualifiés pour analyser le *Deuil des Primevères* et nous aider à pénétrer plus encore la profonde émotion qui se dégage de l'*Eglise habillée de feuilles*. Cette étude ne fait pas que projeter une exacte lumière sur l'idée poétique du grand Francis Jammes, elle honore encore celui qui l'a écrite

« LE JARDIN PASSIONNÉ »

Mme Hélène Vacaresco a puisé dans la légèreté de nos ciels d'Ile-de-France la tendresse et le charme de son inspiration. Son nouveau et beau livre de vers, le *Jardin passionné*, qui paraît chez Plon, chante la joie du rêve, chante aussi la nostalgie de l'amour.

« ILE-DE-FRANCE »

Vient de paraître, aux bureaux de rédaction de *Vers et Prose*, 18, rue Boissonade, à Paris, *Ile-de-France* (IXe série des Ballades Françaises), volume in-18 à 3 fr. 50, par Paul Fort.

« QUELQUES LIVRES »

La *Vie Parisienne* (20, boulevard des Capucines, Paris) vient d'éditer les *Aventures de Bécot*, par Paul Leclercq. La forme châtiée de ce livre délicat et d'une si

extraordinaire fantaisie consacrera le succès des Aventures de Bécot dont *Vers et Prose* eut la primeur.

Voici des poèmes graves et mélancoliques, résignés et douloureux. M. Guy Lavaud est un artiste en qui le symbolisme a mis quelques-unes de ses plus chères espérances. *Du Livre de la Mort*, publié aux éditions de la *Phalange*, en plus qu'il s'inscrit dans une forme pure, exprime toute l'amertume d'un cœur blessé par la vie, et sincère, et grand dans son humilité. C'est un beau livre.

Chez *Fasquelle* paraît *Nini Godache*, le nouveau roman de Charles-Henry Hirsch, roman à l'eau forte, où s'affirme une fois de plus l'originalité de son talent si personnel, si hardi et si délicat.

Sous le titre de *Triptyques*, M. Albert de Bersaucourt a réuni, dans une merveilleuse édition, de très beaux poèmes en prose qui savent contenter l'esprit et les sens. (E. Sansot, éditeur.)

« LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE »

Le premier numéro d'une fort remarquable revue, *La Nouvelle Revue Française*, vient de paraître. En voici le sommaire : Michel Arnaud : « *Jeanne d'Arc* » et « *les Pingouins* ». Charles-Louis Philippe : *Sur les Maladies*. Marcel Boulenger : *En regardant chevaucher d'Annunzio*. T.-E. Lascaris : *Le Jardin d'Ibraïn* (nouvelle). Jean Schlumberger : *Sur les bords du Styx* (poème). CHRONIQUES : *Les Romans*, par Jean Viollis. *La Poésie*, par J. Schlumberger. *Littérature*, par André Ruyters. *Les Revues*, par Léon Bocquet. *Chronique Italienne*, par Francesco Coppola.

La Nouvelle Revue Française désire apporter un reflet direct et très vivant de ce que pense la génération nouvelle. Nous parlerons souvent de cette revue : *Directeur* : Eugène Montfort, 26, rue Henri-Monnier, Paris.

A signaler aussi une excellente revue, *Isis*, qui a déjà un an d'existence et qui est dirigée par M. Ary-René d'Yvermont, 13, rue Bleue, à Paris. Lire particulièrement dans son dernier numéro d'octobre une enquête : *A la gloire d'Homère et de la Poésie*.

AU PROCHAIN TOME DE « VERS ET PROSE »

La fin du magnifique drame d'Hofmannsthal, dont l'*Œuvre* va représenter la traduction, par MM. Strozzi et Epstein, à la fin de ce mois ; des poèmes de notre collaborateur Leopoldo Diaz, traduits par M. Frédéric Raisin.

« SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ILLUSTRATION »

Nous apprenons la fondation de la *Société française d'Illustration*. Le comité de cette Société, présidé par M. Paul Leclercq, est composé de Mme la comtesse Mathieu de Noailles et de MM. Paul Adam, René Boylesve, Maxime Dethomas, G. Desvallières, Pierre Louys, E. Moreau-Nélaton, Prinet, Henri de Régnier, Jacques Rouché, directeur de la *Grande-Revue*, Charles Saglio, directeur de la *Vie Parisienne*, Olivier Sainsère, conseiller d'Etat et B. Grasset, secrétaire du Comité, 7, rue Corneille. Cette Société se propose de favoriser le développement artistique de l'illustration qui fut autrefois l'une des branches les plus intéressantes de l'esprit français.

T. V

Première Liste

ABONNÉS A VERS ET PROSE

AU 20 JUILLET 1906

ALLEMAGNE

Berlin.

Henri Héran.
Wilhelm Holzamer.
Mme Max Loebinger.
Mme Steinthal.
Baronne Von Tellemann.

Francfort-sur-le-Mein.

Mme J. Dreyfus.
Mme Régine Hahn.
Mme Elly Schœller.

Giessen.

Alfred Humpers.
Ferdinand Eigenbrodt, *Etudiant*.
Rausch, *Etudiant*.
Otto Salzmann, *Etudiant*.
Karl G. Schilling, *Lecteur anglais à l'Université*.
Henry Strauch, *Etudiant*.
Lucien Thomas, *Lecteur français à l'Université*.

Munich.

Robert Besançon.
Georges Khnopff.
Oscar A.-H. Schmitz.

Alsace

Strasbourg.

Dr Bucher.
René Debrix, *Secrétaire de la Direction de la Société générale Alsacienne de Banque*.
J. Dissart (*Maison Beltz et Auer*).
Dr F. Dollinger.
Dirik Forster.
Georges Haehl.
Mlle Elisa Kling.
Mlle Elsa Koeberlé.

Etats.

Mme E.-C. Brüggemann de Graff (Charlottenburg).
F. Ernest Campbell (*Université de* Greifswald).
M. et Mme Corneille Bosany Rœder (Leipsick).
Wilhelm Cramer (Schweinfurt).
Otto Damm (Friedberg in Hessen).
Alfred Glück (Friedberg in Hessen).
Henry Heiseler (Brannenburg).
Baronne de Heyking (*Légation de Prusse* à Hambourg).
Comte Harry de Kessler (Weimar).
Fritz Kintzlé, *Oberingenieur des « Aachener Hütten Vereins »* (Aix-la-Chapelle).
Mme Angèle Mumsen (Hambourg).
Neupert. *Libraire* (Plauen, Saxe).
J.-J. Olivier, *Lecteur français à l'Université* (Heidelberg).
Hermann Thomsen (Emden).
Dr Weiske (Kamenz).

ANGLETERRE

Londres.

Professeur Barbier fils.
W.-J. Barwick (*Truslove et Hanson*).
Alan Beeton.
A.-C. Heward Bell.
Lady Alexandra Colebrooke.
Comtesse de Contardone.
Henry Cust.
Lady Desborough.
Viscount Esher.
Mrs Fowler.
Arthur Herbert.
The Hon. Lady Hardinge.
Harrison and Son, *bookseller*.
Harrison and Son (2e Abt.).
Mrs Haddon.
Mrs R.-C. Lambert.
Comtesse de Mas de Kellie.
Baronne de Meyer.
Sidney Lee.
Mrs Norman O'Neill.
The Hon. Lady Ponsonby.
Lord Revenstoke.
Saunois de Chevert, *Attaché au Consulat général de France*.
Charles B. Shaw.
S. Sidney-Turner.
Duchesse de Sutherland.
Arthur Symons.
J. Watkins, *bookseller*.

Comtés.

B.-H. Blackewll, *bookseller* (Oxford).
Oscar Browing (*King's College*) (Cambridge).
Mrs Lindsay Bury (Wilcot Manor).
The Hon. Mrs Corbet.
H.-E. Flecker (Oxford).
Frédéric Herbert Trench (Richmond).
Edward Mc. Gegan, *Rédacteur au « Saint-George »* (Birmingham).
Lady Hoare (Stourhead).
Mrs Knowles (Lantwich).
Mrs Emily Prinsep (Westerton).
The Hon Mrs Claud Portman (Child Okeford Manor; Blandford).
Mrs St John Coventry, (Lilford-Hall; Oundle).
Mrs Arthur Strong (Chatsworth).
Mrs Swinburne (Rees).
Miss M. Styles (Spondon).
Mrs A. Meysey Thomson (Scarcroft).
Mrs A. Meysey Thomson (2e Ston).
Charles Whibley (Wavendon Manor).

* *Abonnés aux éditions de Luxe.*

VOIR PAGES 13 ET SUIVANTES LA *SECONDE LISTE* DE NOS ABONNÉS

ECOSSE

Edimbourg.

PROFESSEUR GEORGE SAINTSBURY.

Aberdeen.

PROFESSEUR GRIERSON
Mrs RUDMOSE-BROWN.
THOMAS-B. RUDMOSE-BROWN

Province.

COMTESSE DE CROMARTIE (Strathpeffer).
Mrs RACHEL ANNAND TAYLOR (Dundee).

IRLANDE

F.-W. GROVES CAMPBELL (Kingstown).
Mrs MONTGOMERY (Grey-Abbey).

AUSTRALIE

Sydney.

W. EDMUNDS.
E.-R. HOLME, *Professeur à l'Université.*
MISS FITZHARDINGE.
J. LEVERRIER.
J. LEVERRIER (2e Sion).

CANADA

DEOM FRÈRE (Montréal).
BARON DE CHAMPUIS (Danville).

EMPIRE DES INDES

R. S. F. SIMSON (*The South Indian Export Company*) (Madras).

TRANSVAAL

COURTENAY SHAW (Johannesberg).
JOHN PURVES, *Professeur* (Johannesberg).

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne.

Dr F.-LOUIS ADLER.
HERMANN BAHR.
OTTO HELLMANN.
GILHOFER ET RAUSCHBURG, *libraire.*
Dr ARTHUR SCHNITZLER.
BARONNE DE ROTHENTHAL.
Dr RICHARD SCHAUKAL
Dr STEFAN ZWEIG.

Province.

Mlle CLÄRCHEN GREIN (Aigen).
HUGO VON HOFMANNSTHAL (Rodaun).
LIEUTENANT KARL KAMMER (Lemberg).
COMTE DE WALLIS (Niederleis).

BOHÊME

« MODERNI REVUE » (Prague).
Mme JULIANA LANCOVA (Prague).

BELGIQUE

Bruxelles.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE (Valère Gille, *Conservateur-Adjoint*).
PAUL ANDRÉ, *Professeur de Littérature Française à l'Ecole Militaire.*
Mme EDOUARD BEECKMAN.
Mme ALBERT BEHAEGHEL.
Mme L. BOUQUIÉ.
THOMAS BRAUN, *Avocat à la Cour d'Appel.*
ALFRED CASTAIGNE, *libraire.*
CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE (*Président :* M. Paul Hymans).
GUILLAUME CHARLIER.
FERNAND COUSIN.
ARTHUR DAXHELET, *Professeur à l'Athénée d'Ixelles.*
CARL DELPORTE, *Avocat.*
JACQUES DES CRESSONNIÈRES, *Avocat à la Cour.*
ANDRÉ DEVIS, *Etudiant.*
HENRY DIDIER, *Capitaine-Commandant.*
Mme HUBERT DOLEZ.
GEORGES DWELSHAUVERS, *Professeur à l'Université.*
Mme Vve ERRERA.
H. FIERENS-GEVAERT, *Professeur à l'Université de Liège.*
CHARLES GHEUDE, *Avocat.*
ARNOLD GOFFIN.
JACQUES GREINER.
MAX HALLET, *Avocat.*
LÉON HENNEBICQ, *Avocat à la Cour d'Appel.*
THÉODORE HIPPERT, *Conseiller à la Cour d'Appel.*
THÉODORE HIPPERT (2e Sion).
PAUL HYMANS, *Député.*
PAUL-EMILE JANSON, *Avocat.*
LUCIEN JOTTRAND.
ALBERT KLEYER.
HENRI LA FONTAINE.
LAMEERE, *Professeur à l'Université.*
LÉON LEEFSON.
Mme LOUISE LEON.
PHILIPPE LÉONARD.
Mme LEQUIME.
FERNAND LEVÊQUE, *Avocat près la Cour d'Appel.*
FERNAND LEVÊQUE (2e Sion).
HENRI LIEBRECHT, *Directeur du « Thyrse ».*
Mlle LOUISE MAYER, *Sculpteur.*
GEORGES MALOENS.
CHARLES MÉLANT.
F.-CHARLES MORISSEAUX, *Dir. de la Revue d'Art « Le Thyrse ».*
AUGUSTE MICHOT (*Institut Michot-Mongenast*).
Mlle DINE MIGEOTTE.
Mme JULES MILZ.
MISCH ET THRON, *libraires.*
Mlle ANNA MOCKEL, *Dame d'honneur* de S. M. l'Impératrice Charlotte.
AUGUSTE MOCKEL, *Lieutenant aux Carabiniers.*
EUGÈNE MONSEUR, *Professeur à l'Université.*
PIERRE-M. OLIN.
ARMAND PAULIS.
Mme MATHILDE PHILIPPSON (*Consulat d'Italie*)
G. RAHLENBECK, *Avocat à la Cour d'Appel.*
PAUL DE REUL, *Professeur à l'Université.*
PROSPER ROIDOT.
VICTOR ROUSSEAU, *Statuaire.*
EMILE ROYER, *Avocat à la Cour d'Appel.*
R.-W. SEELARAYERS.
PAUL SPAAK, *Avocat à la Cour d'Appel, Professeur à l'Université Nouvelle.*
Mlle LAURE STEVENS.
FERNAND SÉVERIN, *Professeur à l'Athénée.*
E. TASSEL, *Prof. à l'Université.*
FRANS THYS.
MAURICE VAN NECK.
CH. VAN DE PUTTE.
HENRI VAN DE PUTTE
Mme VAN DER STAAL DE PIERSHIL (*Légation des Pays-Bas*).
JACQUES VANDERBORGHT.
CH. VAN DER STAPPEN, *Sculpteur.*
EMILE VAN MONS.

L. DE WAEL.
PHILIPPE WOLFERS, *Statuaire.*

Arlon.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE.
EMMANUEL TESCH.
J. VAN DOOREN, *Professeur de Rhétorique française à l'Athénée Royal.*

Anvers.

LAURENT FIERENS, *Avocat.*
O. FORST, *Libraire.*
O. FORST (2e Abt.).
RAYMOND GEVERS.
Mme ALBIN LAMBOTTE.
LIBRAIRIE NEERLANDAISE.
LIBRAIRIE NÉERLANDAISE (2e Abt.)
LIBRAIRIE NÉERLANDAISE (3e Abt.)
LÉON VANDERMISSEN.
VICTOR YSEUX, *Avocat.*

Boussu.

Mlle SIMONE CANCELIER.
AD. POULEUR, *Secrétaire de la Gobeleterie-Robette.*
Mlle ANGÈLE WINTACQ.

Bracquegnies.

ISI ANDRÉ, *Etudiant.*
GEORGES JACOB.

Charleroi.

MARCEL FALISE (Roux-lez-Charleroi).
MAURICE QUINIAUX, *Etudiant.*

Gand.

J. BIDEZ.
Dr L. DE BUSSCHER (RODRIGUE SÉRASQUIER).
H. PIRENNE, *Professeur à l'Université.*

Hasselt.

LUCIEN DE MAGNÉE.
FRANÇOIS OLYFF.
VICTOR REMOUCHAMPS, *Professeur à l'Athénée.*
VICTOR REMOUCHAMPS (2e Stion).

La Louvière.

GASTON BARRAS, *Étudiant.*
MAX HAUTIER.

Liège.

Mlle MARGUERITE BIDART.
EMILE BERCHMANS.
CHARLES CASTERMANS, *Architecte.*
Mlle MARIE CLUCK.
OSCAR COLSON, *Directeur de « Wallonia ».*
PAUL COMBLEN, *Architecte.*
PAUL DEMANY, *Architecte.*
ISI COLLIN.
PAUL JASPAR, *Architecte.*
Mlle MARGUERITE DE LAVELEYE.
ALFRED LOBET, *Architecte Diplômé.*
ERNEST MAHAIM, *Professeur à l'Université.*
Mme CAMILLE MASIUS.
Mlle J. MASIUS.
XAVIER NEUJEAN FILS.
NIERSTRASZ, *libraire.*
Mme PROTIN.
AUGUSTE RAZE
ARMAND RASSENFOSSE.
Mlle MADELEINE STÉVART.
ERNEST SOUGNEZ.
Mme MAURICE TRASENSTER.
Mme PAUL TRASENSTER.
SYDNEY VANTYN, *Professeur au Conservatoire.*
MAURICE WILMOTTE, *Professeur à la Faculté de Lettres de l'Université.*

Mons.

FRANÇOIS ANDRÉ, *Avocat.*
RENÉ VAN AVERMAET, *Ingénieur.*
JULES BRISON, *Ingénieur, Professeur à l'École des Mines.*
WILLY CANON, *Etudiant.*
GASTON DONNAY DE CASTEAU, *Lieutenant au 2e Chasseurs à cheval.*
ALBERT DOSIN, *Etudiant.*
HENRI HOUSSIAUX.
A. HUYTTENS DE TERBECQ, *Maréchal des Logis au 2e Chasseurs à cheval.*
AUGUSTE JOTTRAND, *Avocat.*
ALPHONSE LAMBILLIOTTE, *Professeur.*
ALPHONSE LAMBILLIOTTE* (2e Abt.).
ROBERT LESCARTS.
AUGUSTE ORTS.
RENÉ PLUMAT, *Ingénieur-Brasseur.*
Mlle IRENE ROBERT (*Gblin*).
EMILE ROLLAND, *Etudiant.*
Mlle EMMA SASSESATH.
O. VAN DEN DAELE, *Professeur à l'Athénée Royal.*

Namur.

Mlle GERMAINE GÉRARD.
EDMOND MULLER, *Architecte-Décorateur.*
Mme WESMAEL-CHARLIER.

Quiévrain.

JANSON, *Etudiant.*
LIÉVIN, *Etudiant.*

Uccle.

Mlle BERTHA CARMOUCHE.
GEORGES MARLOW.
HENRI OTTEVAERE.
ERNEST PICQUET.
Mlle JEANNE TORDEUS, *Prof. de Déclamation au Conservatoire Royal de Bruxelles.*

Verviers.

GUSTAVE ANDELBROUCK, *Avocat.*
LÉON CHRISTOPHE.
PIERRE-J. DELCOUR.
IWAN FONSNY, *Professeur de Rhétorique à l'Athénée.*
GUILLAUME HENNEN.
ACHILLE PAULUIS.

Wasmes.

EDOUARD FRANÇOIS, *Ingénieur* (Charbonnages d'Hornu et Wasmes).
Mlle ROSE LOUIS.

Provinces.

COMTE ALBERT DU BOIS (Nivelles, Château de Fonteneau).
EMILE CLAUS (Astène).
LÉON COENEN, *Bourgmestre* (Weerde-sur-Senne).
GEORGE DE CONINCK, *Avocat* (Courtrai).
Mlle LOUISA DETIÈGE (Gilly).
ALBERT DONY (Tongres).
Mme B. DUMON-MESDACH DE TER KIELE (Tournai).
Mme B. DUMON-MESDACH DE TER KIELE (2e Stion).
Mme LOUISE GANSHOF (Bruges).
Mlle MARIE GEVERS (Château de Missembourg.-Edeghem).
EUGÈNE GILBERT, *Homme de Lettres* (Louvain).
XAVIER GILLE, *Secrétaire aux Laminoirs* (Châtelet).
JULES GILLION, *Etudiant* (Fayt-les-Manage).
GREINER, *Dir. des Usines Cockerill* (Seraing).

RENÉ GREINER, *Étudiant* (Mariemont).
Mlle IDA HOUSSE (Erquelinnes).
MAURICE L'HOIR (Hornu).
PAUL MORIAMÉ, *Négociant en Bois* (Tamines).
Mme MERGHELYNCK HYNDERICK DE THEULEGOET (Château de Saint-Jean, Ypres).
OFFICE DE LIBRAIRIE DE L'IMPRIMERIE DES TROIS-ROIS (Louvain).
ROBERT OTLET (Fontaine-l'Evêque).
NESTOR OUTER (Virton).
FRANÇOIS ROLAND (Audrimont).
Mlle JENNY SERRUYS (Menin).
VAN DER HONDELINGEN (Koeckelberg).
VICOMTESSE AD. DE SPOELBERCH (Château de Wespelaer).
GEORGES WIRRÈS (Château de Lummen).

CHINE

Dr J. CHABANEIX, *Professeur à la Faculté Impériale de médecine* (Tien-Tsin).
CHANG YI-OU (VOUISI, Kiangsou).
S.-C. CHENGFUNGPING (Shang-Haï).
CHEN WEN HSUEN (Vouisi, Kiangsou).
LI MIN FANG (Nankin).
LIOU TSOUNG TSING (Yang-Tchéou).
MÉTAIREAU, *Adm. des Services Civils de l'Indochine* (Tché-Kam, Territoire de Kouang-Tchéou-Wan).
OUÉI HOY (Fou-Tchéou).
TCHOU YEN (Shang-Haï).
TSANG TIN-TSIANG (Hou-Nang).
WONG TSEH LI (Shang-Haï).

COLOMBIE

Santa-Fé-de-Bogota.

B. SANIN CANO.
RAFAEL DUQUE.
VICTOR M. LONDONO.
JUAN DE D. SALGADO.
EMILIO SAMPER.

Medellin.

ANTONIO J. CANO, *libraire* (1er Abt.).
A. J. CANO (2e Abt.).
A. J. CANO (3e Abt.).
A. J. CANO (4e Abt.).
A. J. CANO (5e Abt.).
A. J. CANO (6e Abt.).
A. J. CANO (7e Abt.).
S. RESTREPO.

Province

AQUILLINO VILLEGAS (Manizalès).

CUBA

D. JORGE MORLON (Habana).

DANEMARK

SOPHUS CLAUSSEN (Copenhague).
VALD RASMUSSEN, *libraire.*

ESPAGNE

JEAN LINARES DELHOM (Palafrugell).
D. ENRIQUE DIEZ, *Canedo Libreria Gutenberg* (Madrid).
JUAN R. JIMENEZ (Moguer).
G. MARTINEZ SIERRA.

Barcelone

PICASSO.
RAMON REVENTOS.

ÉTATS-UNIS

Washington

SON EXC. THE RIGHT HON. SIR MORTIMER DURAND, *Ambassadeur d'Angleterre.*
Mrs R. S. LEE.

Boston

Mrs ANDREAS ANDERSEN.
MISS FANNY MASON.

New-York

Mme LA Ctesse GASTON D'ARSCHOT.
ALFREDO BOSI, *Rédacteur du « Progresso Italo-Americano ».*
Mrs FREEDMAN-CARRIÈRE.
CH. MEIGS.

Etats

MISS ELLEN COOLIDGE (Seattle).
Mrs REGINALD DE KOVEN (Lake Forest, Illinois).
THE HON CHARLES F. LIBBY (Porland).
Mrs EMELY NELSON STROTHER (Ruxton).
THOMAS B. MOSHER (Portland).

FRANCE

Paris.

A

OTTO ACKERMANN.
JULES ALGIER.
PIERRE ARRIVET.
ASHER, *libraire* (Gaulon).
Mlle GERMAINE AUDOUIN.
STÉPHANE AUSTIN.

B

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (*Salle Publique*).
Mlle MARIE-LOUISE BARA.
Mme ROGER DE BARBARIN.
LOUIS BARTHOU, *Député, Ministre des Travaux Publics.*
CHARLES BATILLIOT.
RHENÉ-BATON.
FRANCIS BAUMAL.
Mme BAYLE.
COMTESSE R. DE BÉARN.
FRITZ BECH, *Licencié en Philosophie.*
Mme GUILLAUME BEER
Mme GUILLAUME BEER (2e Stion).
BARON JEAN DE BELLET.
Mme PAUL BENEL.
EMILE BERNARD.
DOCTEUR BERNHEIM.
ROBERT DE BERMINGHAM.
HENRI BERNSTEIN.
ALBERT DE BERSAUCOURT.
PHILIPPE BERTHELOT
EUGÈNE BERTHIER.
PRINCE ANTOINE BIBESCO.
BICHON, *Chef du Bureau des Archives à « La Confiance ».*
HENRI BIDOU, *Rédacteur au « Journal des Débats ».*
JACQUES BIZET.
Mme BORY D'ARNEX.
Mme M. BLONDEL.
GEORGES BORIS.
HENRI BOUILLON.
MARCEL BOULENGER.
EMILE BOURDELLE.
E. BOURDILLON.
LÉON BOURGEOIS, *Sénateur, Ministre des Affaires Etrangères.*
PIERRE BRACQUEMOND.
AUGUSTE BRÉAL.
OSCAR BREITNER.
Mlle M. BRENAËL.
PIERRE DE BRÉVILLE.
JULES BRETON.
Mme LA MARQUISE DE BRION.

Mme la marquise de Brion (2e Stion).
F.-A. Brockhaus, *libraire*.
Bru.
Mlle Gabie Bürger.
Mlle Mitzy Bürger.

C

Coquelin Cadet, *de la Comédie-Française*.
Mme Emma Calvé, *de l'Opéra-Comique*.
Prince Charles-Adolphe Cantacuzène.
Henry Caro-Delvaille.
Joseph Carrel.
Gabriel Carrière.
René de Castéra.
Honoré Champion, *libraire*.
Mme Louis Chateau.
Mme Ernest Chausson.
Jean Chesneau.
J. Chevrel, *libraire* * (1er abt.).
J. Chevrel (2e Abt.).
Guy de Cholet.
Jules Claretie*, *de l'Académie Française*.
Mme Lucy Clavet.
Pierre Coindreau.
Henri Combes, *Propriétaire du Café de la « Closerie des Lilas »*.
Mme Marthe Costallat.
Charles Cottet.
Emile Cottinet.
Emile Cottinet* (2e Stion).
Mme Lucie Cousturier.
Mme Pierre Crépy.
Francis de Croisset.
Gabriel Cromer.
Gaston Cronier.
Mme L. Cruppi.
Princesse de Cystria.

D

E. Damond.
Jean Danguy.
M. et Mme Gaston Danville.
Danysz, *Professeur à l'Institut Pasteur*.
Claude Debussy.
Max Daireaux.
Henry Delormel.
Léon Deloncle, *Attaché au Cabinet du Ministre des Colonies*.
Léon Démogé.
George Desvallières.
Maxime Dethomas.
Robert Detourbet.
Mme Eugénie Dietz.
Edward Diriks.
Maurice Donnay*.
A. Dorado R.
Mme J. Doux.
Jean Doyen.
Albert Dreyfus.
Eugène Druet, *Directeur de la « Galerie Druet »*.
Alain Dubois.
G.-L. Dufrenoy.
Max Durand Fardel.
Henri Fouques Duparc.

E

Baronne d'Eichthal.
Dr Stéphane Epstein *.
Maurice Eliot.
Mme Alfred Edwards.
Albert Ewald.

F

Gabriel Fabre.
Mme Ferrand.
Henry Février.
Mme M. Fiaux.
Mme L. Filliaux-Tiger.
Mlle Marguerite Flameng.
Georges Flé.
Arthur Fontaine.
Mme Luce Forget.
Mme Georgette Fort.
Robert Fort.
Daniel Fourié.
Armand Fourreau.
Alphonse Frédérix.
Mme Cécile Frenkel de Jong.
Emile Friant.
Alfred Friche, *Arbitre au Tribunal*.
Mme Bellina Froehlich.

G

Henri Gadon.
Eugène Gaillard.
E. Galante.
Paul Gallimard.
Robert Gangnat.
Perre Gatier.
Mlle Marguerite Garnier.
Henri Genet.
André Germain.
Mlle Marguerite Gillot.
Mlle Marguerite Gillot (2e Stion).
Prince Georges Ghika.
Gustave Gompel.
Mme Maud Gonne.
Georges Gorvel.
Maurice Goussolin.
Théodore Goutchkoff, *Directeur de la « Rénovation »*.
Mme Goyau Félix-Faure.
J. Groux, *Libraire*.
Jean Guiffrey, *Attaché au Musée du Louvre*.
Mme Alfred Guignard.
Mme Yvette Guilbert.

H

Hachette, *libraire*.
Jean Hachette.
Reynaldo Hahn.
André Hallays.
Edmond Haraucourt, *Directeur du Musée de Cluny*.
Fernand Hayem.
Mme A. Charles Hayem.
Emile Henriot.
Jean Héros.
E. Herscher.
Paul Hervieu, *de l'Académie Française*.
Bernhardt Hoetger.
Mme Rose Horwitz.
Mlle Cécile Hulot.
Vicomte Robert d'Humières.
Maurice Hussenot de Senonges.

I

Isaac Israels.
M. et Mme Georges Itasse.

J

Laurence Jerrold.
Marcel Jordan.
Henri Jouve, *Imprimeur de « Vers et Prose »*.

K

Mlle Marie Kalff.
C. Klincksieck, *libraire*.
Charles Koechlin.
B. Kozakiewicz.
Mlle Kuhn, *Directrice du Collège Lafayette*.

L

Raymond Labruyère.
Mme Lucien de Lacour.
Emile Laffon.
Raymond-Claude Lafontaine.
Georges Laguerre, *Avocat*.
William Laparra.
Mlle Marie Laurencin.

Paul-Albert Laurens.
Charles Léandre.
Paul Leclercq.
Sébastien Charles Leconte.
Georges Lecomte.
Ernest Legrand, *Compositeur de Musique.*
A. Lemoigne, *Libraire* (1er abt).
A. Lemoigne (2e abt).
A. Lemoigne (3e abt).
Paul Lemoigne.
Mme Paul Lemoisne.
Leroy.
H. Le Soudier, *Libraire.*
Charles Levadé.
Marcel Levallois.
Mme Lévêque.
Mme Anatole Lévy.
Edmond-Maurice Lévy, *Sous-Bibliothécaire de l'Université de Paris.*
Raphaël-Georges Lévy.
Louis Libaude.
Stéphen Liegeard.
Jacques de Litardière.
François Loehr, *Sculpteur.*
Georges Loyal, *Avocat à la Cour.*
Paul-Hyacinthe Loyson.

M

Maurice Maeterlinck.
Mme M. Mancel.
Louis Mandin.
Angelo Mariani.
Pierre Marcel, *Avocat à la Cour d'Appel.*
Mme Lydie Martial.
Camille Martin, *Etudiant ès Lettres.*
Mme Marval.
Paul Mariéton.
André Mary.
Frédéric Masson, *de l'Académie Française.*
M. et Mme Fix Masseau.
Henri Matisse.
André May.
Baronne May de Fischer.
Mme J. Charles Max.
Mme Médard.
René Ménard.
Raoul Mercier.
Mme Louis Merle.
Stuart Merrill *.
Rudolf Meyer, *Lecteur à la Sorbonne.*
O.-W. Milosz.
Henri Mirande.
Mme Albert Mockel *.
Jacques Mocquin.
Alphonse Monin.
Maurice Monin.
Henri Monod, *Directeur de l'Assistance Publique.*
Maurice Montébrun, *Architecte.*
Léon Moreau.
Henri Morisset.
Jacques Morland.
Mlle Elise von Moschzisker
Mlle Irene Muza.

N

Alexandre Natanson.
Mme Charles Neef-Neujean.
Comtesse Mathieu de Noailles.
Maurice de Noisay.
Mme Alice Nolte.
Lucien Nottin.
Jacques Normand.

O

Roderic O'Conor.
J. d'Offoël (Froissart).
Georges Ohnet.
Georges Ohnet (2e abt).
Georges Ohnet (3e abt).
Dimitry d'Oznobichine, *Aide de Camp* de S. A. I. Mgr le Duc de Leuchtenberg.
Mme Ossit.

P

Mme Valentine Page, *du Théâtre de l'Odéon.*
Armand Parent.
Dr Jose C. Paz, *Dir. de la « Prensa ».*
Joseph Périer.
Per Lamm, *Libraire.*
Per Lamm (2e abt).
Per Lamm (3e abt).
Per Lamm (4e abt).
Per Lamm (5e abt).
Per Lamm (6e abt).
Per Lamm (7e abt).
Raymond Petitjean.
Mme Paulette Philippi.
A. Picard, *Libraire.*
Auguste Pierret.
Louis Pilatrie.
Sylvain Pitt.
Raymond Poincaré, *Sénateur.*
Armand Point.
Mlle Polaire.
Princesse Edmond de Polignac.
Princesse Edmond de Polignac (2e abt).
Antoine Potocki, *Dir. de « Sztuka ».*
Jean Psichari.

R

Mme Irène Reichert.
Jules Renard.
Mlle Gabrielle Reval.
Edmond Richard.
Jean Richepin*.
Lionel des Rieux.
Dr Albert Robin.
H.-P. Roche.
Comte Antoine de la Rochefoucault.
Duchesse douairière de la Roche-Guyon.
Mme Anna Rodenbach.
Claude Roger-Marx.
Romain Rolland.
Gaston Ronceret.
J.-H. Rosny.
Mme J. Rouché.
Comtesse Olivier de Rougé.
Henri Roullier.
Albert Roussel.
Léo Roussel.
E. Roustan.
Mme Runkel.

S

Leo Sachs.
André Sagot.
Henri Sagot.
Gustave Samazeuilh.
Mme Cécile Sartoris.
Lady Sassoon.
Mlle Alice Sauvrezis.
Mlle Schwendemann.
Roger Semichon.
E. Schuffenecker.
Jean Schlumberger.
Edouard Schuré.
Willy Schutz.
Mme Segond-Weber* *de la Comédie-Française.*
Dr Marcel Sée.
Séré de Rivières, *Vice-Président au Tribunal de la Seine.*
F.-R. Siedlecki.
Charles Sibleigh.
Louis Simon.
Louis Simon (2e Stion).
R. Simon.
Mlle Rose Slominicka.
Société Littre des Amis et Acteurs.
Angelo Sommaruga.

DE SOUZA MEÏRAL.
STEIN.
Mme A. STREMSDOERFER.
LOUIS SUE.

T

CHARLES TAVENART.
CHARLES DE TAVERNIER.
FRITZ THAULOW.
JOSÉ THÉRY, *Avocat à la Cour d'Appel.*
Mme THEIBERT
THUILLIER-CHANVIN, *Libraire.*
FRANCIS TOUCHE, *Directeur des « Concerts Touche ».*
Mlle EMILIENNE TREILLE (*Cercle Amicitia*).
Mme TROUARD-RIOLLE.

U

Mme ULDRY.

V

VALD. RASMUSSEN, *libraire.*
VALD. RASMUSSEN (2e abt).
VALD. RASMUSSEN (3e abt).
FERNAND VANDÉREM.
Mme VAN RYSSELBERGHE.
PAUL VÉROLA*.
PIERRE-EUGÈNE VIBERT.
RICARDO VINES.
M. ET Mme DE VROYE.

W

MAURICE DE WALEFFE.
H.-P.-L. WIESSING, *Rédacteur-Correspondant du « Handesblad ».*
WILLIAMS (H. le Soudier).
WILLY.

Y

YOUNG I. PENTLAND (Em. Terquem).
YOUNG I. PENTLAND (2e abt).
YOUNG I. PENTLAND (3e abt).

Z

IGNACIO ZULOAGA.

Aix-en-Provence.

JULES BERNEX, *Directeur des « Gerbes ».*
GEORGES LOBIN, *Directeur de la Fonderie H. Lobin et fils.*

Amiens.

Mme LEVERT.
PIERRE LÉVY.
AUGUSTE RENARD.

Baccarat.

CHARLES KLEIN.
Mlle J. LENOIR.
CH. PECCATTE, *Artiste peintre.*
PAUL RENOUX, *Notaire.*

Bordeaux

JEAN DARRIEUX.
Dr M. DENUCÉ, *Professeur à la Faculté de Médecine.*
MARCEL DROUIN.
E. DUSOLIER, *Médecin-major au 14e d'Artillerie.*
Mme LOUIS LÉON.
GABRIEL FRIZEAU.
GASTON LEMAIRE.
LÉONCE MONJOU.
Mme RENOUX.
JACQUES RIVIÈRE.
JOSEPH SAMAZEUILH.
STANISLAS VIGNIAL.

Douai

HENRI DUHEM.
MAILLARD, *Avocat.*
PAUL RIFF, *Conseiller à la Cour d'Appel.*
CHARLES VERTONGEN.

Grenoble

HUGH M. MILLER, *Chargé de Cours à l'Université.*
HUGH M. MILLER (2e Sion).
M. MOREL, *Professeur au Lycée.*

Lille

EDMOND AGACHE.
AUGUSTE ANGELLIER, *Professeur à la Faculté des Lettres.*
BIBLIOTHÈQUE COMMUNALE.
HENRI BORNECQUE, *Professeur à l'Université.*
MÉDÉRIC DUFOUR, *Professeur à l'Université.*
Mme GOUVERNEUR SOSSON.

Lyon

LOUIS ALLUT.
JOSEPH BIÉTRIX, *Directeur de l'Institution des Minimes.*
MAURICE GAUTIER.
V. MOULINAS, *Rec. des Postes et Tel.* (Lyon-Terreaux).
HENRY PONCET.
ANDRÉ PORTE.
L.-P. ROUSSELON.

Marseille

CAROL BÉRARD.
Mlles DELAPLACE.
E.-D. DELTOUR.
EMILE DONADIEU, *Directeur du Café de l'Univers.*
GABRIEL FAYE.
EDMOND JALOUX.
E. MARTIN-MAMY.
ROBERT MOUREN.
ANDRÉ ROBEIN.
LOUIS DE SAINT-JACQUES.
EMILE SICARD, *Dir. de la Revue « Le Feu ».*
SIGNORELLO, *Libraire.*
PIERRE VIERGE.

Nancy

Dr HENRI AIMÉ.
HENRI BERNARD, *Avocat à la Cour d'Appel.*
ANDRÉ SPIRE.

Neuilly-sur-Seine

JULES CASE.
Mme B.-W. HOWE.
MAURICE KAHN.
GUSTAVE KEFER.
Mme HÉLÈNE LEMAIRE.
Mme MARIUS MARTEAU.
COMTE FRANÇOIS DE NION.
E. REIGNIER.
Mlle L.-R. RUCKERT.

Nice

JEAN GALMOT.
Mme ELMA HÉBRARD.
J.-F. LOUIS MERLET (*Rédacteur à l' « Eclaireur de Nice »*).
ALFRED MORTIER.
Dr RIVOIRE.
COMTESSE DE SOUZA.

Sceaux

HENRI FOURNIER (*Lycée Lakanal*).
R. GUENIFFEY (*Lycée Lakanal*).
V. MARACCHIAN (*Lycée Lakanal*).

Toulouse

Mlles BRUN, *Libraires.*
ANTOINE CALVET.
JEAN FABRE, *Etudiant en Médecine.*
GEORGES GAUDION.
JOSEPH SÉNAC.
E. ZYROMSKI, *Professeur à l'Université.*

Versailles

ANDRÉ-BENJAMIN CONSTANT
GEORGES LACOMBE.
COMTE M. DU PATY DE CLAM, *Enseigne de Vaisseau.*

Province

ALFRED AGACHE (Cous-sur-Loire).
CHARLES ANGRAND (St-Laurent-en-Caux).
JEAN AUBRY (Le Havre).

Léon Baratchard (Hasparren).
Mme Beaucamp (Sedan).
Lucien Beissel, *Etudiant* (Longwy).
Jean D. Benderly (Lagny).
Bibliothèque de la Gare (Cambo).
René Bichet (Pithiviers).
Dr Bonnus (Divonne).
Mme Bory d'Arnex (Saint-Cloud).
Adolphe Boschot (Fontenay-sous-Bois).
Willy Branquart, *Etudiant* (Valenciennes).
Mlle Bru, *Institutrice* (Saverdun).
Antonin Bunand (Ville d'Avray).
Dr A. Castres (Gray).
Pierre Charrier (Château de Coulonges).
Mlle Chevrier (Bourg).
Chocarne, *Sous-Préfet* (Briey).
Mme Conze (Billom).
Henri-Edmond Cross (Le Lavandou).
E. Decœne-Racouchot (Les Antoines).
Mlle Dedieu, *Institutrice* (Sentarailles).
Frédérick Delius (Grez-sur-Loing).
Jean Delrieu (Arcueil).
Eugène Demolder (Essonnes, La Demi-Lune).
Roger Dessois (Alligny, près Cosne).
Philippe Dissard (Cessieu).
André Donnay, *Professeur au Lycée* (Pau).
Mme Ducourau-Petit (Saint-Jean-de-Luz).
Dumas, *Professeur au Lycée* (Toulon).
Louis Dumont (Vaucogne).
A. Dupré (Lumeau).
René Dupuy, *Enseigne de Vaisseau* (Cherbourg).
Georges Edeline (Rueil).
Olivier C. de la Fayette (Château de Chassagnon, Langeac).
Flaud (Rennes).
Antoine Froc (Villaines).
Dr Fromentin, *Chirurgien en chef des Hospices de Gray* (Gray).
Gallimard, *Ex-Instituteur* (Grancey-sur-Orne).
Numa Gillet (Montigny-sur-Loing).
Etienne Giraudias (La Mothe Saint-Hérave).
J. Guillaumin, *Juge au Tribunal* (Rennes).
Alexandre Guinle (Tarbes).
Marcel Hayette, *Etudiant* (Valenciennes).
Fernand Henry, *Avocat* (Le Muy).
Dr René Jacquot (Gray).
Dr René Jacquot (2e Stion).
Louis-Jules Hilly (Le Havre).
Laplane, *Directeur du Comptoir d'Escompte* (Montpellier).
Mme Stanislas Lavigne (Pau).
P. Lecouffe, *Etudiant* (Ecaillon).
Louis-Germain Lévy, *Rabbin* (Dijon).
L. Lestang (Malaunay).
Etienne Malbois, *Clerc de Notaire* (Orange).
Mme Marguerite Mathon (*Usine Michel Jackson*) (Halluin).
Albert Mercader, *Artiste Dramatique* (Narbonne).
Joachim Merlant, *Professeur ag. des Lettres au Lycée* (Brest).
Dr Jean Masbrenier (Melun).
Marius Mariani (Vescovato, Corse).
Georges Mathis (Juvisy).
J. Matray, *Dir. de la Banque de France* (Dijon).
Abbé F. Maucourant, *Curé-Doyen* (Varzy).
Mlle Emélie Méténier (Bruxières-les-Mines).
Henri Manguin (Cavalières).
Félix Minard (Reims).
S. Florimond Monin, *Professeur d'Anglais* (Condom).
Elie Morice, *Instituteur* (Vautorte).
Daniel Mornet, *Professeur au Lycée* (Saint-Omer).
Fred. Motte la Croix (Louveciennes).
Léon Moulin (Rodez).
Dr de Musgrave-Clay (Salies-de-Béarn).
Dr de Musgrave-Clay (2e Stion).
Jean-Luc Orsoni, *Instituteur* (Venzolasca, Corse).
J. Parnin, *Professeur* (Tournon).
Georges Ouizille (Lorient)
Mme Georges de Peyrebrune (Chancelade).
Maurice Pottecher (Bussang).
Maurice Pottecher (2e abt).
Charles-Albert Prince (Noirmoutier).
Mme Quentin (Quimper).
Raynal (Roanne).
Raynal* (2e abt).
Ferdinand Raynaud, *Lieutenant de Vaisseau* (Toulon).
A. Robida (Le Vésinet).
Mlle Aïda de Romain (*Château de la Possonnière* (Angers).
André Rouveyre (Avon).
André Rouveyre (2e abt).
Mme Isabelle Sabatier (Ciboure).
Emile Salmon* (Chelles).
Paul Salmon, *Directeur du Comptoir d'escompte* (Nancy).
Shoene, *Professeur* (Foix).
Bonne Gabrielle de Seeger (Château de Roquehort, Monein).
Deodat de Séverac (Saint-Félix).
Henri le Sidaner (Gerberoy).
Paul Signac (Saint-Tropez).
Pol Simonnet (Bar-le-Duc).
Sully-Prudhomme, *de l'Académie Française* (Châtenay).
Maurice Thibeaud (Saint-Emilion).
Dr M. Thiollier (Saint-Etienne).
Léon Tourenq, *Géomètre du Cadastre* (Eppeville).
Mme Pierre Thomas (Sèvres).
Amédée Trouillard, *Avocat* (Niort).
Pierre Tournier (St-Félix-de-Sorgues).
Mme Vallin-Hekking (Maxéville).

HENRY VERNOT (La Ferté-sous-Jouare).
Dr DE VÉSIAN (Castelnaudary).
EMILE WÉRY (Reims).
JEAN VINCENT (Juillan).
Dr GEORGES WOIMANT (Soissons).

ALGÉRIE

Alger

ED. GOJON (*Revue Nord-Américaine*).
HENRI MAHAUT.
JOHN-ANTOINE NAU.

Départements

PAUL CIROU (Tenès).

COCHINCHINE

EDGARD PLEUTIN, *Agent de la Société de Construction de Levallois-Perret* (Saïgon).

TONKIN

Hanoï

CERCLE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.
FETTERER, *Chef du Service Commercial à la Direction de l'Agriculture.*
GEORGES FORT*, *Directeur pour l'Extrême-Orient de la « Mutuelle de France et des Colonies ».*
ALFRED KURZ, *Secrétaire de la « Cie du Yunnan ».*
REBOUL, *Médecin-major de 1re classe des Troupes Coloniales.*
PAUL ROUX, *Architecte.*
PIERRE SUQUET, *Exportateur.*
VIEILLARD, *Chef de Bureau à la Direction de l'Agriculture.*

ITALIE

Rome

BARON DE BIDERAN-BÉRAUD.
HENRI B. BREWSTER *.
HENRI B. BREWSTER (2e abt).
ANTONELLO CAPRINO.
SERGIO CORAZZINI.
Mme CAROLINE DE FILIPPI.
MARQUISE MALASPINA.
VINCENZO PICARDI.
GIUSEPPE VANNICOLA.
COMTESSE DE VITI-MORRO.
DONATELLO ZARLATTI.

Florence

GABRIELE D'ANNUNZIO.
SIGNORA ALAIDE BANTI.
MARQUIS JOSEPH FIORAVANTI.
Dr KARL GUSTAV VOLLMOELLER (Castello, près Florence).

Milan

TOM ANTONGINI (*Libreria Edce Lombarda*).
GUSTAVO BOTTA.

Provinces

Mlle ANNA BALDINI (Bergame).
DUCHESSE DE LEEDS (Bordighera).
FERDINANDO NERI, *Chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Grenoble* (Domodossola).
RICCARDO SCHNABL (Maggione).
AGOSTINO J. SINARDINO (Ceccano).

JAPON

Mr O. POLLAK (Yokohama).

LUXEMBOURG

(Grand-Duché)

Luxembourg

Mme LÉON BASTIAN.
Mme XAVIER BRASSEUR DE St HUBERT.
COMITÉ DE L'ALLIANCE FRANÇAISE.
Mlle A. CROCIUS.
Mlle JANE DUREN.
Mlle EUGÉNIE HEINTZ.
MARTIN D'HUART, *Professeur à l'Athénée.*
MARCEL NOPPENEY.
VICTOR RAUSCH, *Professeur à l'Athénée.*
Mlle DITA RISCH.
Mlle MIKA SCHMIT.

Diekirch

COMITÉ RÉGIONAL DE L'ALLIANCE FRANÇAISE (*J. Hansen, Prof. au Gymnase, Bibliothécaire*).
Mlle CAROLINE AUGUSTIN.
ALBERT LAYEN.
RIES, *Professeur.*

Eich-Dommeldange

AUGUSTE LAVAL, *Présid. de la Chambre des Députés.*
Mme AUGUSTE WEBER.

Esch-sur-Alzette

Mme CHARLES LAVAL.
ORIGER, *Libraire.*
Mme GEORGES SAUR.

Province.

HENRI AHNEN, *Professeur* (Echternach).
Mme EMILE MAYRISCH (Dudelange).

MONACO

(Principauté)

ALFRED MORTIER, *Directeur du « Petit Monégasque ».*
TOUSSAINT LUCAS (Monte-Carlo)

NORVÈGE

IVAR ALME HELGESEN (Christiania).
HANS HELGESEN (Christiania).
Mlle TRINE THAULOW (Trondhjem).

PAYS-BAS

La Haye

BIBLIOTHÈQUE ROYALE (Dr W. G. C. Byvanck, *Directeur*).
Mme ANDRIESSEN-TELS.
COMTE O. DE BYLANDT.
LIBRAIRIE CIKOT.
CAARELSEN, *libraire.*
CAARELSEN (2e abt).
Mme HOFSTEDE.
Mme DE MONBEL (*Légation de France*).
Mme KOSTER, NIERSTRASZ.
Mlle MARIE LOKE.
PAUL MENSO.
Mlle VINCENCE RETHAAN MACARÉ.
A. DE OLIVEIRA SOARES (*Légation de Portugal*).
JEAN DE STUERS.
Mme VAN STALEN.

Amsterdam

A. BONGER.
P. MEULENHOF et Cie, *libraires.*
J.-N. VAN HALL, *Dir. de la Revue « De Gids », Echevin de l'Instruction Publique.*
Mlle WILHELMINE-MENSINK.
E. VERHAEGH.
PROFESSEUR G. WALCH.

Harlem

G.-F. GUNNING, *Bukhandlung und Antiquariat.*
Dr P.-H. VAN MOERKERKEN J*.
CONRARD KIKKERT.
Mme A. KOSTER.

Utrecht

HONDIUS VAN DEN BROECK.
H.-P. HARLEM.

Zwolle

Dr N.-J. BEVERSEN.
Dr N.-J BEVERSEN (2e abt).
P. VALKHOFF, *Professeur de Lycée.*

Provinces

AART VAN DER LEEUW (Dordrecht).
J. BITTER, *Professeur au Lycée* (Schiedam).
J. VAN EMBDEN (Arnhem).
ANTOINE VAN HAMEL, *Professeur à l'Université* (Groningue).
AUGUSTE HENROTAY (Maestricht).
Mme P. HOSANG-BOOGAERT (Middelburg).
Mlle C. KOOL, *Artiste peintre* (Ede).
P. MARIATTI (Amersfoort).
MEYER ET SCHAAFSMA, *Libraires* (Leeuwarden).
MEYER ET SCHAAFSMA (2e Stion).
HENRY POLACK (Steenwyk).
Mme E. VAN RAALTE (Rotterdam).
H. SNEL, *Professeur au Lycée* (Kampen).
Mlle SARA DE SWART (Laren).
JAN WALCH (Gouda).

PERSE

JOSÉ HENNEBICQ (Téhéran).

POLOGNE

POLOGNE ALLEMANDE
K. KANTAK (Czempin).
POLOGNE AUTRICHIENNE
Mme SABINE FRAENKEL (Cracovie).

POLOGNE RUSSE

Varsovie

Dr JOSEPH DRZEWIECKI.
Mme M. KRZEMINSKA.
Mme MARIE MEYERT.
JAN LEMANSKI.
M. ET Mme MICHEL MUTERMILCH.
M. ET Mme V. MUTERMILCH.
ZENON PRZESMYCKI, *Directeur de la « Chimera ».*
WT. ST. REYMONT.
L. WELLISCH.

Lodz

Dr FRANÇOIS HIRSZBERG.
Mme GUSTAWA KAHN.
Dr HENRI PINKUS.

Province

Mlle FLORA HAENNI (Pabianice).
MAXIMILIEN REICHER (Sosnowice).

PORTUGAL

Lisbonne

JOAO JARDIM DE VITHENA.
Dr ANTONIO SIMOES RAPOSO.
S. EXC. O'NEILL COMTE DE TYRONE.

Coimbra

EUGENIO DE CASTRO.
Dr ANGELO DA FONSECA, *Professeur à l'Université.*
Dr GUITHERMINO DE BARROS, *Directeur de l'Ecole Normale.*
Dr MANUEL DA SILVA GAYO, *Secrétaire de l'Université.*

Provinces

Dr JOAQUIM JOSÉ CERQUEIRA DA ROCHA (Figueira da Foz).
VICOMTE DE VILLA-MOURA (Ancède).

MADÈRE

BARON CHARLES VAN BENEDEN.

ROUMANIE

JEAN DE NIVALBA (Bucarest).
Mlle NELLIE ROSETTI (Bacou).
Mme A. ROSETTI (Moinesti).
Mme THOMAS JOUESCO (Bucarest).

RUSSIE

Saint-Pétersbourg

PIERRE DARCY •
Mme EMOUCHINE.
WILFRID LERAT, *Professeur aux Institutions de l'Impératrice Marie.*
P. MITROFANOFF.
Mme CATHERINE MOUHINE.
Mlle LIA-ANDRÉE SALMON
ZINZERLING, *Libraire.*

Province

SON EXC. I. F. ANNENSKI, *Directeur Impérat. Nicolaewska-Gimnazia* (Tzarskoé-Selo).
REVUE « LA BALANCE » (*Viessy*) (Moscou).
Mme ANNA BORODINE (Tzarskoé-Selo).
MICHEL DE SEMENOW (Kalouga).

SUÈDE

DOCTEUR HARALD HEYMAN (Stockholm).

SUISSE

Berne

HUBERT KRAINS.
Ctesse DE MULINEU DE BARY.
Mme JEAN DE WATTEVILLE.
Mme DE WÜRTEMBERGER.

Genève

BERNARD BOUVIER, *Professeur de Littérature à l'Université.*
Mme KOHLER.
FRÉDÉRIC RAISIN, *Avocat.*
FRÉDÉRIC RAISIN • (2 abt).
HENRY SPIESS.
CH. VUILLE, *Avocat.*

Cantons

LOUIS ARTIGUE (Neufchâtel).
HERMANN BEHRMANN (Aarau).
Mme MARGUERITTE BURNAT-PROVINS (La Tour de Peilz).
Mlle JEANNE CHARTON (Lausanne).
Mme EVERAERTS GOSSEN (Leysin, Vaud).
CUNO HOFER (Schloss-Liebburg).
HENRY JOSSIC (Clarens-Montreux).
ALBERT MAHAIM, *Professeur à l'Université de Lausanne* (Sry).
COMTESSE DE REYNOLD (Château de Vinzel).
Mme DE SCHIFERLI (Schosshalde).
PAUL SEIPPEL, *Professeur de Littérature à l'École Polytechnique* (Zurich).

TURQUIE

Constantinople

MARIUS ANDRÉ, *Vice-consul de France.*
COMTE D'ARSCHOT, *Secrétaire de la Légation de Belgique.*
M.-A. BARSAMIAN.
EDMOND RASSENFOSSE.
YENOVK ARMEN.
VALERY, *Libraire.*

Provinces

ARDACHESSE ARTINE (Malgara).

Deuxième Liste

ABONNÉS A VERS ET PROSE

JUILLET 1906-NOVEMBRE 1908

ALLEMAGNE

Mme HILDE VON BARLOW (Munich).
ROBERT BETZ (Strasbourg).
Mlle EVELYN GORDON (Berlin).
FREIHRR VON SIMOLIN (Stüttgart).
WILLI SCHILDWACHTER, *Étudiant* (Bad-Nauheim).
Mme KARL STREIT (Bad-Kissingen).

ANGLETERRE

Londres

Mrs MACDONALD BIRD.
F.-S. FLINT.
ARNOLD PALMER.
Mrs WILLIAM SHARP.
R. GRAHAM.
MISS SPRATT.
HARRISON AND SONS, *lib.*
SIR COLERIDGE KENNARD.
ARCHIBALD E. B. RUSSELL.

Comtés

THE EARL CREWE (Crewe Hall. — Cheshire).
MISS ANA FORSYTH MAJOR Westgate-on-Sea).
J. GRIFFYTH-FAIRFAX, *New College* (Oxford).
J.-A. ROY (St Andrews).
MISS G. BENTZON (Nr Reading).

AUSTRALIE

Sydney

HIS HONOUR JUDGE ROGERS
Mlle SOUBEYRAN.
J.-T. TOOHEY, *Buckhurst.*
TURNER ET HENDERSON.

CANADA

ABBÉ JOSEPH-MARIE. MELANÇON (Montréal).
CHARLES-ALBERT-MILLETTE (Montréal).

AUTRICHE-HONGRIE

PRINCESSE DE THURN ET TAXIS (Lautschin).
Mme S. KISTELSKA (Zakopané).

BELGIQUE

Bruxelles

COMTESSE LOUIS DE BAILLET-LA-TOUR.
JACQUES DES CRESSONNIÈRES, *Avocat à la Cour d'Appel.*
DECHENNE ET Cie, *Libraires.*
DECHENNE ET Cie (2e abt.).
JEAN-B. DEWIN, *Architecte.*
GEORGES FRÉMONT.
JACQUES KARELSEN.
MARTIN MEYER.
Mme JOE DE PRET.
VANDERLINDEN, *Libraire.*
B. RYNDZINSKY.
Mme ALPHONSE VANDERBORGHT.

Gand

LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE E. VAN GOETHEM.

La Louvière

LACTANCE DEMAY, *Docteur en Droit.*

Liège

CHEN WEN HSUEN.
LI MING FANG.
HENRY, *Libraire.*
SINAL.

Uccle

JEAN EGGERIEX.
SOUS-LIEUTENANT GASTON FÜRST.

Verviers

GEORGES DETHION.

Provinces

ZENON BOGHOSSIAN (Louvain).
H. LORENT (Charleroy).
MARCEL LOUMAYE (Huy).
GEVERS-ORBAN, *Ingénieur* (Montégnée).
FÉLIX TIMMERMANS (Lierre).
ARTHUR VERMEULEN, *Huissier* (Courtrai).

BRÉSIL

JOSÉ MARIANNO FICHO (Rio de Janeiro).

CAMBODGE

ANDRE MAY (Kompong-Tiam).

CHINE

BRASIER DE THUY, *Ag. principal des « Messageries Maritimes »* (Shanghaï).

COLOMBIE

Santa-Fé-de-Bogota

Dr PEDRO VERGARA.

Manizales

JAIME HOYOS.
ROBERTO LONDOÑO.
PEDRO L. RIVAS.
Dr ALPHONSO VILLEGAS.
JÉSUS A. GUTIÉRRIEZ.

Medellin

ANTONIO J. CANO.
LUIS CANO. V.
JORGE DE LA CRUZ.
LUIS DE GREIFF.
ROBERTO JARAMILLO. A.
GABRIEL LATORRE
RAFAËL MONTOYA PÉREZ.
RIGARDO OLANO.
VICTOR M. DOMINGUEZ.

DANEMARK

CHR. RIMESTAD (Copenhague).
VICTOR FOSS (Christiana).

ÉTATS-UNIS

Portland

THE HON. CHARLES F. LIBBY (2e abt).
THOMAS B. MOSHER, *Publisher of Choice* (2e abt).

Mrs RICHARD J. HALL (Boston).
Mrs RORTY (EDGEWARTH).
E. G. ZORDAN, *Professeur* (New-York City).

ILES PHILIPPINES

(Ile Manille)

CARLO APOSTOL (Caloocan, Rizal).

FRANCE

Paris

A

Maurice Alquier.
Anglay.
Mme Astruc.
Mlle Andrée Audouin.

B

Barclay.
Georges E. Batault.
Hermamn Bemberg.
Béraldi.
G.-F. Bocquet.
Lucien Boudet.
Jehan et Henri Bouvelet.
Cecil Brand.
Van Brock.
F.-A. Brockhaus.

C

Mme Cambefort.
Paul de Castro.
J. Chevrel, *lib.* (3e abt).
Christmann.
Bernard Combette.
Dominique Combette.
R. Caballero.
Mlle A. Charpentier.
Louis Cipréani.

D

Bernard Deville.
Duché.
Maurice Dufrêne.
Dulau, *lib.* (H. Le Soudier).
Victor Dupont, *Artiste-Peintre.*
Mlle Isabelle Daudens.
Mme Davène.
B. Deville de Marigny.
Camille Dufour.
Joël Dumas.

F

Princesse de Faucigny-Lucinge.
Comte Adelsward de Fersen.
V. Foss.
Henri Fournier.
Louis de Gonzague Frick.

G

Jean Galmot.
Robert Geliot.
Emmanuel Gonse.
Mlle Anne Gerebtzoff.
Albert Giffaut.
Pierre Girieud, *Artiste-Peintre.*
Marcel Gombert.
Mme Gouverné.
Wladislas Granzow.
Mlle L. Guérin-Catelain.

H

Ouéi Hoy.

K

Kramers.
Mme Krouglikoff.

L

Mlle H. Labadie.
Mme Lafon.
Charles Lafont.
Jean-Pierre Laurens.
Mme Lagneau-Corbel.
Lamorte.
Henri Lebasque.
Lemoine.
Mme E. Lemoisne (2e abt).
H. Le Soudier (2e abt) (Meulenhoff).

M

Mme Renée Macquet.
Albert Marque.
Jean Morel.
Claude-Roger Maroc.
P.-A. Madsen.
V. Marachian.
Hugh.-M. Miller.
Mme Georges Moreau.
James-W. Morrice, *Artiste-Peintre.*

N

Niederausern-Rodo.
Bernard Naudin.
Ferdinando Neri.

O

Alfred Osterrieth.
G. de Okinczyc.
Amédée O'Zenfant.

P

Mlle Marie Pellet.
Per Lamm (8e abt).
Michel Puy.
M. et Mme Marc Perret.
Albert Pouyanne.
Dmitri Philosophoff.
Psathy.

R

Pierre Rameil.
Alice Th. Ritter.
Henri Roque.
Alfred Roll.

S

Lucien Sauriac.
Bernard Spycket.
G.-E. Stechert et Cie, *Libraires.*
Gaston Sabathé.
Edouard Seinguerlet.
Marcel Sembat, *Député.*
Mme Ernesta Stern.

T

Paul Trimbach.

V. W

Vollard, *Directeur de la « Galerie Vollard ».*
J. Wély.
Edouard Wittig.
P. Vandier.
Stanislas Vignial.
Jean Vincent.

Y

Young I. Pentland.

Bordeaux

Quercy.
Robert Mouren.

Montpellier

H. Cros.
Emmanuel Gay.
Mme Ancessy Mialane.

Nancy

Paul Salmon, *Directeur du Comptoir d'Escompte.*

Neuilly-sur-Seine

Andre Caplet.
Francis Jourdain.

Toulouse

Emile Piquemal.
François Joubert.

Versailles

Mlle Thérèse Bedu.
Mlle Renee Chervin.
Mlle Hélène Héraut.
Baronne de Colobria.
L. Delor-Lavallée.

Province

Arbelot (Rueil).
L. Brière, *libraire* (Etampes).
Mlle Anna Bourachot (Cusset).
Arnold Bennett (Avon).
Baron de Bideran-Canteranne (Issigeac).
René Bormel (Nice).
Abbé Boucher (St-Riquier).
Bouju, *Sous-Prefet de* Pamiers.
Henri Charpentier (Etampes).
André Calvet, *Étudiant* (Brassac).
Ceillier, *Ens. de Vaisseau* (Oran).
Pascal Cinelli, *Instituteur* (Pinta-di-Casinca, Corse).
Mlle Marcelle Cornillon (Thiers).
Dominique Combette (Vouziers).
Mlle Coste, *Professeur à l'École Normale d'Institutrices* (Valence).
Henri Daguersches (Toulon).
Fernand Darde, *Enseigne de Vaisseau* (Dunkerque).
Emile Dagan (Apt).
Paul Dubié, *Réd. en chef de « Pau-Saison »* (Pau).
Camille Dufour (Compiègne).
Edouard Dulac, *Publiciste* (Auch).
Alfonse Duc (Annecy).
Mme Fatou (Cherbourg).
Jean Fernet, *Enseigne de Vaisseau* (Toulon).
Mme Fond (Lyon).
Pierre Fons, *Conseiller de Préfecture de la Haute-Marne* (Chaumont).
Henry Fontana (Séderon).
Dr Fromentel (Gray).
Jean Gabolde (Revel).
J. Génie (Carcassonne).
V. Gastilleur (Carcassonne).
Georges Griois (Boulogne-sur-Mer).
Xavier Gilles (Hautmont).
Charles Giot, *Notaire* (Ste-Marie-du-Mont).
Mme Ernest Goulden (Château-de-Gueuse).
Mlle Yvonne Guerneur (St-Cloud).
H. Joubert (Grasse).
Dr Henry Labonne (Marseille).
Gabriel Martineau (Château de Verneuil-s/Indre).
Mme L. Mayer-Ochsé (Château de la Barre).
Mme J. Perdriel-Vaissière (Brest).
André Picquet (Douai).
Edouard Planchon (Sorèze).
Raoul Racouillat (Nîmes).
Joseph Reynaud (Orange).
Paul Rodberg (Pessac).
Joseph Rousset (Lyon).
Louis de Romeuf (Montpellier).
Henry Rouquayrol (St-Geniez-d'Olt).
Albert Satge (Carcassonne).
Comtesse de Seynes (Avignon).
H. Taburet (St-Renan).
Mlle Emilienne Treille (Chavenon, par Chappes).

Algérie

Dr Autour, *Médecin Aide-Major de 1re Classe* (Guelma).
Willigens, *Étudiant en médecine* (Guelma).
Ch. de Galland (Alger).

Sénégal

Rinkenback (Bamako).

Ile de la Réunion

Daniel Bourette (St-Denis).

JAPON

Mme Oscar Pollak (Yokohama).

GRÈCE

Mimi Liberachi (Corfou).

ITALIE

Rome

Adolfo de Bosis.
Francesco Santoliquido.

LUXEMBOURG

(Grand-Duché)

Luxembourg

Edouard Dupont, *Étudiant*.
François Wirion.
Nathan-Reuter.

PAYS-BAS

Dr Frans Bastiaanse (Hilversum).
A. Beckman (Utrecht).
Caarelsen, *lib.* (La Haye).
Mlle Aug. Peaux (Nimègue).
Nicolas Aphel (Hilversum).

POLOGNE

Varsovie

E. Wende et Cie, *Libraires*.
Jan Lorentowicz.
Antoni Potocki.
Ksiegarnia Powszechna.

PARAGUAY

Ramon V. Caballero (Asuncion).

PORTUGAL

Lisbonne

Comte de Arnoso, *Secrétaire de S. M. le Roi de Portugal*.
Mlle Alice de Assis Furtado.
Comte de Paço-Vieira.
Comte de Sabugosa, *Grand-Maître de la Maison de S. M. Très Fidèle, Pair du Royaume*.
Joao Teixeira Direito.
Antonio Vianna, *de l'Académie Royale des Sciences*.

Coimbra

Agapito Pedroso Rodrigues.
Dr Adolpho d'Azevedo Souto.
Dr Luciano Pereira da Silva.

Provinces

João Maria Sant'Iago Presado (Figueira-da-Foz).
Francisco Taveres de Proença (Castello-Branco).

ROUMANIE

Lt-Colonel J.-N. Radulescu (Gara-Buzeu).
Princesse Hélène Vacaresco (Bucarest).
Matsila Costiesco Glisca (Bucarest).

RUSSIE
Saint-Pétersbourg

Louis Cornu, *Professeur aux Institutions de l'Impératrice Marie.*

Provinces

I. Scharzman (Souwalki).

SUISSE
Genève

Mme Clara Kohler.
Dr Grounauer, *Professeur.*
Adèle de Saussure.

Fribourg

M. l'abbé Pritgent.

Zurich.

Charles Simon.

Cantons

René Auberjonois (Jouxtens, près Lausanne).
Charles Groz (Lugano).
Dr Stilluig (Lausanne).

TUNISIE

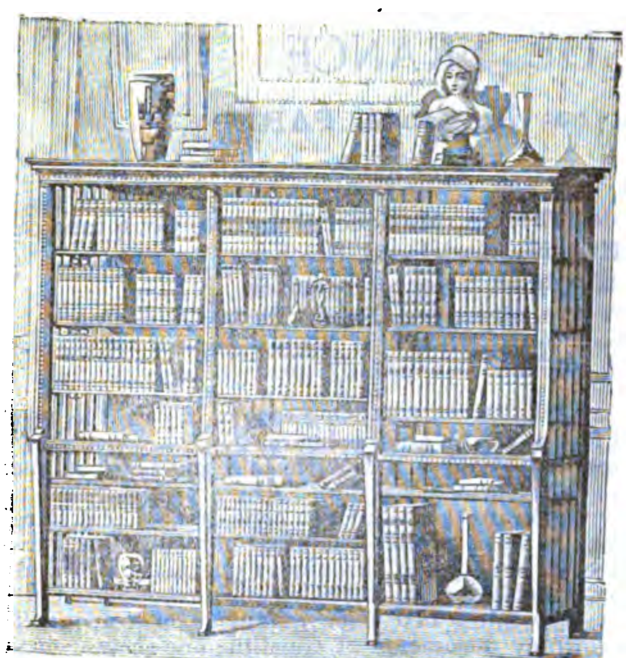
Jules Borfly, *Greffier du Tribunal Mixte* (Tunis).
Fichet, *Président de la Société « L'Essor »* (Tunis).
F. Lafforgue (Tunis).
Versini (Tunis).

TURQUIE D'ASIE
Smyrne

Alf. J. Abajoli, *Libraire.*
Louis-Paul Alaux.

TURQUIE D'EUROPE
Constantinople

A. Melachrinos.
Nichan-Babikian.



MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, PARIS

Littérature, Poésie. Théâtre. Musique, Peinture, Sculpture Philosophie. Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages Bibliophilie, Sciences occultes Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* est dans sa vingtième année. Il paraît le 1[er] et le 15 de chaque mois et forme tous les ans 6 volumes.

Le *Mercure de France* occupe dans la presse française une place unique: il participe de la revue et du journal.

Presque exclusivement littéraire au début, il a considérablement élargi son domaine. Pour juger de sa diversité, il suffit de parcourir quelques-uns de ses sommaires et la liste des 50 chroniques que, sous le titre de *Revue de la Quinzaine*, il publie selon un roulement méthodique. Cette *Revue de la Quinzaine* s'alimente à l'étranger autant qu'en France; elle offre un très grand nombre de documents et constitue une sorte d'encyclopédie au jour le jour du mouvement universel des idées.

Il n'est peut-être pas indifférent de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher, puisque le prix de son abonnement excède à peine celui des journaux à un sou.

VENTE AU NUMÉRO ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de Janvier, Avril Juillet et Octobre

France		Etranger	
LE NUMÉRO : 1 FR. 25		LE NUMÉRO : 1 FR. 50	
UN AN	25 FR.	UN AN	30 FR.
SIX MOIS	14 »	SIX MOIS	17 »
TROIS MOIS	8 »	TROIS MOIS	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS :

France : 65 francs | **Étranger 80** francs

Envoi franco, sur demande, d'un spécimen de la revue et du catalogue complet des éditions du *Mercure de France*.

E. SANSOT & Cie, Editeurs

Paris, 7, rue de l'Eperon

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Alphonse LEFEBVRE. — **L'Inconnue de Prosper Mérimée** ; étude biographique et critique suivie des *Œuvres de Jeunesse* et de *Lettres de l'Inconnue*, avec des documents photographiques, un autographe et une préface-introduction de F. CHAMBON, bibliothécaire à l'Université de Paris. 1 vol. in-8°.......................... **7 fr. 50**

Raoul de HOUDENC. — **Le Songe d'Enfer**, suivi de **La Voie de Paradis** (XIIIe siècle) avec texte original et traduction en langage moderne, essai d'interprétation, notes et appendice par Philéas LEBESGUE. 1 vol. in-18 jésus.. **3 fr. 50**

DOUXMÉNIL. — **Mémoires pour servir à l'histoire de la vie de Mademoiselle de L'Enclos**, édition nouvelle avec un avertissement et des notes par G.-M. NAPY. 1 vol. petit in-18 raisin.................................. **2 »**

Mme de TENCIN. — **Mémoires du comte de Comminge**, avec une notice par H. POTEZ, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lille. 1 vol. petit in-18 raisin.. **2 »**

Le PARNASSE ROYAL. — **Poèmes choisis des monarques françois et autres personnages royaux** (*Charlemagne, Charles d'Orléans, François Ier, Henri II, Marie Stuart, Charles IX, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Napoléon Ier, etc.*), recueillis et commentés par Gauthier FERRIERES. 1 vol. petit in-18 raisin..... **2 »**

Mme de CHARRIÈRE. — **Caliste**. Précédée d'un essai sur Mme de Charrière, par Henri FOCILLON, agrégé de l'Université, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure. 1 vol. in-18 jésus.......................... **3 fr. 50**

Gabrielle ZAPOLSKA. — **L'Oraison Dominicale** (Modliwa Panska), traduit du polonais par Paul CAZIN. 1 vol. in-18 jésus...

Louis TIERCELIN. — **Le Cloarec**. 1 vol. in-16 jésus.... **3 fr. 50**

Louis LORMEL. — **Tableaux d'âme**. 1 vol. in-16...... **3 fr. 50**

VERS ET PROSE

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SAINT-JEAN-AUX-BOIS, COUCY-LE-CHATEAU
ET JOUY EN JOSAS

PAR

PAUL FORT

[illegible]

STÉPHANE MALLARMÉ

[illegible]

LES AVENTURES DE [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

TOME XIII — MARS-AVRIL-MAI [illegible]

SOMMAIRE DU TREIZIÈME TOME
MARS, AVRIL, MAI 1908

VERS ET PROSE

Recueil trimestriel de littérature ([illegible])
Administration et direction [illegible]
Directeur : Paul Fort — Secrétaire : [illegible]
[illegible]
Le recueil ne se vend que par abonnement.

ABONNEMENT POUR UN AN
(Quatre volumes)

FRANCE	ÉTRANGER
Édition sur [illegible]	Édition sur [illegible]
Édition sur papier [illegible]	[illegible]
Édition sur hollande [illegible]	[illegible]

ABONNEMENT POUR DEUX ANS
(Huit volumes)

FRANCE	ÉTRANGER
Édition sur [illegible]	Édition sur [illegible]

(Note : [illegible])

[illegible]

(Note : [illegible])

Le recueil de « Vers et Prose » se vend à part au prix de DOUZE FRANCS





VERS ET PROSE

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LE SUBLIME COMIQUE

[illegible]

[illegible]

SENLIS, [illegible] ET [illegible]-EN-FRANCE

[illegible]

[illegible]

LES AVENTURES DE [illegible] ET DE [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

L'ALBUM LYRIQUE ET SENTIMENTAL

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

GUILLAUME APOLLINAIRE, [illegible] ANDRÉ SALMON

TOME XIV — JUIN-JUILLET-AOUT 1908

SOMMAIRE DU QUATORZIÈME TOME
JUIN, JUILLET, AOUT 1908

VERS ET PROSE

Recueil trimestriel de littérature [illegible]

Administration et rédaction, [illegible], Paris

Directeur : Paul Fort. — Secrétaires : André Salmon et Tancrède de Visan.

[illegible]

Le recueil ne se vend que par abonnement.

ABONNEMENT POUR UN AN
(Quatre volumes)

FRANCE	ÉTRANGER
Édition sur simili-hollande [illegible]	Édition sur simili-hollande [illegible]
Édition sur papier [illegible] (exemplaires numérotés) [illegible]	Éditions sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.
Édition sur hollande Van Gelder (tirage restreint, exemplaires numérotés) [illegible]	Les abonnements d'un an donnent droit [illegible]

ABONNEMENT POUR DEUX ANS
(Huit volumes)

FRANCE	ÉTRANGER
Édition sur simili-hollande [illegible] Sur japon [illegible]	Édition sur simili-hollande [illegible] Éditions sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Le volume [illegible] de « Vers et Prose » (édition ordinaire sur simili-hollande) se vend [illegible] au prix de DOUZE FRANCS.





VERS ET PROSE

[illegible]

[illegible]

[illegible], REMY DE GOURMONT, LAURENT TAILHADE

[illegible], JEAN MORÉAS, STUART MERRILL

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible], ÉMILE HENRIOT

ANDRÉ SALMON, [illegible]

PAUL FORT

TOME XV

SEPTEMBRE
OCTOBRE-NOVEMBRE
1908



VERS ET PROSE

[illegible]

[illegible]

BETHSABÉ

PAR

ANDRÉ GIDE

STUART MERRILL

HENRI DE RÉGNIER, RAYMOND DE LA TAILHÈDE

COLETTE WILLY, JEAN MORÉAS, PAUL LECLERCQ

ÉDOUARD DUCOTÉ, PAUL VERLAINE, HENRY BORDES

JEAN DE TINAN, A.-FERDINAND HEROLD, ANDRÉ ROUVEYRE

JULES ROMAINS, GEORGES DUHAMEL, ROBERT SCHEFFER

LOUIS LORMEL, GUY LAVAUD, CAMILLE MAUCLAIR

ALBERT DE BERSAUCOURT, LOUIS MANDIN, MAXIME DETHOMAS

JULIEN OCHSÉ, ROMULUS CLAUSSEN, GABRIEL DE LAUTREC

PAUL FORT, TANCRÈDE DE VISAN

DÉCEMBRE 1908
TOME XVI — JANVIER-FÉVRIER-MARS 1909
[illegible]



